Carte dépe
150 –

DE L'ATLANTIQUE AU NIGER

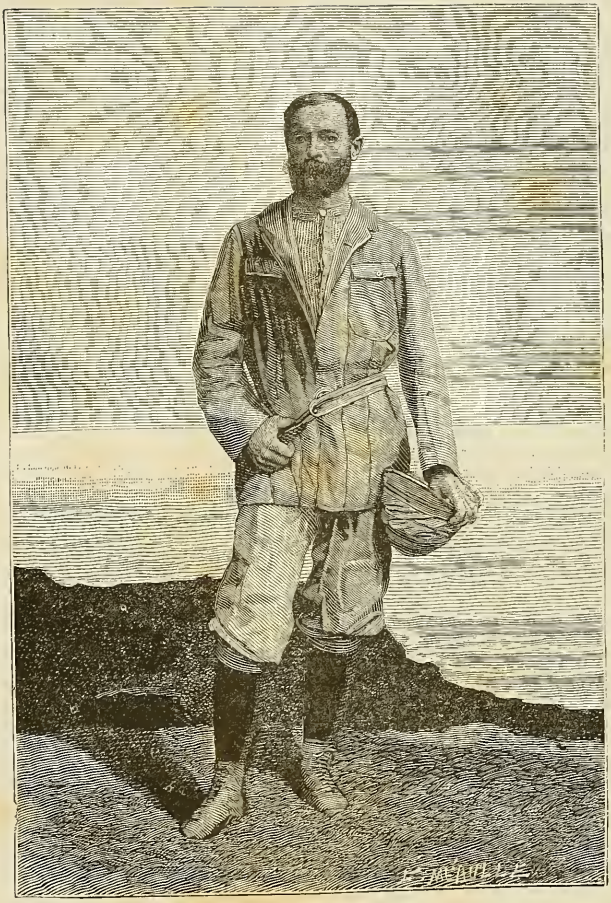
PAR LE

FOUTAH-DJALLON

VOYAGE A TIMBO

IMPRIMÉ PAR PILLET ET DUMOULIN

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, A PARIS



AIMÉ OLIVIER, VICOMTE DE SANDERVAL

DE L'ATLANTIQUE AU NIGER

PAR LE

FOUTAH-DJALLON

CARNET DE VOYAGE

DE

AIMÉ OLIVIER, VICOMTE DE SANDERVAL

DESSINS DE

MM. BENETT, DUFAUX, LEPIND, H. VOGEL, E. ZIER, M. PIRIOU

D'APRÈS LES CROQUIS DE L'AUTEUR

GRAVURE DE F. MÉAULLE

AVEC CARTE IMPRIMÉE EN COULEUR

PARIS

P. DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

55, RUE DE SEINE, 55

1882

Reproduction et traduction réservées.

DT
543.27
S216
1882
AFA

SMITHSONIAN
MAR 1 5 2002
LIBRARIES

AVANT-PROPOS

Les points du globe qui n'ont pas encore été visités par des Européens sont rares aujourd'hui, et le nouveau à chercher n'est plus dans des aventures toujours les mêmes et cent fois décrites, ni dans des mœurs qui autrefois nous paraissaient étranges. La multiplicité des vérités contradictoires, variant *l'absolu* suivant les latitudes, a transformé nos accès de surprise naïve en une acceptation plus calme des faits, en une sorte de tolérance raisonnée, moins prompte à s'enflammer pour les contrastes, moins disposée aussi à en grandir les proportions.

Le nouveau peut être dans la manière de poursuivre le but et dans l'utilité à en retirer.

Jusqu'à présent, nos relations avec les immenses pays africains n'ont pas été en raison directe de la fertilité du sol, du plus ou moins de densité des populations noires, de leurs besoins, de leur docilité relative.

La traite des esclaves, qui entretenait la guerre de tribu à tribu, empêchait les Européens de pénétrer parmi ces peuplades défiantes et jalouses de leur commerce, et enlevait toute sécurité aux rapports pacifiques. Aujourd'hui les noirs de l'intérieur ne pouvant plus nous vendre d'esclaves, se sont

désintéressés de la côte; les Européens ont pu s'installer presque sans crainte sur les bords de la mer et faire cultiver les larges estuaires, où la navigation facile assure les communications et les transports. Une zone d'une centaine de kilomètres de large est ainsi exploitée par les Européens et les indigènes de la côte, qu'une évidente communauté d'intérêts fait vivre en bons voisins ou à peu près.

Les Européens doivent maintenant pénétrer plus avant et étendre aux pays de l'intérieur, merveilleux sous ce climat essentiellement producteur, les avantages de la civilisation et de la science. Il en est temps pour nous, si nous considérons que les anciens navigateurs ont visité la côte occidentale de l'Afrique dix-huit cents ans avant que le premier Européen des temps modernes y eût paru, et que depuis de longs siècles déjà l'islamisme a entraîné à lui par ses leurres et fanatisé contre tout progrès les Africains du nord de l'équateur.

A cet égard le Foutah-Djallon offre un intérêt de premier ordre. Du côté de la mer, il est abordable par plusieurs estuaires qui remontent jusqu'au pied de ses premières collines; ses hauts plateaux fertiles, bien arrosés et où la température est celle de la France moins les froids de l'hiver, sont habitables comme un paradis terrestre.

Là est la vraie route par laquelle la civilisation pénétrera dans l'intérieur du grand continent sous ces latitudes, parce que là est le climat favorable où les Européens peuvent vivre et créer un centre d'influences permanent et fort.

Le Foutah-Djallon est pour les blancs la clef du Soudan.

Un peu plus au nord, vers le Sahara, la température excessive de 45° et la fièvre jaune, trop souvent épidémique, leur rendent la vie difficile.

Au sud, dès le Rio Pongo, des fièvres pernicieuses rendent la côte dangereuse.

Le Foutah-Djallon, dont les estuaires — qui reçoivent très peu d'eau douce et ne forment pas de marécages — offrent une salubrité relative, et dont la région montagneuse est favorisée d'un très beau climat, est en tous points infiniment préférable ; il est une sorte d'isthme praticable entre deux régions malsaines — ce qui ne veut pas dire cependant que les Européens y seront dispensés de toute précaution hygiénique.

En 1701, Brüe, qui représentait activement les intérêts de la France au Sénégal, visita l'île de Boulam par mer et par terre. Il fit un grand éloge de son climat salubre et de sa fertilité ; il envoya même un vaisseau et deux corvettes avec un personnel destiné à créer là un centre commercial, et il ne renonça à ce projet, déjà en cours de réalisation, qu'après avoir constaté la difficulté pour ses factoreries naissantes de se protéger dans cette île trop étendue. Brüe ne songeait à installer à Boulam que des agents commerciaux.

En 1792, l'Anglais Philippe Beaver, séduit par les récits de Brüe et des navigateurs qui après celui-ci visitèrent Boulam, voulut à son tour coloniser cette île. Il s'y installa avec 275 colons blancs. Mais treize mois après son arrivée, 80 de ceux-ci étaient morts, les autres avaient abandonné l'entreprise et Beaver rentrait à Londres avec les 6 derniers survivants. Malgré cet insuccès, l'association anglaise qui avait fait les frais de l'expédition décerna de hautes récompenses à son agent pour honorer son courage. — Admirable et généreuse loyauté.

Toutefois si des colons blancs, obligés à un rude travail au soleil, n'ont pas pu vivre dans ces parages, des agents

commerciaux, entourés de quelque confort, vivent très bien à Boulam. L'île, en effet, est aujourd'hui habitée par un grand nombre d'Européens et est devenue la résidence du gouverneur de la Guinée portugaise.

Le marquis de Chasseloup-Laubat, ancien ministre de la marine, président de la Société de géographie, qui voulait bien m'honorer de son amitié, m'avait vivement encouragé dans mon projet déjà ancien d'explorer cette région. Homme d'étude et d'expérience, il croyait à l'avenir d'une route vers l'intérieur par les hauteurs du Foutah-Djallon. Par ces montagnes, en effet, on peut sans trop de difficulté atteindre le Niger, navigable peu après ses sources et qui nous est une route largement ouverte vers le Soudan ; tandis qu'au sud, vers l'embouchure de ce fleuve, la côte est malsaine et la navigation intérieure entravée par les rapides de Boussa.

J'avais le vif désir d'étudier sur place ces conditions que la raison laisse supposer, que les cartes géographiques indiquent aux yeux, et qu'ont signalées les voyages de Watt et Winterbottom, de Mungo Park, de Mollien, de René Caillé et tant d'autres, et plus récemment ceux de MM. Hecquard, Mage, Lambert, comme encore cette année celui de M. Galliéni. La guerre de 1870, puis divers événements me retinrent en Europe. Enfin, en 1879, je pus mettre mon plan à exécution, et, après avoir organisé entièrement à mes frais mon expédition — dégagé par conséquent de toute attache et libre de mes mouvements, — je partis plein de curiosité et aussi d'espérance.

Le gouvernement de Lisbonne, avec un empressement dont je lui conserve la plus vive gratitude, m'encouragea, dès mon départ, par la plus active bienveillance et me facilita

autant que possible les abords du Foutah-Djallon, par sa colonie de la Guinée portugaise. J'ai pu au retour lui donner quelques renseignements utiles sur le royaume de Labé, qui s'étend sur la frontière orientale de la Guinée, et aussi lui remettre un traité que j'avais signé avec les rois de Cassini.

Le consul d'Angleterre à Saint-Paul de Loanda, dont je reçus la visite sous ma tente à Boulam, tandis que j'achevais mes derniers préparatifs de voyage, se mit obligeamment, de son coté, à ma disposition pour le cas où ma route me permettrait de faire appel à son aide (circonstance qui d'ailleurs ne s'est pas présentée).

J'emportais les sympathies de nombreux amis de France, au premier rang desquels j'ai plaisir à citer ici M. A. Rabaud, président de la Société de géographie de Marseille, si ardemment dévoué aux intérêts civilisateurs de la géographie.

J'avais donc pour moi tout au moins l'appui moral — je n'en demandais pas d'autre — du Portugal, de l'Angleterre et de la France et par-dessus tout un ardent désir d'être utile à la science et à mon pays et de faire acte de collaboration efficace à la grande œuvre de propagande civilisatrice à la tête de laquelle s'est si noblement placé S. M. Léopold II, roi des Belges, pour ouvrir l'Afrique aux idées et aux progrès européens.

Le succès me paraissait assuré.

Je voulais d'abord rechercher le point de la côte qui pourrait être relié le plus utilement par une voie ferrée au Niger supérieur navigable; puis gagner les hauts plateaux et obtenir de l'almamy de Timbo la permission écrite de construire un chemin de fer à travers ses États; enfin atteindre le Niger vers le confluent du Tankisso et le descendre

jusqu'à la latitude de Sakatou pour étudier le Soudan.

Je n'ai pu accomplir que la première partie de mon voyage, celle de la côte à Timbo et Sarreboval, mais c'était, je crois, la moins facile et la plus importante [1].

J'ai constaté, en effet, que par là le trajet est plus court; qu'il se fait tout entier en pays sain et au milieu de populations disposées à nous bien accueillir.

L'almamy régnant de Timbo, Almamy Ibrahim-Saury, dont l'autorité est reconnue dans tout le Foutah-Djallon, ennemi résolu et puissant de toute influence européenne, prince musulman, d'un caractère soupçonneux et inquiet, m'a fermé la route. Il était engagé dans une guerre interminable avec son voisin de Dinguirray, le roi Agui-Bou, frère et sujet du sultan Amadou qui règne à Ségou-Sikoro, et il voulait que j'attendisse la fin de cette guerre (elle a duré plus d'un an encore après mon départ). Je dus à regret me décider à revenir à la côte; mais afin de mieux reconnaître le pays, je revins par une autre route que celle que j'avais suivie en premier lieu.

J'étais bien résolu, toutefois, à ne pas quitter Timbo sans emporter l'autorisation que j'étais venu chercher. Le soupçonneux Almamy Saury me retint deux mois près de lui pour étudier et discuter mes propositions. J'arrivai peu à peu à le convaincre, lui et ses nombreux conseillers, que son intérêt était de favoriser mes projets, et, le 2 juin 1880, il me délivrait, avec le consentement de tous les grands chefs assemblés, un traité écrit en arabe, par

[1] Pour construire un railway dans ce pays où nulle route n'est ouverte, il faudrait tracer des chemins provisoires. Le plan le moins coûteux, le plus prompt, le plus utile serait assurément d'établir un petit chemin de fer volant, à voie étroite, à traction de chevaux, qui satisferait mieux qu'une route ordinaire à toutes les exigences de la construction d'une grande voie.

lequel il m'autorisait à construire un chemin de fer dans ses États. A ce document matériel, il ajouta mille promesses verbales de concours effectif et me désigna les points de son royaume qui, à son avis, méritaient d'attirer mon attention : Baléo, Tenné, Kakriman, etc., etc.

Je partis le même jour et ne m'arrêtai plus que pour remettre le pied sur le sol de la France.

Mon voyage avait duré onze mois ; je n'avais pas descendu le Niger, mais le plus important de mes souhaits était réalisé : je rapportais signé du tout-puissant almamy un engagement qui ouvre la porte, sous ces latitudes, à l'influence européenne vers l'intérieur de ce qu'on appelle encore à cette heure « le continent mystérieux. »

Dès mon retour, j'ai organisé — toujours à mes frais — une nouvelle expédition, que j'ai confiée à MM. Gaboriaud, de Fontenay et Ansaldi. Ces messieurs portaient de ma part à l'almamy et au roi de Dinguirray des présents, parmi lesquels deux petits modèles de chemin de fer. Ils sont arrivés le 27 juin dernier à Timbo[1]. L'almamy Saury, qui avait tenté de garder le pouvoir douze mois de plus qu'il ne le devait, venait d'être remplacé par Amadou, son collègue ;

[1] Le docteur Bayol, à qui j'avais, en revenant en France, fait part de mes observations, et qui, partageant mes idées sur le Foutah-Djallon, avait sollicité et obtenu du gouvernement une mission pour Timbo, a été rencontré par M. Gaboriaud à Fougoumba se dirigeant vers Timbo, où il arrivait en effet le 14 juillet. J'avais recommandé à M. Gaboriaud de se tenir à la disposition de l'envoyé de la France, s'il pouvait lui être utile par la situation que lui créait nécessairement à lui-même mon précédent voyage.

Dans l'intervalle, l'Angleterre avait dépêché à Timbo le gouverneur même de la Gambie. Ce haut fonctionnaire, qui n'a pas ménagé l'argent sur son passage, a dit partout que les Français ne venaient à Timbo que pour s'emparer du pays. J'avais fait à Timbo le plus grand éloge de l'Angleterre ; je crois que cela valait mieux, car pour les noirs tous les blancs sont frères.

il s'était retiré à Donguelfehla. Amadou a retenu M. Gaboriaud pendant quarante-huit jours. Il a accueilli avec joie mes présents, surtout le modèle de chemin de fer à lui destiné, et il a sanctionné de nouveau tous les engagements pris envers moi par son prédécesseur.

Au moment de mettre sous presse, je reçois le texte du traité signé de l'almamy Amadou, confirmant explicitement le traité et les promesses de l'almamy Saury.

Voici la traduction de ce document :

TRAITÉ passé le dimanche dix juillet mil huit cent quatre-vingt-un, à Timbo, entre Victor Gaboriaud, agissant au nom et pour le compte de Monsieur Aimé Olivier, et l'almamy du Foutah-Djallon, Amadou, fils de l'almamy Boubakar, fils de l'almamy Abdul-Ay, fils de l'almamy Sadhiami.

Aujourd'hui dix juillet mil huit cent quatre-vingt-un, moi, Amadou, almamy du Foutah-Djallon, fils de l'almamy Boubakar, fils de l'almamy Abdul-Ay, fils de l'almamy Sadhiami, choisi et nommé almamy du Foutah-Djallon, d'après les lois et coutumes du pays, ai fait convention avec Monsieur Victor Gaboriaud et lui ai accordé, pour Monsieur Olivier, ce qui suit.

Article premier. — Je permets à Monsieur Aimé Olivier d'établir un chemin de fer dans tous les pays que je commande et où je pourrai commander.

Art. 2. — Je lui concède à titre définitif une bande

de terrain de vingt kilomètres de largeur sur tout le parcours du chemin de fer, pour l'établissement de la ligne, pour exécuter les travaux et pour élever les constructions utiles à son exploitation.

Art. 3. — *Je m'engage à lui fournir dans chaque village traversé par le chemin de fer les travailleurs nécessaires pour l'exécution des travaux, moyennant indemnité proportionnelle, à veiller à la sécurité de l'exploitation et je lui promets aide et protection contre tous ceux qui voudraient l'inquiéter.*

Art. 4. — *Je concède aussi à Monsieur Aimé Olivier le droit d'établir des factoreries et comptoirs dans tous les pays que je commande et où je pourrai commander, sans qu'il ait à payer aucun droit, ni impôt.*

Art. 5. — *Monsieur Aimé Olivier pourra choisir le terrain, faire les travaux et études nécessaires à l'établissement du chemin de fer, sur tous les points qui lui conviendront.*

Art. 6. — *Tous ses envoyés et employés seront protégés et pourront circuler librement dans tous mes royaumes.*

Art. 7. — *Le traité servira de titre de propriété à Monsieur Aimé Olivier.*

Art. 8. — *Le jour où le chemin de fer marchera, Monsieur Aimé Olivier donnera à l'almamy Amadou, ou à son successeur, un cadeau et lui payera, à partir du même jour, une redevance annuelle, espèces et marchandises convenues.*

Art. 9. — Le cadeau et la redevance seront payés à l'établissement le plus près de Timbo ou à Kantaguesi.

Fait à Timbo, le dimanche dix juillet mil huit cent quatre-vingt-un.

Signé :

V. Gaboriaud. L'almamy-Amadou.

Contre-signé :

Mamadou-Paté.

Héritier présomptif de l'almamy.

Certifié conforme, l'interprète :

Amadou-Boubou.

Les pages qui vont suivre, et qu'à la sollicitation d'amis assurément trop indulgents je me suis décidé à livrer au public, sont la transcription exacte de mon carnet de voyage tenu à peu près jour par jour. J'aurais peut-être pu donner à mon livre une forme plus attrayante en développant et en dramatisant certains épisodes et en ajoutant à l'ensemble mille détails dont je n'ai gardé note que dans ma mémoire; j'ai mieux aimé lui laisser son caractère prime-sautier, qui m'a paru être pour le lecteur comme une garantie de véracité.

Paris, le 15 novembre 1881.

A. Olivier, Vte de Sanderval.

DE L'ATLANTIQUE AU NIGER

PAR LE

FOUTAH-DJALLON

PREMIÈRE PARTIE

GORÉE. — LE RIO SAN DOMINGO. — L'ARCHIPEL DES BISSAGOS

I

Le 12 novembre 1879, je prenais le chemin de fer à Paris pour gagner Lisbonne, mon point d'embarquement. Je ne dirai rien de mon rapide voyage à travers les Castilles ; je ne parlerai pas davantage du Portugal, ni de sa belle capitale qui se hausse des bords du Tage jusqu'au sommet de ses sept collines, comme pour mieux voir flotter au loin, sur toutes les mers, le pavillon portugais. Le chemin est battu de longue date, et les guides de toutes les couleurs, Joanne, Murray, etc., le détaillent par le menu à qui veut en tourner les pages.

Je noterai seulement que dans ce rapide trajet je fus favorisé par un temps superbe, une atmosphère vivi-

fiante et une température tiède qui, à Lisbonne, atteignait 20 et 24 degrés centigrades ; puis j'ouvrirai une parenthèse pour recommander, en passant, aux goutteux et aux rhumatisants l'air pur et sec, l'eau délicieuse des hauts plateaux de l'Estramadure où j'ai, pour mon compte, laissé un lot encombrant de douleurs incommodes.

Je ne m'attardai pas aux derniers préparatifs du départ, et le 22, par un beau soleil, je montais à bord du *Niger,* vapeur de la compagnie des Messageries maritimes, commandé par le capitaine Jacques, le cap sur Gorée.

La traversée fut moins belle qu'elle ne le promettait au début. Le 23, le temps changea, la mer grossit, et les 25, 26 et 27 la tempête nous secoua si violemment que pendant deux jours les feux de la cuisine demeurèrent éteints. Ce fut à cela, d'ailleurs, que se bornèrent nos mécomptes. L'admirable installation de ces paquebots, la confiance de l'équipage et l'empressement d'un aimable état-major, nous laissèrent à peine jouir de l'incident. Le calme se rétablit vite, et nous arrivâmes en bonne condition à Gorée.

A peine dans le port, le paquebot est entouré de pirogues montées par les gamins de l'endroit, négrillons de toutes les tailles, accourant pêle-mêle solliciter la générosité des passagers, dans leur jargon franco-nègre.

« Madame jolie, jette sous à moi. Madame belle, jette cinquante centimes ! »

Et c'est un va-et-vient de pirogues à tout instant chavirées, vides de leurs équipages d'enfants disparus pour

une minute, puis de nouveau montées, et dans la transparence de l'eau ce sont des luttes sans fin pour la pièce de cinquante centimes. Singulière et inoubliable impression pour le voyageur qui vient de quitter l'Europe. Le grand paquebot, ville flottante du vieux monde, est ainsi dès son arrivée entouré, assailli par les jeunes convoitises du continent africain, qui sollicite et semble appeler la civilisation.

Autour de nous le décor apparaît large et plein de lumière : d'un côté, c'est Dakar, la ville naissante et ses dunes blanches, éblouissantes au soleil; de l'autre, c'est Gorée, présentant à la haute mer son rocher colossal, derrière lequel s'abrite l'île et les riantes maisons dont elle est couverte.

Vue de la terre ferme, de la côte du Lazaret, Gorée offre à l'œil un ravissant tableau. Les murailles du fort, dorées par le soleil, forment une sorte de lumineux diadème aux sombres colonnes de basalte noir qui s'élèvent du sein des eaux, et à la base desquelles le flot vient en se brisant faire une étincelante ceinture d'argent. Là-haut, entre les murailles et les rochers, resplendit la verdure des tropiques, tandis qu'à l'est, sur la partie basse de l'île, se profilent des groupes de maisons blanches que dominent de loin les dais élégants des palmiers jetés au hasard dans le paysage.

Ici est l'Afrique, et l'Europe, qui paraît si loin, n'est pourtant éloignée que de cinq jours. Au marché se vendent toutes sortes de denrées et de fruits que le blanc connaît peu : goyaves, papayes, kolahs, etc. La population aussi est curieuse dans ses types et dans ses allures. Les femmes fument volontiers la courte pipe de

terre ou se nettoient les dents, qu'elles ont très belles. Les hommes, étendus sous les baobabs de la place de Gorée, jouent aux dames avec des cailloux, dansent, dorment, causent, se rasent mutuellement la tête avec leurs longs couteaux, font le salam, le front dans la poussière, et vivent en paix, attendant qu'Allah pourvoie à leur existence. Ce sont de véritables grands enfants.

Ici tout est soleil, tout est joie. Telle est la note dominante, et à ce point de vue nous sommes vraiment loin de notre vieille Europe! Alors que l'Européen est grave et sérieux, le noir rit, babille et joue, il ne sait pas ce que c'est que réfléchir, et l'avenir ne l'inquiète jamais. — A peine au monde, les enfants commencent à se traîner et bientôt à marcher, à mettre en jeu tous les efforts de leurs petits muscles, à tirer parti de leurs petits moyens.

Voilà trois bambins qui me vont au genou et que je rencontre s'évertuant tous ensemble à rouler du port au magasin par le chemin de sable un petit baril de sardines. Ailleurs, cinq ou six en bande me tirent et me poussent dans une maison en me montrant un taureau furieux qui fait des siennes au bout de la rue : « Viens, disent-ils, il est pas bon; » et le taureau passé, cette jolie troupe noire et toute rieuse reprend son vol et ses jeux.

Alors, si vous n'avez jamais vu que l'Europe, vous commencez à croire qu'il existe un autre monde que notre vieux monde, d'autres civilisations, d'autres manières de comprendre la vie.

Un matin j'allai visiter Ruffisque, sur la terre ferme, en face de Gorée. Il se fait là un grand commerce

UNE AVENTURE A GORÉE

d'arachides, apportées par caravanes à dos de chameaux. La vie y a une activité fiévreuse. De tous côtés s'élèvent des constructions nouvelles. Les matériaux à bâtir ne manquent pas ; on y trouve de bon calcaire en abondance. Je fis à Ruffisque la connaissance du vieux roi Sangouné. Le monarque déchu était, quand je le vis, suivi de trois seigneurs de son ex-cour. Sangouné n'a plus d'illusions; il est convaincu, et le dit volontiers, que la suppression de l'esclavage a ruiné pour jamais l'ordre social.

II

Dimanche 7 décembre 1879, départ de Gorée, à quatre heures de l'après-midi, sur mon yacht le *Jean-Baptiste*; je vais visiter les rives de la Gambie, la côte et l'archipel des Bissagos. — Lundi 8, le temps étant au calme, le vent très modéré et le thermomètre à 27°, je fais tendre et plonger une voile le long du bord, et, ainsi caché à l'œil des requins, je prends un bain délicieux dans une eau dont la température n'est inférieure que de 2° à celle de l'atmosphère. — Nous ne marchons pas vite, tout au plus faisons-nous 4 kilomètres à l'heure.

Mardi 9 *décembre.* — Je passe en vue de la Gambie, puis de la Cazamance. 7 kilomètres à l'heure ; 29° à deux heures de l'après-midi. Nouveau bain, à 27° celui-là. Le soir, nous nous livrons au plaisir de la pêche au dauphin. La nuit est sombre, les dauphins sillonnent la mer tout autour de nous. Le pilote, armé d'un harpon, debout sur la sous-barbe, le dos appuyé contre le beaupré, suit

des yeux le sillage lumineux laissé par le poisson dans sa course vertigineuse. Ces lueurs phosphorescentes éclairent toute la mer d'un jour mystérieux.

A onze heures, nous mouillons.

Mercredi 10. — Levé l'ancre à cinq heures du matin. Nous naviguons à la sonde, et lentement, vers le Rio San-Domingo, estuaire de Cachéo. J'aperçois à l'horizon l'écume des brisants, et j'entends leurs bruits sourds comme un tonnerre lointain. Le soir, à dix heures, nous mouillons en dedans des brisants. La nuit est belle. L'eau, partout phosphorescente, étend au loin ses lueurs bleuâtres. J'en fais puiser; ma main, plongée dans le seau, emporte quand je la retire des points lumineux qui y demeurent un instant suspendus.

Vers trois heures du matin, la phosphorescence a cessé. Peut-être cela tient-il à ce que la mer est basse, et que, si près de la côte, elle est trop mêlée d'eau douce.

Jeudi 11. — Levé l'ancre à trois heures du matin. 24° sur le pont; pas de vent. L'estuaire a 2 kilomètres de large; nous le remontons avec la marée. Autour de nous tout est silence. Sur la rive les forêts dorment les pieds dans l'eau; mais des brumes blanches flottent entre les palmiers, les rosniers, les benteniers, on dirait autant de fantômes s'éveillant surpris par le jour naissant. Des nègres en pirogues apparaissent au loin près de l'autre rive, comme pour animer le tableau.

Débarqué à dix heures à Cachéo, escorté de mon noir Ma-Yacine. L'accoutrement de ce brave garçon est aussi simple que ridicule; un pantalon de drap trop

court et un long pardessus de toile blanche en font tous les frais. La ville, ou plutôt le semblant de ville, est bientôt vu. Je me présente aux autorités et, après une courte visite à quelques comptoirs, je saute dans une pirogue et, au grand désespoir de mon pilote, je pagaye ferme jusqu'à la rive opposée. Je constate avec plaisir l'absence des moustiques et ne remarque aucune odeur de fièvre. Pas de requins, mais de nombreux crocodiles. J'achète pour huit francs quatre canards dorés et une mangouste au pelage sombre. Ce gentil carnassier, qui vit de rats et de serpents, est lui-même une sorte d'énorme rat portant fourrure, de la taille d'un chat; le mien est très familier; je le baptise *Foc-foc*.

Levé l'ancre à neuf heures et demie du soir, à la marée descendante. Mouillé dans la nuit, à deux heures du matin.

Vendredi 12. — Levé l'ancre à six heures du matin. Brise du nord favorable. Je fais route vers l'île de Piscis. Le vent tombe. Notre marche se ralentit notablement; j'en profite pour me baigner, — véritable bain de baignoire, car l'eau est à 27°.

Samedi 13. — Même route, eau trouble; pas de bain. Le soir, nous mouillons en vue de Piscis. Je passe la nuit à bord, et le lendemain je descends à terre et vais faire une promenade dans l'île, escorté d'un indigène, nommé Biramtal. Mon guide me fait visiter un village noir, où j'achète des insectes rares moyennant quelques morceaux de sucre. Je note au passage un bentenier

énorme ; c'est tout un monde que cet arbre. Sur les buissons du sentier que je suis s'abattent des vols nombreux de perruches.

La faim commençant à m'aiguillonner, je charge Biramtal de me trouver quelque aliment. La cuisine du lieu est loin d'être épicurienne ; au riz cuit à l'huile de palme et au lait tourné qui me sont offerts, je préfère la diète. Plus tard je serai sans doute moins difficile !

Dans une factorerie, on me fait voir plusieurs tigres de petite espèce, et d'humeur joyeuse ; leurs gardiens noirs les caressent, mais ils m'empêchent d'en faire autant. A chacun de ces tigres on donne une poule tous les jours.

Ici, le costume des fillettes et des jeunes garçons est fort primitif ; il se compose d'une bande de tresse qui pourrait passer ailleurs pour une simple ficelle. Ces enfants nous enseignent à l'envi l'art de tresser la ficelle en question et de s'en revêtir ! Les plantes qui bordent le sentier fournissent les fibres de ce vêtement à la mode de Piscis.

Le matin, le pilote m'ayant dit qu'en cet endroit les requins sont de bonne composition, je me risque à prendre mon bain favori ; le soleil est déjà chaud ; il est sept heures, l'air a 24° et l'eau 28 ; c'est un véritable bouillon qui n'a rien de rafraîchissant.

A trois heures, je dis adieu aux curiosités de Piscis, et je rejoins l'embarcation par un long trajet dans l'eau et la vase, d'abord à pied, puis sur le dos d'un noir. J'emporte un singe.

Lundi 15. — Mouillé deux fois dans la nuit. Le matin,

bon vent ; à midi, calme plat. A quatre heures, nous sommes en vue de West-Point. Le thermomètre, une heure après, marque 30° ; l'eau en a 28 1/2. Nous arrivons dans la nuit et nous mouillons à Boulam, l'une des îles (la principale) de l'archipel des Bissagos.

III

Mardi 16. — Le jour venu, je descends à terre et je visite les environs — autant que le permettent les hautes herbes et les serpents. Après avoir convenablement étudié le terrain, je choisis un emplacement pour construire une habitation et j'emploie le reste de la journée à mettre mes affaires en ordre et à écrire en France.

Le lendemain 17, je vais voir le gouverneur, auquel je remets les lettres d'introduction qui m'ont été données au ministère des colonies, à Lisbonne. J'ai reçu, en effet, de M. le conseiller Francisco da Costa e Silva, directeur général du département d'outre-mer, non seulement les encouragements les plus vifs et les plus sympathiques, mais encore toutes les autorisations nécessaires pour me permettre de partir de Boulam[1].

Après cette visite, je dirige ma promenade vers Casa-Nova, habitation, ruinée en partie, d'un ex-négrier qui enfermait là ses provisions de marchandise humaine. On y voit encore les restes d'un beau jardin. Les fruits d'un cocotier me tentent, mais ils sont bien haut.

[1] Ce m'est ici une occasion, que je m'empresse de saisir, de lui en offrir tous mes remerciements.

Survient un gamin, portant pour tout vêtement la ficelle à laquelle est pendu son couteau. Je me fais vite comprendre, et le négrillon est, en quelques bonds de singe, au sommet de l'arbre, dont il détache les plus grosses noix à mon intention. Le lait du coco frais ressemble à de l'eau sucrée, avec un goût particulier de verdure; c'est une boisson agréable, en somme, mais l'eau vaut encore mieux.

Jeudi 18. — Visite au maire et au directeur des travaux publics. Je demande la concession d'un terrain. — Longue promenade dans l'île. Temps couvert; le soleil renonce à se montrer de tout le jour. Nuit fraîche.

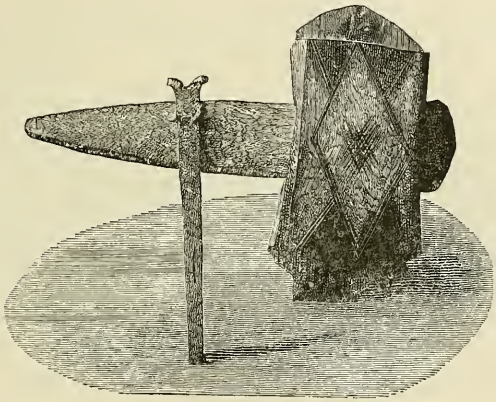
Passé à écrire les journées du vendredi et du samedi.

Dimanche 21. — Mis tout vivant dans l'alcool un petit serpent venimeux, qui avait sauté sur un de mes noirs.

Le mardi 23, nous reprenons la mer, et, à neuf heures du matin, nous nous mettons en route pour explorer l'archipel. Le vent est faible. Nous mouillons à Bambaïa, d'où nous repartons à cinq heures du soir avec le jusant. Nous jetons l'ancre derechef, dans la nuit, durant quelques heures. Ici nous sommes en eaux profondes; les requins sont à craindre, et, comme je tiens à mon bain, je ne trouve rien de mieux pour les éviter que de me baigner dans la chaloupe, immergée à dessein.

Mercredi 24. — Arrivé à onze heures du matin à l'île Porcos, à mer basse. Tout l'espace considérable entre les îles Cagnabac, Porcos et Gumbana est à sec. A Porcos, la plage est superbe, et une fois pied à terre je m'y

mets à la recherche de coquillages dont je fais ample provision. Je m'avance ensuite vers l'intérieur boisé, aussi loin toutefois que le permet l'inextricable réseau de la forêt. Dès mes premiers pas j'aperçois, se dandinant au haut d'un palmier, un gros oiseau qui m'intrigue fort. J'examine de mon mieux : c'est un grand corbeau blanc et noir. Je n'ai malheureusement que mon revolver



SERRURE ET CLEF DE BIJOUGOTS

pour le tirer ; mon plomb l'atteint cependant, mais la bête ailée reste accrochée aux impénétrables lacis des branches et des lianes : c'est en vain que pour l'avoir j'essaye en rampant de me frayer un chemin dans ce fouillis de racines et de troncs enchevêtrés, je ne réussis qu'à mettre mes vêtements en loques sans pouvoir avancer de plus de deux ou trois mètres.

On a donné à la petite île inhabitée de Porcos le nom qu'elle porte aujourd'hui parce que les insulaires de Cagnabac y mettent leurs porcs et leurs chèvres en liberté.

Dans la journée, nous avons changé de mouillage pour nous rapprocher de Cagnabac ; puis nous avons remonté en chaloupe, par un marigot [1], vers l'intérieur de cette dernière île. J'ai le regret de ne pas trouver le roi principal du lieu, Sa Majesté Titiak ; il est, me dit-on, dans l'île de Galline, à surveiller la récolte du riz. Cagnabac compte vingt-deux villages de cinquante à cent habitants chacun.

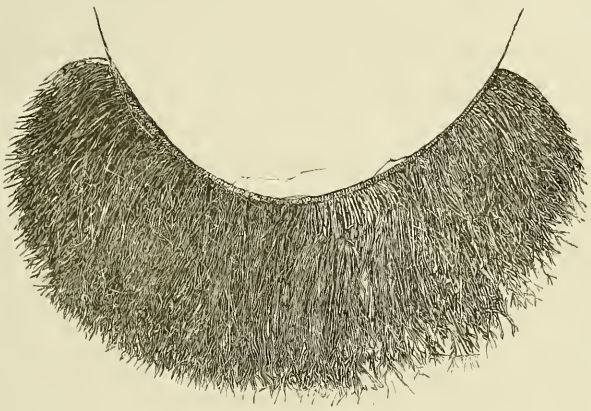
Les renseignements que je cherche à obtenir à droite et à gauche offrent peu de certitude. Le deuxième roi est aussi à l'île de Galline. C'est son fils Nouma qui me reçoit; c'est un gentil noir de dix-huit ans, poitrinaire, hélas ! Je lui remets pour le roi son père un cadeau composé de couteaux, de madras, de tabac et d'eau-de-vie.

La population est fort étonnée de mes vêtements ; ma barbe et mes cheveux ne surprennent pas moins ces dignes insulaires ; ma montre achève de les stupéfier. Curieux, mais non hostiles, ces braves gens, qui ne perdent pas de vue leurs intérêts, cherchent à me retenir. Ils me font boire d'excellent vin de palme bien frais ; je fais acheter des oranges et des poules. J'admire les jolis petits abris en terre dans lesquels ils resserrent leurs récoltes de divers genres. Ces abris sont élevés sur des branches, à 30 centimètres du sol ; ils sont couverts d'un mélange de terre et de paille, et quand ils sont pleins, on les clôt de toute part. Les habitants de Cagnabac sont intelligents, soigneux, très industrieux, et souvent fort élégants. Ils sont guerriers aussi et sont armés de sagaïes qu'ils forgent eux-mêmes.

[1] Marigot : toute espèce de chenal, cours d'eau ou ruisseau.

La race est assez belle, les hommes particulièrement. Le type de la physionomie n'est pas laid. Le nez, il est vrai, est épaté, mais les lèvres sont peu épaisses et l'angle facial est ouvert. Ils portent les cheveux rasés en forme de calotte et ils les recouvrent sur les tempes d'un enduit noir ou rouge fait de terre et d'huile.

Les hommes sont nus ou à peu près, n'ayant pour



BANDELETTE-CEINTURE DES INDIGÈNES

tout vêtement qu'une bandelette-ceinture ornée de coquilles, large de 10 centimètres sur le devant. Le bout de derrière est ramené entre les cuisses et repasse dans la ceinture en se terminant par une petite béquille en bois, ornement dont ils font saillir une extrémité en avant. Les femmes ont un jupon court de 20 centimètres de longueur, en tresses végétales ou chaume, attaché très bas et qui commence juste au point qu'il devrait surtout couvrir. Ce jupon est très épais et forme comme une petite crinoline.

L'île a de belles forêts de palmiers, de fromagers, etc. J'arrive auprès d'un de ces arbres abattus ; il forme à lui seul un énorme monceau haut comme une maison. Entre ses branches étendues à terre, le sentier fait de nombreux détours. Tous les arbres en général ont de magnifiques proportions ; leurs variétés sont nombreuses, comme aussi la forme et la couleur de leur feuillage. Quelques-uns présentent à l'œil une teinte vert pâle très remarquable. Il n'est pas rare de rencontrer dans les villages des orangers grands comme nos platanes. Chaque famille est propriétaire d'une branche.

Le sol de l'île est sablonneux et argilo-ferrugineux, comme celui de l'île de Boulam.

Ne me lassant pas de regarder, je me suis laissé attarder dans mon excursion, et la nuit est venue. C'est au clair de lune que je rejoins ma chaloupe. La marée est haute. En même temps que moi partent deux pirogues contenant chacune une trentaine de femmes qui vont aux Gallines rejoindre leurs maris et porter des provisions. Elles pagayent en chantant pour sortir du marigot, puis mettent la voile au vent. Toutes sont vigoureuses et de joyeuse humeur. Elles sont frottées d'huile de palme, et à qui mieux mieux elles se bourrent le nez de tabac à priser. — Les Bijougots fument peu.

Jeudi 25. — *Accidente :* Une manœuvre mal calculée nous porte sur un banc d'huîtres, où nous échouons, sans avarie d'ailleurs, pendant le retrait du flot. Avant d'être à sec, je profite de la circonstance pour me baigner, sans crainte du requin. — Retenus que nous

sommes au milieu des huîtres, c'est bien le moins que ces mollusques fassent les frais de notre déjeuner ; nous ne nous en privons pas. Pendant le repas nous voyons poindre à distance un certain nombre de visiteurs. Ce sont des Bijougots qui viennent à pied de leur île de Cagnabac dans notre direction. Il y a d'abord un peu d'hésitation dans la troupe, puis les deux plus hardis prennent la tête, et ils ne tardent pas à être suivis d'une douzaine d'autres. Les voilà tous enfin près de nous. C'est l'assaut de mon yacht, prisonnier sur la roche. Les gaillards, je crois, pilleraient volontiers. Tout ce que la mer apporte n'est-il pas à eux ! Mais mon équipage, non moins noir qu'eux, fait bonne garde. De mon côté, je fais bon accueil à ces curieux ; je leur donne des clous dorés, des cauris, des bonbons, du sucre ; je leur prête ma longue-vue. Ils ne semblent pas tout d'abord très rassurés, mais ils se familiarisent vite, et, au bout d'un instant, les voilà tous riant à belles dents, touchant à tout et jouant comme des enfants. Ils mangent avec nous de bon appétit et savourent avec un certain plaisir le vin que je leur donne. L'un d'eux, un vieux, en fait tomber avec son doigt quelques gouttes sur son pied et s'en mouille le creux de l'estomac avant de boire. Ils avaient tous, par politesse et en signe de paix, laissé leurs armes sur le rocher avant d'escalader le bord. Ils avaient apporté, en les traînant derrière eux, au bout d'une cordelette, des poissons qu'ils avaient pris dans les flaques d'eau laissées çà et là par la mer.

Le soir, la marée montante nous dégage, et nous en profitons pour partir.

Vendredi 26, — Visité l'île de Rouban. En débarquant, je suis reçu par une bande de noirs qui à ma vue exécutent une danse folle en montrant leurs dents blanches. A un moment donné, les danseurs aiguisent leurs couteaux et tirent leurs grands sabres en chantant à tue-tête leur kokoriko. Ces démonstrations, qui après tout sont peut-être de simples politesses, ne m'empêchent pas de mettre pied à terre. Alors la ronde infernale m'entoure, et mon parasol reste aux mains du plus entreprenant. Ces messieurs auraient bien voulu aussi mon revolver ; mais sur ce point je suis moins complaisant. Tout s'arrange; je garde mon arme; nous sommes les meilleurs amis du monde. L'un d'eux grimpe au sommet d'un palmier et m'apporte du vin tout frais. Très curieuse, cette ascension, exécutée comme une vraie course le long d'un tronc vertical de 15 mètres de hauteur. Pour cette escalade d'un nouveau genre, le grimpeur se sert d'une longue ceinture faite de la nervure d'une feuille de palmier même. Cette ceinture le retient par les reins, tandis qu'il monte en appuyant les pieds sur les aspérités laissées au tronc par les feuilles antérieurement tombées. En même temps qu'il appuie les pieds, il élève d'un élan du corps et des bras la ceinture avec laquelle il embrasse l'arbre. Ces différents mouvements s'exécutent avec une régularité et une rapidité qui font que le grimpeur monte pour ainsi dire au galop.

Après une rapide promenade dans l'intérieur, accomplie sans encombre, je regagne l'embarcation pour aller mouiller à l'île voisine de Boubak.

Le roi est absent; il est allé, dans un village voisin, rendre les honneurs funèbres à un de ses sujets, per-

sonnage de quelque importance, qui vient de rendre l'âme.

Samedi 27. — Descendu à terre le matin. Le roi est de retour ; je suis reçu sur l'heure. Sa Majesté est coiffée d'un chapeau haute forme, à la base duquel est roulé un turban noir de crasse ; le chapeau lui-même reflète toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Drapé dans un *dampé* rouge tout neuf, le roi reçoit avec une rare dignité les présents que je lui apporte : couteaux, madras, eau-de-vie, tabac, plus une loupe de cristal pour allumer sa pipe. Il est bon prince et prince généreux par-dessus le marché, car en retour il me donne un bœuf, deux cochons, quatre poules et un de ses fils, âgé d'une douzaine d'années. La mère, fort heureusement, montre pour le produit de ses entrailles une tendresse fort opportune ; une larme lui vient à l'œil à l'idée de se séparer du bambin, qui, lui, au contraire, est tout disposé à me suivre. Je ne puis décemment refuser le gracieux présent du roi, mais je trouve dans le chagrin muet de son épouse un prétexte pour remettre à une autre visite le soin de prendre livraison du jeune prince. Le roi toutefois ne l'entend point ainsi. Si je refuse l'enfant, c'est sans doute, pense-t-il, que je ne le trouve pas suffisamment beau. « Celui-ci ne te plaît pas ? me dit-il alors tout tranquillement, *je vais t'en donner un autre.* » Et l'excellent père, qui ne veut pas être en reste de politesse avec moi, me présente trois de ses filles, âgées de seize à dix-sept ans (de mères différentes), lesquelles aussitôt et spontanément se parent de leurs plus gracieux sourires et prennent les poses

les plus propres, suivant elles, à faire ressortir les avantages de leurs personnes. L'une d'elles, court-vêtue du jupon national, est vraiment très rieuse.

On tue et l'on dépèce le bœuf devant moi pour l'envoyer à bord. J'assiste à l'opération à une certaine distance, assis sous un arbre, avec le roi et sa cour. On

FÉTICHES INDIGÈNES

apporte au roi un peu de graisse roulée dans une feuille ; il déposera cette offrande aux pieds de son dieu. Puis on lui présente un pinceau des poils de la queue, qu'il embrasse, et qu'il me faut embrasser sans rire.

Il faut dire que les oracles avaient été pour moi : dès mon arrivée, le roi avait consulté son fétiche, et le dieu de bois avait, paraît-il, vu d'un œil favorable l'étranger porteur de présents. Drôle de divinité que le fétiche du

roi de Boubak! Une espèce de petit tabouret rond, avec dossier d'une seule pièce, surmonté d'une tête grimaçante, aux yeux faits de clous dorés; le tout maculé du sang des victimes, poulets, bœufs et autres animaux.

Mes gants intriguent beaucoup la partie féminine de la cour. Je dois les ôter pour satisfaire la curiosité de ces dames. Rien ne saurait rendre l'ébahissement général à la vue de mes mains blanches. Chacun les vient toucher du bout du doigt avec précaution, comme pour des objets d'une extrême fragilité.

Cette population ignorante, et si loin de notre civilisation, est douée d'un bon naturel.

L'île produit des bananes délicieuses. Je les apprécie d'autant mieux que je n'ai rien eu autre chose pour mon déjeuner.

J'emmène à bord un noir, Mondoï, et sa jeune femme, Yakaki, au court jupon de paille.

Un bon bain dans une eau à 27°, avec une atmosphère de 28, me délasse de mes fatigues de l'audience royale, et le soir, je pars pour Soga, où j'arrive en quelques minutes, par vent et marée favorables, en franchissant l'étroite passe qui sépare Boubak de Rouban.

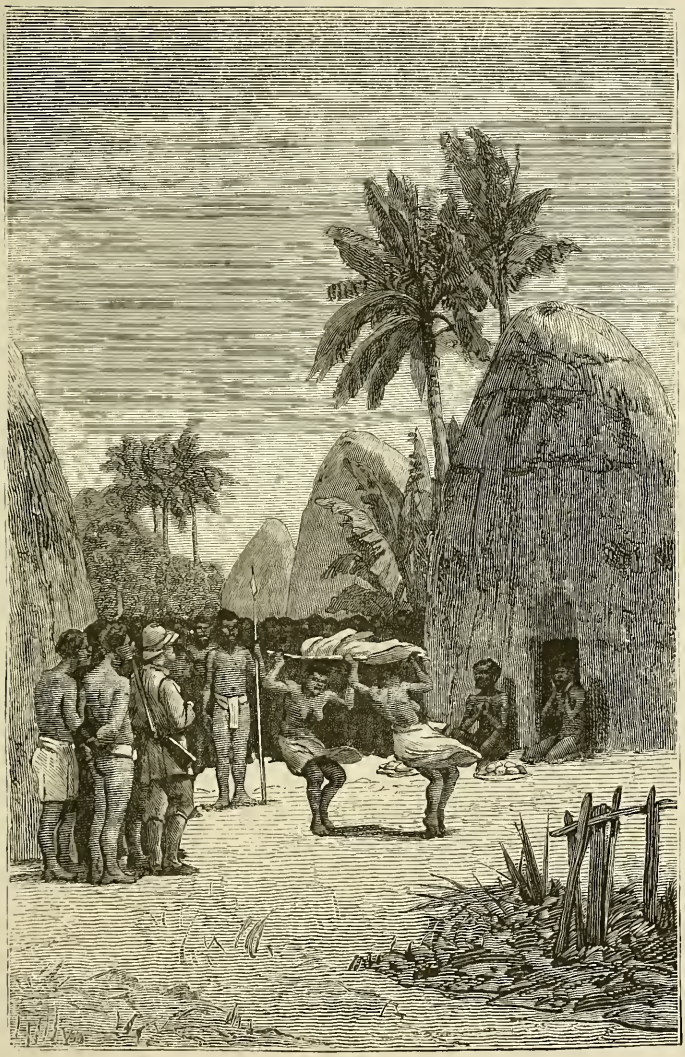
Là encore, la végétation est merveilleuse; les arbres baignent littéralement leurs racines dans la mer, tandis que leurs têtes et leurs branches, étroitement entrelacées, forment un dôme de verdure impénétrable au jour. Çà et là le gloulou aux feuilles vert pâle, finement découpées, domine la forêt, et semble n'étendre si loin ses branches en parasol que pour lutter d'élégance avec le palmier. La terre, noire dans les parties basses, est

d'ailleurs ce qu'on la trouve dans les autres îles du groupe, sablonneuse, mélangée d'argile et d'éléments ferrugineux.

Dimanche 28. — Le soir, les mouches lumineuses, volant entre les herbes à un mètre au-dessus du sol, rayent l'espace de petits traits de feu qui se succèdent et se croisent sans interruption.

Je visite la famille royale et je fais les mêmes cadeaux que dans les autres îles. Le roi distribue généreusement l'eau-de-vie et une partie du tabac à son entourage.

J'assiste à une assemblée judiciaire fort curieuse. Un homme a été empoisonné il y a sept ou huit mois ; une femme est accusée du crime. Le mort est représenté par une natte recouverte d'une toile de guinée et étendue sur un étroit brancard de bambou. Le brancard est porté sur la tête de deux femmes, debout à chaque extrémité, et tournées toutes deux vers le même côté de l'horizon. L'accusée présente elle-même sa défense. Chaque orateur vient à son tour planter sa sagaïe devant le catafalque, comme pour prendre possession de la tribune. Le mort répond à sa manière aux questions qu'on lui pose : il avance ou recule, traverse la place, interroge l'horizon, s'agite sur la tête de ses porteuses maîtrisées, lesquelles ont très chaud et font une horrible grimace dans ce rôle de sorcières. Tous les assistants croient fermement que les femmes ne sont pour rien dans les contorsions du catafalque ; c'est au contraire le mort qui les oblige à marcher ici ou là, et elles ont mille peines à le maintenir sur leur tête ; — on m'assure qu'elles en sont elles-mêmes convaincues.



UNE ASSEMBLÉE JUDICIAIRE

Le roi fait un long discours très digne, que le mort écoute avec recueillement, tout en indiquant, par des soubresauts variés, son admiration pour la sagesse du souverain, ou sa désapprobation, si l'orateur s'écarte de la vérité.

Pendant ce temps, on apporte des présents à la famille du mort ; on tue çà et là des poulets pour se rendre les dieux propices. Si la femme est coupable, elle sera exécutée, pendue.

Je suis là depuis deux heures ; la cérémonie, qui dure depuis plusieurs jours, ne paraissant pas près de finir, je me dispose à m'en aller. Cela ne fait pas le compte du roi, qui se fâche contre mon interprète, lequel s'était permis de manifester un peu de hâte. Le pauvre diable, peu soucieux d'encourir les conséquences de la colère royale, ne trouve rien de mieux que de s'éclipser au plus vite et d'aller se cacher.

Le roi quitte enfin un instant sa présidence, et réunit son peuple sur une autre place pour lui annoncer ma visite et consulter le dieu. Nouveau spectacle. Un vieux sacrificateur apporte l'idole de bois, prend dans sa bouche quelques gorgées de l'eau-de-vie que j'ai donnée au roi, et la crache en pluie sur la tête du dieu. Après ce baptême alcoolique, l'augure présente à l'idole une malheureuse poule blanche, à laquelle il coupe ensuite la tête. Les dernières convulsions de l'animal viennent s'achever à mes pieds. Je suis taché du sang de la victime, ce qui est pour moi le comble du bonheur. Si, en effet, la bête avait sauté de l'autre côté au lieu de venir à moi, cela eût signifié que les dieux ne m'étaient pas favorables, et que mes intentions étaient perfides ;

alors je méritais l'expulsion, la prison, que sais-je, peut-être la mort. Le dieu est dégoûtant de malpropreté; c'est un composé informe de bois, de chiffons et de cornes. Mais n'en disons pas de mal : il me veut du bien.

Le roi, agréablement impressionné, me donne un poulet, des bananes énormes, longues comme le bras, — plus belles que bonnes toutefois, — du riz et du vin de palme, que mes noirs boivent avec plaisir.

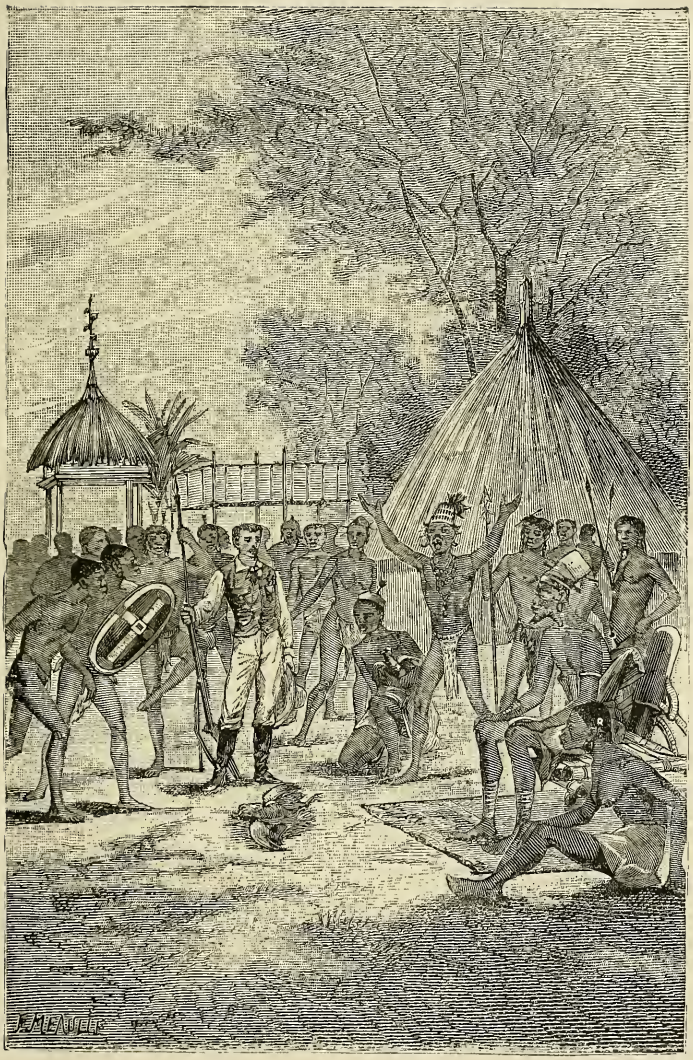
Revenu à bord, je trouve le cuisinier M'Omart grelottant de fièvre. Ma-Yacine le remplace dans ses hautes fonctions. Dans un coin, la belle Yakaki, en larmes, se désole d'avoir quitté son île. Cet accès de nostalgie compliqué de sanglots désordonnés lui enlève beaucoup de ses charmes. Je la fais reconduire par la chaloupe.

Lundi 29. — Je me rapproche de Boubak par le passage étroit qui forme entre Boubak et Rouban comme un canal de verdure. La chaloupe revient; j'attends la marée. Pendant que l'équipage fait du bois pour la cuisine, je vois s'enfuir au milieu des buissons un curieux animal, une sorte de gros chat ailé, que les indigènes m'ont désigné sous le nom de taratougot.

Tout mon monde une fois remonté à bord, je fais mettre le cap sur l'île Formose.

IV

Mardi 30. — A 10 kilomètres de l'île nous rencontrons une énorme tortue, nageant vigoureusement dans les flots très agités. Nous abordons, mais l'endroit est



UN SACRIFICE

peu commode, et il ne s'en faut pas de beaucoup que la chaloupe ne soit brisée sur les rochers. L'équipage se met à l'eau et, profitant d'une lame, — qui toutefois les recouvre presque tous à ce moment, — mes hommes réussissent à lancer l'embarcation au milieu de palétuviers, d'où je saute à terre. Un homme est blessé dans la manœuvre.

Formose doit-elle son nom à son riant aspect ou à l'allure avenante et dégagée de « la plus belle moitié » de ses habitants? Peut-être à ces deux causes à la fois. Comme dans les autres îles de l'Archipel où j'ai déjà mis le pied, mon premier soin, en étranger bien élevé, est d'aller présenter mes hommages à l'autorité suprême du lieu! Le premier roi qui me reçoit me paraît prendre gaiement la vie. Je le trouve entouré d'une jeunesse folâtre. Il accepte avec plaisir mes cadeaux (toujours les mêmes) et fait abattre quelques bananiers dont il me donne les régimes. Quelques jeunes filles de son entourage me paraissent assez bien tournées, et sinon sans reproche, du moins sans peur.

Vu, un peu plus loin, un deuxième roi. Répétition des mêmes présents. Le fils de ce monarque, un certain Honor, est un très beau type, tête énergique et fière, expression sauvage, et, avec cela, une voix d'une douceur inattendue. Le roi est assez bien logé. C'est là que je vois la première maison à un étage. Le rez-de-chaussée est pavé de coquillages bien rangés. L'accueil est d'abord un peu froid, — j'ai su ensuite que j'avais manqué à une loi fondamentale de l'étiquette : au lieu de parler tout d'abord au roi, je m'étais adressé de préférence à son fils que j'avais déjà vu ailleurs et dont le

maintien me semblait vraiment plus royal; — enfin, le vieux chef se déride, et nous nous quittons bons amis. J'aime mieux cela; on ne sait jamais ce qui se couve dans la cervelle de ces gens quand ils se tiennent sur la réserve.

Au retour, le premier roi me donne encore des poules et cent cinquante oranges. Il me vendrait volontiers une jolie fille de sa cour; mais il sait que le gouverneur de Boulam n'aime pas précisément ce genre de trafic.

J'ai déjà plusieurs fois parlé des cadeaux de poules que m'ont faits les divers rois que j'ai visités. Je dois mentionner que dans chaque circonstance cette munificence royale donne lieu à une véritable battue des volailles du lieu. La chasse est faite dans les rues du village par de nombreuses bandes de gamins qui, sur un geste, se lancent à la poursuite des malheureux volatiles; les chiens s'en mêlent, et les intelligents animaux, au lieu de suivre les zigzags de la bête, coupent au plus court par la ligne droite; ce sont des cris et des bousculades du plus pittoresque effet.

En suivant le sentier à la file indienne, c'est-à-dire en marchant sur un seul rang, précédé et suivi de mes noirs, je rencontre des gens que ma couleur étonne, et il en résulte plus d'un incident comique, celui-ci par exemple : Un brave noir qui se trouve sur notre passage serre la main, presque sans lever les yeux, à chacun des hommes de mon escorte qui me précèdent; c'est une sorte de salut machinal que pratiquent entre eux les habitants du pays, et il allait machinalement aussi et sans plus de réflexion me serrer également la main lorsque, levant tout à coup la tête, il voit ma

personne. Rien ne saurait peindre la stupéfaction du pauvre diable. Pris de terreur subite, il fait immédiatement demi-tour, saute par-dessus la haie et s'enfuit à toutes jambes.

La marée qui monte m'avertit que l'heure du départ est venue. Nous levons l'ancre, et le bon vent aidant, nous sommes à cinq heures devant les Gallines.

Mercredi 31. — Dans la nuit je suis éveillé par le choc sourd et sinistre du yacht qui talonne, la mer ayant baissé plus que ne comptait le pilote. Ce n'est pas sans peine que nous regagnons l'eau profonde.

Nous repartons le matin, mais nous talonnons de nouveau sur les bancs, que décidément mon pilote de fantaisie ne connaît guère. Au prix d'efforts incroyables et en halant sur l'ancre de jet, nous finissons par regagner la passe. L'équipage est harassé, et, pour surcroît de malechance, nous avons une forte houle et vent contraire. Quelques estomacs, celui du cuisinier entre autres, se ressentent péniblement de la violence du roulis.

DEUXIÈME PARTIE

BOULAM. — BISSAO. — LA COTE. — LA RIVIÈRE TAMBALY.
LA RIVIÈRE CASSINI. — KANDIA.
LE RIO NUNEZ. — BOKÉ. — RETOUR A BOULAM.

I

Jeudi 1er *janvier* 1880. — Arrivé à Boulam à huit heures du matin. La température est agréable; je n'ai que 22° dans ma cabine, dehors il fait frais. Nous sommes quinze à bord : R... et moi, et treize noirs (je dis *noirs* avec intention et pour observer les lois de la bienséance africaine, car en ce pays le mot *nègre* est une injure). A mon réveil R..., mon secrétaire particulier, que j'ai emmené de France, vient, en riant, me souhaiter la bonne année, souvenir ironique de civilisation, apprécié cependant après ce premier séjour parmi les nègres.

Je consacre à mon courrier la journée du 2.

Samedi 3. — Départ pour Bissao en baleinière montée par six noirs. Pendant ce trajet, exécuté en quatre heures et demie, R... tue deux bécasses d'eau

à quarante mètres de distance, d'un seul coup de révolver à balle, en tirant sur un banc couvert de ces oiseaux et où se promènent gravement de majestueux pélicans qui ont l'air de navires à trois ponts au milieu d'une flottille de barques.

La mer est haute, nous passons au milieu d'arbres immergés jusqu'aux feuilles et couverts d'oiseaux aquatiques de toutes sortes.

A Bissao je trouve excellent accueil. Je descends chez Armand, et déjeune et dîne chez Turpin, cuisine exquise, bons vins, bons cigares. — Bissao, jadis repaire de négriers, est un vieux fort reconstruit en 1765 par les Portugais, sur les ruines de leurs anciennes fortifications qu'ils avaient fait raser en 1703.

J'y aurais volontiers passé plus de temps, mais je suis obligé de repartir pour Boulam, le lundi 5, à dix heures et demie. — En route, un requin surpris sur un bas-fond se précipite sur l'avant de l'embarcation, qu'il soulève, ne pouvant plonger faute d'eau. Nous sommes inondés; le squale reçoit trois balles à bout portant et s'enfuit.

Mardi 6 *et mercredi* 7. — Boulam. Préparatifs pour descendre la côte et remonter le Rio-Nunez.

Jeudi 8. — Pour ne pas les laisser au hasard, je brûle mes lettres de France, ne gardant que leur doux souvenir. De leur flamme j'incendie les hautes herbes qui m'entourent. Ce sont mes premières cendres jetées au vent d'Afrique; puissé-je n'en pas laisser d'autres! — Promenade dans la belle forêt, où je poursuis et capture

un joli capricorne bleu. — Arrêté un pilote pour aller chez les Nalous. Je pars le lendemain vendredi 9.

Le soir, un incident se produit à bord; le capitaine et ses hommes sont en mauvais termes. La discussion s'échauffe, une rixe s'ensuit. Quelques dents cassés, des yeux pochés, un peu de bruit, et tout rentre dans l'ordre. En partant, je vois sur le rivage, sous les benteniers du port, deux troupes de Bijougots groupés autour de leurs feux de campement. Les sagaïes fichées en terre brillent aux reflets oscillants de la flamme des foyers. La scène est animée : les noirs, nus, entourés de leurs bagages, viennent d'achever leur repas; ils chauffent leurs nattes avant de s'étendre pour dormir, puis ils se couchent sous le vent du foyer afin que la fumée leur tienne chaud et éloigne les moustiques.

II

Samedi 10. — Je remonte le Rio-Tambaly.

Dimanche 11. — Descendu à terre à Calléo, pays des Nalous. J'enfonce dans la vase jusqu'à la ceinture, en voulant aider l'équipage impuissant à faire glisser le canot sur cette mer de boue. Je fais ainsi péniblement, mais gaiement, 300 mètres en plein soleil. Après cet exploit, un bain n'est certes pas du luxe; je profite d'un marigot pour m'y baigner succinctement, — succinctement, dis-je, car il va falloir recommencer.

Les Nalous sont mélancoliques (une récente guerre les

a décimés), très avenants, laborieux. Leurs forêts sont fort belles. Je me lance avec bonheur dans une longue promenade à travers bois, çà et là, j'admire à loisir maint arbre curieux, au premier rang desquels je place le rosnier. Cet arbre magnifique présente à l'œil un tronc noir et nu de 20 mètres de hauteur, au sommet duquel se dresse, semblable à un ostensoir, une feuille de 5 mètres de diamètre. Tout autour de cette feuille et formant la tête de l'arbre, d'autres feuilles semblables s'abaissent comme pour laisser régner seule leur fière compagne. De cette tête, des régimes de fruits gros comme le poing pendent en grappes de 80 centimètres de long. Ces fruits contiennent dans trois cavités une sorte de gélatine fade qu'on peut manger.

Je ramasse des nèfles de mampata, et j'aperçois de loin des fruits que je prends pour des oranges. Ils ont, en effet, la grosseur et la couleur de l'orange, mais ils sont plus régulièrement sphériques et ont une peau lisse, mince comme du papier, qui recouvre une enveloppe ligneuse d'un demi-centimètre d'épaisseur. C'est une cucurbitacée des îles Socotara. L'arbre a la taille de notre oranger.

A côté de ce faux oranger est un jeune gloulou de cinquante centimètres de hauteur à peine, que je m'escrime à déraciner; les racines de l'arbuste, déjà très longues, sont nombreuses et résistantes. Aidé de ma troupe de débarquement, composée de quatre hommes, je coupe, scie et taille pendant une heure pour déraciner ce bambin.

Au sortir de la forêt je traverse des herbages de $3^{m},50$ de hauteur. Il est facile, on le conçoit, de se

LE ROSNIER

perdre dans ces foins gigantesques. Les noirs tressent ces herbes en larges nattes horizontales de chaque côté du sentier pour élargir celui-ci sans couper le foin; c'est peut-être jeux d'enfants ou idée de noir sans couteaux, je n'ai pu le savoir.

Les indigènes construisent leurs cases à peu de frais. Ils piquent en rond, en terre, par le bout étroit, quelques feuilles en éventail de rosniers, et sur cette frêle muraille ils installent un toit de chaume.

La guerre a laissé dans la région ses traces néfastes. On rencontre çà et là des villages abandonnés. Les Nalous, battus par les Foulahs, ont perdu le Rio-Combédia, situé entre le Tambaly-Counchala et le Karambal-Kandia-Cassini, qu'ils occupent encore.

Lundi 12. — Débarqué de nouveau à marée pleine. Rencontré le roi de Kandia-Cassini, qui voyage; il parle l'anglais, langue qu'il a apprise en Gambie. Après cette visite, je remonte à bord pour aller mouiller à l'entrée du Tambaly en dedans des brisants.

III

Mardi 13. — Parti à six heures du matin avec la marée par la rivière de Koubak, qui relie par d'autres marigots le Tambaly au Combédia. Le Tambaly, qui coule parallèlement au Rio-Grande, est navigable jusqu'à la hauteur de Boulole, dont il approche à une heure de marche.

Le ciel est embrumé; la température du jour est de 25 à 26°; la nuit est fraîche avec 18°[1]. C'est un bon temps pour la chasse, et je me mets à la poursuite d'un troupeau de biches dans les îles de Koubak. Des traces fraîches d'hippopotames se voient en grand nombre. Nous entrons dans le Rio-Cabacéra, où nous mouillons.

Mercredi 14. — Remonté le Rio-Cabacéra. Je fais ma visite à la reine de l'endroit, qui se montre charmée du tabac et de l'eau-de-vie que je lui donne. Sa Majesté, évidemment, n'est pas indifférente aux spiritueux. En allant, j'avais rencontré un caïman; j'en revois un autre au retour. Ces animaux dormaient au soleil, la gueule béante, comme pour signaler aux passants : « Endroit dangereux pour se baigner. »

Jeudi 15. — Le roi de Kandia-Cassini me rejoint. Je remonte le Koubak et vais regagner la mer par le marigot de Mehl-Sals. — Mouillé en dedans des brisants. Promené, chassé, pêché, baigné sur le banc des Nalous, découvert sur une grande étendue à mer basse.

Vendredi 16. — Le vent est bon. Après avoir atteint le chenal de Cagnabac, je franchis la passe entre les îles Giomberos et Mehl, et viens jeter l'ancre près de l'île Polou.

Samedi 17. — Peu de vent. Nous faisons route vers Kandia, sans voir la terre de toute la journée. Après de

[1] Le thermomètre à maxima de Boulam est descendu à 13° pendant la nuit, je l'ai su à mon retour.

longues heures passées en observation sur la hune, je l'aperçois enfin à l'horizon, le soir, au coucher du soleil.

Mauvaises heures en général que celles du soleil levant et du soleil couchant. Elles exercent sur toute chose une action qui leur est propre.

Recueilli à bord deux insectes qui y sont venus chercher refuge. L'un est un capricorne ordinaire, l'autre une sauterelle grise à longue trompe cornée.

Dimanche 18. — Approché de la terre; j'ai trois pilotes, mais aucun ne reconnaît la côte. Nous pénétrons à tout hasard dans une baie large et profonde; une longue plage de sable doré qui brille au soleil à droite, au sud, indique l'entrée. Elle communique avec le Combédia par un marigot au nord-est. Je prends au fond de la baie le marigot est-ouest qui conduit à Kandia-Cassini.

Le marigot, profond à l'entrée, est à sec en son milieu à mer basse. Mon yacht n'y passe qu'à mer pleine ; il faut mouiller faute de vent, pour ne pas céder au courant. La nuit, un épais brouillard cache les rives à 50 mètres de chaque côté et nous empêche de profiter du flot. — Promenade en canot dans les marigots voisins. Tué un héron blanc.

Lundi 19. — Mer haute à dix heures. Halé sur l'ancre dès huit heures du matin. Le *Jean-Baptiste* glisse sur un fond de sable et de vase. Pas de vent. Halé, mouillé, porté le grappin en avant et recommencé. Gagné ainsi péniblement quelques centaines de mètres.

Cette navigation lente, depuis le Tambaly, a duré plus que je ne l'avais prévu. Hier il ne restait plus qu'une demi-barrique d'eau ; aujourd'hui nous buvons notre dernière goutte. L'équipage est stimulé par le désir de sortir du canal-marigot du Héron pour arriver dans le Cassini, qui est là tout près, et où une navigation facile nous mènera promptement aux sources d'eau douce. Par malheur nous avons vent et marée contraires. Enfin, à une heure je fais border la grande voile et nous sortons presque de ce canal, où nous avons mis dix-huit heures à faire six kilomètres. Un peu de vent favorable nous l'eût fait franchir en quelques instants ; la profondeur est très suffisante à l'heure de la pleine mer.

A sa sortie sur le Cassini, le canal est plus étroit et moins profond. Nous voilà échoués ; il faut virer au cabestan pour trouver quelques centimètres de profondeur de plus et nous renflouer si possible. Peine inutile. Nous restons deux heures ensablés. Il nous faut pourtant remplir nos barriques vides. Quatre hommes descendent dans la chaloupe et vont à la recherche de l'eau. L'indispensable liquide n'est pas facile à trouver, paraît-il. La chaloupe ne rentre qu'à minuit et la provision qu'elle apporte est bien exiguë. Il faut s'en contenter toutefois.

Les gosiers s'humectent et, la soif étanchée pour le moment, chacun reprend son poste avec l'espoir d'une marée favorable dans la nuit. Espoir déçu ; les efforts demeurent inutiles, le *Jean-Baptiste* ne cède pas ou presque pas ; les cordes, attachées à un arbre sur la rive opposée, cassent, le cabestan est impuissant.

Mardi 20. — Toujours échoués ! Du haut de la hune, d'où j'explore l'horizon, je laisse tomber ma lorgnette dans la vase. Nous sommes tout près de la passe : trois mètres à peine nous en séparent. Il nous faut sortir de cette ridicule prison. L'équipage creuse un passage où nous pourrons, j'espère, glisser à la marée de trois heures. Nous approchons de la quadrature. Les marées vont en diminuant. A deux heures, enfin, grâce au passage creusé et aux efforts de l'équipage, nous flottons dans la passe.

Pendant la nuit, l'humidité tombe goutte à goutte de la tente et du gréement, comme s'il avait plu.

Notre route s'égaye : nous rencontrons une pirogue montée par huit personnes, dont une fille de roi ! Je lui achète des œufs de tortue. Encore quelques moments de patience et nous mouillons en face des cases de Kandia-Cassini. Il est vraiment temps ! Ces jours et ces nuits dans les marigots m'ont donné un peu de fièvre et d'autres malaises. Mais la satisfaction qui fait place à mon impuissante colère me remet bientôt.

IV

Mercredi 21. — A Kandia-Cassini, où je me rends dès le matin, j'ai une longue et sérieuse conférence avec le roi Robert Laurence et le roi Zamatégui, et je signe avec ces tout-puissants potentats un traité par lequel ils s'engagent à accepter le protectorat de la France[1] et me

[1] J'ai depuis appris officiellement à Paris que ce territoire appartient au Portugal et j'ai remis mon traité au gouvernement de Lisbonne.

cèdent toutes les terres de leurs royaumes et les palais (!) qu'ils occupent.

Le roi Robert est bien logé ; il habite une vaste case ornée de tableaux, images sous verre, françaises pour la plupart. Il est vêtu comme un noir de qualité : pantalon à carreaux, etc. Le village est bien tenu, propre, balayé. Les habitants sont avenants ; ce ne sont pas des sauvages comme les Bijougots, et quoique le costume soit celui de nos premiers parents, avant l'invention de la ficelle de Piscis, les mœurs des naturels sont relativement honnêtes. Robert explique le traité, que tout le monde approuve. Je vais donc faire un choix à ma convenance parmi ces terres et ces forêts, situées sur un fleuve de vingt mètres de profondeur, où les navires peuvent accoster très près du bord. Demain, le roi me montrera les points qu'il croit les meilleurs. Il m'annonce que, si je suis amateur de grandes chasses, il y en a là de fort belles, et qu'il ne tiendra qu'à moi de faire la guerre aux lions, aux éléphants, aux buffles, aux loups, etc. Je veux à mon tour être magnifique, et je soigne particulièrement mes cadeaux à chacun des deux rois.

J'ai, à mon insu, le bonheur d'attirer l'attention bienveillante de quelques personnes du beau sexe de l'endroit, et une certaine Marie-Anne — que je n'ai pas vue, hélas ! mais dont j'ai du moins su le nom — me témoigne son intérêt en m'apportant un panier de belles oranges, qui, je l'avoue, me font grand plaisir ; je les trouve à bord. Échange de bons procédés ; je lui envoie, de mon côté, des biscuits et des figues de Smyrne. Le cadeau de l'aimable indigène a pour moi plus de prix qu'elle-même

ne l'a peut-être supposé : ses oranges ont réussi à calmer l'irritation que je ressentais à l'estomac par suite de la mauvaise nourriture dont j'avais dû me contenter depuis plusieurs jours ; fruits et légumes frais m'avaient fait absolument défaut, l'eau douce même m'avait manqué pendant vingt-quatre heures. L'eau de Kandia-Cassini, tirée d'un trou peu profond, est fort trouble ; néanmoins nos gosiers altérés l'avaient trouvée un nectar.

Le soir, nous mouillons à Katabia. Belles eaux, belles forêts. La rivière de Cassini est un assez beau cours d'eau.

Jeudi 22. — Dès sept heures du matin, par un brouillard qui nous transperce, je vais dans le canot, avec le roi Robert et deux hommes, sonder les environs de Katabia. Le fleuve est large et profond partout, ses eaux ont une belle couleur vert foncé. On peut accoster à 20 mètres du bord par 12 mètres de profondeur. A marée basse, on n'a guère que 10 mètres de vase à franchir pour gagner la terre ferme.

En face de Katabia est Toninka ; mais le fleuve est large, le brouillard me cache l'autre rive. — Les Foulahs ont conquis les terres du Combédia ; mais entre le Combédia et Toninka, que j'occuperai, il y a trois rois : Cinci, Dika et Sota. Le roi de l'île Mehl s'appelle Tongo ; il est frère du roi Robert Laurence. Cassini est le royaume de Zamatégui ; le reste de la rivière s'appelle, d'après Laurence, Catagnies ou Kandia, du nom de l'ancienne capitale, qui est en amont, capitale déserte depuis la guerre avec les Foulahs.

Je fais un petit dictionnaire nalou.

Je vais reconduire le roi et, le soir, je reviens mouiller près du marigot du Héron.

Vendredi 23. — Levé l'ancre dès six heures du matin; vent debout et faible. Mouillé à onze heures du soir.

Samedi 24. — Jusqu'à midi un brouillard épais tombe en pluie fine et me rappelle l'Islande. Je distingue à peine la mer dans un rayon de 25 mètres autour du yacht. A midi, le soleil l'emporte enfin. Nous n'avons que très peu de vent, aussi marchons-nous avec une noble lenteur. J'en profite pour descendre dans l'embarcation et courir sus à un troupeau de sandels que j'aperçois à 500 mètres. Je suis bientôt au milieu même de la bande, et mon fusil fait merveille, comme les chassepots à Mentana, puis nous abordons l'ennemi au harpon, au croc, à l'aviron, etc., nous faisons arme de tout. Les énormes animaux, plats comme des turbots, noirs dessus, blancs dessous, ne paraissent pas intimidés; loin de fuir, ils sont là menaçants, présentant tout ouverte une vaste gueule dans laquelle il semble que l'embarcation va s'engloutir. Les blessés plongent et disparaissent. Le harpon, bien lancé par un noir (Kauly, mon valet de chambre), frappe un retardataire, s'engage profondément, mais la corde, quoique forte et de la grosseur du pouce, casse net sous le choc brusque que donne la bête. — Mes munitions épuisées, je reviens au cotre suivi par un de ces monstres, dont la gueule touche le gouvernail du canot.

Le vent s'élève, nous marchons mieux, mais le courant devient contraire; il faut mouiller. Or le mouillage

est loin d'offrir toute sécurité sur les bas-fonds de la région d'Alcatras, et je passe la nuit fort inquiet.

Nous repartons avant le jour et nous arrivons à toute vitesse dans l'obscurité à dix mètres d'un banc peu visible à cette heure. L'ancre, jetée à temps, nous arrête avant le choc. Nous cherchons alors à reconnaître la passe, nous relevons l'ancre et nous nous éloignons au plus vite pour n'être pas reportés par les lames sur le banc si heureusement évité.

V

Dimanche 25. — Beau soleil dès le matin, peu de vent. Sorti des bancs, je fais route à l'est vers le Rio-Nunez, dont j'aperçois les terres à l'horizon.

Les marins me disent que les gros poissons vus la veille arrachent quelquefois les ancres qu'ils rencontrent au fond de la mer et font ainsi déraper les navires.

R... continue à dormir vingt-deux heures sur vingt-quatre. Heureux mortel! Moi je ressens toujours un peu de malaise, depuis cinq jours, pour avoir ramé le soir à l'humidité dans les marigots. Quelques gouttes de laudanum et le bon air de mer vont peu à peu avoir raison de ce mal intempestif. J'ai d'ailleurs bon appétit et fais honneur à un poulet au riz, suivi d'une salade de pommes de terre, le triomphe de M'Omart.

Mes provisions baissent : ce soir, fin de l'huile d'olive et du vin! Avec un bateau à vapeur j'aurais fait cette tournée en quatre jours et j'aurais pu mieux étudier les passes.

R... est atteint d'une indisposition analogue à la mienne. Cela vient, je pense, de la mauvaise eau que nous buvons depuis quelques jours; la dernière surtout est couleur café au lait. Mon verre ressemble à un vivier à poissons, par le nombre des bêtes apocalyptiques qui s'agitent dans cette délicieuse purée organique. Je la fais chauffer à 70° pour détruire les animaux qui l'habitent.

Livingstone, en maint endroit, admire la beauté des populations qu'il rencontre. Les Comboués, chasseurs d'hippopotames sur le Loangoua et le Zambèze, sont, dit-il, des hommes superbes, et il attribue cette perfection de forme à l'exercice que nécessite cet état héréditaire de chasseur d'hippopotames. A chaque pas il s'extasie devant les types qui s'offrent à ses regards ; et il a raison, mais n'a-t-il pas tort lorsque, en sa qualité de vieux quaker, d'homme du Nord, aux croyances religieuses inébranlablement ancrées, dans un cerveau qui s'imagine être en possession de l'unique vérité, il ne peut s'empêcher de conclure qu'en somme l'homme deshabillé est un animal fort laid. Pour lui, la pudeur est une vertu, une qualité naturelle. Il a vu des millions et des millions de noirs qui n'ont pas la moindre conscience de ce sentiment, peu importe, il déclare et reste convaincu que la pudeur est innée chez l'homme.

Un fait certain c'est que si instantanément vous pouviez dépouiller de leurs vêtements les promeneurs des rues de Paris ou de Londres, vous ne verriez pas un beau spectacle, rien ou peu de chose qui pût charmer un œil d'artiste. L'Européen actuel, et j'entends surtout l'homme

d'études, l'homme de bureau, astreint de père en fils au même mode de vie, est, en général, un monsieur dont la personne physique n'a rien de bien séduisant. Regardez-le avec son petit ventre rond ou pointu, et autour de ce centre saillant voyez s'agiter ces membres grêles, pendant que la tête, haut portée au sommet de l'animal, a l'air de se défendre d'appartenir à cet ensemble difforme. Quel tableau! Vous n'avez d'ailleurs, pour en faire l'expérience, qu'à pénétrer dans un établissement de bains froids (où toutefois les plus mal conformés ne se montrent pas); là, vous verrez à loisir et surabondamment que l'Européen ne gagne pas au déshabillé. Mais chez le sauvage c'est tout le contraire.

Toutes les tribus que j'ai vues offrent de beaux types dans l'ensemble de leurs populations. Les membres du sauvage sont bien vivants, proportionnés, bien développés. Toujours en action, ils présentent l'homme dans l'épanouissement de la force, à laquelle s'ajoute l'harmonie du geste. Et cet homme, je ne saurais mieux le comparer qu'au cheval de course, chez lequel tout vit, tout respire la force, l'activité. Rien ne dit s'il a mangé ou s'il mangera. Le ventre n'est pas l'organe principal, il n'attire pas le regard, il ne force pas l'attention.

Un exercice constant et des mœurs qui facilitent la sélection naturelle contribuent au perfectionnement physique de ces gens nus, qui n'ont pas encore inventé la pudeur. Nos conventions sociales relèguent au rang de chose honteuse tout ce qui blesse en nous ce sentiment de pure invention. Notre pudeur inventée — conséquence de nos froids climats — diminue la valeur

des races en s'opposant au libre jeu des forces essentielles de la nature.

Pour se rendre compte de ce qu'a d'artificiel ce sentiment de la pudeur tel qu'on l'admet dans nos latitudes froides, il faut avoir, dépouillant nos vieux préjugés, observé ces femmes placées en dehors de notre civilisation, qui se présentent à vous nues « comme Ève à son premier péché». Cette nudité serait de l'indécence si la femme noire la ressentait comme nous, mais il suffit d'un coup d'œil pour comprendre que chez ces êtres simples, le mot nudité, dans le sens que nous lui donnons, n'existe pas. On arriverait tout aussi bien — ou, si l'on veut, tout aussi difficilement — à leur persuader qu'il faut cacher leur nez ou leur pouce, que n'importe quelle autre partie du corps.

Il semble qu'il ait pensé à ces naïfs enfants de la nature, le poète charmant qui a dit :

> Tout est nu sur la terre, hormis l'hypocrisie,
> Tout est nu dans les cieux, tout est nu dans la vie,
> Les enfants, les tombeaux et les divinités.

Il est facile de remarquer que les corps ont entre eux des différences analogues aux différences des visages. On reconnaît les individus à leur corps comme chez nous on se reconnaît aux traits de la physionomie, et cela sans qu'aucun signe particulier, aucune dimension spéciale y aident. Les muscles ont leurs expressions comme le visage.

La vigueur du corps concourt en définitive à la vigueur de l'esprit. Si, avec nos idées de « surcivilisés », nous continuons à sacrifier perpétuellement le perfectionne-

ment physique au perfectionnement intellectuel, nous arriverons, en tant que races, à un abâtardissement fatal.

Trêve de dissertations philosophiques. Aussi bien nous avons à nous occuper d'autres soins sur ce Rio-Nunez que nous venons d'atteindre par la rivière Cassagua.

VI

Lundi 26. — Mouillé tout près de Victoria ; beau site, cultures étendues : bananiers, avocatiers, caféiers, champs d'ananas.

A la marée du soir nous remontons avec bon vent au-dessus de Bel-Air, où j'achète diverses denrées, du sel, du vin, et où nous renouvelons notre provision d'eau, laquelle va remplacer avec avantage l'espece de vase chargée de moustiques qui nous en tenait neu. Je n'ai qu'à me louer de l'hospitalité que je trouve dans les factoreries installées sur le fleuve et de l'aimable accueil de M. Réal, intelligent et sympathique agent d'un armateur de Marseille, M. V....

Mardi 27. — Remonté de Bel-Air, en canot, au poste français de Boké. Le trajet est intéressant, mais cinq heures en plein soleil en diminuent un peu le charme, lors même qu'on prend goût à la contemplation des caïmans qui se prélassent en nombre sur la vase.

La forêt sacrée des Landoumans, devant laquelle je passe, présente une belle végétation vierge qui descend

jusqu'au bord du fleuve. Cette forêt est le sanctuaire des Simons, sorte de franc-maçonnerie religieuse dont le roi est le chef. Les adeptes de cette secte ont organisé le pillage et fait du vol une institution légale.

A Boké m'attendait le plus aimable accueil. Ici flotte le drapeau de la France, et c'est à qui montrera le plus d'empressement à me recevoir. Je trouve une cordiale et charmante hospitalité chez le commandant du poste, M. Dehouse, capitaine d'infanterie de marine, et chez le docteur Saint-Pierre, comme aussi dans la factorerie de M. V..., le plus important négociant de cette région. Quels festins j'ai faits à ces tables amies, où je trouvais enfin de l'eau propre et du pain frais, et, qui mieux est, de charmantes conversations, discussions à perte de vue sur le genre humain nègre, études passionnées sur les mœurs et les idiomes de cette partie de l'Afrique....

Mercredi 28. — Je voulais partir à la marée de la nuit, mais le commandant du poste et le médecin de la marine, le docteur Saint-Pierre, m'en dissuadent à cause du brouillard. En l'excellente compagnie de ces messieurs, je prends facilement mon parti du retard, et déjeune avec eux au poste.

Cet établissement militaire est agréablement situé ; il est sur la hauteur et domine le fleuve en amont et en aval. Tout y est en bon état, les hommes ont bonne figure et les fortifications en terre sont bien entretenues. Le commandant sait tirer parti des moyens restreints dont il dispose en suppléant par son activité personnelle à l'insuffisance de ses troupes.

Les Landoumans ont fait un instant le sujet de la conversation. Ceux d'entre eux qui jouent le rôle d'inspirés prétendent que quand l'accès de l'inspiration les prend ils sont changés en lions. Ils imitent, en effet, le rugissement du fauve, bondissent, brisent tout autour d'eux, déchirent les vêtements des personnes qu'ils rencontrent et exécutent cent autres momeries. Les compères et les gens crédules affirment même qu'en ces moments on voit pousser une crinière léonine sur le dos de ces possédés.

Le médecin de Boké, témoin un jour d'un accès de ce genre, laissa faire le prétendu lion tant que celui-ci ne s'attaqua qu'aux naïfs qui l'entouraient et l'excitaient à l'envi, désireux qu'ils étaient de voir pousser la fameuse crinière ; mais ledit lion étant allé un peu plus loin dévaliser et mettre en loques deux paisibles passants, le médecin fit instantanément cesser l'accès divin en caressant les épaules de l'inspiré de coups de canne très persuasifs, à la suite desquels le lion dut bel et bien payer les vêtements de ses deux victimes.

La guerre est en ce moment chez les Moghis Forés, attaqués par les Foulahs.

Les Foulahs amènent des esclaves cultiver la terre dans le Rio-Nunez ; ils repartent après la récolte faite et vendue aux Européens.

Après avoir dit adieu à mes aimables hôtes de Boké, je redescends le Rio-Nunez. Sur ma route, je vois le poteau de Vakaria, planté sur le bord de l'eau à marée basse et qui sert aux exécutions. On y attache le condamné après lui avoir dûment rompu bras et jambes. Le malheureux, couvert de blessures, est laissé là

jusqu'à ce que la mer, en remontant, le vienne noyer lentement, si les caïmans ne l'ont pas dévoré au préalable. Aujourd'hui ces exécutions féroces n'ont plus lieu ; le commandant du poste ne le permet pas.

Mouillé la nuit à Victoria.

Jeudi 29. — En route de nouveau.

Dans la journée, les troupes de singes qui gambadent dans les branches, sur le bord de l'eau, égayent de temps en temps mon trajet. Le soir, je m'amuse à lancer quelques fusées qui ont pour effet de faire pousser mille cris à tous les singes des bois voisins.

Visité une forge indigène. Le feu est à terre ; le vent y arrive par un tuyau bifurqué en terre, terminé par deux outres en peau de chevreau. Ces outres font office de soufflet sous les mains d'un noir qui comprime et laisse se relever chacune d'elles alternativement. La soupape, des plus simples, n'est autre chose que la main même du noir qui ouvre ou bouche l'ouverture extérieure de l'outre, suivant qu'il s'agit d'aspirer l'air ou de le refouler par la tuyère. Une petite courroie maintient la main fixée au point voulu de l'outre. C'est simple, mais il faut de l'habitude et une certaine dextérité pour que l'effet soit continu.

Mouillé à cinq heures et demie de l'après-midi.

Vendredi 30. — Réveillé l'équipage endormi. Je fais lever l'ancre à onze heures et demie du soir. Nous mouillons de nouveau à cinq heures et demie du matin et repartons à huit heures.

A une heure, petite brise qui, avec le jusant, me conduit hors des brisants.

Ni beurre, ni saindoux, ni huile à la cuisine. Mais, si le vent est favorable, Boulam n'est pas loin.

Mouillé à dix heures du soir.

Samedi 31. — Parti à quatre heures du matin; talonné plusieurs fois; navigation précaire. — A huit heures, nous sommes en face de Kandia, que je vois à l'est. C'est en coupant au plus court que nous avons talonné sur les bas-fonds de Compony.

Mouillé à cinq heures, près des îles Mehl et Giomberos.

Le thermomètre marque 27° à l'air et dans l'eau. Après un bain suffisamment prolongé, je me repose en surveillant la confection d'un *boubou* (vêtement de noir) que me fabrique, avec mon plaid écossais, un homme de l'équipage, Cimero, qui cumule les talents de marin et de tailleur. Le travail consiste à pratiquer au milieu un trou pour passer la tête. J'espère qu'il s'en tirera.

1er *février*. — Toute la nuit, un roulis furieux nous a secoués cruellement; impossible de tenir en place ni de faire un mouvement sans se heurter. Pas de vent; mer courte et brutale; j'attends à l'ancre. Le matin, fort vent debout et grosse mer toujours. Le cuisinier prépare à grand'peine le poulet au riz qui m'est destiné. Une perfide combinaison de roulis et de tangage fait sauter à la mer biscuit, plat et poulet!

Le matin, à huit heures, l'air n'a que 25°; c'est du froid. A une heure, le vent cesse, la mer tombe.

Mouillé près de Cagnabac. Pris une grande araignée, — une pastille de Vichy montée sur six pattes velues, longues comme le doigt. Reparti à six heures du soir par une petite brise debout. Mouillé à minuit près de Bisasma. En revenant rejoindre le canot à dos de nègre, opération toujours un peu précipitée, j'ai perdu mon araignée!

Lundi 2 *février*. — Levé l'ancre à huit heures avec le flot naissant. Brise debout; 23 degrés seulement au thermomètre : froid de loup! Arrivé à Boulam à une heure après midi, ramenant à la remorque une embarcation abandonnée au milieu des flots. Quelle peut bien être cette embarcation? Mystère! Le grappin traîne dans l'eau sans toucher le fond. Personne à bord; des vêtements épars! Je me livre à mille conjectures plus ou moins tristes : vol, assassinat, bain interrompu par les requins, que sais-je! Dans tous les cas, je ramène la barque au port.

Maintenant il me faut quitter mon yacht. Je dis adieu à l'équipage du *Jean-Baptiste :* Pierre Dial, de Gorée, patron; Calementz, second; Ciméro, Jean Cigne, Pédro Pinéto, Teom Cane, Antonio da Cunha, Omar, Kauly, M'Omart Gay, Ma-Yacine, Combito et quelques mousses; — puis je dirige toutes mes pensées vers cette terre que je vois à l'Orient et qui me sollicite.

Mardi 3 *février* et quinzaine suivante à Boulam.

Je connais assez la côte pour savoir où un chemin de fer peut aboutir; il s'agit maintenant de réunir les éléments préparés de mon voyage vers l'intérieur. Je fais

dresser ma tente, chambre de 8 mètres de long sur 5 de large, à quelques pas du village, et là, plus isolé, je passe une revue minutieuse de mon bagage.

J'ai depuis longtemps envoyé des ambassadeurs et des présents à Alpha-Dion et à son fils Agui-Bou, roi de Labé, pour traiter de mon passage dans leur territoire. J'ai reçu des réponses suffisantes.

Un petit roi foulakonda, Modhi-Saury, dit Sombeltombo, m'a promis des porteurs. Je l'envoie chercher à 100 kilomètres de là pour qu'il vienne conférer avec moi sur cet important sujet. Son intérêt m'assure son empressement. — Il arrive bien escorté, je le reçois dans ma tente. C'est un homme de belle prestance, à l'air intelligent. Inférieur comme race aux noirs du haut pays, il a toutes les défiances et les haines des musulmans, adorateurs de la force victorieuse. Combien je préfère le Bijougot, moins fin peut-être, mais franc dans sa colère comme dans ses affections, généreux, loyal et fier! — Sombeltombo me donnera soixante-cinq hommes choisis parmi ses sujets ou ses esclaves. Avec ceux que j'ai déjà, c'est pour moi le nécessaire assuré.

J'envoie le *Jean-Baptiste* à Gorée pour prendre mes chevaux que j'attends avec impatience, et qui m'arrivent peu après par un trois-mâts de passage. Je les réexpédie à Bouba.

Tandis que j'aligne mes fardeaux, exactement pesés et de juste mesure : ballots, caisses, sacs de toile, sacs de cuir, tingvallas, nakavas, marmites, petits barils, bidons, etc., on m'annonce la visite du consul d'Angleterre à Saint-Paul de Loanda. Les Anglais sont partout,

s'intéressent à tout, prennent parti pour ou contre tout ce qui se meut sur la surface du globe. Ils ne laissent rien au hasard. Le consul, fort aimable d'ailleurs, m'interroge poliment sur mes projets et mes moyens, et me demande si la Société de géographie de Londres est au courant de mes intentions. Il se met gracieusement à ma disposition si, en quelque point de ma route, je puis faire appel à son aide.

Portugais et Anglais m'assurent donc de leurs sympathies. Leurs encouragements à l'initiative privée, si inconnue que soit cette initiative, explique en bien des cas leurs succès dans les colonies. C'est un exemple que nous aurions besoin de suivre, nous autres Français.

Tout est prêt; je partirai à la nuit, vers la fin du jusant, qui me descendra jusqu'à l'embouchure du Rio-Grande à temps pour remonter ce fleuve jusqu'à Bouba, à 60 kilomètres dans l'intérieur, avec le flot naissant.

Tandis que j'achève l'embarquement, un dernier incident vient m'avertir que j'ai quitté la civilisation et ses lois protectrices. Le forgeron de l'endroit s'est emparé d'un noir qui vendait une pièce de fer de navire volée par là. Le voleur, tenu par ses guenilles, s'est enfui en les laissant aux mains du forgeron. L'apprenti le poursuit, et ne pouvant saisir l'homme, nu et luisant, il lui plante son couteau dans le dos et revient tranquillement. Tout cela se passe comme la chose du monde la plus naturelle.

TROISIÈME PARTIE

DE LA COTE A TIMBO

I

22 *février* 1880. — Arrivé à Bouba à neuf heures du soir. J'avais déjeuné le matin d'un bouillon maigre de Liebig, et dîné le soir d'un bouillon gras fait d'un peu de saucisson. Je trouve chez Expert, agent de MM. M... et P..., de Bordeaux, la plus cordiale hospitalité. J'en ai d'autant plus besoin que le temps passé sous la tente m'a gratifié d'un gros rhume.

C'est de Bouba, situé sur la rive gauche du Rio-Grande, sur la frontière même de Bové, que commence mon voyage dans l'intérieur des terres, avec le Niger pour objectif.

Dès le début, je me vois privé de soixante-cinq de mes hommes, retenus par les rois du pays sur le point d'entrer en guerre. Je prends quelques dispositions pour que ces hommes me rejoignent plus tard; mais j'ai peu d'espoir qu'il en soit ainsi. Je fais mettre en lieu sûr les marchandises qui auraient dû m'accompagner, et je pars avec vingt-cinq hommes,

n'emportant de celles dont je dispose que les plus précieuses et les moins lourdes. Je ferai plus de chemin avec un porteur chargé de dix mille francs d'ambre qu'avec un porteur chargé de quelques lourdes pièces de cotonnade. Il faudrait l'un et l'autre pour répondre à des besoins divers et se faire mieux accueillir, mais n'ayant pas le choix, je me munis d'une bonne provision de marchandises de valeur [1].

23 *février*. — La situation politique est tendue. Depuis 1843, les Biafars occupaient paisiblement Boulole, le Foréah, etc. En 1852, les Foulahs ont fait la conquête du pays. Bakary-Demba, roi foulah du Foréah, province dont Bouba fait partie, a été assassiné, ainsi que son frère Doura, par ordre d'Alpha-Ibrahim (que d'autres nomment Alpha-Dion), roi du Labbé, parce que ces chefs prenaient de jour en jour une plus grande influence. L'émotion est grande chez les Foulahs. Modhi-Saury Sombeltombo, autre roi du Foréah, craignant pour sa tête, s'est enfui au fond de sa petite province, loin de Bouba.

Agui-Bou, fils d'Alpha-Ibrahim, arrive, dit-on, avec deux mille hommes. L'un de ses frères, en marche pour venir ici, a été abandonné par ses troupes, qui craignent un soulèvement des gens du Foréah.

En attendant l'arrivée de mes derniers bagages, je vais voir la reine. L'aimable princesse se montre insa-

[1] Cette pacotille, dont j'ai dû me contenter, a suffi au résultat de mon exploration, et si le roi de Timbo m'avait laissé passer, j'aurais pu facilement me faire apporter à Dinguirray un utile complément qui m'eût permis de descendre tout le cours du Niger jusqu'à la hauteur de Sakatou et de continuer au delà.

tiable de cadeaux ; tous les prétextes lui sont bons, tels, par exemple, que l'arrivée des courriers qu'elle reçoit, dit-elle, de son mari Agui-Bou, absent pour le moment. Le roi, dit-elle, arrive dans quatre jours, dans deux jours, demain ; autant de mensonges. Je partirai seul en avant, j'enverrai des porteurs de chez le roi.

24 *février*. — J'ai expédié hier un courrier au roi, et deux autres à Boubour, son intendant. J'attends leur retour avec impatience.

25 *février*. — Certaines contradictions me frappent et m'inquiètent. Je partirai dès que le courrier sera revenu.

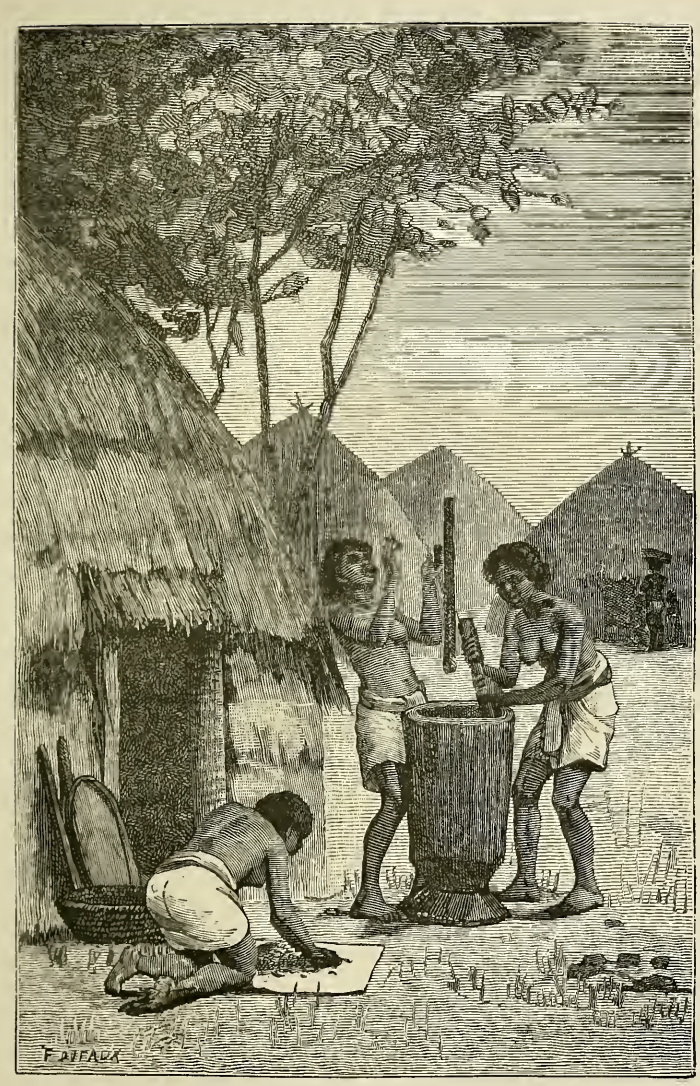
La reine Tahibou compte vingt-quatre printemps. Comme elle a constaté que l'exubérant développement de sa poitrine attire l'attention, elle met une certaine coquetterie dans l'exhibition de ses charmes, et c'est nue jusqu'à la ceinture qu'elle est revenue ce soir. Ses seins énormes n'ont pas moins de 40 centimètres de *longueur;* ils pendent jusque sur ses genoux. Elle porte, pendues à ses cheveux tressés en nattes étroites, des boules d'ambre grosses comme des œufs. Sa poitrine est couverte de pièces de cinq francs dont le tintement éveille en elle un orgueil enfantin. Elle a les bras chargés de bracelets d'argent, épais comme le pouce, et elle porte aux chevilles des anneaux de gros fils d'argent tressés. Je lui donne une pièce de mérinos blanc, lamée d'argent. Elle est enchantée, me remercie et me dit qu'elle priera Dieu pour moi.

Sur la place, où l'on vient de tuer un bœuf,

s'ébat un bataillon de petits aigles (dits *charognards* dans le pays). Il y en a là plus de cent occupés à la curée, pressés les uns contre les autres, comme une bande de dindons, et aussi peu sauvages que des oiseaux de basse-cour. Personne ne songe à les chasser ; eux seuls ont la charge de la propreté des rues. — On entend comme un roulement joyeux le bruit des pilons qui broient le grain, et par-dessus les palissades, devant chaque case, on voit l'instrument au long manche s'élever et redescendre, vigoureusement manié par des femmes, libres ou esclaves, vieilles ou jeunes, celles-ci souvent fort jolies et surtout bien faites, le buste nu, et la tête et le cou plus ou moins ornés d'ambre et de coquillages blancs, et de rangs de perles de verre.

Jeudi 26. — Les hommes envoyés à Contabanie ont ramené Boubour, premier ministre d'Agui-Bou. Ce personnage, à la figure énergique, me paraît devoir m'être utile. — Je lui donne dix gourdes (50 fr.). Il fera tout préparer pour ma visite au roi, et me conseille de ne pas partir avant qu'il ait vu son maître. — J'attends donc.

Il faut, dit-il, quinze jours pour se rendre de Bouba à Labbé, huit jours de Labbé à Timbo, cinq de Timbo à Dinguirray. J'ai conféré deux heures avec lui ; il est convenu que je ferai tels et tels cadeaux à Agui-Bou pour lui-même, et autant pour son père, Alpha-Dion (trois mille francs environ à chacun d'eux), et il veillera à ce que je ne manque de rien en route. — De quatre à sept heures du soir j'ai fait une ravissante promenade sur le sentier de Contabanie. J'ai traversé des bois de gardénias de 2 mètres de haut, couverts de fleurs dont l'eni-



PILEUSES DE MILLET

vrant parfum éveille en moi les plus doux souvenirs. J'ai ramassé des fleurs du farobas, arbre de grande taille ; elles ressemblent aux boules de nos platanes, un peu plus grosses toutefois, avec des soies plus fines et rouges. J'ai rencontré force gibier, des colombes et des perruches en grand nombre. Enfin j'ai clos mon excursion en délivrant et tirant d'embarras un malheureux noir attaqué par des voleurs.

Je soigne mon rhume avec une infusion de « siquené », plante d'une saveur amère qui tient lieu de quinine, et j'emploie à me faire un dictionnaire foulah les loisirs qui me restent.

Vendredi 27. — Le matin, petite excursion de sept kilomètres au fond d'un ravin que suit un clair ruisseau. La tentation du bain est forte, je n'y résiste pas. Sur ma route, la végétation est exubérante. Au détour d'un sentier, je surprends sur une branche basse un joli petit singe noir-bleu, ayant les flancs blancs. Des vols de perruches tourbillonnent au-dessus des palmiers, les bambous abritent des nuées de colombes et d'autres oiseaux; il me semble être dans une grande volière.

Les noirs que je rencontre me font bon accueil; ils m'offrent du vin de palme.

Il est près de midi quand je rentre.

Le frère d'Agui-Bou, Modhi-Moktar, est venu deux fois me voir. La première fois, je dormais; la deuxième, j'étais sorti. Il ne se rebute pas et me trouve enfin à sa troisième visite. Il me demande des cadeaux; je refuse et me contente de lui donner une simple loupe. Il insiste vainement pour avoir un fusil.

La reine vient à son tour me demander de l'ambre. Dussé-je passer pour peu galant, je me refuse absolument à satisfaire son désir.

Le soir, nouvelle promenade. J'ai sous les yeux le spectacle magique d'une forêt incendiée. En avant, des tourbillons de fumée rougeâtre s'étendent, poussés par le vent, sur la forêt menacée. L'incendie se propage. Derrière cette fumée sinistre tout est en feu. L'air est plein de clameurs lugubres; la forêt s'abîme dans les flammes; puis c'est tout.... L'incendie est passé! Quelques géants noircis luttent encore; de vieux troncs isolés continuent à brûler, et, semblables à d'énormes cierges, ils éclairent, comme pour la faire revivre, la cendre sombre et fumante qui s'étend à leurs pieds. Ce sont les mourants sur le champ de bataille; ils se cramponnent encore à la vie, alors qu'autour d'eux tout est silence et mort — digne cadre pour une telle fin. Le géant finira par tomber à son tour, mais du moins, indocile à l'injonction du bourreau, il choisira son heure.

Sur mon chemin picore une bande de pintades à bonne portée de fusil. Je laisse en paix les pauvrettes, et je suis dans la forêt, sous d'épaisses lianes, un bon noir qui connaît un frais ruisseau où je me désaltère avec délices. Au retour, je me croise avec deux femmes, véritablement très jolies. Elles n'ont pas du tout le nez camard de leur race.

Samedi 28. — J'ai été malade toute la nuit; j'avais bu hier trop d'infusion de « siquené ».

La reine Yaya ou Tahibou vient insister pour un autre

LA FORÊT INCENDIÉE

cadeau. On lui dit que je dors. Je suis averti qu'Agui-Bou est à Contabanie. — J'ai rencontré dans ma promenade des noirs des deux sexes chargés d'arachides. Ils portent leurs fardeaux à bras tendus au-dessus de leur tête, et presque en courant. Ils sont gracieux à voir, surtout les femmes.

Dimanche 29. — J'ai passé une bonne nuit et serais tout à fait rétabli, si le courant d'air de la chambre à deux ouvertures, sans fenêtres, que j'occupe, ne m'avait irrité les nerfs. J'entreprends une petite promenade de sept kilomètres. Le thermomètre marque 32°. J'ai cependant froid, à cause d'un peu de fièvre. On dit qu'Agui-Bou s'est rapproché et ne serait plus qu'à deux heures d'ici. Il est très occupé avec Sombeltombo et autres rois pour les arrangements de la pacification. J'ai rencontré des perdrix en assez grand nombre. Le gibier ne manque pas. J'ai acheté une gazelle moyennant 2 francs; côtelettes et cuissots sont un manger délicat.

Lundi 1er *mars*. — Le roi m'a envoyé Omariette, fils d'un chef voisin tué dans la dernière guerre, pour m'annoncer qu'il était prêt à me fournir les porteurs que je lui ai demandés. Sombeltombo me fait dire la même chose. Demain Amadou-Boubou sera de retour de son ambassade auprès d'Agui-Bou, et je passerai enfin, j'espère, de la période des *palabres* (pourparlers) à la période d'action. — Pendant ma promenade quotidienne, j'ai fait lever sous mes pas un lapin (ou peut-être un lièvre) de fort bonne mine. Je le signale aux noirs les plus proches; les gamins s'élancent à sa pour-

suite. Les gens de Sambafil se précipitent pour lui barrer le chemin. Quelques minutes après, l'animal est pris. Il tient en effet du lapin et du lièvre.

L'eau du pays ne me réussit pas ; je la crois imperceptiblement sulfureuse. La température n'a rien d'incommodant. Je constate 33° le soir et 22° la nuit. On jouit d'une fraîcheur charmante jusqu'à neuf heures du matin. La soirée n'est ni chaude ni froide, et, à partir de neuf heures du soir, la température est de plus en plus agréable. Dans une maison digne de ce nom, on serait à merveille ; je me souhaite pour le moment une maison sans courants d'air ! Et, puisque j'en suis à formuler des souhaits comme au bon temps des fées, je souhaite... une salade verte ! J'ai eu souvent ici de la salade de feuilles de radis ; c'est un délicieux régal, mais il n'y en a plus.

J'ai retrouvé le soir sur la table le lapin-lièvre de ma promenade ; sa chair, foncée, savoureuse et tendre, m'a fait faire un bon dîner.

J'ai fait un petit cadeau à Omariette, chef de Sambafil.

L'impatience que me cause mon attente impuissante finit par me rendre un peu malade. Que serait-ce donc si je n'avais, pour me ramener au calme, l'excellent accueil que je reçois dans la maison de Gourdeau, qui est la seule du pays !

Je m'arrête souvent à examiner les beaux nids de bag-bags qui se rencontrent partout ici, tous les cent ou deux cents mètres. Ils ressemblent de loin à de vieilles cathédrales ; ils ont une douzaine de mètres de tour et jusqu'à cinq mètres de haut ; c'est un assemblage étrange de clochetons et de pyramides. Le bag-bag est

une sorte de fourmi jaune à petite tête, avec un gros ventre, transparent, hideux. La reine, logée au centre du nid de terre, est un énorme paquet plein d'œufs. Elle est seule chargée de reproduire l'espèce.

Mardi 2. — Arrivent à cheval trois esclaves, dont un est le chef des esclaves d'Agui-Bou ; ils sont suivis de trois autres à pied, coiffés de bonnets de bouffon. Les chemins sont libres ; je partirai demain.

II

Mercredi 3. — Je me mets en route à six heures du soir, pour ne faire d'abord qu'une courte étape préparatoire.

Au départ de Bouba, rien n'avait marché à souhait. Le chef des esclaves à cheval, après m'avoir retardé tout le jour, prétendait qu'il était trop tard pour se mettre en route. Il voulait des cadeaux ; je donnai deux pièces de guinée, il en voulait davantage. J'avais pris alors mon parti de le laisser là et de me mettre en route sans lui.

Quelques amis et tous les noirs du village m'accompagnent jusqu'à Sambafil. Les porteurs grognent, les paquets tombent, tout le monde commande, mon cheval est sans entrain ; mais je connais la scène par cœur pour l'avoir lue dans tous les voyageurs sérieux ; je ne m'inquiète de rien. La patience et la solitude arrangeront tout. A Sambafil, on me laisse ; chacun me

dit adieu suivant son caractère. Le vertueux et noir Ma-Yacine, triste de ne pas m'accompagner, a des larmes dans la voix ; il fait encore quelques pas avec moi, après que les autres m'ont quitté. Derrière les amis que je laisse, la foule noire se tient bouche béante et les yeux écarquillés. Je réponds de mon mieux à tous les souhaits de bon voyage qui me sont adressés, et je poursuis ma route. — La nuit vient vite. Les porteurs grognent moins et marchent. Les paquets tombent bien encore un peu, mais, en somme, nous avançons.

A huit heures du soir, j'arrive à Bakar-Foréah, à neuf kilomètres de Bouba. Je veille à ce que chacun ait ce qu'il lui faut. Je fais dresser ma tente, et je me couche après avoir avalé un simple verre d'eau. Le cuisinier a bien dîné, il n'a pas l'idée que je puis avoir faim.

Ma tente est placée entre deux cases dont j'entends tous les bruits intérieurs. Les hommes ronflent, les femmes s'éveillent pour ranimer le feu, les enfants rêvent tout haut, dans le silence de la tiède nuit. Quel beau texte à narration que les émotions de cette belle nuit, toute scintillante d'étoiles amies, qui me parlent de tant de choses ! Que de scènes offriraient à une plume exercée ces cases où la vie sommeille, l'abri pour les chevaux, le mil entassé en longue muraille ; et puis les feux qui çà et là paillettent la terre brûlante encore des ardeurs du jour, contre lesquelles vient lutter l'air frais qui envahit de plus en plus l'atmosphère, à mesure que les ombres s'épaississent ! Mais si l'heure et le milieu sont à la poésie, d'autres soins me rappellent à la réalité, et la fatigue me commande le repos.

CAMPEMENT A BAKAR-FORÉAH

Jeudi 4. — Je me lève à quatre heures. Quand Aly-Kébé vient m'appeler, je suis tout prêt. On plie la tente, on charge les chevaux. Les porteurs recommençant à grogner, j'en fais prendre d'autres dans le village par Modhi-Bakar, bon vieux envoyé par Agui-Bou. Il reste une caisse à charger; ce serait l'affaire d'un instant, mais comme six heures approchent, chacun s'en va manger. — Je m'impatiente en voyant la lenteur de ces paresseux ; j'appelle Amadou-Maly ; je laisse mes bagages sous la garde de mes Yolofs, et je pars ; j'irai chez Agui-Bou ; tout s'arrangera, j'aurai des hommes ou il me débarrassera des siens.

Mes retardataires me supposaient sans doute l'humeur plus débonnaire. Ma décision leur donne à réfléchir, et, à neuf kilomètres, le chef des esclaves à cheval me rejoint et m'offre sa monture ; je lui fais dire de quitter mon sentier dont il soulève la poussière et de disparaître. Sa voix aigre m'irrite. Au premier village, il pense que je dois m'arrêter, et ainsi à chaque village, où il me rejoint par des détours. Je le laisse dire et faire sans paraître même le remarquer.

Mais le soleil monte, il est neuf heures ; me voilà à Guidali, à quinze kilomètres de Bakar-Foréah. Mon interprète a là ses cases et sa famille ; il serait inhumain de lui refuser une halte. Agui-Bou, il est vrai, n'est plus qu'à cinq kilomètres ; mais je crois devoir cette satisfaction à mon interprète, qui me la rendra en bonne volonté.

Deux heures après, *tous* mes bagages arrivent. J'y avais bien compté. « Nous croyions, disaient les gens du roi, que les blancs ne marchaient pas, et en voilà un

qui marche mieux que nous. — En effet, répondent mes gens, mais les Français ne sont pas comme les autres. » — Bonne note pour moi ; les miens ont plus de confiance ; les autres, plus de respect.

On me fait place sur la natte publique, dressée à 1 mètre de terre, et au-dessus de laquelle est établi, à une hauteur de $1^{m},20$, un toit de bambou, chargé lui-même d'une provision de mil épaisse de 1 mètre. Je m'étends sur ce carré de 2 mètres de côté, et les gens du pays, hommes, femmes, enfants, accoudés tout autour, sont attentifs à mes moindres mouvements, comme des badauds parisiens regardant un phoque savant. La scène me rappelle Gulliver chez les géants ou chez les Lilliputiens. N'ayant rien à tirer de cette curiosité à bout portant, j'inspecte les jolies filles ; je fais peur aux enfants en faisant sonner ma montre ; je fais remettre une pièce de guinée à la grand'mère de Maly ; je dis n'importe quoi aux vieux, — ils ne me comprennent pas, mais ils n'en sont pas moins enchantés de m'entendre ; — je bois une grande calebasse de lait, tout cela dans l'espace de quelques minutes, et je m'endors.

Une heure après, je m'éveille ; les crocodiles sont encore là, mais les figures se sont renouvelées. Les femmes ont une jolie coiffure relevée sur le sommet de la tête, formant une arête tressée d'avant en arrière, plus ou moins haute, suivant la longueur des cheveux, et semblable à une carène renversée. — Il fait chaud ; je vais m'étendre, à un kilomètre de là, au bord d'un clair ruisseau coulant sous les palmiers. C'est le passage d'un sentier. Tous les noirs qui passent déposent leurs

paquets, gros ou petits, se plongent dans l'eau courante et repartent presque sans s'être arrêtés.

A quatre heures et demie, je pars ; il fait encore 36° de chaleur. Le vieux grand-père de Maly, escorté d'autres de ses parents, nous accompagne. Au moment de nous quitter, il prend les deux mains de son petit-fils, ouvertes et tendues vers le ciel, et fait une invocaticn à Allah, dont il ne prononce le nom qu'en élevant les regards dans l'espace ; cette bénédiction est fort touchante ; puis le vieillard crache légèrement dans les mains du voyageur. Cette espèce de baptême à la salive est le signal des adieux.

Nous nous remettons en route. Je rencontre divers envoyés d'Agui-Bou, à pied ou à cheval. L'un est le fils d'un roi tué en guerre, il y a dix ans, par Alpha-Ibrahim. Ce jeune homme, qui était alors un enfant, fut emmené comme esclave ; il est aujourd'hui chef des serviteurs d'Agui-Bou. Son père régnait dans ce même village de Tchikampbil où je vais arriver.

Je respire un instant sur le bord d'un frais ruisseau. La chaleur a été fatigante ; le soleil couchant ne m'a pas fait grâce d'un rayon. Les six ruisseaux que j'ai traversés se déversent dans le Rio-Grande ; le dernier se jette, me dit-on, dans le Kandia.

Nous marchons encore, et la nuit nous prend en route. L'abord de la sombre et gigantesque végétation du dernier ravin est d'un effet magique. Le site est noir et mystérieux. Je franchis le cours d'eau sur un arbre jeté en travers. Le cavalier (le fils du roi détrôné) entre résolument dans la rivière, bien que son cheval soit blanc d'écume, après une fantasia à outrance qui lui a laissé

les flancs ensanglantés. Un parfum subtil et délicieux remplit l'air, disparaît, se manifeste encore, est insaisissable. Les noirs, qui, comme tous les ignorants, préfèrent croire au surnaturel, disent qu'on n'a jamais pu savoir à quelle plante attribuer ce parfum. Je l'ai déjà rencontré ailleurs : il vient d'une espèce de grosse tulipe blanche dont le calice, de la taille d'un gros œuf, est violet. Le parfum qu'elle répand est très fugitif; la fleur est un poison violent.

A sept heures, j'arrive chez Agui-Bou, qui me reçoit au milieu de sa cour : cent personnes environ. Il vient au-devant de moi; je lui serre la main et m'assieds à côté de lui. Échange de compliments, politesses de bienvenue, puis je vais me reposer sous ma tente.

Bientôt, à la faveur de la nuit, le roi se soustrait à son entourage et vient avec un de ses ministres. Je lui fais un cadeau de 3,000 francs environ. Il doit me fournir des porteurs, des cases et des vivres, dans toute la longue traversée de son royaume du Labé. En me quittant, il se retire dans une case voisine avec son ministre, Maly et Aly-Kébé, mes interprètes, et un noir qui garde l'entrée. Kébé vient bientôt me dire que le roi n'a jamais vu de blanc de si haute importance; je dois être, selon lui, un puissant prince, parent de l'empereur, etc. La suite de mon voyage m'a bientôt appris ce que valaient les flagorneries de ces gaillards-là. Dans tous les cas, on me promet tout ce dont j'aurai besoin.

La belle Tahibou vient me serrer la main et soupire sur ses amours de Bouba, qu'il a fallu quitter pour rejoindre le maître. Un blond Français a gardé son cœur.

Un petit enfant tout fier vient, sous escorte, me saluer gravement : c'est un fils du roi. Après lui vient encore une deuxième femme du roi. Enfin, je m'étends et je m'endors, abrité sous le pavillon français qui flotte sur ma tente. A minuit, je ferme un côté de ma tente. A deux heures, le thermomètre est à 20°; je respire. J'ai fait remplir d'eau, à ma porte, une grande bagane où je me baigne, avec un vrai plaisir, dans la solitude de la nuit.

Le soir, le salam de tout mon entourage, appelant Allah à plein gosier, m'a rompu les oreilles. Ils étaient là, demi-nus, en ligne contre une muraille de millet, tournés vers l'orient, debout ou à genoux, d'autres éparpillés dans tous les coins, criant, le nez en l'air ou le front dans la poussière. Avant le lever du soleil, la même cérémonie recommence, mais avec moins d'élan; le sommeil a calmé la ferveur.

Vendredi 5. — Dès mon lever, vers sept heures, je fais présenter mes hommages au roi; il m'a envoyé un mouton, et la bête est déjà aux mains du cuisinier.

Je vais respirer à l'ombre, à quelque 800 mètres de distance, sur le bord de l'eau, et c'est là que, bien à l'aise entre les racines d'un bentenier, je prends ces notes. Deux grosses perdrix curieuses m'observent en trottinant.

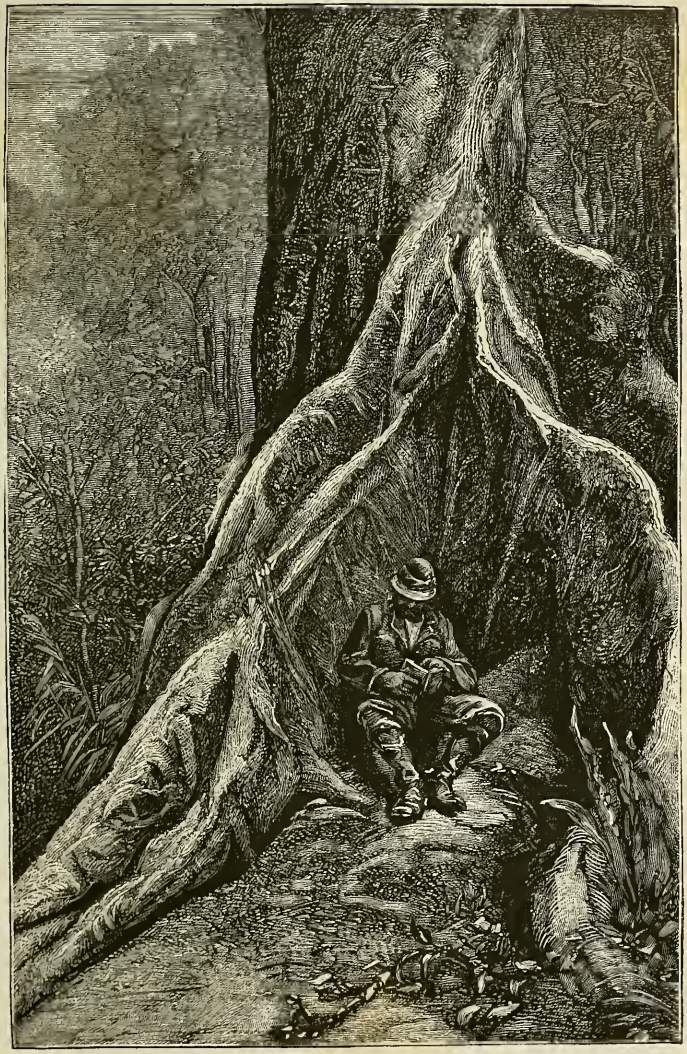
A dix heures, je reviens au village. En apercevant mon petit pavillon tricolore, il me semble que je retrouve un ami. Je me réfugie dans une case réservée pour moi. Le roi m'y rejoint bientôt; il me conseille de passer par Kadé. En prenant la ligne droite, je serai, dit-il, trois jours sans eau. Mais je veux aller tout droit.

Deuxième promenade : je m'enfonce dans les bois, et, tantôt absorbé dans la contemplation de cette incroyable végétation, tantôt plongé dans mille réflexions diverses et le cerveau hanté par l'image de la patrie absente, je finis par me perdre bel et bien. Au sortir de ma rêverie, je vois avec inquiétude que le soleil va se coucher et que depuis plus d'une heure je me dirige à l'ouest, tandis que j'aurais dû aller à l'est. Je retourne bien vite sur mes pas et hâte la marche. Un jeune noir, que je rencontre fort à propos, se fait mon guide, et, grâce à lui, je regagne ma tente par un sentier plus court.

Pendant ce temps, le roi est venu me voir. Il veut une de mes carabines-revolvers ; je refuse, il insiste ; je finis par lui en promettre une autre que j'ai laissée à Bouba.

Les femmes du roi viennent me trouver le soir. La belle Tahibou me reproche de ne pas aller la voir. Les autres se plaignent que je ne les fasse pas asseoir. Je reconnais mon tort et répare de mon mieux cette infraction aux règles de la civilité européenne et africaine. Au fait, ces dames sont filles et femmes de rois, tout aussi bien que l'était Henriette d'Angleterre ! Je ne tarde pas, cependant, à regretter un peu mon empressement, si tardif qu'il soit, car je m'aperçois vite qu'il ne m'est plus possible de me débarrasser de mes royales visiteuses, chacune d'elles ayant l'espoir d'un tête-à-tête avec mon humble personne.

Le dernier fils du roi, un gentil bambin, apporté par son esclave, vient me tendre sa petite main et rompre fort à propos mes filets. L'aîné était venu avant la nuit. Le jeune prince désirait avoir deux cartouches pour son lefaucheux. J'ai consenti à faire cette largesse.



LE BENTENIER

Il est tard; depuis longtemps le soleil s'est couché. J'aimerais bien en faire autant! Je dors à demi jusqu'à minuit, répondant par un grognement à tous ceux qui viennent me saluer.

Depuis que je suis à la côte, j'ai pris trois insolations à la lumière diffuse; j'en ai fort souffert toute une nuit chaque fois; il est clair qu'une insolation par rayons directs me tuerait net. Ici, la nuit est belle et fraîche; mais le temps se couvre, le rayonnement est un peu moindre, la température ne baisse plus. Comme compensation, je trouve le matin la terre enveloppée d'un bon brouillard, qui se convertit en pluie fine; le soleil reste caché jusqu'à sept heures; c'est autant de gagné. Blotti dans mon bentenier, je suis de l'œil les ébats joyeux de deux écureuils qui, là, tout près de moi, sur les branches basses, jouent et se poursuivent de la façon la plus amusante.

Samedi 6. — Vu le roi, à sept heures, dans le *béra* ou pavillon public; il est entouré de ses grands dignitaires, de ses frères, etc. Le treillage de bambou sur lequel la cour est assise cède sous le poids pendant la séance; c'est un mauvais présage, et la discussion des arrangements pour mon voyage en est rendue plus difficile. Enfin tout est d'accord, et je reçois un papier rédigé séance tenante; mais le roi hésite encore à me le remettre, il craint un piège, il voudrait attendre à demain. Le papier en question est un laisser-passer qui dit à peu près ceci :

« Allah est grand! Rendons grâces à Allah! Gloire à Allah! Allah soit loué! Un étranger est venu auprès

d'Alpha-Agui-Bou pour se rendre de là vers Alpha-Ibrahim, et ensuite vers l'Almany. Il demande les noms des pays du Foutah qu'il traversera pour aller jusqu'à l'Almany. Alpha-Agui-Bou le conduit jusqu'à Bové, à Ibrahim-Saury; Ibrahim-Saury à Koutaba; Koutaba à Touba-Tokosson; Touba-Tokosson à Binani; Binani à Dounguedabi; Dounguedabi à Leissimi; Leissimi à Modhi-Abdulay-Diounto; Modhi-Abdulay-Diounto à Modhi Mamadou-Duika; Modhi Maumdou-Duika à Popo-Dara; Popo-Dara à Modhi Aliou-Nadé; Modhi Aliou-Nadé à Tchernousedi-Koulidara; Tchernousedi-Koulidara à Modhi Mamadou Colon-Dara; Modhi Mamadou Colon-Dara à Modhi Saliou-Toko-Séré; Modhi Saliou-Toko-Séré à Alpha Amadou-Bella-Maondé; Alpha Amadou-Bella-Maondé à Melkansa; Melkansa à Alpha-Amadou Diérouga-Kébali; Alpha-Amadou Diérouga-Kébali à Alpha Mamadou-Fougoumba; Alpha Mamadou-Fougoumba à Modhi Osman-Sankaréla; Modhi Osman-Sankaréla à Poré Daka; Poré Daka à Alpha Sita Ouria; Alpha Sita Ouria à Doubel; Doubel à Missida Timbo Almany Saury.

« Sanderval.

« Agui-Bou a Aimé Olivier. »

En sortant du béra, je vais rendre visite aux femmes du roi. L'une est un peu malade, les autres sont pleines d'entrain. La belle Tahibou écoute avec plaisir parler du pays des blancs. Elle s'étonne qu'au milieu de tant de choses il ne soit jamais question de la folle passion qui est pour elle le seul but sérieux qui puisse charmer la vie. J'ai demandé au roi, ce matin, de me confier son

fils quand il serait plus grand. « Oui, oui, tout de suite, » a-t-il répondu. J'ai remis la chose à une époque ultérieure, quand cela pourra être utile à la France.

L'atmosphère est brûlante ; je ne respire plus ; je me promène, vêtu de la tête aux pieds de flanelle rouge, à l'ébahissement général des noirs. Je me suis rendu ainsi au palabre royal dès le matin. A midi, je réduis mon vêtement à un simple caleçon de bain.

Le soir, la jeune Tahibou et deux autres femmes du roi entrent sous ma tente au moment où, à l'instar de M. Vieux-Bois, je change de linge. C'est avec le costume du mitron au pétrin que j'engage ces reines à s'asseoir. Ma blancheur relative leur arrache de petits cris d'étonnement et d'aimable curiosité. D'embarras, il n'est pas question ; je l'ai dit, on n'a pas encore inventé la pudeur dans ces régions. Tahibou s'extasie sur tous les objets qui encombrent ma tente ; mais bientôt elle se lève, se rappelant que son rang lui impose une certaine réserve... quand il y a des témoins.

Loin d'avoir à me préserver de l'humidité du sol, j'étends à terre (sous ma tente, bien entendu) mes vêtements mouillés par la rosée du soir, et je les retrouve, le lendemain, secs et chauds.

Agui-Bou vient encore, toujours grave et réservé, vraie figure de négous qui fait couper la tête aux porteurs de mauvaises nouvelles. Il va chasser, dit-il, et n'a pas de cartouches ; il me prie de lui en donner. Je refuse ; grimace du monarque désappointé. Il demande encore 25 gourdes (125 fr.) sous divers prétextes. Il insiste ; cette fois, je cède. Aly-Kébé les lui rapportera de Bouba. Il me faut en passer par cette nouvelle exigence, faisant

contre mauvaise fortune bon cœur. Voilà 25 gourdes bien employées, vraiment, pour satisfaire cet inepte personnage !

III

Dimanche 7. — J'avais demandé les porteurs pour quatre heures et demie ; ils arrivent à cinq heures et demie, après le chant — ou mieux, le beuglement — du muezzin. Un esclave s'étant enfui, on le remplace par un enfant blessé à la tête, qui se croit perdu à ma suite, et qui pleure toutes les larmes de ses yeux. Faute d'expérience, je me laisse quelque peu attendrir et veux mettre le bagage du blessé sur mon cheval (que je ne monte pas). Maly me prévient à propos que, si j'agis de la sorte, tous les autres noirs vont se dire malades et incapables de rien porter. Pendant ce temps, le jeune gars larmoyant prend son parti et charge son fardeau, qu'il porte sans peine. Sa blessure n'était pour rien dans ses lamentations ; la source de ses pleurs était sa peur d'être livré au blanc.

Impatienté du retard, j'envoie dire au roi que je me mets en route, et je pars en effet. Cinq minutes après arrive Sa Majesté. Je rebrousse alors chemin de quelques pas, et je l'attends. Il est enveloppé avec art dans un long boubou, et les dernières ombres d'un sommeil interrompu pèsent encore sur sa paupière. Il me souhaite bon voyage, me parle de nouveau de la carabine que je lui ai promise, et, les adieux échangés, nous nous séparons.

En cheminant, quelques porteurs s'attardent, mon cheval traîne la jambe, la bande se divise. J'expédie Maly aux retardataires, et je reste avec le gros de la troupe. Au premier ruisseau, chacun pose à terre son fardeau et s'assied. J'attends deux minutes, puis je donne l'ordre de repartir; personne ne bouge. Je saisis alors une caisse, je la charge sur la tête d'un porteur que j'arrache à son siège, et je pousse l'homme dans le sentier. J'en fais autant à un deuxième, les autres ne s'en émeuvent pas davantage. Je comprends qu'il faut faire acte de vigueur et d'autorité. Sautant sur le plus grand de la bande, je lui administre une série de coups de poing bien appliqués et le secoue d'importance. L'argument est tout-puissant; le noir cède en poussant de petits cris d'étonnement, et tout le monde part. Nous voilà, ce me semble, rétablis dans le bon chemin.

In petto je ris de bon cœur en pensant à cette nécessité de faire montre de grande colère, alors que je n'en ai nulle envie, et qu'au contraire je pourrais prêter fort à rire du piteux embarras où je serais si ces noirs, au lieu d'obéir, me plantaient là et partaient dans les bois, comme il est raconté dans tous les récits de voyages en pays sauvages.

Plus loin, à douze kilomètres, nouvelle halte dans un village, sous prétexte d'attendre un guide Mes noirs se répandent dans les cases et rapportent du lait caillé aigre, mêlé de petit-lait. La grande calebasse qui contient ce nectar circule à la ronde comme la fameuse *loving cup* aux festins du lord-maire de Londres, et chacun, à tour de rôle, avale une consciencieuse gorgée. Même cérémonial pour le riz cuit, que mes gaillards

mangent à poignée. Sur ces entrefaites arrive Maly avec les retardataires, que je sermonne vertement. En même temps je donne l'ordre de renvoyer à Agui-Bou l'esclave qui refusait de marcher (celui qui a reçu les coups). Mon attitude fait impression. Le coupable m'assure qu'à l'avenir il marchera au premier rang. Tout s'arrange enfin, et nous repartons.

A dix heures nous arrivons à Mampata, point situé à 19 kilomètres de Tchikampbil. Chaud soleil, fraîche brise, temps délicieux, 32°. Je me porte à merveille.

A cent pas du village, et dissimulé par de beaux arbres, au fond d'un creux ravin un petit torrent limpide murmure, entre les rochers, une fort jolie chanson. Les jeunes filles, les pieds dans l'eau, peu profonde, prennent leurs bains en s'inondant avec une calebasse. Elles le font avec tant d'adresse et lancent leur eau si bien, que trois ou quatre verres d'eau suffisent pour leur mouiller tout le corps. C'est à qui, des baigneuses, se frottera le plus vigoureusement, et ce fourbissage est exécuté par elles sans qu'intervienne la moindre notion de pudeur, sans qu'il s'y mêle par conséquent la moindre idée d'indécence. Quelques-unes de ces noires naïades ont des formes qui feraient la joie d'un statuaire.

Je me baignerais volontiers, moi aussi, car l'eau est claire, mais j'aperçois là sous les pierres d'énormes crapauds qu'évidemment je dérange, puis je vois glisser près d'eux des poissons carrés, d'aspect peu séduisant; plus loin ce sont des peaux de serpents qui flottent; puis de gros chapelets de petits œufs de je ne sais quoi, enveloppés dans un sirop visqueux, passent comme un hideux

radeau chargé de quelques feuilles sèches ; plus haut un gros rat ou je ne sais quelle autre bête, de la taille d'un lapin, boit à mon eau : c'est l'eau publique. Je renonce facilement à me plonger dans ce liquide trop habité. Les noirs aussi s'en gardent ; ils puisent l'eau de leur bain par calebasse dans une source latérale qui sort entre les racines enchevêtrées d'un arbre. Je me baignerai ce soir en meilleur lieu.

Midi. J'ai bu une calebasse de lait aigre, mauvaise boisson, c'est vrai, mais douée de propriétés apéritives. J'attends du riz ou du poulet. Le chef du village déclare qu'il n'a rien. Je connais ces refus systématiques ; tous les voyageurs ont eu à s'en plaindre et à les combattre. J'ai parlé haut et ferme, et riz et poulet me sont arrivés promptement.

Les noirs ne sont plus des brutes, c'est évident, mais ils ne sont pas encore des hommes. Les instincts de la bête sont affinés chez eux par une lueur d'intelligence naissante. Ils ont l'inertie indifférente de la bête qui va où on la pousse et s'arrête dès qu'on cesse d'agir sur elle.

Il est difficile ici de trouver des porteurs ; les gens du pays ne veulent pas pénétrer dans le Foutah, et les esclaves d'Agui-Bou ne sont pas charmés d'aller de ce côté, les habitants du Foutah ne rêvant que conquêtes, pillage, esclavage. — Maly me recommande de ne pas frapper mes noirs (je n'en ai au fond nulle envie et n'ai jamais recouru que comme *ultima ratio* à ce genre d'argument *ad hominem*). « Cela les effraye, me dit-il, et ils s'enfuiraient tous ensemble, laissant là leurs fardeaux. » — En cheminant, ce matin, j'ai rencontré sur

le sentier une moitié de cosse de haricot de téli, que j'ai pris plaisir à examiner; c'est une véritable planche, épaisse d'un demi-centimètre et large de trois doigts. Elle se courbe à l'air sec et s'allonge à l'humidité. C'est un hygromètre tout trouvé.

Reparti à quatre heures; arrivé à six heures et demie à Saalla, à 12 kilomètres. Mêmes difficultés de trouver à manger: le chef déclare ne rien avoir; je parviens aisément toutefois, par les mêmes moyens que ci-dessus, à vaincre son mauvais vouloir, ou peut-être simplement son indolente indifférence.

Je me couche à sept heures. A neuf heures et demie, on m'apporte du riz bouilli à l'eau, sans beurre ni sel; mais mon appétit supplée au défaut d'assaisonnement. — Belle nuit. Les enfants rêvent de l'homme blanc et crient avec terreur : Toubab ! Toubab ! Les petits enfants, quand il s'en trouve sur mon chemin, dans les villages, fuient en pleurant, de toute la vitesse de leurs petites jambes.

Lundi 8. — Levé à quatre heures, je vois enfin l'étoile polaire que les brumes de l'horizon m'avaient jusque-là cachée. Les deux Ourses sont entièrement visibles aussi ; c'est la première fois. Demain, je relèverai la latitude et la longitude par chronomètre et distance lunaire.

Départ à six heures, sans trop d'encombre. J'avais fait mettre un peu de bagage sur mon cheval. Au premier ruisseau, ledit bagage glisse à l'eau, dans les secousses que lui imprime la bête pour gravir la berge, assez haute. Une branche grosse comme le bras, mal soutenue sur deux perches fourchues, constitue le pont sur lequel il me faut passer. J'ai hâte de dire que je me

suis tiré à mon honneur de cet exploit d'équilibriste.

A Sanguerre, dernier village du Foréah, où nous ne tardons pas à arriver, on me dit qu'au village suivant il n'y a rien à manger; les soldats y ont passé et ont tout dévoré. J'achète un peu de mil, la charge de deux porteurs, que j'engage pour le court trajet jusqu'à Daballaré. Je vais tuer deux pigeons sur le premier arbre venu. Maly m'apporte du beurre frais, du vrai beurre, à l'état liquide, bien entendu, et en bouteille, comme de l'huile, vu la température (33° à l'ombre la plus noire de ma case). Outre les deux pigeons destinés à mon dîner, j'ai abattu dans un champ à bœufs, où les mouches sont nombreuses, un oiseau bizarre, sorte d'engoulevent, dont je n'ai pu obtenir le nom; il est de la taille d'une caille, avec la couleur de l'épervier; il a de larges ailes, le vol sourd de la chouette, de grands yeux, le bec court, la bouche énorme, avec une langue minuscule. Le plus curieux, c'est que sur le milieu de chaque aile est une longue plume à tige nue, de 25 centimètres de long, et dont les barbes n'existent que sur les cinq ou six derniers centimètres. Cet oiseau voltigeait tout autour de moi, rasant le sol, se blottissant à terre à chaque instant, et repartant dans un vol très capricieux. Les noirs le prétendent venimeux.

Je traverse de beaux bouquets de grands arbres, à feuilles vert clair, très étroites et longues comme le bras. Je rencontre aussi des fourrés de cet acacia à fleurs jaunes parfumées qu'on met dans le couscous; puis d'élégants bosquets de gardénias couverts de fleurs comme les azalées du lac de Côme; on les prendrait pour de gigantesques bouquets. Les bois de

bambous ont cessé; les cases sont faites en nattes de paille tressée.

Reparti à quatre heures, marché jusqu'à huit heures; fait 19 kilomètres. A six heures, le soleil éteint ses feux; le crépuscule dure à peine quelques minutes; la marche de nuit devient fatigante en raison des inégalités du chemin. Nous traversons sous bois un seul marigot de 3 mètres de large, sans courant ni profondeur, sauf dans les rochers qui le resserrent un peu au-dessus du gué.

Tout ce pays n'offre pas grand attrait. L'incendie annuel des hautes herbes détruit les taillis et les basses branches, et l'on meurt au soleil, au milieu de bois maigres, qui n'ont ni ombre ni fraîcheur. Enfin, le soir, j'aperçois une colline. Depuis Bouba nous avions voyagé en pays plat. A huit heures, nous arrivons à Dabalaré. Rien à manger. Le chef dit qu'il dépend d'Alpha-Ibrahim, qui est un bon roi, et non d'Agui-Bou, qui est détesté de tous. Après de longs pourparlers, il nous donne quelques poignées de riz.

Ici, les cases changent d'aspect; elles sont un peu préférables à celles du Foréah, plus jolies et plus agréables à habiter. Les murs sont en terre, les toits en chaume épais, descendant presque jusqu'au sol; de longues perches en bambous pendent sur le chaume de haut en bas, pour le maintenir en cas de vent. Ces habitations ressemblent à de hautes meules de foin. On y est beaucoup mieux abrité du soleil que dans les cabanes de joncs du Foréah.

Mardi 9. — Levé à quatre heures, je plie mon bagage

et réveille mes hommes. Il en manque dix à l'appel, ils se sont enfuis pendant la nuit. On s'imagine facilement ma colère. J'entame d'interminables discussions. Les indigènes, qui me voient un peu à leur discrétion, manifestent des prétentions exagérées. Tout s'arrange à la fin; mais je profite de la circonstance pour écrire à Bouba, au sujet des soixante-cinq porteurs que Sombeltombo et Agui-Bou m'ont promis, et qui doivent bientôt me rejoindre avec le reste de ma pacotille. J'achète un peu de riz, ce qui me fournit l'occasion de faire remarquer à Maly qu'il me vole plus qu'il ne me sert. Tout cela nous fait perdre pour la marche un temps précieux ; le soleil est haut, je partirai plus tard et me rattraperai dans la forêt sans village dans laquelle je vais entrer, et où les porteurs seront, je crois, moins tentés de s'échapper.

Hier soir, un peu avant d'arriver à Dabalaré, tandis que je suivais le sentier en avant de ma troupe, avec un gamin qui faisait même route, un quadrupède, que je jugeai devoir être d'assez grande taille au bruit qu'il faisait dans les hautes herbes, nous escortait en marchant parallèlement à nous et séparé de nous seulement par un intervalle de deux ou trois pas. Je n'avais, comme à l'ordinaire, d'autres armes qu'un parasol et mon mouchoir de poche ; impossible de tuer la bête. J'ai enfoncé mon ombrelle ouverte dans la paille sèche ; le bruit a fait éloigner l'animal, qui a gagné lentement une petite hauteur à quelque distance de là. Impossible de bien voir.

J'ai pris le sage parti de ne plus me fâcher de rien, puisqu'au fond tout m'enchante, et que mes contrariétés

même ne persistent pas et n'ébranlent ni ma confiance, ni ma bonne humeur. Ce matin, j'ai été très satisfait de moi. Point d'impatience, en effet, qu'une toute petite : le noir qui doit porter ma lettre me demandait 20 francs ; il a fini par se contenter de 5. Ces gens-là portent sur leur tête, à 60 kilomètres de distance, 25 kilogrammes d'arachides, qu'ils ont dû préalablement cultiver pendant six mois et arracher une à une. Ils reçoivent pour cela 3 fr. 50, dont ils se contentent parfaitement; 20 francs pour une lettre à porter à la même distance, c'était beaucoup.

Le chef grognon d'hier soir et moi, nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Il n'y a pas de lait; il m'apporte du miel et des œufs. Grand festin en perspective : du riz, un poulet, des œufs, du miel et deux nèfles! Ombre de Lucullus, qui, du haut du ciel ou d'ailleurs, contemplez mon régal, vous devez être contente !

Les greniers à riz, dans ce pays-ci, ont une forme particulière qui ne manque pas d'une certaine grâce. Ce sont, je crois l'avoir dit déjà, de gigantesques amphores, ou, si l'on veut, des silos hors terre en argile, élevés à 40 centimètres du sol sur des pilotis. Le riz que renferment ceux que j'ai en ce moment sous les yeux est à Alpha-Ibrahim. — Mais voici un visiteur qui m'arrive ; c'est, m'annonce-t-on, le fils d'un grand chef du roi de Timbo. Le nouveau venu entre dans ma case, s'assied sur ses talons, ainsi que sa suite, alignée le plus correctement du monde de chaque côté de mon lit. Je lui fais donner du tabac qu'il mâche *con gusto*, en ayant soin d'assaisonner sa chique d'un peu de cendre de bois prise au foyer avec son doigt mouillé. Cette cendre

donne du piquant à son tabac par la potasse qu'elle contient. — Je reçois aussi un griot (chanteur de louanges) du roi.

Je pars à quatre heures, la tête reposée. L'ombre de la case, mieux close, m'a calmé les nerfs. Je fais seulement 11 kilomètres, et m'installe sur le bord d'un marigot qui se fraye pittoresquement sa voie à travers un amoncellement de rochers, au bas desquels on descend comme par une série de marches, abrité par l'ombre épaisse d'une splendide végétation africaine. Mes hommes bivouaquent par groupes ; je plante ma tente à 50 mètres d'eux. Le site est charmant ; les feux sous les grands arbres animent la forêt de lueurs fantastiques.

Mercredi 10. — La température de la nuit a été agréable : 18°. J'ai merveilleusement dormi. A six heures moins vingt minutes, nous nous mettons en marche. A dix heures, nous avons franchi 25 kilomètres. Nous faisons halte. Après ce repos, nous traversons successivement deux marigots au milieu de belles forêts. Il a fallu, pour faire passer mon cheval, pratiquer à coups de hache un sentier à travers les lianes. — Plus loin, nouvelle halte au bord d'un marigot, dans lequel j'essaye, sans succès, de pêcher. C'est, dans tous les cas, un bon prétexte à bain dont je profite. L'eau est à 25° ; l'air, à 33°. Peu d'ombre. L'air, échauffé sur les surfaces unies des rochers qui nous entourent, nous arrive par bouffées brûlantes. Le pays, depuis Dabalaré, est composé de mamelons de 50 à 100 mètres, du haut desquels on embrasse de jolies vues. Ma baignade dans le creux des rochers trouble l'eau et fait monter à

la surface des détritus végétaux et diverses bêtes qui n'ont rien d'agréable à l'œil. Plus haut, le marigot est plus profond ; mais il s'y trouve, paraît-il, des caïmans.

L'ensemble du pays est bien boisé. Le sentier seul est exposé au plein soleil ; il suit les parties dénudées, qu'on entretient telles par le feu, de 50 à 100 mètres de chaque côté. Ainsi dégagé, il est moins favorable aux embuscades et plus commode aux porteurs de fardeaux, que les branches gênent beaucoup. Le terrain est toujours le même ; c'est le poudding ferrugineux qui forme la côte et l'archipel des Bissagos.

L'air est bon, le pays sain ; des colons y vivraient heureux et dans l'abondance ; on y établirait aisément des postes militaires, agréablement situés et faciles à défendre, où les troupes de la côte viendraient refaire leur santé. Le sol produirait ce qu'on voudrait ; une infinité d'arbres offrent leurs fruits aux passants ; on trouve partout, même dans la saison sèche, de belles eaux courantes. Les essences forestières sont nombreuses ; on a là le nété, au fruit comestible, le téli, le tievé, dont la gomme parfumée est très recherchée par les femmes du pays, le gaügui, le langué, le mempata, le lambda-mhedi, le malaugué à beurre, le bentenier dont on fait les pirogues, le boké, le gouddi (gardénia mâle), le boissay (gardénia femelle), le balignama ou guéloqui, qui s'emploie pour les maladies de poitrine, le barqué, odontalgique vanté, etc.

Les singes abondent ; il en est de grande taille (1 mètre environ). Tout le long du chemin, j'entends leurs troupes aboyer dans les bois. J'assiste aux folles gambades d'une soixantaine d'entre eux, qui jouent dans

PÊCHE AU BORD D'UN MARIGOT

une clairière que domine le sentier. Nous rencontrons aussi des biches et des sangliers. Un loup a suivi le sentier devant moi ; l'empreinte de sa grosse patte est toute fraîche sur la poussière.

Dans les villages que nous rencontrons, les chiens aboient, les enfants pleurent, les poules s'enfuient en piaillant, les femmes sont ébahies, les hommes prennent des attitudes.

Nous faisons encore 3 kilomètres 1/2, rencontrant çà et là des massifs de bambous. On me dit que le marigot suivant étant très loin, il faut s'arrêter à celui-là pour ce soir.

Attaqué par les fourmis pendant la nuit, j'ai vu mon repos un instant fort compromis; je me suis tiré d'affaire toutefois avec un peu de camphre, dont l'odeur a éloigné ces visiteuses incommodes. L'espèce fourmi est nombreuse dans cette région. Une variété, désignée sous le nom de magnan, dévore les plus grosses proies. Ces fourmis marchent toujours en troupes serrées ; si elles entrent dans une case, les habitants sont obligés de déguerpir jusqu'à ce que l'armée entière soit passée. Un prisonnier, à Bissao, a été mangé dans une nuit. Un bœuf, un cheval enfermés sont bientôt mangés et laissés à l'état de squelette si on ne leur donne pas la liberté de fuir la bande vorace. Quand je rencontre en chemin des fourmis de cette espèce, les noirs me préviennent toujours, afin que j'évite de marcher sur la ligne que couvre leurs bataillons.

On se figure peu combien il est fatigant, pour le voyageur en marche, de crayonner ses notes à chaque étape, à chaque temps d'arrêt. Lorsqu'on se sent harassé de

corps et d'esprit, c'est un vrai supplice que de rester là, assis, courbé en deux, à écrire, alors qu'il serait si bon de s'étendre ! Mais le carnet est le compagnon, le confident ; il n'y a de conversation possible qu'avec lui. La patience, cependant, me manque constamment pour raconter par le menu les incidents de chaque heure, et reproduire quelque chose des émotions de toute sorte que j'éprouve à la vue de ces scènes étranges, au milieu de cette nature vigoureuse, si différente de ce que nous offre notre vieille Europe civilisée. Il faut pour voyager aimer la solitude, interroger tout le monde et se garder de tout croire, marcher au but par tous ses mouvements, par tous ses actes. Le voyageur doit avoir une telle habitude de *vouloir*, que sa propre volonté devienne comme une force fatale à laquelle lui-même ne peut plus se dérober et qui, au moment où ses autres forces fléchissent, le fasse triompher comme malgré lui des obstacles de la vie : *invitus vitam vincere.*

Ce soir, l'interprète m'avertit qu'il faut charger les armes : les tigres et les lions pourraient nous visiter. Tartarin de Tarascon, que ta grande ombre me protège !

A peine endormi, je suis réveillé par un rat qui fait vacarme dans mon bagage. Ma tente offre un aspect des plus coquets, dressée dans ces bouquets de bambous gris se détachant sur la verdure sombre du marigot. Mon petit drapeau me tient compagnie.

Les régions inhabitées se désignent ici par le nom de *oula.*

Jeudi 11. — Levé le camp à cinq heures quarante-cinq

minutes. Halte à 24 kilomètres; même aspect : grands bois, collines un peu plus hautes. Traversé trois jolis marigots.

Une troupe d'antilopes oryx bondit devant moi; ces gracieux animaux sont gros comme des bœuts; ils ont des jambes fines et des formes très élégantes; leurs cornes fuyantes et droites sont portées en arrière et s'appuient presque sur la bosse de leur cou lorsqu'ils relèvent la tête. J'en ai tiré un à quelques pas et je l'ai manqué; mais, loin de regretter ma maladresse, j'ai eu un certain plaisir à voir, après mon coup de feu, détaler la jolie bête. Quelques instants après, un énorme sanglier, suivi de deux marcassins, traverse le sentier en fuyant à toute vitesse et la queue tendue. Je tire divers oiseaux pêchant dans un étang.

Halte à dix heures et demie, au bord d'une source ombragée dont l'eau profonde et claire baigne, comme la source de Vaucluse, le pied de poétiques rochers. Mes porteurs ont, paraît-il, comploté de s'en aller. Le plus décidé part en avant avec un plus jeune. Je cours, en plein soleil, pour rattraper mes fuyards qui gravissent la côte. Je les atteins et tance vigoureusement le plus grand; il ne comprend pas mes paroles, mais il comprend à merveille mon ton et mes gestes. Je lui enlève son fusil qu'il paraît trop consulter, et il revient piteux, suivi de son acolyte. Personne ne bronche plus. Mes Yolofs, pleins d'ardeur, sont venus à mon aide, comme les carabiniers d'Offenbach, lorsque le coupable s'était déjà rendu. Je n'aurais pas été ravi de me trouver sans porteurs là, au milieu des bois, loin de tout village. — Départ à trois heures.

Nous avons fait 14 kilomètres ; nous nous arrêtons à cinq heures et demie, sur les bords du Fééfini, où j'installe ma tente. La rivière a 10 mètres de large et 80 centimètres environ de profondeur. Elle se dirige vers le nord et coule sur un fond de gravier avec une vitesse de 30 centimètres à la seconde. — 38 kilomètres dans la journée ; trois bains dans les intervalles et six nèfles pour dîner. — Je me sens un peu fatigué ; j'ai mal dormi.

Vendredi 12. — Départ, cinq heures trente minutes. Arrivé vers neuf heures à Léla, village de captifs. J'y achète une chèvre que, par parenthèse, je paye très cher, mais la viande me réconforte après ces jours de riz pur. La forêt est ici admirable ; le village est sur le bord d'un joli ravin encaissé, profond de 80 mètres, dont on défriche les pentes pour cultiver du riz. Les pluies d'hiver suffisent à entrenir l'humidité nécessaire. J'y rencontre l'arbre à pluie. Les feuilles de ce végétal, redressées la nuit, recueillent la rosée et la laissent ensuite retomber en pluie le matin. Il est huit heures et demie, et je constate que cette pluie n'est pas une chimère ; la terre et les feuilles sont inondées au pied dudit arbre. Je me suis assis un instant hors de portée de ce pleureur pour bien m'assurer que je n'étais pas le jouet d'une illusion. On me dit que beaucoup de grands arbres gardent aussi la pluie tout comme celui-ci, surtout si la nuit est froide. Je comprends cela sous forme de rosée ; je connais ce phénomène, que ma cervelle d'Européen n'a pas de peine à admettre et à s'expliquer ; mais ce que je viens de voir sous l'arbre dont je parle, était une vraie pluie ; les feuilles tombées, les broussailles, la

terre, étaient mouillées, et la pluie continuait, tandis que, hors du rayon des feuilles, le sol était sec, et la poussière parfaitement libre au vent.

Le temps est couvert. Hier, il est tombé quelques gouttes de pluie qui ont pointillé la poussière du chemin. A Léla, le baromètre marque 728 millimètres : c'est déjà plus haut. Le thermomètre est à 32°.

J'assiste à une violente et interminable querelle, dont voici la cause : trois grains de riz au saindoux sont allés choir dans le couvercle de la marmite réservée aux musulmans, et l'on n'a pas lavé ce couvercle avant de s'en servir! Que va dire Mahomet? Allah fermera certainement son saint paradis à ces marabouts au saindoux. Et dire que ces gredins si scrupuleux, qui font le salam avec une admirable exactitude et une édifiante componction, sont, en somme, des gens de sac et de corde!

A six heures et demie du soir, le jour a complètement baissé. Je m'étends sous ma tente ouverte et passe immédiatement à l'état de bête curieuse. Les femmes du village font cercle autour de moi; celle du chef vient me toucher, me palper, me retourner pour bien s'assurer de la réalité du « toubab ». La foule augmente. Bien ennuyeux ces curieux accroupis ou debout tout autour de moi, épiant chacun de mes gestes! Les enfants se cachent derrière leur mère, et observent d'un œil; les femmes chuchotent, les hommes échangent leurs réflexions. A tous les villages cela recommence. Quand ces braves gens ne me donnent pas de riz je les fais éloigner; mais quand j'obtiens d'eux du riz, du mil et des porteurs, je les laisse satisfaire leur curiosité. Ce

serait de l'ingratitude à moi de les contrarier; peut-être ne verront-ils plus de blanc de leur vie.

Pourquoi cet air que chante Hamlet en s'éloignant de la tombe d'Ophélie, cet air qui revient comme une ironie amère : « Doute des cieux et de la terre, » etc., m'a-t-il poursuivi cette nuit dans mes rêves, et pourquoi, chaque fois, me sentais-je pris de folle terreur en l'entendant ? Quelque chagrin me menace ! Secouons les noirs pensers, et en marche !

IV

Samedi 13. — Il est six heures et demie; nous partons. Avant de me mettre en route, j'ai à me débarrasser d'un homme qui prêchait la révolte pour empêcher mon voyage, qui l'inquiète. Ce personnage indépendant prétend que le laissez-passer d'Agui-Bou n'a pas de valeur; il voudrait me faire refuser vivres, porteurs, et cases. J'aperçois quelques cicatrices sous son boubou flottant; je m'informe. Modhi-Moktar lui a fait donner cinquante coups de corde, il y a peu de temps : il avait pénétré et s'était attardé dans le harem du sire. Il n'est pas esclave. Je déclare haut et ferme que s'il prend les devants, pour nous susciter des difficultés, je lui brûlerai la cervelle. Maly pense que cinquante coups de corde le condamneraient au repos pour un temps suffisant. Soit; je les lui promets, et ne l'ai plus revu.

Après une marche de 14 kilomètres, nous atteignons Paravali. Le village est situé dans une jolie gorge, au

milieu d'une forêt aux frais ombrages. — Je gronde un peu mon interprète, qui paye trop cher ce que je fais acheter. Cette petite remontrance stimule son zèle, et il m'apporte bientôt du lait pour moi, du riz pour mes hommes, du mil pour le cheval, et il m'annonce, en outre, que j'aurai des porteurs, tout cela gratis. Il a parlementé deux heures, mais les hommes sont aux champs ou dans les bois, je ne pourrai partir que demain. Nous n'avons fait ce matin que 14 kilomètres, voilà donc une demi-journée de perdue ! Ne soyons pas trop exigeant cependant. Nous avons déjà franchi 200 kilomètres en huit jours de marche. Ce n'est pas mal pour le début. Espérons que cela s'améliorera.

Le soleil m'avait rendu malade, hier et avant-hier; j'en avais l'imagination comme affolée. Peut-être mon malaise tenait-il aussi à l'influence pernicieuse de l'eau que je suis trop souvent forcé de boire, et qui, claire ou opaline, est toujours chargée de détritus végétaux, plus ou moins vénéneux, qui y dissolvent leurs poisons.

Paravali est encore un village de captifs. Il appartient à Alpha-Ibrahim. Quelles douloureuses réflexions inspire la vue de cette marchandise humaine emmagasinée pour la vente, de ces enfants surtout qui seront séparés de leurs mères dès que le marché les réclamera! Le stock est logé, nourri et souvent n'a rien à faire. Ces pauvres diables ne sont en somme pas malheureux. Mais que leur réserve le lendemain ? A toute heure peut venir un nouveau maître, et aussi l'ordre de le suivre !

L'air est pur. J'ai passé une nuit calme qui a remis mes nerfs en état. — Le village m'a donné du riz pour

mes hommes, toujours pour un bon prix, cela va sans dire.

Dimanche 14. — Départ à six heures dix minutes; arrêt à Teliri, autre village de captifs à 24 kilomètres. Traversé deux belles gorges, belles forêts tout le long de la route, forêts que le sentier évite avec soin.

J'arrive à Teliri à dix heures trente minutes, un peu avant mes hommes, qui sont las, disent-ils. Les derniers ne me rejoignent qu'à trois heures. Teliri, qui n'a que sept ou huit cases, est entouré de beaux champs bien cultivés. Je trouve là de beau mil pour mon cheval, et de bon riz pour nous. Mais je n'aurai de porteurs que demain matin, et je suis obligé de me contenter de ces 24 kilomètres. — Toujours ni lait ni moutons.

Au sud je vois les hautes montagnes du Rio-Pongo. Un peu avant Teliri, le sentier franchit un plateau de 500 mètres d'altitude. A Teliri même, le baromètre marque 718 millimètres; thermomètre, 37° à l'ombre d'un téli. J'ai regardé l'heure à ma montre : les yeux qui suivent tous mes mouvements, ont aperçu l'objet; il a fallu faire marcher la sonnerie de la répétition pour tout ce monde de curieux qui veulent voir et toucher. Dans l'assistance, je remarque une fort belle fille ; c'est un type accompli; rien à reprendre à ses traits d'un dessin d'une rare pureté : beaux yeux mystérieux, nez correct, mince et busqué, lèvre presque mince. Quel dommage que tout cela soit noir!

Je voulais installer ma tente sous les grands arbres, mais on m'en a détourné : quelques-uns d'entre eux ont le don fatal du mancenillier, et les serpents pullu-

lent. J'ai dû m'établir, comme à l'ordinaire, entre les cases, sur le sol brûlant.

Lundi 15. — Alpha est parti dans la nuit ; son village est près d'ici. Je le regrette, c'était un bon porteur.

Départ à six heures moins vingt minutes, avec le père de Diafarou, rencontré là. Diafarou, dont je n'ai pas encore parlé, est un officier de la maison d'Agui-Bou ; il m'a été donné par celui-ci. Je ne sache pas qu'il existe laideur pareille à celle de cet homme. — A huit heures et demie, arrivé à Missida-Bouli à 14 kilomètres. Encore une maigre étape. C'est 30 à 40 kilomètres qu'il faudrait faire par jour. Mais Missida-Bouli n'est pas un village de captifs ; il sera peut-être possible d'y trouver des porteurs pour continuer. — Nous avons toute cette matinée traversé de belles forêts, où les singes sont nombreux. Trois troupes successivement rencontrées se sont fort occupées de nous. Ces singes sont de grande taille ; les plus gros, lorsqu'ils sont à quatre pattes, ressemblent à de petits ours, avec leurs poils longs et bruns. Ils nous suivaient curieusement, cachés sous la lisière des bois. D'autres faisaient grand bruit dans la forêt profonde, où les échos se renvoyaient leurs aboiements, semblables à ceux d'une meute en chasse.

Mais il n'y a pas que des singes sur notre route. Çà et là se montrent aussi de gros serpents. Quelques-uns passent tranquillement d'un bord à l'autre du sentier. Puis c'est une jolie fleurette, un fuchsia qui s'offre pour ainsi dire à ma main, et évoque en moi mille souvenirs de France !

Le chef du village me cède sa case et son hamac.

N'ayant pas mieux à faire, je dors, c'est toujours une demi-heure de passée! Pendant ce temps, les noirs m'inspectent à leur aise. Kauly va tuer cinq colombes grasses. Maly achète un cuissot de biche.

Que de moineaux partout! Ils sont en bandes immenses. Lorsqu'ils s'élèvent des hautes herbes en vols serrés, on dirait un lointain roulement de tonnerre. J'ai tiré au hasard dans le tas, et j'en ai tué vingt-quatre du même coup. Ces jolies petites bêtes ont l'air d'une pelote; la tête et le cou sont aussi gros que le corps, qui lui-même est tout petit.

J'ai donné deux brasses de guinée au père de Diafarou qui m'a conduit ici.

Mon cheval ne m'est pas fort utile; je ne l'ai pas encore monté. Les rochers sont durs aux pieds non ferrés de la pauvre bête. Sous bois, un cavalier ne pourrait pas passer, et au soleil il fait 48°. A pied, il semble qu'on ait moins chaud; on observe d'ailleurs de plus près et mieux. C'est dit, je donnerai mon cheval au roi de Timbo.

Je suis entouré d'orangers et de bananiers, mais il n'y a plus de fruits.

Une grande case de 15 mètres de diamètre et de 10 ou 12 de hauteur, avec chambre intérieure à murs de 50 centimètres d'épaisseur, constitue la mosquée ou *missida*. Le plafond de la chambre, à 2 m. 50 c. environ du sol, est formé de grosses poutres, et supporté par quatre troncs d'arbres servant de piliers. Les villages importants ont une mosquée (missida), et ce mot est accolé à leur nom (Missida-Bouli). Les autres villages moindres sont dits *foulahsso;* les villages de captifs,

roumdé; les villages de pâtres ou de bœufs, *ouro.*

En arrivant, ce matin, j'ai vu avec plaisir un vieux noir qui apprenait à lire à des enfants (dans le Coran). Outre la classe du matin, il y a classe le soir, de six à huit heures. Pendant ces deux heures, les enfants lisent, en criant à tue-tête, à la clarté d'un grand feu de bois.

Dans le voisinage de l'école, j'ai eu l'honneur de me croiser avec un vieux chef qui a daigné roter en me serrant la main, signe suprême de bienveillant accueil.

Le chef du village, qui me cédait si obligeamment sa case, ne voulait pas nous fournir de vivres. Il a fallu recourir aux menaces. Ce digne fonctionnaire, pour s'y soustraire, n'a rien trouvé de mieux que de prendre la fuite. On l'a rattrapé toutefois, et le bonhomme, qui avait grand'peur, s'est exécuté enfin et nous a donné un mouton et du riz.

Mardi 16. — Départ à cinq heures quarante minutes, après une mauvaise nuit passée debout, en proie à de terribles douleurs d'entrailles qui me torturent depuis vingt-quatre heures. Je crois que je me suis empoisonné en étudiant de trop près le fruit vénéneux du botane. Je laisse à penser les lugubres réflexions qui m'accablent. S'il fallait finir là, sans revoir ceux que j'aime !... Mais trêve aux noires pensées, ma caravane est là qui m'attend; je me mets en route en pressant à deux mains mon ventre endolori.— Elle n'avait pas été facile à réunir cette caravane ! Le matin, les gens du village s'était enfuis dans les bois, quand ils avaient vu qu'on allait leur faire porter les bagages. Alors on s'était

emparé d'une esclave qui faisait cuire du riz. Menacée de mort, la pauvre femme indiqua la cachette de son maître. On trouva de même d'autres porteurs, mais pas assez ; il avait fallu doubler les charges.

Après une marche pénible de 25 kilomètres, nous arrivons à Madina, dans le Bové. Mes hommes sont fatigués. Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Ici j'aurai peut-être du lait, et dans ce cas, je resterai toute la journée de demain.

Je fais diète et passe tout le jour sur le bord d'un joli torrent à me reposer, en rêvant de la France, de Faure et de Judic, de jolies femmes et de gens d'esprit, pour oublier mon mal. Mais le soleil est partout à l'affût de ma personne. C'est un ennemi implacable, il veut ma mort sans nul doute ; mais je ne rendrai pas si facilement les armes !

Le baromètre marque 725 millimètres. Il a passé par 710 non loin d'ici. J'essaye d'une petite promenade et traverse successivement trois torrents qui me fournissent de bonne eau à boire. Je n'ai eu hier qu'une eau marécageuse, amère et désagréable au goût. — Ici, certains bambous produisent une sorte de fruit semblable à une pomme de pin et dont on mange l'intérieur.

J'ai oublié de noter, dans les plaines du Foréah, des espaces couverts de nids de wandhi en quantités innombrables ; ils ont 80 centimètres de hauteur. Ce petit insecte mange très bien les vêtements. Le chapeau ou couvercle en terre de sa petite butte est très résistant et imperméable à l'eau. Les noirs s'en servent quelquefois pour couvrir le sommet de leurs cases.

Les habitants du Foréah ne peuvent s'aventurer dans

REPOS PRÈS DE MADINA

cette région, si ce n'est en escortant un roi. J'en ai un là parmi mes porteurs, qui était venu trafiquer; on lui a pris sa marchandise et on l'a retenu captif. Les gens de l'Oubou, au sud de Timbo, sont impitoyablement tués s'ils pénètrent dans le royaume.

Le temps est orageux, le ciel chargé de gros nuages. A six heures du soir, on m'apporte une calebasse de lait; je me sens rétabli et tout prêt à repartir. De cinq heures à neuf heures, la température est délicieuse; mais en marchant on en jouit mal. Dès neuf ou dix heures, le soleil est insupportable; il n'est pourtant pas plus chaud qu'en France au mois d'août; mais il n'y a d'ombre nulle part, si ce n'est sous la forêt profonde, où l'on ne peut entrer, ni s'asseoir, ni par conséquent se reposer. Ajoutez à cela les importunités des mouches et moucherons, puis toute la gent ailée qui fait un vacarme irritant dans les ramilles et les feuilles, sans parler des tourbillons de poussière brûlante qui vous aveuglent et vous dessèchent la gorge!

Mercredi 17. — Nuit meilleure; je n'ai pas souffert. Les bag-bags ont mangé ma ceinture de laine, mon cordon de montre, attaqué mon parasol et percé mes sacs de cuir.

Nous ne marcherons pas aujourd'hui; les hommes ont demandé à se reposer. Le soleil est assez clément jusqu'à neuf heures et demie, mais à mesure qu'il monte il verse le poison.

Ma case de repos a 7 mètres de large; les murs sont en bambous et en paille, enduits de terre. Devant la porte est un petit préau en terre pétrie et battue, bien

lisse, douce aux pieds nus. Comme partout, la porte n'a pas plus de 60 centimètres de haut; il faut se mettre presque à quatre pattes pour entrer.

Le lit des noirs est composé de quatre piquets s'élevant à 30 centimètres du sol et portant un cadre sur lequel sont posés des bambous en travers; c'est frais, mais peu moelleux.

Les singes font grand bruit dans la forêt voisine. En allant de ce côté, j'ai remarqué, entre autres belles essences de bois, des loukous, grands arbres à bourre floconneuse, soyeuse, trop courte pour être filée; des tchéqués, des quévés, des nétés au joli feuillage d'acacia finement découpé; des bazas ou palmiers à vin, magnifiques gerbes de jeunes feuilles de 10 mètres de hauteur, partant de terre en bouquets imposants; des pocos dont les larges feuilles servent à couvrir les noix de kolah; des barni, arbustes gros comme le pouce, avec l'écorce desquels on fait des cordes et des hamacs; puis l'arbre à caoutchouc, dont le fruit, plus amer que la quinine, est un fébrifuge apprécié.

J'ai continué à boire du lait. J'ai passé néanmoins une journée misérable, seul au fond de ma case. Ce soir, je me sens mieux. La nuit, j'ai été mordu par de petites fourmis dont la piqûre est analogue à celle de l'abeille, mais plus douloureuse. La douleur persiste, très vive, deux ou trois jours sans rougeur ni enflure, et revient avec des intermittences de plus en plus espacées. Ce matin, un noir, assis sous ma tente, a été mordu, il est allé promptement secouer ses guenilles dans le bois.

Les gens sont ici d'une curiosité plus discrète; ils sont

aussi plus timides. Quelques-uns poussent, en me voyant, des cris de surprise et d'effroi. Ainsi, hier, une femme qui, le dos courbé, sortait par la porte basse de sa case au moment où je passais, et qui en se redressant m'aperçut tout à coup, rentra précipitamment en poussant une exclamation que je traduirais à Marseille par un : « Eh! Seigneur Jésus! *de que es aquo?* »

Jeudi 18. — Quoique j'aie mal dormi, je vais décidément mieux. Je n'ai presque plus de douleurs d'entrailles; le lait m'a été un bon contre-poison.

La matinée est fraîche; nous partons à six heures. A 9 kilomètres de notre point de départ, nous traversons un petit torrent coulant S.-O. N.-E., sous une épaisse couche de feuilles aquatiques, et débitant environ 1 mètre 50 centimètres cubes d'eau par seconde. Je le franchis, porté sur le dos d'un noir; mais, au beau milieu, le pont de feuilles et d'herbes cède, et je prends un bain forcé.

Cinq kilomètres plus loin, nous traversons le Grand-Tomine, rivière débitant environ 10 mètres cubes d'eau à la seconde et coulant dans une direction S.-O. N.-E., entre de beaux rochers de grès et de quartz ferrugineux qu'elle a rongés en forme de champignons. On passe sur plusieurs ponts faits de fagots de longs bambous. J'ai sondé avec un bâton de 2 mètres sans trouver le fond. Dans les temps de pluie, ces pittoresques rochers sont recouverts, le torrent remplit tout son lit, large de 50 mètres. Plus bas, je le vois s'enfoncer sous bois. — Le baromètre marque 735 millimètres.

A 16 kilomètres de là nous faisons halte dans la forêt,

sous l'abri de quelques cabanes de pâtres, cabanes de feuilles. Il faudra y coucher.

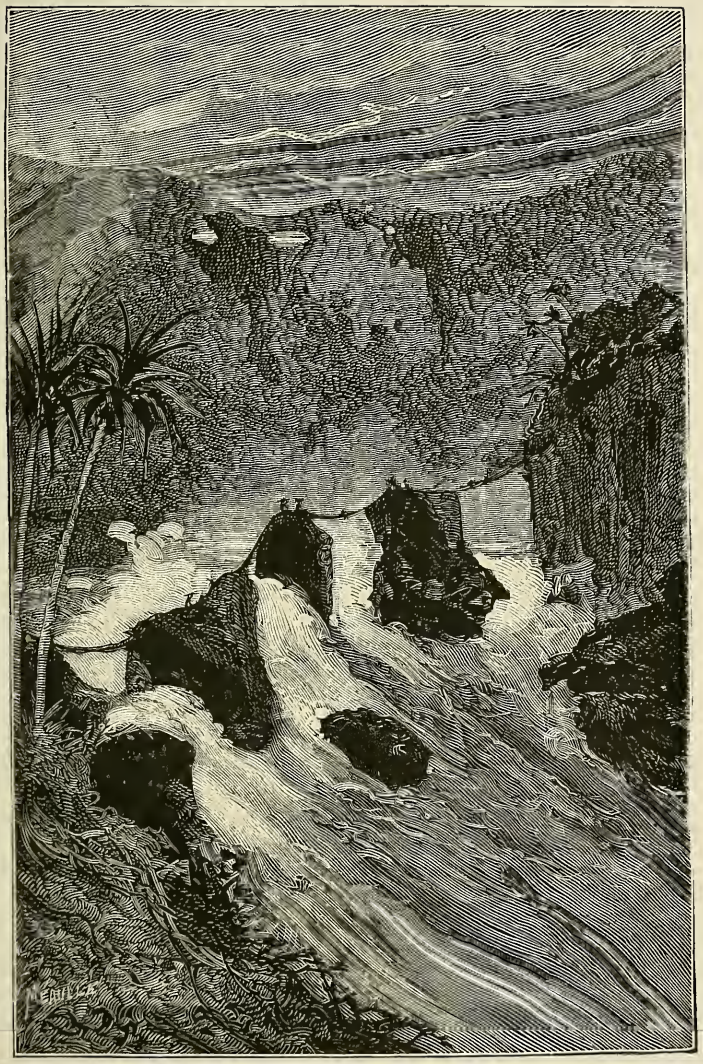
Le représentant du roi est d'humeur maussade. Il s'est battu hier avec un de mes hommes. Le noble idiot voulait de la poudre pour tirer des coups de fusil en signe de réjouissance; j'ai fait dire que je refusais; *inde iræ*.

Ce matin nous nous sommes perdus dans les bois. Ce n'a été qu'une alerte. Tout s'arrangera si je ne suis pas malade, et je sens que je vais mieux. J'ai 34° à l'ombre dans ma case — c'est du froid — et 60° au soleil; la terre m'a brûlé les pieds. Je bois du petit-lait aigre, à demi tourné, dit *cossam*; ce n'est pas trop mauvais, je finirai par m'y habituer.

Les indigènes se servent ici de bonnes oulles en terre noire pour conserver l'eau, faire la cuisine, etc. Ces vases ont l'aspect de vases étrusques, ils sont faits à la main sans tour ni moule; la forme sphérique leur est donnée au moyen d'un petit cerceau. Ils sont corrects et très solides. On mêle un peu d'oxyde de fer à l'argile de ces poteries pour les rendre moins cassantes. On trouve d'ailleurs de bonne argile réfractaire tout près de là. Dans chaque village, les oulles en question sont confectionnées par la femme du forgeron. On les fait cuire en tas.

Vendredi 19. — Après une marche de 16 kilomètres, nous atteignons un roumdé [1]. La variation diurne barométrique est de 2 à 3 millimètres. Dans ce trajet, pendant

[1] Village de captifs.



LE GRAND-TOMINE

lequel j'ai eu à traverser trois petits torrents, j'ai longé, pour la contourner, une longue falaise E.-N.E.-S., d'une pierre blanche rosée, disposée en assises horizontales nettement marquées. Le plateau de cette falaise est couvert de forêts. J'ai rencontré, chemin faisant, de beaux massifs de bambous et une magnifique bande de singes qui nous ont accompagnés, aboyant et criant, dans la lisière du bois.

Nuit passable. Les bag-bags attaquent mon bagage; sacs de cuir, courroies, coussins de crin, laine, tout leur est bon. Je suis campé au milieu de troupeaux de bœufs qui regardent mon cheval avec terreur de tous leurs gros yeux ronds, et tout à coup s'enfuient, pris de panique, tandis que l'innocente bête mange sa maigre pitance. J'ai de bon lait, frais ou tourné, à mon choix.

Un captif du village, qui s'était évadé, a passé la nuit aux fers. Accroupi sur une natte en loque, au pied d'un arbre qui est entre ses jambes, le pauvre diable a les pieds pris entre deux anneaux de fer réunis par une tige. Comme il a les mains libres, il n'aurait, pour s'étendre, sinon s'évader encore, qu'à retirer cette tige qu'on a négligé d'assujettir; il est, paraît-il, trop obtus pour en avoir l'idée. Quelques nèfles, dans un débris de calebasse, composent toute sa nourriture.

Seize kilomètres dans une journée, c'est d'une lenteur désespérante. Quand je m'en plains, on me répond que le roi ne va pas plus vite. Enfin, bientôt je trouverai des porteurs à engager pour plusieurs étapes, tandis que maintenant je suis obligé de prendre dans chaque village de ma route ceux qui me manquent, et aucun de ceux-là ne dépasse le village suivant. Il faut alors

perdre un temps précieux en palabres ou pourparlers de toute sorte pour obtenir, même en payant, vivres et porteurs.

Hier soir, le chef du village ne voulait rien livrer à nos appétits, aiguisés cependant de la veille. J'ai dû le mander à ma barre, ainsi que ses vieux conseillers. Quand ils arrivèrent, je dormais à moitié pour oublier le dîner absent. J'ai eu tout d'abord quelque peine à paraître furieux; enfin je suis arrivé à un diapason suffisant pour porter la terreur dans l'esprit de ces gens. Le chef alors s'est soustrait par une savante retraite au châtiment dont il se croyait menacé, puis il a reparu peu après, apportant du riz, des poules et du lait, et ce matin, faute d'hommes en nombre, le même personnage a chargé ses épaules et celles de son frère d'une partie de mon bagage.

Au départ, j'assiste, à distance, à un très remarquable pugilat entre un porteur qui voudrait alléger son paquet et mon chef interprète, qui naturellement s'y oppose. L'incident clos, nous nous mettons en route. J'arrive dans un roumdé au pied du Kinsi, me dirigeant sur Touba, mais il me faut éviter ce village; la petite vérole y règne, et mes noirs, qui ne sont pas vaccinés, en ont grand' peur. Nous inclinons un peu plus au sud pour gagner Saré-Kankou.

J'avais eu mal à la tête toute l'autre nuit pour avoir passé la journée dans une case de pâtre dont le chaume trop mince, bien qu'interceptant la lumière, ne m'a pas préservé de l'action du soleil. Au roumdé, on m'avait donné une case mieux close, mais c'était celle d'une horrible vieille qui ne paraissait pas songer à

en déguerpir. Cette épouvantable duègne était une des femmes du chef; son costume se composait d'un collier, d'un turban et d'un bout de cotonnade noué autour des reins. Impossible d'attribuer un âge quelconque à cette laide momie à peau ridée. Elle était fort à l'aise et très gaie sous sa tignasse blanc sale. Elle mâchait du tabac mêlé de cendre, buvait, toussait, crachait, lavait en détail sa figure, ses yeux, son nez, sa bouche, ses oreilles, ses pieds, ses jambes d'araignée, ses bras et enfin ses mains, tout en jacassant avec les voisins et voisines qui venaient voir le toubab. Je me sentis écœuré devant ce hideux tableau et partis d'un bond me réfugier dans une autre case, où je fis venir le chef. A la suite d'un palabre vivement mené, j'obtins sur l'heure du riz, un poulet et des porteurs qu'il avait sous la main. C'était deux ou trois heures de marche de gagnées.

Si j'avais suivi la bonne route, j'aurais eu, me dit mon homme, tout à souhait sur mon chemin. Il est toujours prudent de ne rien croire de ces belles paroles. Aussi ai-je préféré être moins bien pourvu et aller plus vite en prenant le plus court.

Les gens de ce village sont des Sousous, reste des anciens maîtres du pays. Ils sont plus intelligents, plus civilisés; mais, d'humeur peu belliqueuse, ils ont été chassés par les Peuhls. Ils portent mes bagages sur la montagne en face, à Saré-Kankou (*saré* signifie village en langue sousou). C'est à 4 kilomètres seulement, mais le chemin est tout le temps à pic. En atteignant le sommet de la falaise, je rencontre deux de ces porteurs sousous qui reviennent, deux vigoureux

et intelligents gaillards. Me supposant un peu las, ils m'offrent leurs bons offices et, se précipitant sur moi, ils m'étreigent si bien de la tête aux pieds que je sens la fatigue disparaître comme par enchantement sous leur vigoureux et salutaire massage. L'ascension m'avait pris trois quarts d'heure. Une brume légère éteignait un peu, heureusement, les dernières ardeurs du soleil couchant, mais le thermomètre ne marquait pas moins de 37°. — Il y a sur ce point d'intéressantes études géologiques à faire, mais je n'ai pas le temps de m'y arrêter.

Le vieux chef Thiago prétend qu'il n'a rien à nous donner à manger, et pas de porteurs ; c'est toujours le même discours, la même histoire, qui se termine de la même façon. Je lui ai dit qu'il allait être lié, et que demain je le mènerais à Timbo, où il s'expliquerait avec le roi. Cette menace a produit l'effet attendu ; le vieux récalcitrant s'est hâté d'apporter ce qu'il fallait et il m'a promis des porteurs.

J'ai laissé à droite sur ma route Alpha-Gassou, roi pillard, toujours en révolte contre son suzerain Alpha-Ibrahim, roi de Labé. Alpha-Gassou détrousse volontiers les caravanes. C'est lui qui vient de faire la guerre aux Moghis Forès dans le Rio-Nunez. Il a été battu. Il est maintenant campé à Compèta.

V

Samedi 20. — Cinq heures du matin. Le baromètre a monté ; température, 22°.

CAPTIF AUX FERS

Grande alerte nocturne. Il était plus de minuit, je venais de fermer ma tente pour que le vent qui s'y engouffrait cessât de m'inquiéter, lorsque des bruits de pas précipités se font entendre. Tout aussitôt une forme noire s'introduit vivement. Je suis sans armes; j'interroge; pas de réponse, mais la silhouette révèle une femme. Celle-ci se décide à parler cependant et me fait comprendre qu'elle fuit son maître qui veut la battre. « Bon, me dis-je, si le jaloux la trouve chez le toubab, il ne sera pas content! » Il ne tarde pas en effet à arriver. Il faut être galant avec le sexe faible, et, pendant que le tyran passe d'un côté, je fais évader la victime de l'autre. Je reconnais alors, dans la pénombre d'une nuit couverte, la fille qui porte mes bagages. Une belle fille! dix-huit ans, des bras un peu maigres, mais une taille charmante. Le persécuteur n'est autre que le hideux Diafarou. L'affreux personnage rejoint la fugitive dans une case voisine. Elle veut fuir de plus belle, et tombe, en sortant, sur Maly qui dort par là à la belle étoile. Elle se cramponne à lui, sans que le dormeur, réveillé en sursaut et tout ahuri, comprenne rien à cet assaut. L'horrible Diafarou, toujours derrière les talons de la belle, s'empare d'une branche et s'apprête à la corriger d'importance.

A ce spectable je ne fais qu'un bond, j'arrache la branche des mains de Diafarou et le menace de toute ma colère. Réveillés par mes accents courroucés, mes hommes sont venus voir. Diafarou, qui craint fort les coups de pistolet, « surtout dans la tête », dit-il piteusement à l'interprète, renonce enfin à ses projets et, tout tremblant et les bras ballants, rentre dans ses pénates. Je lui ai

signifié que, tant qu'il serait chez moi, je lui défendais de toucher à cette femme. A vrai dire, c'est moi qui suis chez lui ; mais il y a une nuance : chez les noirs, un blanc est roi, et par conséquent il est toujours chez lui. Si le contrit Diafarou avait rêvé d'oublier un instant le labeur du jour dans les bras de sa belle captive, cette course, la nuit, pieds nus, dans les chaumes courts et piquants, a dû singulièrement refroidir son ardeur.

Mauvaise nuit. Fourmis, araignées, punaises, toute une armée d'insectes ligués contre mon sommeil !

La petite esclave veut que je l'achète. Elle dit que le vilain Diafarou la battra plus tard ; il l'a déjà pincée sournoisement pour que je ne remarque pas sa gymnastique.

Quand on voit combien on tirerait meilleur parti des noirs libres et paresseux, si l'on pouvait les stimuler un peu à l'aide du bâton, on peut incliner tout d'abord à penser que, comme avec le Ciel, il est avec la question de l'esclavage des accommodements. Mais ce petit accès d'indifférence est vite passé, et l'on est bientôt saisi d'horreur et de compassion en voyant ces pauvres diables tristes, sans joies, sans pensées à eux, sans famille, sans rien qui leur assure le présent ou l'avenir. Et leurs maîtres cependant ne leur sont pas toujours supérieurs ! Chez l'esclave, tout sentiment finit promptement par s'effacer ; l'être humain s'éteint, la brute seule reste.

Le voyageur européen s'habitue peu à peu aux choses du pays ; mais cette question de l'esclavage prend au contraire pour lui, d'instant en instant, des proportions plus grandes ; elle domine tout le reste en effet et devient le premier intérêt d'un voyage en Afrique.

Cet intérêt, de navrants spectacles viennent chaque jour le stimuler. Hier encore, j'ai rencontré un captif portant au cou, lié et traînant derrière lui, le long bambou qui formait la chaîne lorsqu'il avait été pris et emmené avec d'autres.

CHUTE DU DJOURNEY

Une belle chute d'eau nommée Djourney, dont le grondement s'entend à 2 kilomètres de distance, se précipite du haut de la montagne qui fait face à Saré-Kankou. On se croirait en Suisse.

Je puis me procurer de bon lait frais (*biradam*), et du

lait caillé aigre (*cossam*), également agréable. Je viens d'en boire dans une case, au milieu d'un troupeau que les femmes sont occupées à traire. A deux pas de là, j'ai pris une longue perche de jonc dans le paquet d'un noir, occupé à tresser des nattes de peau de jonc. Un simple remerciement a suffi à payer et à contenter ce brave homme ; c'est le régime du bon plaisir.

A cinq heures et demie, les porteurs sont exacts. Par déférence le vieux Thiago m'accompagne jusqu'à la lisière du bois en portant mon ombrelle. Après son départ, les singes n'ont pas cessé de me faire escorte. — Mais, arrivés à Quélé, à 8 kilomètres, pendant que je surveillais l'arrière-garde, les porteurs laissent là leurs fardeaux et s'en vont, à la barbe de cet idiot de Diafarou, qui tient l'avant-garde de la colonne.

Maintenant, il faut palabrer avec Sa-Cimba, chef de Quélé, qui, comme c'était à prévoir, refuse d'abord de me donner des vivres, puis finit par consentir, en apparence enchanté, et ne m'apporte réellement qu'un vieux coq et à peine la moitié du riz qu'il me faut. — Sa-Cimba, je l'apprends, n'est chef qu'en sous-ordre. Le véritable chef est absent. La femme de celui-ci m'apporte du miel délicieux, qui lui vaut de ma part un morceau d'étoffe dont elle se montre ravie.

En cheminant sous bois, j'ai rencontré des arbres à caoutchouc dont on mange le fruit. Ce fruit, de saveur âpre, est jaune et recouvert d'une coque résistante, jaune également, semblable à une coquille d'œuf. J'ai remarqué de nouveau les loukous dont les longues gousses de 12 centimètres, s'ouvrant en six parties, laissent tomber une soie jusqu'ici inutilisée. Je dois noter encore le

douki, sorte de mangotier, dont le fruit, en forme de poire, est délicieux.

Nous avons traversé deux marigots ; le premier, au courant profond, est alimenté par la chute du Djourney. A ce point du trajet, le thermomètre marque 55° au soleil.

Ici, à Quélé, la vallée est jolie et bien encadrée ; il serait facile de l'arroser toute l'année en retenant les eaux de la chute. Partout sont des bois de bambous, des gardenias et de beaux rotins, dont les tiges servent à faire les nakavas des porteurs. On coupe les bois de bambous tous les quatre ans, pour cultiver du riz à leur place.

La case que j'occupe a 8 mètres de large ; elle est pourvue d'un bon hamac. — La belle Djoconda, la femme battue de la nuit dernière, me persécute pour que je l'emmène. Je comprends que le régime que suivent mes gens lui plaise mieux. — Avec les autres visiteurs entre une jolie femme, à la peau d'ébène, naturellement, mais au nez correct, aux lèvres minces, à la figure ovale. C'est une simple curieuse qui tient à voir de près le grand chef blanc.

Nous faisons encore 9 kilomètres de quatre à six heures du soir, soit 17 kilomètres pour la journée, et nous arrivons au roumdé de Cohara. La tente dressée aussitôt produit son effet ordinaire. La population continue à être ébahie à la vue de l'homme blanc, quelque monstre, sans doute, tombé de la lune. Le chef me donne du riz cuit pour mes hommes, un peu de riz cru, une poule, et des porteurs à discrétion. J'achète pour un sou 3 kilogrammes de poisson.

La vallée, orientée de l'est à l'ouest, est encadrée de falaises noirâtres. Les assises horizontales de celles-ci

ont été taillées par les pluies dans le sens vertical, et ressemblent de loin à des basaltes dont les prismes verticaux supporteraient le plateau boisé qui forme la région supérieure. — A deux heures d'ici est une autre chute dite Oualtoundé.

Je demande si dans le pays on n'a jamais trouvé de pierres curieuses. Le chef me répond qu'on n'en a pas trouvé ici, mais plus loin. Je remarque du quartz blanc sur le chemin.

Sous bois, du lait caillé m'est offert par une belle fille, qui m'a paru être d'une race différente de la majorité des indigènes. — Nous avons traversé deux marigots, bordés de verts pâturages.

Le thermomètre marque 38° à neuf heures du soir, sous la tente tout ouverte ; le sol est brûlant.

Alpha-Gassou, cité plus haut, n'est pas sujet d'Alpha-Ibrahim ; il a été souvent roi de Labé, alternativement avec ce dernier.

VI

Dimanche 21. — Je comprends qu'on mette vingt-cinq jours pour aller à Timbo, les noirs s'arrêtent toutes les cinq minutes ; nous voilà à 12 kilomètres de Cohara, après trois heures de marche !

Après avoir remonté la vallée du joli torrent du Nata, qui coule de l'est à l'ouest vers Touba, nous gravissons une falaise de 200 mètres à pic par un dédale de roches, qui me rappellent en tout petit le Weissthor, qui conduit de Macugnaga à Zermatt par les glaciers du Mont-Rose.

Au sommet de cette montée, la vue sur la vallée est magnifique. Les prairies et les bois, qui bordent le torrent, ont pour cadre de belles montagnes, d'un puissant effet. Près de là est le Foutah-Fanga, petit cône isolé de 100 mètres de diamètre et de 100 mètres de hauteur. Cette espèce de borne à parois presque perpendiculaires et à sommet plat est surmontée d'un chapeau de terre boisée. Elle est très connue, me dit-on, dans le pays; elle rappelle le casque de Marboré, qui domine le cirque de Gavarni, sauf que la neige y est remplacée par un tapis de verdure. Plus loin, un torrent qui tombe en cascade sur des rochers de granit fait penser au chemin du pont d'Espagne, de Cauterets au lac de Gaube. On m'a fait voir ici de belles cornes d'antilopes appelées douvasas; elles n'ont pas moins de 60 centimètres de long, et sont striées.

J'aurais bien dormi si je n'avais été dérangé de temps en temps par quelques araignées grises, plates, venimeuses, venues d'une ruine voisine. — Les douleurs intestinales me reprennent. Peut-être est-ce du rhumatisme.

Arrivée à Songuy, village d'un jeune roi nommé Omar Bella. Omar Bella a vingt-deux ans; c'est un beau garçon, intelligent, parent d'Agui-Bou, mais atteint, comme toute la population, d'un horrible mal, pour lequel il me demande des remèdes. La syphilis est là à l'état endémique; c'est la maladie commune; tout le monde en parle sans embarras, comme d'un rhume. Il serait humain d'envoyer à ces malheureux des remèdes par wagons complets.

On trouve dans ce pays de bonne eau à boire. Le téli,

espèce d'acajou très inférieure, y abonde; son bois sert à faire du charbon. — A neuf heures, j'ai dans ma case 30° de chaleur.

Je pars joyeux, croyant faire une bonne traite le soir. On me laisse à 3 kilomètres de là, au roumdé voisin, presque revenu sur mes pas du matin. Le chef me donne du riz cuit, une poule, et du lait caillé en petite quantité, comme presque partout, et non sans l'avoir fait longtemps attendre. Je me couche; le vent, qui était au S.-O. et semblait annoncer de l'orage, tourne heureusement au N.-E. Je me sens néanmoins fort mal à mon aise, malgré le lait tourné, avec lequel Maly prétend me guérir.

Lundi 22. — J'éprouve par intervalles, dans la région de l'épiploon, d'horribles douleurs qui, à quatre heures du matin, ont une acuité telle que je me crois sur le point de trépasser. Kauly arrive dans ce moment. Le mal me laisse quelque répit; je m'habille à la hâte et me traîne sur un rocher voisin. Maly s'inquiète en voyant mon triste état. Ce pourrait bien être la fin finale.

Il faut pourtant se mettre en route; nous avons 16 kilomètres à faire. Tout le trajet est en forêt. Le pays est très pittoresque. Nous rencontrons un joli torrent, dont les eaux, retombant en cascade écumante, font de loin, sous la voûte sombre des arbres, l'effet d'un blanc fantôme. Au delà, le sentier escalade une côte abrupte d'une hauteur de 500 mètres environ, au milieu d'un chaos de rochers à pic où s'enchevêtre, dans un superbe désordre, une magnifique végétation de caractère purement africain. Mon cheval ne s'en tire qu'avec mille peines et beaucoup d'aide. Cette nature sauvage est

embaumée de doux parfums que les roses, les belles-de-nuit, les gardénias distillent à l'envi ; vilains petits arbres, après tout, que ces gardénias, avec leurs troncs noueux jaune citron ; ils ont tout l'aspect de maigres pommiers, mais leurs bouquets sont ravissants. Au milieu de ces massifs fleuris se montre le tchingoli, qui produit de bons raisins ; mais ces fruits ne seront mûrs que dans un mois.

Nous voici à l'entrée de gorges magnifiques (hauteur barométrique, 675 millimètres). Nous les franchissons, puis nous faisons halte dans un roumdé. Pendant que nous changeons de porteurs, la jeune fille battue, qui décidément m'est fort dévouée, me prévient que l'un d'eux veut fuir avec son fardeau. Je mets un Yolof armé sur les talons du gaillard, qui n'ose plus donner suite à son projet. — Nous faisons une nouvelle étape de 6 kilomètres pour atteindre Missida-Gongourou. Si ce pays, si riche de terre cultivable, d'eau et de soleil, était habité par des blancs, il serait merveilleux.

Remarqué dans le trajet un bel oiseau, bleu de ciel, tête rose, gros comme un pigeon, avec des ailes d'hirondelle.

Je me couche dans une case. Je crois que, sous la tente, l'air qui se dégage de la terre échauffée tout le jour est malsain.

Mardi 23. — Mauvaise nuit. D'abord profond sommeil qui fait disparaître mes douleurs d'entrailles, mais le rhumatisme, si c'est un rhumatisme, est passé tout entier dans la tête ; une fièvre brûlante me dévore. Aurai-je assez de force d'âme et de volonté pour aller

jusqu'au bout ? Le matin, je me bourre de quinine ; après un deuxième accès, je me trouve mieux, mais je reste accablé tout le jour.

La veille, on a fait résonner les tamtams pour organiser une grande battue aux singes, avec les villages voisins. Je n'aurai pas de porteurs, tout le monde étant à la battue ; j'ai donc tout le temps de soigner mon misérable corps malade.—La chasse n'a pas réussi, les singes aussi avaient entendu le tam-tam tout autour de la forêt. Les rabatteurs sont arrivés au centre à neuf heures, nez à nez, sans avoir rien rencontré. J'avais demandé les peaux des morts, qu'on abandonne; je n'ai rien. Je demande aussitôt des porteurs pour le soir; on me dit que les captifs sont restés dans les bois. Me voilà forcément condamné au repos ; mais ce repos ne me sera pas inutile, je suis sans force.

Deux femmes du roi viennent me saluer, puis une dame de qualité m'apporte du maïs. Le chef avait donné un peu de riz. J'achète une chèvre et une poule, non sans peine toutefois. Les indigènes ne veulent rien donner ni rien vendre que pour de l'ambre, précieuse marchandise dont je ne veux pas me dessaisir. C'est une entente entre Maly et Diafarou pour me voler un peu; ils trouvent que ça ne leur est pas arrivé depuis longtemps. Je donne du café et du sucre à mes hommes, qui se déclarent satisfaits.

Mercredi 24. — J'ai passé une bonne nuit, qui m'a bien reposé, et, sauf que le mal de tête n'a pas disparu, je pars presque en équilibre. Il souffle une fraîche brise qui facilite la marche. Une étape de 12 kilomètres au

N.-E., par un sentier sous bois, nous amène à Missida-Malanta.

Rencontré sur mon chemin un grand marabout, beau-frère d'Alpha-Ibrahim; il se nomme Alpha-Amadou.

Le chef de Missida-Malanta est un certain Abdul-Haïm. C'est une figure fine. J'avise dans le village un garçon de bonne tournure et lui propose de venir avec moi. C'est, me dit-on, le deuxième fils du chef; il va réfléchir sur ce grave sujet.

J'aperçois de loin la terre promise où j'aurai des oranges, des bananes, des fruits frais; j'y serai peut-être après demain. Depuis deux jours je vois bien des orangers et des bananiers dans les villages, mais ils n'ont plus de fruits, ceux-ci ont été cueillis.

Le chant du matin et du soir que chantent les musulmans ne manque pas de caractère. Le soir c'est un adieu reconnaissant; le matin c'est une hymne d'allégresse. Il fait penser au chant de l'alouette et rappelle celui de *l'Africaine :* « Vers les rives du Tage. »

Très pittoresque aussi, la leçon de lecture autour du grand feu : les gamins assis en rond à terre, les jambes tangentes au cercle, ont leur planchette à lire appuyée verticalement sur le genou, et la retiennent de la main par en haut à bras tendu, comme les docteurs de la loi dans les images saintes. La face écrite est tournée vers la clarté du feu. C'est à qui de ces enfants élèvera le plus haut la voix, et tous crient ensemble pendant une heure ou deux. Au milieu du tapage, le maître distingue et reprend ceux qui se trompent.

Le chef, après un court palabre, m'envoie un mouton.

Une jeune lingaste, sans doute heureuse de varier son menu, s'escrime sur mon mollet.

Température, 30° à deux heures après midi.

Je fais appeler le jeune fils du chef. Il va de nouveau consulter son père, qui consent à son départ, — il a eu le temps de réfléchir depuis le matin; — puis sa mère, qui vient regarder le toubab de tous ses yeux et donne aussi son consentement. On me recommande chaudement le jeune garçon, qui s'est fait aimer de tous les siens. De mon côté je le félicite de n'avoir pas voulu partir sans l'autorisation de ses parents. Ceux-ci, assis en demi-cercle sur leurs talons, font chorus à mes paroles, et le père clôt son discours par une phrase bien sentie qui revient à dire que le toubab est un malin.

Pendant ce dernier palabre un tout petit enfant s'aventure jusqu'à moi qui suis debout en face de l'assemblée, et de son petit doigt, il gratte mon mollet rouge, car je suis, comme à Tchikampbil, habillé de flanelle rouge; il se demande ce qu'il peut bien y avoir là dedans, et son tout petit doigt cherche à pénétrer sous l'étoffe. Doucement je tire ma montre et la fais sonner; le bébé effrayé se sauve en criant jusque dans les jambes de sa mère.

On me dit que ma nouvelle recrue n'a pas de vêtement pour faire la route. Je promets de lui en donner. Nous partons; on l'accompagne un instant sur le sentier et tout est dit. Dieu sait quand on se reverra !

Le premier village que nous rencontrons est en partie brûlé et abandonné à la suite d'une maladie contagieuse. Parmi les quelques habitants qui restent, j'aperçois un malheureux esclave les pieds entravés, la figure

sale, l'air misérable, à terre dans un coin. Pauvre diable!

Quelques oranges se montrent aux branches d'un oranger; on m'en vend quatre.

A cent mètres devant nous, un gros oiseau noir — gros comme un dindon — se promène majestueusement; il a la tête forte et un bec long de 30 centimètres et large de 10 à la naissance. Kauly le tire à balle à 40 mètres et le manque. Le coup fait lever une perdrix qui s'enfuit, ainsi que l'oiseau noir, lequel montre des bouts d'ailes blancs. Quatre énormes sangliers réveillés en sursaut fuient au galop.

On me montre un arbre mystérieux, fort ordinaire d'aspect, mais seul de son espèce, et dont personne ne sait le nom, pas même les plus savants du royaume!

Au loin se profilent plusieurs hauteurs en forme de bornes, comme le Foutah-Fanga, également d'une centaine de mètres d'élévation, mais moins régulières.

La nuit venue, comme mes regards interrogeaient les alentours du lieu où je me trouvais, j'ai tout à coup aperçu dans un champ des feux allumés de place en place, qui par leur disposition régulière, due sans doute au hasard, faisaient de loin l'effet des fenêtres illuminées d'une grande usine. D'un point élevé qui domine la plaine, et dans la nuit noire, où rien ne se détache, l'illusion était complète. Elle n'a pas duré le temps de faire une question, mais assez pour traverser mon âme d'une émotion facile à comprendre. J'ai cru un instant à des traces de civilisation.

Nous avons fait 14 kilomètres, soit 26 pour la journée, direction nord. Malgré la délicieuse fraîcheur

de la matinée (18°), je suis très fatigué. Le beefsteak de chevreau de mon déjeuner ne m'a rien ôté de la courbature que je ressens. Toutefois mon accablement ne m'a pas empêché de tancer vertement un porteur qui refusait à la belle captive un peu d'aide pour charger son paquet sur sa tête après la halte au bord du torrent.

Le sentier est parallèle à une longue falaise. En face, au loin, s'étagent les grandes montagnes où je trouverai des oranges.

Le village où j'arrive est Dounguedabi (missida). En y entrant je vois des cases délaissées. Un homme s'approche et me dit qu'il est resté seul, que tout le village est abandonné. Je m'installe dans une grande case vide ; toutes sortes de bêtes, araignées de muraille, cancrelats familiers, crapauds étonnants, etc., me disputent la place : nous partageons. — Sept heures du soir, le thermomètre marque 30°. — J'ai convenablement dîné d'un peu de mouton. Ce serait parfait si je n'avais pas de si violentes douleurs de tête. Je comprends mieux que jamais l'usage du turban épais, cet excellent protecteur contre l'action meurtrière des rayons solaires. Maly a la fièvre, quelques hommes sont abattus; je prodigue la quinine. — Il est superbe ce Maly avec sa balafre, lorsque le matin il s'agite résolu au milieu des bagages pour forcer les récalcitrants, convaincre les timides, encourager les indifférents !

VII

Jeudi 25. — Départ ajourné, ou plutôt retardé de quelques heures. Tandis que je donne une nouvelle

dose de quinine à Maly, le cuisinier Wakam a failli étrangler Bouria. C'est tout juste à temps que celui-ci s'est tiré des griffes de son robuste et grincheux camarade. Bouria se précipite suffocant dans ma case, il a la gorge broyée, il crache des flots de sang, il respire à peine.

« Que t'est-il donc arrivé? » lui dis-je.

Pour toute explication le pauvre diable déclare, tout en cherchant à reprendre haleine, qu'il veut s'en aller, ne plus rester auprès d'un voisin aussi dangereux que le traître Wakam.

Le fond de l'aventure est ceci : et tout d'abord pour être juste il faut dire que le cuisinier est un zélé serviteur et qu'aussitôt arrivé à l'étape, tandis que les porteurs se déchargent, s'étendent, s'étirent, se reposent, il se met à la besogne, installe ses marmites, rassemble des pierres pour son foyer, prépare le feu, l'eau, le riz, etc., tout cela avec ou sans aide et toujours sans marchander sa peine; les choses venaient encore de se passer ainsi et l'actif Wakam surveillait sa cuisine lorsque est survenu Bouria, qui, curieux de vérifier la qualité du bouillon, y a, sans autre préambule, trempé le doigt. Wakam ne trouva pas le procédé de bon goût. Il aurait pu faire montre de mauvaise humeur, mais les accès nerveux d'impatience sont bons pour des Européens. Il s'est contenté, lui, de saisir à la gorge l'impudent, et c'est avec le plus grand sang-froid qu'il a tenté de l'étrangler. Il a défendu sa marmite, voilà tout, et cela sans sortir du calme qui convient à un homme revêtu d'une aussi haute fonction que la sienne.

Cette scène ne s'est point passée toutefois sans exciter

des murmures. Chacun des champions a ses partisans. Il faut que je gronde quelqu'un pour calmer cette petite effervescence. Je fais comparaître le plus grand et le plus fort, le plus intelligent de la troupe. Il abuse de sa supériorité pour se faire un peu servir par ses camarades et les exciter au besoin. Je le préviens que s'il continue je le ferai mettre aux fers, qu'il ait à s'occuper exclusivement de son service et qu'il le fasse convenablement, car je lui brûlerais la cervelle comme à un chien, etc. Il est d'abord un peu rodomont, mais comme je lui parle d'une voix à faire écrouler la case, la conviction pénètre assez rapidement dans sa cervelle. Il se jette à genoux et proteste de son dévouement. Les autres se taisent bien vite et se retirent penauds. Je rassure un peu le noir inquiet ; tout s'arrange. — Cette vigoureuse sortie m'a fait du bien. Elle m'a redonné du ton.

Le chef du village avec ses principaux seigneurs s'est décidé à paraître. J'ai réclamé des vivres. Comme toujours, il s'est fait prier, puis il a fini par apporter le strict nécessaire. Je pars à trois heures, faible, et furieux en même temps contre l'implacable soleil.

On a battu le tambour de guerre pour chasser un tigre qui vient d'enlever un bœuf dans le village. Je souhaite bon succès au chef et je lui recommande de m'apporter la peau avec le crâne et les griffes. Je le félicite en même temps de son courage, qui toutefois me paraît un peu tiède. Il se contente en effet de faire un grand tapage, et je pense que le tigre, pourvu d'un bœuf, ne songe guère à revenir pour l'instant.

Arrivé après 6 kilomètres de marche à Télikouré (ba-

romètre, 712^{mm}). Traversé deux importants marigots qui coulent vers notre gauche. — La montagne, embrasée de la base au sommet sur plusieurs kilomètres d'étendue, offre un magnifique spectacle. Les feux isolés dans la falaise, les flammes suspendues dans les anfractuosités des rocs, les longues traînées rouge sang qu'elles laissent après elles, sont d'un effet véritablement magique.

Je pensais rester ici, demain, pour faire reposer deux porteurs blessés aux pieds. Mais on me dit qu'Alpha-Gassou va bientôt passer dans ces parages et qu'il vaut mieux ne pas le rencontrer, c'est un mauvais sire. La vérité est que ledit Gassou a promis à Diafarou de lui couper la tête s'il le rencontrait ; or, si laide qu'elle soit, Diafarou tient à sa tête.

Le même Diafarou m'annonce comme étant le grand chérif et me fait apporter du lait.

Une énorme roche, ou mieux une petite montagne fendue sans doute par le feu, se détache de la falaise et roule dans la vallée, faisant craquer les arbres de la forêt, qu'elle broie sur son passage.

Modhi-Saury qui conduit une caravane à Aly-Kébé, me rend visite avec ses griots, lesquels pendant tout le temps grincent de leur guitare primitive. Il va à Bouba par le chemin que j'ai suivi. Il aurait passé par Touba et fait route plus au nord (au nord de Kinsi) n'eût été la petite-vérole. Je lui confie quelques lettres.

Vendredi 26. — J'ai dormi toute la nuit du sommeil des justes. Il faisait un froid piquant : 16° seulement! Ce n'a pas été trop, pour me couvrir, d'une grosse cou-

verture de laine, avec un gros pardessus fourré d'hiver et un plaid.

Je me trouve mieux, sauf encore un peu de fatigue dans la tête. Mon état général est très supérieur à celui d'hier. Je me suis promené un instant dans le village. Les femmes m'ont apporté des œufs (généralement couvés à moitié). Si j'avais seulement à déjeuner! Je n'ai à ma disposition que quelque arachides; ce n'est pas mauvais, mais quand la faim vous aiguillonne on est en droit de désirer mieux.

Hier, le chef m'a envoyé un peu de riz et un gigot de petit mouton. Mes hommes ont préféré le mouton plus tendre et avancé de l'avant-veille. Moi j'aurais préféré le frais, mais impossible d'y faire pénétrer la dent.

Ce matin, je prétends avoir des vivres sérieux et non plus de simples échantillons. Je fais la grosse voix; le chef, qui a une mauvaise figure, se sauve dans les bois. Je prends à parti le hideux Diafarou, qui au lieu de m'aider suscite mille difficultés; il voudrait que je payasse partout et cher afin de mettre une part plus grosse dans sa poche.

Je prends mes dispositions pour me passer de son hypocrite concours. Omar ira au prochain missida chercher des porteurs, pendant ce temps je retiendrai ici le Diafarou pour qu'il n'aille pas en avant entraver la négociation.

Hier, pendant la grande chaleur, j'essayai d'endormir un peu mon malaise en me berçant de rêves fantastiques, et, donnant libre carrière à la folle du logis, je me voyais cheminant sur le quai de Pierre-Size, à Lyon,

par une belle nuit noire, plus épaisse encore au bas de la falaise qui couvre l'Homme de la Roche. Je voyais trembler sur les eaux endormies de la Saône la lueur des réverbères. Un air frais et vivifiant emplissait mes poumons. Mes yeux rafraîchis dans ce long bain d'ombre goûtaient un doux repos. J'étais véritablement bien.

Rêver tout éveillé, et se raconter à soi-même d'invraisemblables histoires pour améliorer une situation désagréable, est un moyen d'une efficacité discutable; pour moi, il est bon. Il m'a distrait pendant que j'étouffais dans un bois de bambous, dont les longues tiges de huit mètres de hauteur et les feuilles sèches comme maïs en paillasse interceptaient tout souffle d'air, tout en laissant passer à l'aise les rayons dévorants du soleil africain.

Un saracolet de passage me rend visite avec ses hommes; il va à Kadé. Je le charge de mes bonjours pour Alpha-Ibrahim. Il demande mon nom, je lui donne ma carte. Après sa visite, il m'envoie une poule. (Belle race de poules venant, je crois, du village de Sa-Cimba ou de Quélé; elles sont de grande taille et ont un beau plumage.)

Les noirs sont comme des enfants qui jouent à la poupée; dès qu'ils ont une minute, ils plient, déplient, examinent et manient les bagages qu'ils ont à eux. Pour les uns ce n'est qu'une très petite quantité de tabac, noué dans un coin de leur boubou; pour les autres c'est un sac gros comme le poing, renfermant des gris-gris, des bouts de guenille, du tabac; d'autres ont un vrai sac, un boubou de rechange.

Hier, on voulait que je réprimandasse Wakam « l'é-

trangleur »; je m'y suis refusé, pensant qu'il n'avait pas tous les torts. On me dit en effet, ce matin, que c'est Bouria, « l'étranglé », qui avait poussé Wakam dans la marmite : et mes noirs d'admirer la perspicacité du toubab qui a compris la vérité, quoique n'ayant rien pu voir de sa case.

Ce n'est pas une vaine satisfaction, c'est une nécessité de paraître supérieur à ces hommes ; sinon, ils n'obéissent pas. Dans le cas contraire, ils sont pleins de confiance et de docilité.

Entre Songny et Gongourou j'ai traversé une ligne très secondaire de partage des eaux. Au nord, les collines s'abaissent ; au sud, la muraille continue jusqu'à Télikouré, où elle contourne par le sud la vallée dont le côté oriental est la montagne que j'ai à gravir pour atteindre Labé.

A midi, Diafarou et le chef, inquiets de mon silence, font mille questions à Maly, qui finit par dire que je vais expédier quelqu'un à Timbo. Cette nouvelle cause une certaine émotion, et l'on m'envoie aussitôt des porteurs, mais pas de vivres. Soit, je partirai ainsi; mais je veux que les porteurs viennent jusqu'au premier missida. Le chef refuse : il voulait simplement se débarrasser de moi et m'envoyer dans un petit village voisin ; là je n'aurais trouvé ni vivres ni porteurs, mais il n'eût plus été responsable. Je lui renvoie son monde, et j'expédie le jeune Omar Bella chercher des porteurs au premier missida. J'enverrai demander au roi de Timbo un guide qui me conduise jusqu'à lui. Le chef, inquiet, s'agite un peu plus après le départ d'Omar ; il promet des porteurs pour demain et envoie un poulet.

Je reçois la visite de Monza, chef de caravanes, et de sa suite, avec accompagnement de griots et de guitares. Il a fait fortune dans ses pérégrinations ; mais s'il réunissait ses bœufs, ses captifs, son or, etc., pour retourner dans son pays (il est saracolet), le premier roi foulah qu'il rencontrerait le ferait assassiner et confisquerait son bien : c'est l'usage. A sa mort, le roi sur le territoire duquel il a installé ses cases s'emparera de tout, les héritiers n'auront rien. Il en est ainsi pour Saïcoun (Djalimadi est son griot), Framoro, Boumassa et autres chefs de caravanes, qui sont dans le même cas.

Tous ces négriers, braves négociants du pays, donnent le frisson avec leur fouet court à plusieurs lanières, et le bruit de ferraille qui révèle dans quelque coin de leurs nippes la présence d'entraves toujours prêtes. Ils ne sont pas plus sauvages que d'autres ; ils ont pour les esclaves dont ils trafiquent les sentiments d'indifférence ou d'intérêt qu'ont les toucheurs de bœufs pour leurs troupeaux. Ici, les captifs conduits ne sont pas enchaînés ; ils sont trop loin de leur pays pour songer à fuir.

Il arrive parfois qu'un négrier conduisant sa triste marchandise est assassiné au coin d'un bois ; l'assassin, le fouet à la main, s'empare des captifs et leur impose des marches forcées, pour gagner au plus tôt un point éloigné du crime.

En somme, chacun peut tuer son voisin sans façon, s'il se croit le plus fort. Voilà pourquoi la menace d'un coup de revolver paraît toujours sérieuse et produit toujours son effet.

VIII

Samedi 27. — Départ à cinq heures et demie. Il manque deux porteurs ; je laisse deux fardeaux, composés de sel et de guinée, en disant au chef que le roi de Timbo les enverra chercher. J'espère que de la sorte le chef me les fera tenir directement, et sans attendre les émissaires royaux.

Arrivé à dix heures et demie à Diunto. Température à l'ombre, 32°. Dans ce trajet, qui se fait en montant continuellement, nous avons gravi environ 350 mètres par un sentier qui traverse quatre jolis torrents, dont un d'eau très fraîche. J'ai mangé tout le temps des oranges apportées par des femmes et des enfants.

Plus loin, nous atteignons Bouroumba, premier missida du plateau et village important. Ce pays est charmant. Des orangers chargés de fruits ombragent les cases. On m'arrête pour m'offrir des paniers d'oranges. Les bananiers ne sont pas moins nombreux. Partout ce ne sont qu'arbres en fleurs : jasmins, lauriers-roses, acacias jaunes. Ces arbres de petite taille font ressembler la plaine à un jardin. Des Européens vivraient là dans l'abondance. La terre a remplacé le vilain quartz rouge. Le granit fait un meilleur effet ; il se présente çà et là par grosses masses pittoresques. — Un instant une petite trombe de vent a effleuré mon sentier, elle promenait sur son passage une haute colonne de poussière et de feuilles sèches qui est allée se briser avec grand fracas dans les arbres et les rochers.

Une vieille négresse accourt essoufflée pour me serrer la main; elle veut que ses enfants et petits-enfants serrent aussi la main de l'homme blanc, du « toubab », qui amène avec lui la bonne chance. Je me prête volontiers à la fantaisie de la vieille femme. Une autre m'apporte dans ma case un délicieux « cossam », afin d'avoir l'occasion de me voir de près. Je suis comblé d'oranges; j'en ai à discrétion. Le roi, car ici c'est un roi, apporte un peu de riz ; la quantité est fort insuffisante ; il promet du moins un mouton, qui arrive seulement à neuf heures du soir. Je suis fort mécontent de maître Diafarou. — Je me couche avec un violent accès de fièvre.

Dimanche 28. — Le roi envoie un peu de gros mil et de « findé » (petit mil), plus une poule. Il est plein de bonne volonté, ce monarque. Sa mère m'apporte un petit cadeau; elle est enchantée de ma présence dans le pays.

Les porteurs n'étant pas venus de bonne heure, les bagages ne partiront qu'après midi, et moi ce soir.

Le village de Sampété, où Lambert a changé de direction, est à 25 ou 30 kilomètres sud d'ici. Diafarou paraît avoir souvenance du passage de Lambert à Sampété, qui n'est qu'à quelques centaines de mètres de son propre village ; je lui en ai parlé vingt fois, il n'a jamais paru se rappeler; maintenant il dit qu'il se souvient. Dit-il vrai?

La rivière Tomine a sa source quelque part par là, m'assure-t-on .

Sur le flanc de la montagne, du côté où j'ai monté, est le village de Chély, village de forgerons, d'où s'est ré-

pandu dans le pays l'art de faire ces poteries régulières où l'on garde l'eau dans les cases. J'aurais voulu visiter ce village, qui m'aurait révélé quelque spécimen isolé d'une autre race, ou dans le sol duquel j'aurais peut-être constaté quelques particularités qui ait pu inspirer et faciliter cette fabrication de poterie; mais ce serait un long détour, de grandes fatigues et du temps perdu. Je n'ai vu de ce village de Chély qu'une petite lumière, comme celle qui guidait le Petit Poucet; c'était il y a trois jours, alors que j'arrivais de nuit à Dounguedaby, et que les feux de Chély marquaient d'un point brillant le flanc sombre de la montagne.

Il est midi; j'ai 27° dans ma case. Je déjeune avec appétit d'un peu de mouton cuit avec du gros mil et du maïs.

Les gens du village, par un ordre du roi, qui produit peu à peu son effet, apportent encore du petit mil, des oranges, des bananes, des poulets et du lait.

Je pars à deux heures quarante-cinq minutes. Le roi a fait savoir dans les cases qui bordent le chemin qu'on ait à me pourvoir de vivres. On m'apporte, en effet, un peu de maïs, du mil et des oranges.

La route se fait agréablement; le soleil est voilé et le sentier est souvent à l'ombre. Je mesure en passant l'ombre d'un mampata très ordinaire; elle a 50 mètres de diamètre.

Le *ouou* du singe blanc (poils et visage blancs), plus petit que les singes du Bakel, se fait entendre de temps en temps.

Nous traversons un bois de songalas; mais les jolis petits fruits rouges ont disparu, la récolte est faite. On laisse sécher le fruit, qui diminue de volume et se ride

comme un grain de poivre ; il n'est pas plus gros. Peu savoureux à l'état frais cueilli, il a un goût de raisin de Corinthe lorsqu'il est sec. On le pile alors, et, additionné d'eau, il donne le vin de songala, liquide d'une très jolie couleur vermeille ou groseille foncée, et d'un goût tout particulier, apprécié des indigènes, mais qui ne m'a pas plu; cela ressemble d'abord à du sirop de groseille et vous laisse à la bouche un arome poivré piquant. Ce vin serait intéressant à étudier, car il est abondant. Il n'est pas fermenté.

Le farouche Alpha-Gassou est, dit-on, près d'ici; il aurait pris des bœufs et fait des captifs dans un village voisin. Maître Diafarou est pressé de fuir ces lieux. Mes bagages repartiront dans la nuit, afin que leur vue n'excite pas l'envie du pillard, digne émule des détrousseurs de la vieille Écosse.

Baromètre, 675^{mm}. Le plateau à Diunto paraît avoir quelques kilomètres de large, puis le sentier redescend, dans la direction du sud-ouest, vers Djuka, à 12 kilomètres 1/2, en traversant une jolie gorge. Il passe au milieu de mampatas et de nombreux petits arbustes de 80 centimètres de hauteur, dont la fleur blanche a le parfum du jasmin. Jusqu'à l'horizon, je n'aperçois que collines basses et boisées.

Un bel oiseau, gros comme un pigeon, s'envole lourdement sous mes pas ; il a les ailes rondes des oiseaux nocturnes et le corps d'un beau rouge-violet uniforme, et une large queue noir brillant.

Pour préparer les semailles, les noirs grattent légèrement la terre et la couvrent d'un lit de feuilles ; la première pluie est retenue par ces feuilles, qui pourrissent

promptement et favorisent la pousse du maïs semé dessous.

Les orangers sont abondants et très beaux. Devant ma case, j'en ai un superbe, où chacun cueille à discrétion. J'ai mangé certainement cent oranges depuis le matin, et cela à la façon des noirs, c'est-à-dire pelées légèrement du zeste seulement, puis décapitées d'un bout et en quelque sorte humées d'une bouchée.

Lundi 29. — Bonne nuit fraîche : 16° au thermomètre. Dès le coucher du soleil la température s'est abaissée, sans apporter d'humidité.

Ce matin les porteurs sont en retard. Voilà six heures, tous les paquets sont prêts depuis longtemps, et les porteurs ne paraissent pas.

Je remarque beaucoup de vieilles gens dans ce village; c'est un signe de la salubrité du site. — Le chef a souvenir qu'un blanc a passé à Popo-Dora, il y a vingt ans.

En somme, il ne s'est pas ruiné pour nous, ce chef; ses largesses se sont bornées à un poulet, des oranges et un œuf. Son frère y a ajouté deux poulets, un peu de riz et du lait, soit à peine une demi-ration pour ma troupe.

J'ai de mauvais porteurs, assez récalcitrants pardessus le marché; dans le nombre sont deux enfants de dix ans, c'est une nouvelle cause de retard.

Enfin, nous partons à sept heures. Le chemin tourne à droite, puis à gauche; somme toute, nous marchons au sud-ouest.

Au bout de 13 kilomètres et demi, nous arrivons à

Missida-Dinderah. Le thermomètre marque à midi 29° à l'ombre. Une brise d'est caressante rafraîchit l'atmosphère.

Le sentier suit de jolis vallons, coupés de cinq ou six marigots à eau fraîche et agréable à boire. Nous traversons l'un d'eux, le Salla, sur un pont de 20 mètres ; ce marigot se jette dans le Kakriman.

Toute cette région depuis Chély est admirable, ce ne sont partout qu'orangers, bananiers, papayers, cotonniers, champ de riz, de mil, de maïs, de patates, d'arachides, etc. Des colons européens y vivraient dans l'abondance avec un labeur de quelques heures par an. Ils y trouveraient des bois d'excellentes qualités ; des diabérés et des rentaras, qui sont les pommes de terre du pays; le néflier mampata, du vin de songala, de tchingoly, de la bonne paille de chaume, de la terre à pisé, de très bonne terre à poteries, des bambous, des rotins, des joncs, du mil. La chasse leur fournirait du gibier à discrétion, des biches, des sangliers.

C'est le paradis terrestre, un paradis *pendant* le péché, avec de belles eaux claires et courantes, des sources ferrugineuses, des fruits, des fleurs aux doux parfums, et des pâturages illimités où nourrir par milliers chevaux, bœufs, moutons, etc.

Dans ce pays de cocagne, il n'y a pas de gros mil — il pousse mal et se courbe avant la maturité, — mais seulement du petit, très avantageux à porter ; il en faut moitié moins que de riz pour rassasier un homme. Les légumes de France pousseraient sans doute tout aussi bien qu'à la côte où le climat leur convient moins. Les ananas et le café y prospèrent. On a essayé plusieurs

fois d'introduire des chameaux dans le Foutah-Djallon, par le Sénégal ; mais les essais n'ont jamais réussi, les animaux sont morts chaque fois promptement.

Cette saison est la plus chaude. Elle dure du 15 février au 15 avril. Avant, il y a moins de soleil ; après, les pluies et la végétation rafraîchissent le sol et l'atmosphère.

Le chef de Dinderah est en voyage ; celui qui le représente envoie des vivres, il va me donner des porteurs. J'irai coucher près d'ici, à Cérima, le village de Diafarou.

Tous les noirs que j'ai rencontrés à la côte et depuis lors ont plus de tenue que nos paysans et nos ouvriers. A part les chefs qui aiment à se vautrer un peu pour marquer leur supériorité, les autres, le peuple, se tiennent correctement.

Trois heures, soleil voilé ; température, 29°. Départ pour Cérima. Je vais coucher dans l'une des cases de Diafarou. Il me donne du riz cuit pour moi, du riz cru pour mes hommes et une chèvre, en attendant que le chef du village envoie les vivres dus. Diafarou, l'horrible, le hideux Diafarou a des enfants ! Il m'en présente trois, de sept à dix ans, — moins laids que lui, — et des femmes pas plus mal que les autres.

Pays de plaine qui semble fait exprès pour la culture ; jolis coteaux, marigots. Ici, comme partout, chacun mâche son tabac en y ajoutant de la cendre du foyer pour lui donner plus de saveur, et, à défaut de tabac importé, on se sert de feuilles de tankora, tabac du pays.

Au précédent village, j'avais déjeuné d'un bon plat de

mil et me proposais de ne dîner ce soir que d'un simple bouillon; mais Diafarou me gâte, il m'a envoyé de bon riz, du fromage aigre, des arachides; de sorte que j'ai fini par beaucoup manger. Il va maintenant expédier quelqu'un en avant parce que nous quittons le royaume de Labé d'Alpha-Ibrahim et d'Agui-Bou.

L'almamy est nommé chaque année pour douze mois (quelquefois la nomination se fait immédiatement pour deux ans). L'élection a lieu à Fougoumba; elle est faite par les marabouts et certains électeurs privilégiés, réunis à cet effet. Ce sont les deux mêmes personnages qui sont almamy alternativement, — à vie tous deux. Ce que j'aurai traité avec l'un sera valable pour l'autre. Rien ne se fait qu'avec le consentement des principaux seigneurs assemblés.

Mardi 30. — Bonne nuit, mais trop de petites bêtes affamées. Ma santé est rétablie, il ne me reste qu'un peu de faiblesse. Je donne audience au marabout, puis aux seigneurs du lieu. Les femmes, les enfants sont groupés en curieux à ma porte. Le fils d'Alpha-Ibrahim, le vieux roi de Labé, enfant de onze ans, est ici, sous la garde des marabouts qui l'instruisent. Il m'apporte des papayes. Ce jeune garçon a dix-neuf frères ou sœurs de son âge. J'ai mis Omar Bella en sentinelle pour empêcher l'invasion des curieux. Il occupe ses loisirs en pelant des oranges. Maly, toujours pratique, a imaginé de ne laisser entrer que les femmes qui apportent du lait. Il ne lui manque plus que le boniment de foire, et d'un instant à l'autre je m'attends à entendre le rusé gaillard crier devant ma porte : « Entrez, messieurs et mesdames,

vous verrez le phoque blanc des mers du Nord, il dit papa et maman et prend sa nourriture deux fois par jour. Entrez! cela ne coûte qu'une calebasse de biradam ! »

Les petits enfants ici ne sont pas si embarrassants qu'on pourrait le croire. En voici un qui dort retenu dans un pagne sur le dos de sa mère, pendant que celle-ci pioche la terre. A chaque oscillation la tête du bambin, comme le battant d'une cloche, frappe le dos noir et suant de la piocheuse. Si la femme est en marche, la tête du bébé est pendante en arrière, au plein soleil ou quelquefois coiffée d'une large calebasse.

Les cases sont meilleures ici que dans le Foréah ; les murs sont plus épais. De chaque côté de l'entrée de celle que j'occupe sont deux de ces silos en terre pétrie et séchée au soleil dont j'ai parlé plus haut, grandes poteries de 90 centimètres de large et de 1 mètre 50 centimètres de hauteur, élevées sur un pied mince, qui éloigne le grain de l'humidité du sol et donne à ces poteries l'aspect de grandes amphores.

Ici nous sommes, paraît-il, à l'abri d'Alpha-Gassou ; mais hier, c'était merveille de voir l'épouvantable Diafarou se trémousser tout le long de la colonne pour hâter le passage de la frontière dangereuse. Je pouvais risquer, moi, de perdre mon bagage ; mais il était sûr, lui, de perdre son horrible tête, et j'ai déjà dit qu'il tenait à cet objet.

Dîné ce soir, d'abord de quinine avec Maly, puis de riz à la sauce aux arachides, — très bon plat à importer dans la cuisine française, — et enfin de chevreau au petit mil. Je n'ai pas, on le voit, à me plaindre aujour-

d'hui de mon menu. J'avais d'ailleurs gagné quelque appétit dans une promenade préalable qui m'avait, entre autres avantages, fourni l'occasion d'examiner de près une haute asperge à tige épineuse, non comestible.

Mercredi 31. — Le Diafarou essaye de me retenir encore un jour, mais je veux partir, et comme je m'aperçois de la mauvaise grâce qu'il met à céder, je lui conseille de rester, le laissant libre de me rejoindre plus loin. Il n'ose pas toutefois profiter de cette autorisation de peur que son maître, qui n'est pas tendre, prenne de travers cet oubli des devoirs de sa charge.

Nous partons à six heures seulement ; c'est tard. La nuit a été mauvaise : des cancrelats gros comme le pouce et des araignées longues et minces, en forme de fétu de paille, prétendaient se disputer ma personne. Au moment de partir on apporte un demi-chevreau. Pour répartir équitablement la charge, Maly, tenant la bête à bras tendu, en fait quatre morceaux de quatre coups de son grand sabre. Cela ressemble à une exécution, et je comprends comment ces gaillards-là peuvent d'un seul coup de sabre trancher la tête d'un homme. J'ai de mauvais porteurs, dont un enfant, un vieillard et quatre jeunes filles de seize ans. Au bout de peu de temps, l'un d'eux qui paraissait le plus fort de la troupe ploie sous le faix et se met à pleurer comme un enfant.

Nous traversons quatre marigots, dont un grand, le Grambé, qui se jette dans le Kokoulo. Le pays est beau. C'est la Touraine moins les châteaux ; la Loire est remplacée par de jolis torrents. Belle végétation. Les bambous ont disparu depuis Télikouré.

Le commerce de l'Afrique centrale par le Niger appartiendra aux maîtres de ce pays, où les Européens peuvent s'installer et bien vivre. Dara Labé et tout le pays qui l'environne seraient faciles à cultiver et agréables à habiter. On trouve de bonnes eaux entre Diunto et Diuka.

Arrivé seul en avant, je fais comparaître le chef; il me donne une bonne case et me promet des vivres et des porteurs. Le village est important. J'y vois une grande mosquée qui n'a pas moins de 20 mètres de diamètre.

Les cases, isolées les unes des autres, sont entourées de leurs tapades ou clôtures fleuries. Quelques grands arbres, palmiers, orangers, bananiers, les ombragent. Des troupeaux paissent aux alentours dans la verte campagne, que sillonne le lit sinueux d'un frais torrent. C'est très pittoresque, « très Robinson ».

Le roi et son frère me donnent un mouton et une chandelle du pays en cire brute. Je demande une orange. Le frère du roi m'en envoie cinquante. Mes hommes n'en font pas grand cas, la cueillette est libre sur tous les orangers du village. Le frère du roi me déclare que les habitants sont très heureux de ma visite. Je déjeune d'une délicieuse soupe d'arachides, et j'en ai là une seconde qui se prépare pour ce soir. — Se préoccuper ainsi de manger, quelle humiliation! mais c'est l'inexorable *struggle for life!* — Tout le jour je suis, comme partout, la proie des curieux. C'est à qui des chefs se présentera pour avoir audience de l'homme blanc. Enfin, à six heures je retrouve, non sans peine, un peu de liberté, et j'en profite pour me promener dans les bois de jasmin.

Jeudi 1er *avril.* — J'ai vu hier sur ma route trois hauts fourneaux de dimensions réduites, où les gens du pays font leur fer avec le minerai qu'ils retirent de leurs champs cultivés. Ils sont en terre réfractaire d'une seule pièce, et ont 1 mètre 60 centimètres de haut sur 90 centimètres de large. J'y vois des tuyères ; on m'assure cependant qu'on ne souffle pas.

Le pays continue à être charmant. C'est une succession de collines et de vallons délicieux. Il n'y manque que des fermes, des villas et des châteaux pour être supérieur à tout ce que l'Europe offre de plus séduisant. Le temps est délicieux. Cette nuit j'avais 14 degrés au thermomètre. En janvier la température est beaucoup plus basse. Hauteur barométrique, 669mm. En somme l'altitude ne change guère.

Trois marigots coupent notre route. Le premier missida s'appelle le Petit Bentiguel. J'échange des bonjours sous les orangers du missida même avec le chef, un gros brave homme, et je poursuis jusqu'au Grand Bentiguel. Ce deuxième missida ou village à mosquée contient une belle mosquée (missida) neuve. L'ancienne a brûlé l'an dernier. Attenant est une espèce de pilori en bois vermoulu d'où le muezzin vient convoquer les djoulbés ou musulmans à la prière ; ce pilori a tout l'air d'un échafaud.

Le chef me loge et m'envoie aussitôt du riz. On se souvient très bien ici d'avoir vu un blanc il y a longtemps.

J'ai rencontré au détour du sentier, sous un grand arbre isolé, près d'un marigot, trois femmes avec des calebasses ; c'était le marché des caravanes. C'était

une agréable surprise, car au loin je ne voyais pas une âme, pas un village. Cela m'a rappelé — douce ironie! — les plateaux chargés de verres de sirop qu'on rencontre à tous les tournants du chemin qui conduit au Montanvert. Il ne s'agissait pas de sirops toutefois, mais d'arachides, de bananes et d'oranges.

Ce matin le roi m'a donné du riz, et ce soir il m'envoie un poulet! Mais j'ai encore du mil et du riz en provision et un demi-mouton de Dara.

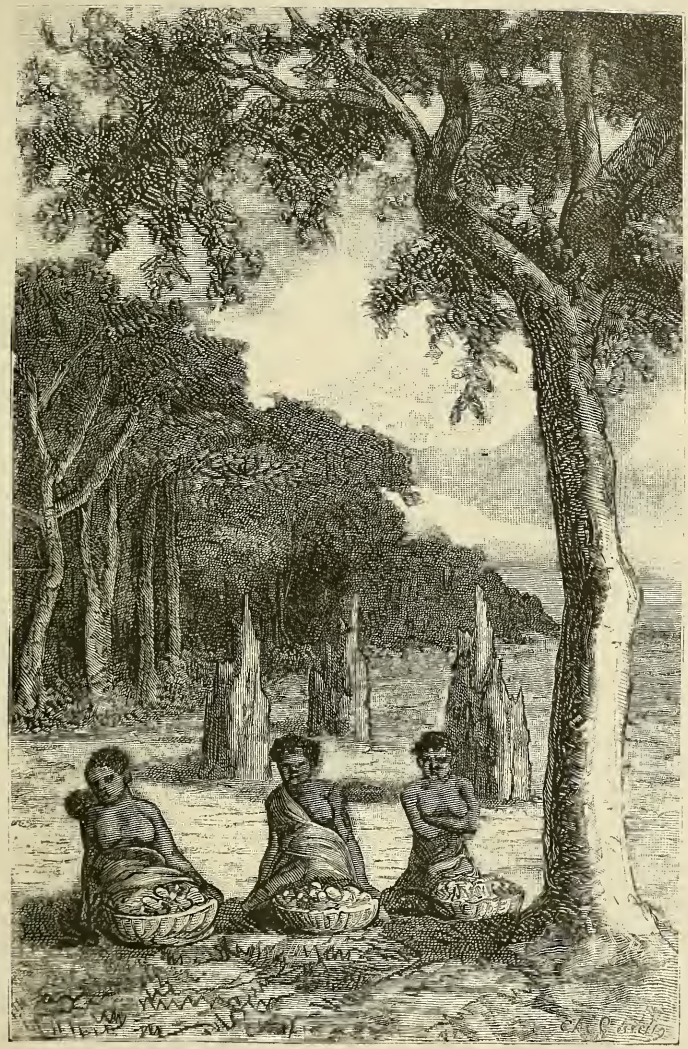
Le roi de Dara est le seul qui nous ait bien pourvus. C'est aussi le seul avec lequel j'aie traité sans le laid Diafarou, resté en arrière.

Le chef de Cohara avait donné une ration, celui de Dara seul en a donné deux (matin et soir). Partout ailleurs ce n'a été jamais que des moitiés ou des quarts de ration, ou même beaucoup moins, au lieu des deux qu'il me faudrait pour le matin et pour le soir.

Le chef du Grand Bentiguel ne s'est pas ruiné pour moi en vivres et il ne m'a donné que la moitié des porteurs nécessaires, et cela encore après une longue et vive discussion.

Ici, quand on fait la guerre, chacun emmène une femme pour son usage personnel; par conséquent deux mille hommes, deux mille femmes, plus celles des chefs, qui en emmènent des troupeaux selon le rang qu'ils occupent. Elles se rendent utiles et remplacent l'intendance et le train des équipages.

Les orangers chargés de fleurs et de fruits, les doux parfums, les frais ombrages, tout fait rêver du pays d'Aïda, surtout après les régions de rochers brûlants qu'on rencontre si fréquemment de la mer jusqu'à



MARCHÉ DES CARAVANES

Télikouré. Comme je comprends à merveille l'ardente convoitise des peuples pauvres qui s'abattent sur les pays au sol privilégié, maintenant qu'après avoir passé vingt jours dans un pays relativement déshérité où les vivres sont rares, difficiles à trouver, grossiers et où les habitants paresseux sont hébétés par la faim, je traverse une région riche, où la nature prodigue tout à souhait, où les plus pauvres ont presque le superflu !

Hélas ! hélas ! en philosophant ainsi, n'est-ce pas à ma belle et bien-aimée France que je pense ? Et cette larme qui vient mouiller mon papier et m'arrêter court n'en dit-elle pas plus que tout ce que je pourrais écrire ?

Souvenons-nous, veillons bien, et, pour être forts, soyons unis !

IX

Vendredi 2. — Bonne nuit. L'air est frais et parfumé par les orangers. — Je fais 11 kilomètres jusqu'à Missida-Kahel. Direction S.-E. Jolis vallons, frais ruisseaux, petites cascades. Laissé de côté Missida-Indé sans m'y arrêter. Le chef de Kahel, grand et beau jeune homme, me donne une case. Il n'est que huit heures ; je demande des porteurs pour aller à Kébali, mais on me dit que c'est loin et qu'on ne peut avoir de porteurs tout de suite. Pendant ce temps, le soleil monte. Je reste. Température, 26° à l'ombre. Devant moi s'étend une large pleine, au fond de laquelle se dressent les montagnes de Timbo courant N.-E.

On me dit qu'il y aurait dans les bois des orangers partout, mais que les noirs arrachent ceux qui poussent

hors des villages, afin que les caravanes viennent acheter les fruits en échange de poudre et autres marchandises. — Singulier langage que celui de ces noirs! Ils parlent entre eux par simples émissions de son sans articuler aucun mot avec les lèvres. Ils font des phrases entières sans rien moduler autrement que du gosier, comme des chiens qui se comprennent à leurs grognements.

Bon repos d'une demi-heure ; bon sommeil sur une natte neuve, puis audience ; défilé des vieux marabouts, de la mère du roi et de sa suite, des anciens de la ville, etc., etc. Cela dure trois heures, mais c'est quotidien ; l'habitude en est prise et je crois en vérité que cela me manquerait.

Le roi envoie un poulet et du mil non pilé, des bananes et des œufs ; nous ne ferons qu'un repas ; ce sera plus simple et plus en rapport avec nos moyens. Les mampatas voisins qui sont gros et mûrs remplaceront le deuxième. D'ailleurs, j'ai quelques arachides, encore un peu de mouton d'hier, et voici qu'on m'apporte des oranges. Je garderai le poulet pour demain.

Le chef a promis des porteurs.

Depuis le premier jour je cherche à engager des hommes pour le reste du voyage, mais impossible d'en trouver. Le soir, le roi envoie encore une poule, des œufs, une énorme calebasse de petit mil parfaitement cuit à la sauce d'arachides, délicieux en un mot. C'est un homme digne d'éloges, à noter à côté des chefs de Dara, de Djunto et de Cohara. Il est malade ; il a des vertiges et m'offre un captif pour que je le guérisse. C'est un homme grand et robuste ; il a un peu d'embarras

intestinal. Je lui fais une ordonnance en conséquence, mais je ne prends pas le captif. — Un médecin ferait fortune ici en se donnant beaucoup d'importance et en disposant de 100 francs de pharmacie. Il a mauvaise mine, ce roi; son pouls est faible et il est pris de vomissements après le repas. Je lui donne des pastilles de Vichy; ce remède calme son esprit.

Une seconde visite royale clôt la journée à 7 heures. Depuis le matin, je n'ai pas eu une minute de liberté. Après les audiences officielles, tout le village a défilé par petits groupes et les poignées de mains se sont succédé sans interruption. *Dianval; Cori-Dianval; Tana-alla; Diamtou; Sadi; Diaram* : « Bonjour; comment vas-tu? N'as-tu point de mal? Personne des tiens n'est-il malade? Je suis content de t'avoir vu. Merci, etc. » Et chacun des cent visiteurs répète les mêmes paroles sans en omettre une seule. On sent qu'on approche des grands centres!

Samedi 3. — Le chef a envoyé les porteurs de bon matin, et il a fait prévenir le chef du missida voisin de se tenir prêt à en fournir d'autres. Je serre la main à ce bon chef-roi Alpha Amadou, et je descends droit au Sud par un joli sentier sous bois qui, au bout de trois-quarts d'heure, m'amène à Diafouna (baromètre, 683^{mm}.) Timbo est au Sud-Est. Devant moi, au Sud, j'ai une montagne qui, dans le brouillard, me paraît être orientée Est-Ouest et de hauteur égale à celle de Kahel. Elle a nom Diangola.

Arrivé à Kébali, à 15 kilomètres de Kahel, après avoir traversé une région de plaines boisées et de prairies. Le

chef de Kébali est absent, me dit-on. Je n'obtiens qu'une mauvaise case. Je voudrais continuer jusqu'à Fougoumba. On m'apporte quelques douzaines d'oranges et un bon vieux m'entraîne dans sa case pour me donner des bananes. Dans le missida bien obscur, je me repose, abrité contre le soleil dévorant. Vers le soir le temps s'est couvert; j'en ai profité pour me promener dans la jolie campagne autour du village.

Dimanche 4. — Route E.-S.-E. Fait 15 kilomètres jusqu'à Fougoumba, traversé deux marigots dont l'un est le Tenné, l'autre le Ditten (un roumdé et un marigot de ce même nom). Un troisième marigot est à sec. Très gracieuse cette vallée de Kébali; elle a environ 15 kilomètres de large et 25 ou 30 de long. Elle est bordée de collines de 200 à 300 mètres de hauteur, en falaises sur le côté S.-E. La belle végétation de ses champs pittoresquement vallonnés, ses bouquets d'orangers, de papayers, de mampatas, de nétés, ses frais pâturages, ses bois ombreux feraient la réputation d'un État européen. A l'E., une haute montagne isolée, courant N.-S. un peu N.-O., barre le milieu de la vallée.

Même paysage charmant jusqu'à Fougoumba. Ce dernier village est un peu en pente sur le bord de la vallée. Des troupes de singes, jaune fauve, gambadent dans les branches; ceux que j'ai rencontrés jusqu'à présent étaient bruns. Le mode de culture des champs présente un caractère spécial; la terre, piochée à 8 ou 10 centimètres à peine de profondeur, est relevée en petits tas au centre desquels on met un engrais sec de bouse de vache qu'on fait brûler avec des herbes sèches.

C'est ici à Fougoumba que se réunissent les marabouts et autres électeurs, pour nommer l'almamy.

Des visiteurs se présentent à ma case. C'est un fils du roi et sa suite, puis le premier marabout. Le fils du roi est très observateur, le marabout, fort aimable. Je suis obligé de leur faire sonner ma montre comme à des enfants. Je reçois un peu après la visite d'un vigoureux gaillard qui m'a intéressé ; c'est un captif, forgeron de l'almamy de Timbo ; il a l'air plus intelligent que tout le reste de ces Foulahs, oisifs et inutiles. Une captive m'apporte de l'eau à boire. On la prendrait pour une Rébecca noire. Arrivée devant moi, elle se met à genoux et élève la calebasse au-dessus de sa tête avec une grâce parfaite.

Le roi a envoyé des vivres le matin et encore le soir : deux calebasses de riz cuit et deux petites calebasses de sauce d'arachides. Il me fait dire qu'il est vieux et malade et qu'il ne peut venir. Je crois que l'affreux Diafarou s'est mis en tête que je me dérangerais. Je fais répondre à Sa Majesté que je la remercie de son hospitalité et que je lui souhaite meilleure santé. Cela ne fait évidemment pas le compte de Diafarou et grand est le désappointement du hideux personnage, car le roi de Fougoumba est très puissant, presque l'égal de l'almamy.

Lundi 5. — Le roi fait mander Maly et Diafarou ; il regrette que je parte sans le voir et sans qu'il m'ait vu ; il voudrait que je vinsse lui dire adieu. Maly lui dit de ma part que cela ne m'est pas possible, que s'il veut me voir, il vienne sur la place de la mosquée où je vais passer. Et, en effet, je trouve là le vieux bonhomme. Je lui serre la main et le remercie en quelques mots de son

hospitalité et je pars ; il a fait prévenir au premier village, à 10 kilomètres, pour qu'on réunisse des porteurs.

Je laisse Sankarella sur ma droite et j'arrive, à 19 kilomètres, à Porédaka. Joli sentier, belle végétation, grands mampatas, jasmins de 3 mètres ; parfums délicieux, variés à l'infini ; oiseaux bleu ciel, gris perle, violet foncé ; troupe de singes.

Le pays est plus accidenté que la vallée de Kébali. La végétation est plus puissante et la faune plus riche que sur le plateau de Kahel. Les bambous sont rares. Les cases sont couvertes en branches et paille. — On voulait me faire passer par Sankarella ; mais, confiant dans la boussole, j'ai repoussé cette proposition. — Non loin de Fougoumba est une jolie crête de montagne avec des aiguilles de granit d'un bel effet.

Le chemin de fer, s'il s'en fait un, devra desservir le plateau de Kahel où habiteront les Européens et la région riche et habitée qui lui fait suite jusqu'à Timbo. Timbo est maintenant tout près, m'assure-t-on.

En approchant de Porédaka, je vois sortir de la ville une sorte de longue procession. C'est un roi qui part suivi de ses dignitaires, dont quelques-uns sont à cheval, armés de parasols et vêtus de diverses couleurs. Ce nombreux cortège qui brille au soleil fait vraiment bon effet.

Je suis bien logé ; on me dit qu'on me donnera tout ce qu'il me faut, qu'on sait ce qu'on a à faire. Après avoir mangé quelques oranges, je m'étends à mon aise dans une case nue, mais propre, heureux de me trouver à l'ombre. J'ai marché un peu tard ; toute ma personne à midi tient dans le cercle d'ombre de mon parasol. J'ai vu encore de petits tas de terre, avec des feux d'herbes

MONTAGNES AUX ENVIRONS DE FOUGOUMBA

sèches. Quand cet engrais est consumé, on le répand en égalisant le terrain.

Plusieurs noirs ici et ailleurs m'ont dit bonjour plus ou moins mal en anglais, quelques-uns en portugais, pas un en français. Ils ne paraissent pas connaître la différence des nationalités. Ils me disent qu'ils aiment mieux la France que les autres pays ; mais en attendant les seuls mots européens qu'ils savent sont anglais ; il est grandement temps que la France s'installe dans ce beau et bon passage qui lui livrera le Soudan immense, tout le Niger, etc., et qui les livrera parce que c'est une région habitable pour les blancs, chose rare de ce côté de l'Afrique.

Mardi 6. — Cette nuit mes trois thermomètres ont marqué 11 degrés. Cette bonne fraîcheur est bienfaisante. L'appétit en est aiguisé ; j'ai mangé un délicieux plat de mil à la papaye avec sauce d'arachides. C'est vraiment un mets délicieux ; depuis plusieurs jours mon estomac s'en trouve à merveille. On pourrait l'imiter avec du riz, de la courge et des noisettes. Il faut que le mil fasse bien le grain. Pour la sauce d'arachides, on fait légèrement torréfier l'amande ; on ôte la pellicule rouge ; on pile et l'on fait bouillir avec un peu d'eau. L'huile se dégage ; on ajoute un peu de farine ou des épinards, de l'oseille, etc., pour épaissir.

La papaye est une sorte de courge ou melon sucré jaune, allongé, assez mou, qui pousse en groupe au sommet de longs arbres lactescents. On la mange comme le melon, à la fourchette, ou comme des œufs, à la coque, à la cuiller, en ouvrant l'écorce par le bout. Le fruit du

mampata est également délicieux ; il a tantôt le parfum de la poire, tantôt celui de la pomme, cent parfums, en un mot, suivant le cru. Le sentier en est couvert, comme le sont aussi les forêts, de jolis fruits, ni bons ni mauvais, ressemblant à des cerises rouge-orange et dont la cosse ronde s'ouvre avec l'ongle et contient une petite prune jaune. L'arbre qui le produit est très gracieux ; ses feuilles ont la forme de celles de l'oranger, et ses branches souples s'arrondissent au-dessus du sentier et présentent leurs fruits pendant gracieusement au bout de longues tiges.

Je me suis longtemps reposé à l'ombre de la grande mosquée, où le cri des hirondelles me fait rêver de mon enfance, lorsque le soir j'entendais ces oiseaux se poursuivre joyeusement sous ma fenêtre sur le quai de la Saône.

Le terrain est toujours le même : oxyde de fer et quartz. J'ai cependant rencontré aujourd'hui plus d'argiles ferrugineuses. Je n'ai pas vu de granit.

Baromètre, 680^{mm} ; température, 27 degrés à midi. Route, E.-S.-E.

Le roi de Porédaka est Modhi Yanoussa ; il est absent.

Le roi de Missida Bouria, Tchernoussita-Ouria, est en voyage ; c'est lui que j'ai rencontré hier, sortant avec sa suite de Porédaka, il m'envoie de là bas son fils Ibrahim avec un esclave, porteur d'un quartier de bœuf, ce dont je le fais remercier.

La faim me donne des hallucinations. Pendant que j'étais là, dans la demi-obscurité de ma case, les yeux grands ouverts, pensant à tout et attendant avec impa-

tience que l'heure passât, j'ai tout à coup cru voir mon fils mourant se jeter dans mes bras et l'entendre me dire : « Papa, je n'ai pas voulu partir sans vous dire adieu. » Horrible vision !... peu faite pour donner du courage. Au même instant, un petit garçon poussant la porte entr'ouverte, m'apporta des oranges. C'était la première fois que je rencontrais cette généreuse confiance (les enfants, le plus souvent, fuient d'abord en criant), j'en ai eu le cœur serré. Il ne faut pas penser aux siens quand on est ainsi perdu, loin de tout, et le visage tourné vers l'inconnu lointain ! J'ai fait rappeler l'enfant et lui ai donné un beau collier de perles. Ce collier me valut bientôt d'autres oranges, mais ces offrandes intéressées n'eurent plus pour elles le bénéfice de la sombre coïncidence. J'ai eu mille peines à me délivrer d'un invincible frisson et à reprendre pleine possession de moi-même.

Tout le long du jour, c'a été un continuel défilé de bananes, d'oranges, de papayes, de kolahs, de cossam. Les uns vendent, les autres donnent. Le soir, viennent les femmes du roi. Maly allume un peu de paille. Je ne veux pas allumer de bougie, ces dames ne s'en iraient qu'après la bougie consumée, ce qui m'imposerait d'interminables visites ou me mettrait dans l'obligation d'éteindre, à la grande contrariété des visiteuses. Maly est un garçon pratique : « Comment, dit-il à l'une d'elles, tu n'apportes rien, tu crois que je vais te montrer gratis un si rare spectacle que la vue du magnifique homme blanc ? Allons, va chercher du cossam. » Et tous de rire, et les femmes vont chercher le prix demandé pour voir la bête curieuse.

Je suis tout grippé, pour avoir pris froid il y a trois ou quatre jours, je ne sais où. Je dîne d'un peu de cossam.

Mercredi 7. — On apporte encore bananes et oranges. Jusqu'à 9 heures, un brouillard épais m'empêche de rien voir ; il reste tout le jour suspendu en brume.

Passé à Doubbel, à 10 kilomètres, sans m'arrêter, Traversé trois marigots. Les gorges sont plus profondes ; elles ont 150 à 200 mètres. L'oxyde de fer se montre généralement. Je remarque quelques rares blocs de granit. Nous marchons E.-S.-E.

Quelques instants après, nous arrivons en face de Timbo.

Il est midi, à l'ombre d'un fourré, mon thermomètre indique 33°.

QUATRIÈME PARTIE

TIMBO. — LA COUR ET LA VILLE

I

Le missida de Timbo est bâti sur le versant nord d'un coteau de 500 mètres de long, montagne sacrée courant N.-E.

Les enclos, comme déjà dans les derniers villages, comprennent plusieurs cases. Chaque enclos a pour porte un petit pavillon en terre formant poterne, ombragé et percé de baies où l'on peut passer sans se baisser ; les chevaux y passent.

J'attends les retardataires, près et en vue de Timbo, sur le bord d'un marigot, à l'ombre. J'envoie le laid Diafarou prévenir l'almamy pour qu'il se prépare à venir me saluer; mais la religion, me dit-on, défend à ce haut personnage de sortir, si ce n'est pour aller à la guerre ou pour se rendre le vendredi à la mosquée.

Bientôt, je reçois une députation de dignitaires : le frère aîné du roi, président du grand Conseil, divers vieux, un fils du roi, etc., etc.

On me conduit à ma case, c'est presque une maison ; il y a là de la vraie obscurité, de bons murs en terre, épais de 50 centimètres et hauts de 3 mètres, un plafond

fait de grosses branches juxtaposées, plus le toit de chaume. Pas de fenêtres, bien entendu. Je respire à l'aise pour la première fois à l'abri du soleil.

Le fils du roi vient me saluer; il s'assied hors de la case, sous le chaume qui abrite une sorte de galerie. Il suppose que je vais me déranger pour aller lui serrer la main, je le salue de l'intérieur. Viennent les grands dignitaires, je les fais entrer. Le fils du roi se décide à se rapprocher pour me dire bonjour. Je donne l'ordre qu'on ne laisse pénétrer personne, qui ne se soit d'abord fait annoncer. Il importe d'inspirer le respect et même une certaine crainte, sinon l'almamy me prendra pour un pauvre diable, et je n'obtiendrai rien.

J'ai beau prendre les allures les plus écrasantes, il me semble que j'ai plutôt l'air d'un prisonnier que d'un plénipotentiaire chargé de mes propres pleins pouvoirs.

Deux vieillards se présentent; l'un, armé d'une zagaie, reste à quinze pas; il escorte l'autre, qui est le grand chef de tout (sans doute parce qu'il n'y a rien; tous d'ailleurs, sont grands chefs de quelque chose). Puis d'autres vieux arrivent successivement.

Le roi me fait dire qu'il ne peut venir, qu'il ne sort jamais, même pour les autres rois, etc. Je fais répondre que c'est bien, que je lui enverrai mes présents, que je le prie de les recevoir et que je n'irai pas le voir. A ce message, il renvoie des explications par son fils et son frère suivis d'une nombreuse escorte ; il me prie de ne pas insister. Je ne veux rien entendre. Je fais dresser ma tente à ma porte, le pavillon français flotte au sommet, et je place à l'entrée un superbe factionnaire

MA TENTE ET NOS CASES A TIMBO. — ORANGER ET PAPAYERS

tout noir, tout nu et bien armé. Cet appareil dispose favorablement les esprits.

Retour des envoyés du roi. Le roi, disent-ils, est très heureux de me recevoir dans ses États. Il a voulu montrer qu'il tenait à m'honorer autant qu'il est en son pouvoir, en envoyant ses plus hauts dignitaires au-devant de moi, s'il ne vient pas lui-même, c'est que la religion lui défend de sortir de son palais. Je n'insiste plus.

Après midi, Sa Majesté envoie un mouton, et plus tard du riz au beurre et du cossam.

Heure est prise pour l'audience publique de réception. Ce sera demain à 7 heures du matin.

J'ai dîné ce soir de notre bœuf de la veille et de mil à la sauce aux arachides. Il me faut disputer mes vivres à toute la tribu des cancrelats ronds ou carrés, aux araignées de toute forme, à des chauves-souris hideuses et aux rats indiscrets.

La vue de ces bêtes, plus ou moins timides, mais à coup sûr dégoûtantes, m'ôte l'appétit. Je change de chambre, car ma case a plusieurs compartiments; j'en compte jusqu'à trois, dont un plus obscur, sans fenêtre, ni autre ouverture qu'une porte intérieure, sert de refuge aux chauves-souris. Je choisis la chambre voisine, moins vermoulue, moins labourée par les rats ; à part les chauves-souris, qui vont et viennent, je n'y constate, pour ce soir, que la présence de deux araignées seulement. C'est un paradis; j'y dors à merveille.

Jeudi 8. — Hier, le temps s'est couvert. Un orage lointain a grondé vers le soir. Le baromètre a un peu

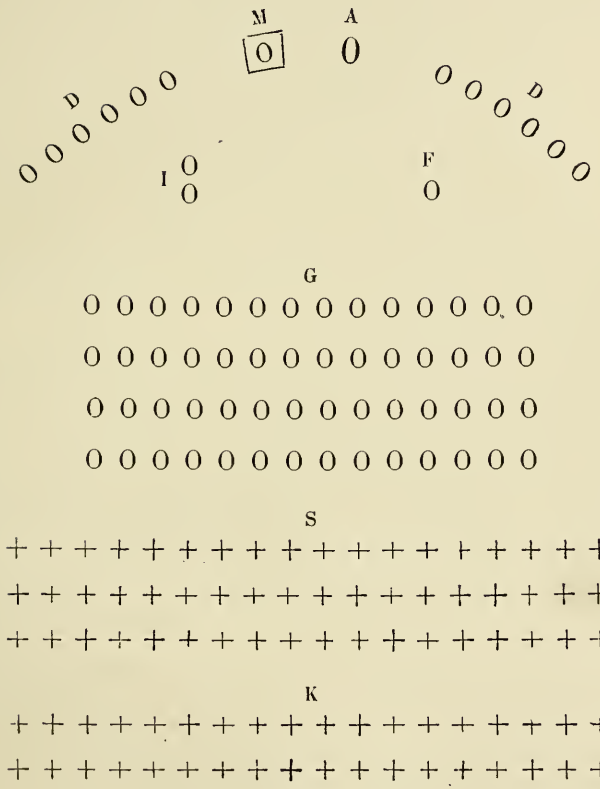
baissé. Ce matin, il est de nouveau à 690. Je m'habille. Le fils du roi vient, je ne le reçois pas ; il s'assied sous mon oranger. Puis un envoyé du roi vient avec une escorte me dire que le roi, entouré de toute sa cour, m'attend. Je prends mon thé chaud et quelques biscuits, non seulement sans me presser, mais avec une noble lenteur calculée. L'envoyé, impatient et inquiet, « m'assène », comme dirait Saint-Simon, des regards foudroyants. Nous partons enfin. Je laisse mes cases sous bonne garde et j'emmène seulement Maly et deux Yolofs. Toute la population est sur pied pour voir le grand chef blanc, l'hôte du roi.

L'habitation royale se compose de cases larges et propres réunies dans un vaste enclos où l'on pénètre par deux poternes toujours occupées par une garde sévère. Au milieu, une cour sablée, entourée d'une haute palissade en paille tressée, est la salle des grandes audiences. J'y arrive entre deux haies de jeunes et jolies esclaves dont les yeux brillent comme braise. C'est là que l'almamy m'attend, assis sur une vieille peau de lion qui n'a plus de poils. Je le salue. Il m'a fait apporter *une chaise!* Une vieille chaise, anglaise ou américaine, décrépite et ne tenant plus, mais une chaise enfin, la seule certainement du royaume. Je lui avais fait dire qu'il me fallait une chaise. Il est tout fier de son mobilier européen. Tous les seigneurs de quelque importance sont là à leur rang hiérarchique. Chacun sait que je viens parler chemin de fer, tous s'attendent à des merveilles.

Le plan ci-contre fera comprendre les préparatifs de ma réception.

AUDIENCE DU ROI DE TIMBO

LE 8 AVRIL 1880



M. Moi et ma chaise.
A. L'Almamy.
F. Son fils.
D. Frères et Ministres.

G. Grands dignitaires.
S. Seigneurs à la suite.
K. Les intimes du palais.
I. Interprètes et Introducteurs.

Je reste quelques minutes; c'est une courte audience officielle. Le roi demande à lire mon laissez-passer d'Agui-Bou. Son ministre spécial en reconnaît l'authenticité; je pars.

Je renvoie bientôt Maly prendre heure pour la remise des cadeaux, qui seront présentés par ce même Maly accompagné de Kauly et d'Omar-Bella, sans que j'y aille moi-même, bien entendu.

Le roi désire avoir ses présents à la nuit, afin de les dérober à la vue de ses sujets — touchante confiance!

Je lui donne un cheval tout harnaché: selle, bride, fontes d'un bon modèle de chez Walker; des armes, de l'ambre, de beaux tissus, etc.

Le fils du roi, chez lequel je m'arrête au sortir de l'audience royale, paraît satisfait de me recevoir chez lui. Il vient peu après passer une heure dans ma case avec divers seigneurs. Il croit son pays très grand. Je le détrompe et lui trace une carte à laquelle il s'intéresse.

La montagne sacrée, dont Timbo occupe la base, montre çà et là des assises de granit, le reste est boisé.

Les noirs vivent comme des chevaux à l'écurie, sans rien faire, sans penser à rien, causant des faits divers de la chronique locale, naturellement très restreinte. L'esclavage est immoral, c'est incontestable, en principe surtout; c'est une plaie honteuse, je ne cesse point de le penser, mais on se tromperait si l'on s'apitoyait, comme s'ils étaient de notre race, sur ces esclaves qui, au moral comme au physique, n'ont pas de sensations très supérieures à celles des animaux. L'esclave qui n'est pas trop maltraité oublie vite son état de misère.

FAC-SIMILÉ

DU LAISSEZ-PASSER D'AGUI-BOU

بسم الله الرحمن الرحيم الحمد لله حق حمده
والصلاة والسلام على خير خلقه اما بعد فهذه
الوثيقة لسبب هذا الضيف ضيف الامام ابراهيم
من الفا عاقب الى الامام ابراهيم سالنكم
يا كبراء فوت جلي ان توصله الى الامام
ابراهيم واني توصله الى بلد مود ابراهيم سر
وتوصله الى مسجد قطب توبى وتوصله الى مسجد
الذي يليه في بلد بنان لا يزال ينقله في مسجد الى
مسجد حتى توصله الى مسجد مود عبد الله بنه
وتوصله الى مسجد مود محمد دك وتوصله
الى مسجد بو بذرا وتوصله الى مسجد مود محمد
على نطل وتوصله الى مسجد جرن سعيد
كلدرا وتوصله الى مسجد مود محمد كلن دار
وتوصله الى مسجد مود سعد ومود ابراهيم
صغيرة وتوصله الى مسجد الفا احمد بل
كبيرة وتوصله الى مسجد الذي يليه في بلد الفا
احمد زروق كيبال وتوصله الى مسجد كبيرة

وتوصله الى مسجد الفا محمد فُكُنْبَا وتوصله
الى مسجد يليه لا يزال هكذا حتى توصله
الى مسجد الفا شيئت بُورِيَا وتوصله الى
مسجد الذي يليه وتوصله الى مسجد الامام
الاعظم والسلام

سَنْدِاغْ بَالْ الفا عاقب إمِنْ عُولِي
بِيِنْ والسلام

Il n'a pas de souci, il ne peut ou ne sait penser. Il est heureux dans le repos de son esprit endormi, et de même que le croyant attend tout d'Allah et fait fond sur son indolente et facile prière, de même l'esclave attend tout de son seigneur et maître.

L'almamy m'envoie sept sacs de riz en paille. Je donne un rang de perles à chaque porteur.

Le défilé des visiteurs va son train. J'ai reçu déjà divers seigneurs, puis la fille du roi, escortée d'un grand gaillard et de trois esclaves femelles. La princesse porte fièrement la tête. Ces gens, au reste, armés du droit de vie ou de mort, ont des airs assez royaux, habitués qu'ils sont à voir tout ramper autour d'eux. Ce serait charmant d'étudier tout ce monde avec un compagnon à côté de soi avec qui échanger ses impressions. Que d'observations, intéressantes, sérieuses ou bouffonnes on ferait ainsi à deux ! Que de causeries sans fin, pleines de suggestions philosophiques naîtraient du spectacle nouveau qu'offrent les choses et les hommes de ce curieux pays !

Maly, l'homme pratique, comptait évidemment puiser tout le long du chemin dans ma caisse et grossir notablement ses bénéfices en me faisant payer le double ce qu'il aurait acheté. Le vieux Diafarou avait de son côté fait le même calcul. La première fois, il y avait eu entre eux sur ce point une touchante et cordiale entente. Par malheur pour mes deux filous, j'ai constaté bien vite leur manège et, profond Machiavel, je me suis empressé de les brouiller, en accablant de ma confiance tantôt l'un, tantôt l'autre, au détriment de son associé. Ils se sont alors plaints l'un de l'autre, chacun

à son tour, et j'y ai gagné qu'ils ne m'ont plus volé, du moins de concert.

Il est deux heures; j'ai 28 degrés dans ma case. La sœur du roi vient me voir; elle est vieille et laide, bavarde et intelligente. Sa suivante agite avec conviction sa mamelle pelue en disant : « Almamy, almamy » pour m'indiquer que la princesse a sucé le même lait que le roi, qu'elle est la sœur du roi. Ce geste m'est connu; je l'ai déjà vu employer souvent pour exprimer l'idée de sœur ou de frère ou pour demander du tabac, le vieux sein dégonflé réduit à ses longues peaux ayant parfaitement l'air d'une blague à tabac vide. Ladite sœur de sang royal a les doigts de la main et du pied gauche rongés entièrement par je ne sais quel mal, et ne présentant plus que de hideux moignons.

Le chef des griots vient après la princesse aux doigts rongés épancher à son tour le flot bruyant de ses compliments flatteurs. Le roi envoie un deuxième mouton.

Devant les portes de mes cuisines, de jolis moineaux violets minuscules picorent le grain échappé aux vanneuses.

Resté seul, je fais la chasse aux grosses chauves-souris grises et blanches qui peuplent l'obscurité de ma demeure, et j'essaye, mais en vain, d'en prendre au moins une vivante.

Vendredi 9. — Nuit passable, en dépit des rats et des vampires, en dépit aussi d'une grippe rebelle et de transpirations incoercibles.

Vu le roi le matin. Il est plein de gaieté, vautré sur sa peau de lion, entouré de quelques vieux intimes. Il

me dit de demander tout ce que je voudrai, de dire *tout ce que j'ai dans mon cœur,* etc. Je ne demande qu'un laissez-passer, pour avoir une case où me reposer dans les villages que je traverserai. Je lui parle chemin de fer et lui expose les avantages qu'il retirerait d'une pareille voie de communication. Je demande une bande de terrain de 20 kilomètres de large, comme de Timbo à Missida-Bouria, des esclaves dans chaque village pour préparer la voie, et la protection du roi. Après ma visite, il en réfère à ses vieux amis, tous sont d'avis qu'il y a lieu d'être content. Tous les grands du royaume vont être avertis d'avoir à venir à Timbo conférer et donner leurs avis.

Le fils du roi vient me voir, il s'amuse comme un enfant de mon miroir, qu'il s'empresse d'aller montrer au roi. Celui-ci, en se voyant si laid, repousse le miroir avec un geste d'impatience. Mon manteau de caoutchouc l'étonne beaucoup. Il n'imagine pas comment on peut, avec la gomme de son pays, faire ces curieux vêtements.

Interminable défilé de marabouts, capitaines, chefs de village, etc. Une troupe joyeuse d'enfants, quelques vieilles, et enfin « le repos des yeux » la belle Fatoumata. Cette fille a des traits européens, de beaux yeux intelligents aux regards un peu sauvages, un corps superbe couleur de bronze, une belle stature, et avec cela un petit air modeste que je n'avais pas encore rencontré chez ces bêtes apprivoisées qu'on appelle des noirs. Je lui donne quelques perles inédites dans le pays. Ses grands yeux brillent de plaisir. Après elle, vient la non moins charmante Aminata, beauté d'un

genre différent, petite, mince, figure fine ; elle est mère, et porte son enfant attaché sur son dos.

Entrent ensuite deux vieilles femmes du roi, parées de quelques bijoux. Leurs lourdes boucles d'oreilles sont reliées par une courroie qui passe par le haut du front et sert à soutenir ce pesant ornement. Une grosse maman, non moins princesse que les précédentes, vient se joindre à celles-ci. Elle traîne avec elle un héritier à la mamelle, lequel, planté au milieu du cercle, ne tarde pas à y satisfaire le besoin naturel plus ou moins pressant que sollicite son ventre ballonné, puis la cascade se fait lac et le bambin étale joyeusement avec ses petites mains et rejette dans les jambes des gens assis qui l'entourent le liquide dont il vient d'inonder le sol de la case. Ce jeu, qui paraît lui plaire étonnamment, ne donne lieu d'ailleurs de la part de personne à aucun genre d'observation.

Le roi envoie son officier de bouche escortant une calebasse de lait. Une troupe de rieuses jeunes filles, plus nues que le serpent tentateur, apportent des oranges et se divertissent fort à se regarder dans le miroir. Quelques enfants s'arrêtent au seuil de la porte, ouvrant de grands yeux, des yeux magnifiques, par parenthèse.

On m'annonce que le village de Fougoumba, où je viens de passer, a été détruit à moitié par un incendie, y compris les cases que j'occupais.

Plus rien à écrire pour le moment, qu'à enregistrer la note de mon thermomètre : 28°, — temps couvert.

Et le défilé continue ! Quelle honnête corvée ! L'interprète introducteur sait maintenant par cœur ce qu'il doit dire à chacun.

Le roi a fait savoir à tous les notables, ou prétendus tels, qu'ils aient à venir me saluer. De là ce flot de vieux.

Voilà les fils de l'autre almamy, Amadou, et leur escorte. De temps en temps une troupe babillarde d'enfants curieux entre comme un rayon de soleil et s'arrête étonnée à la vue de cette figure qui n'est pas noire. Quelques-uns sont gentils; de tout petits viennent me serrer la main bien sérieusement, suivant la leçon qu'on leur a faite. Voilà deux jeunes filles assez bien cambrées; elles sont laides toutefois et c'est dommage de ne pas rencontrer sur d'aussi jolis bustes des têtes plus agréables. Je leur fais donner un peu de sucre. Kauli qui est fort amateur du beau sexe, — même quand le beau sexe a oublié d'être beau, — trouve ces jeunesses à son goût et les deux morceaux de sucre qu'il apporte sont énormes. Il est trop tard pour les réduire, et le gaillard compte bien là-dessus. L'effet de ce cadeau est irrésistible ; les yeux des deux aimables destinataires le disent éloquemment, tandis qu'elles se tiennent serrées, accroupies, au fond de la case. Je regrette moins mon sucre, en voyant un peu plus tard, attirées par la gourmandise, d'autres jeunes personnes qui ont un art sans pareil pour mettre tous leurs avantages en lumière. Une matrone se présente ornée de ses deux filles — sa plus belle parure, — l'une d'elle a sur les bras son petit enfant; l'autre n'en a pas, mais elle est à l'âge où l'on commence à penser à en avoir — et l'on voit qu'elle y pense,

C'est un pèlerinage ! Je fais dresser mon lit pour m'étendre un peu et j'y suis à peine allongé que se

précipite sur moi un vigoureux masseur, qui paraît me considérer comme sa propriété. Je l'éloigne à son grand étonnement. Aussitôt sept jeunes filles de quinze à seize ans, — c'est ici l'âge qui plaît aux yeux, — remplacent le masseur mâle, et commencent à me pétrir de la belle façon en m'affirmant que je m'en trouverai bien. Cette fois, l'envie de rire me gagne. Quel beau texte à sermon cependant et quelle belle occasion je laisse échapper de placer ici une ou deux tirades bien senties sur l'aimable naïveté des mœurs sauvages, comparée aux abominations de notre civilisation corrompue ! Je repousse d'un geste que je m'efforce de rendre froidement indifférent ces jolis médecins qui insistent, reculent, et avancent avec la gracieuse précision d'un corps de ballet, torses nus, jupons courts. Mais je résiste. Il n'y aurait véritablement pas place sur ma personne pour toutes ces petites mains agiles que le frétillement multiplie. Le vaillant et folâtre essaim abandonne enfin la partie, et, comme dans les contes moraux de M. Marmontel, la vertu triomphe sur toute la ligne.

Changement de tableau : arrivent à présent deux guerriers délégués par un chef retenu à la tête de ses troupes campées assez loin d'ici.

Un autre frère du roi emboîte le pas derrière eux, et encore un autre, qui a une opthalmie. Six filles du roi plus rieuses les unes que les autres viennent me demander des perles. Elles sont suivies d'un nouveau frère du roi . Ce personnage affecte de grands airs. Je le laisse à la porte. Cependant il voudrait bien voir le miroir. Je le lui fais prêter après qu'il s'est décidé à me saluer suffisamment.

La belle Fatoumata, avec de petites mines réservées, revient accompagnée de sa mère. Elle me donne un kolah ; c'est un tendre aveu. La mère me dit que sa fille m'aime (le cœur parle vite en Afrique !), et qu'elle voudrait bien être ma femme, afin de ne plus me quitter. Je suppose, à l'air timide et embarrassé de la belle statue, qu'elle rougit sous sa peau noire. Je lui dis que j'ai un trop long voyage à faire à pied pour l'emmener. Je lui fais donner quelques grains de verres encore plus inédits que les premiers.

Les enfants, ne voyant plus de vilains vieux autour de moi, sont entrés pendant ce temps. Quelle gaieté ! La mère de Fatoumata, qui, sans avoir l'air d'y penser, a fait valoir les charmes, tous les charmes, de sa fille, est sortie furieuse, sans répondre à mon *sadi* (adieu). Sa fille a pris un petit air résigné et m'a tendue une main glacée.

L'audience dure depuis 6 heures du matin, alors que je me levais, jusqu'à 5 heures 1/2 du soir sans désemparer. Enfin, à la nuit tombante, je condamne ma porte.

Reviennent alors le fils du roi, les frères du roi, etc. Je suis inflexible ; je ne reçois plus.

Des femmes insistent et forcent tout bonnement la consigne. Pour tenir tête à l'envahissement, je place, sous forme de rempart entre le public et moi, un volumineux bagage et du linge blanc. Dans l'obscurité, les femmes distinguent mal ; elles viennent tout auprès se mettre à genoux devant ce paquet, parler, faire force salamalecs, lui tendre la main avec persistance ; enfin, jugeant qu'il n'y a personne là-dessous, elles rient aux éclats et s'en vont.

Cette audience au paquet a terminé la journée. Je n'ai plus qu'à soigner ma grippe.

II

Samedi 10. — J'ai transpiré toute la nuit, et vais mieux ce matin. J'ai vu l'almamy à 5 heures 1/2. Il a réuni des guerriers qui vont rejoindre l'armée du côté où je vais moi-même. Le roi, qui les accompagne, dit qu'il reviendra après-demain. Je demande de nouveau à partir tout de suite ; il dit que ce serait une trop courte visite, qu'il tient à me revoir, que je lui plais et autres compliments que je me garde de prendre à la lettre. Je cède, naturellement, ayant besoin de lui, et lui n'ayant pas besoin de moi. Satisfait de ma condescendance, il entonne un concert de louanges à Allah et part. Cette manie de retenir le *toumaranké*[1] le plus longtemps possible est propre à tous les noirs, du plus humble sujet jusqu'au roi.

Sa sœur vient me demander un peu de viande ; il paraît que le cher frère n'alimente pas outre mesure les princesses du sang.

Je pardonne au roi de m'avoir fait lever si matin ; il m'a attendu trois quarts d'heure avec son assemblée de guerriers, pressés de partir. Son chambellan, qui était venu m'appeler, était furieux ; le roi et son

[1] Voyageur.

fils, au contraire, plus empressés que jamais. Drôles de guerriers que ces guerriers noirs, remplaçant par un air farouche l'attirail militaire qui leur manque ! Les uns ont des fusils à pierre, les autres des sabres de moins favorisés n'ont qu'un arc de bambou, et la plupart n'ont rien. C'est suffisant, la guerre consistant le plus souvent à aller crier et faire du tapage dans un bois, hors de la portée de l'ennemi, qui probablement en fait autant de son côté, après quoi chacun rentre vainqueur, sans morts ni blessés. Admirable système, bien plus ingénieux que le combat des Horaces et des Curiaces.

Longue visite du fils du roi. A 34 ans, ce prince est déjà l'heureux père de 30 enfants. Comme le roi Salomon, de biblique mémoire, les rois africains de nos jours utilisent leur supériorité. Louables effets de la sélection ! quelque ingénieuse civilisation viendra sans doute leur en révéler quelque jour l'inconvenance. Je lui donne cinquante centimes, mon savon et un verre grossissant. Ce magnifique cadeau devrait le dérider un peu, mais il est grognon, ce fils de potentat. Les grands sont si vite blasés ! En attendant, il se taille la barbe avec mes ciseaux devant mon miroir ; je pourrais même dire qu'il se rase, car il appuie si fortement les lames sur son gros vilain cuir, qu'il n'y aura plus, tout à l'heure, apparence de poil sur son auguste visage.

Suite des audiences ; c'est assez supportable aujourd'hui : cent visites à peine !

Mes gens se médicamentent avec du gogo, espèce de roseau que l'on pile dans l'eau. Cette limonade

d'un nouveau genre a le goût de poivre et purge sans donner de coliques.

Les Foulahs ont deux sortes de tabac, l'un moins fort, qu'ils fument, est semblable au tabac américain; l'autre, plus fort, est fait avec des feuilles courtes d'une plante appelée tankoro; ils le réduisent en poudre, dont ils s'emplissent la bouche.

On apporte, de la part du roi, du riz cuit et de la sauce aux arachides. Le temps, couvert depuis la matinée, faisait prévoir de la pluie, qui est arrivée en effet. Je m'attendais même, d'après l'aspect du ciel et les récits des voyageurs, a un orage comme on en a sous les tropiques, mais il n'en a rien été; la pluie est tombée avec une calme sans pareil.

Dimanche 11. — Fièvre toute la nuit, et encore trois heures d'accès ce matin. Anéantissement douloureux et complet. J'ai vu le moment où toute vie allait s'arrêter en moi ; je n'avais pas la force de tourner la tête sur mon oreiller.

Le fils du roi, venu plusieurs fois assez discrètement, m'a trouvé glacé la première fois, puis brûlant la deuxième fois, et enfin mieux à deux heures. Je lui ai dit le matin que, si je mourais, mes hommes avaient l'ordre de brûler mon corps et d'emporter ma cendre, et que je le priais de permettre l'opération ; il me l'a promis, et s'est intéressé à moi avec plus d'affection apparente que je n'en attendais. Je lui ai donné un fusil Lefaucheux, et des cartouches qu'il voulait acheter. Il est enchanté ; il dit, comme ce flagorneur d'Agui-Bou, qu'ils ont vu, lui et son

père, deux blancs, mais qui c'étaient de pauvres gens de France, tandis que moi je suis un grand chef. Je lui réciterai la fable *Le Renard et le Corbeau*, quand je serai en meilleur état.

La belle Fatoumata est venue plusieurs fois prendre de mes nouvelles ce matin. A 2 heures, je lui ai donné deux pièces de cinquante centimes neuves, qui lui ont causé un inexprimable ravissement.

La pluie a fait rentrer les insectes. Les chauves-souris font bonne chasse, et secouent leurs poux jaune d'or sur ma fiévreuse et misérable personne. Leur vol, silencieux d'ordinaire, est animé et bruyant; leurs ailes, en battant l'air dans l'étroit espace, rappellent le bruit de la voile vibrant au vent debout. J'ouvre mon parasol, et je m'enveloppe la tête de mon plaid. Je serais évidemment mieux chez moi. Les murailles sont tapissées d'araignées venimeuses!

Il semble que les noirs n'aient pas de vie dans le cerveau, pas d'association dans les idées. Ainsi je ne peux pas dire au prince : « Tu es plus mal logé que mes poules ». Il faut, pour être compris, que je dise: « J'ai des poules; j'ai une maison pour loger mes poules; la maison de mes poules est meilleure que la tienne. » De là, d'interminables palabres pour le projet de chemin de fer que je leur propose et dont ils sont très contents, disent-ils. Mais il faut qu'ils ruminent!

Grand événement! Je songeais à prendre demain matin une bonne dose d'ipéca; mais voilà qu'au moment de commencer ma nuit, arrive Maly tout tremblant. Le vieux Diafarou, furieux de n'avoir pas pu me dévaliser, a dit au roi que j'avais beaucoup

d'ambre, d'argent, de corail, etc., etc., mais que je le portais au roi de Dinguirray ; que Maly m'empêchait d'en donner au roi de Timbo, etc. Pour conclure, on est convenu qu'il fallait faire un grand trou, tuer Maly, et le mettre dedans ; on doit l'enlever cette nuit.

J'entends en effet qu'on s'informe de l'endroit où il couche. Je ferme les portes de ma case, si toutefois on peut appeler cela des portes, et je fais coucher Maly sous mon toit, je visite mes armes, il n'a qu'à dormir tranquille. Il se rassure, mais pas assez, à mon avis, pour un tirailleur sénégalais, qui a fait la guerre et qui a deux balafres, il est vrai qu'il a *vu le grand trou!* Peu après arrive un de ses fidèles, qui confirme à voix basse la nouvelle qu'on le cherche. Vient aussi un ami, homme du roi, gagné par ma police. Grand palabre : la peur rend bavard. Un bout de bougie collé sur une des pierres du foyer éclaire fantastiquement ces trois noirs, qui, accroupis sur leurs talons, se penchent pour se parler à voix basse, et tressaillent au moindre bruit. Les rats qui écoutent en grignotant dans un coin, les chauves-souris qui s'en mêlent en faisant vaciller la maigre flamme du lumignon et en projetant leurs ombres sinistres sur les murailles de terre noircies par la fumée, tout cela a un petit air de mélodrame qui me transporte un instant à la Porte-Saint-Martin ou à l'Ambigu. Au fond, j'ai fort envie de rire, mais le pauvre diable de Maly se croirait perdu.

Lundi 12. — Nuit calme. Un rat qui se balance sur

un débris de bagane brisée réveille en sursaut le malheureux condamné. J'ai beau dire que c'est un rat, et je le dis avec d'autant plus de conviction, que je connais ce tapage pour l'entendre toutes les nuits ; le bruit est fort, Maly s'inquiète, il allume la bougie et va voir; puis, rassuré, il éteint en répétant : « *C'est rat.* »

Au jour, les courages renaissent. Le gros prince Abdul-Ay vient de bonne heure avec cinq ou six seigneurs. Maly est présent. Je fais comparaître Diafarou, et m'adressant au prince par l'intermédiaire d'autres interprètes yolofs et foulahs, je conclus, dans un discours aussi concis que bien accentué, que Diafarou est un traître de la pire espèce, et Maly un bon serviteur (à vrai dire, c'est un gredin, mais je ne veux pas qu'on touche à mes gens). Diafarou, sûr du cœur de son prince, part d'un bruyant éclat de rire ; mais sa figure est inquiète, son vilain cou se gonfle.

Palabre entre les noirs. — Un des seigneurs qui paraît être de mon avis donne la réplique à Maly, qui fait un long récit des innombrables méfaits du traître Diafarou. Le prince, sérieux et digne comme un président de cour d'assises, fait le « résumé impartial » des débats, précise les faits articulés contre Diafarou et rend un arrêt fortement motivé qui pulvérise l'horrible Diafarou et restitue à Maly la confiance dont il a été un instant dépouillé. Assuérus, Aman, Mardoché ; il manque Esther et le bon Racine. Ceci me tranquillise et me promet quelque repos, car si l'on avait tué Maly, j'aurais été obligé de me fâcher.

L'audience levée, je prends mon ipéca avec force accompagnement d'eau tiède. Mais mon estomac, qui

jeûne depuis trente-cinq jours, demande ce qu'on lui veut (comme Quasimodo à la foule hurlante quand on va l'attacher sur la roue), et n'ayant rien à se reprocher, il n'avoue que les litres d'eau tiède.

Jeu des petits papiers : le prince Abdul-Ay, de son palais de paille, m'envoie un papier plié et replié, pour que j'en fasse autant, ce qui est facile. De mon côté, je lui en envoie un qu'il ne peut imiter. On ne s'amuse pas plus innocemment dans les pensionnats de jeunes filles.

Fête des estomacs : miel, cossam, biradam, arachides, mampatas, oranges. C'est égal, six mois sans salade, c'est dur!

La belle Fatoumata m'apporte deux kolahs. Je lui donne des petits gâteaux. J'espère que demain je serai tout à fait bien et que je partirai « *fabé diango* », c'est-à-dire *après-demain* mercredi.

Il ne faudrait pas croire que les effets volcaniques de l'ipéca ont interrompu les audiences ; au contraire, les soubresauts de mon estomac produisent une *great attraction* qui se traduit par le silence anxieux de la foule.

J'en ai pris mon parti depuis longtemps et me suis vite habitué à des façons d'agir qui me rappellent celles du duc de Vendôme en Italie (voir Saint-Simon) recevant le futur cardinal Albéroni. Les épisodes de mon débarquement à Piscis et les explications des jeunes filles sur la fabrication et l'usage de la ficelle qui leur sert de vêtement ont, dès le premier jour, achevé mon éducation ; mon expérience n'a plus à s'étonner de rien.

Je voulais acheter l'*Almagama*, vieux bouquin très curieux, en arabe, manuscrit, avec images symboliques de la vie de Mahomet. Ce livre sert à rendre les juge-

ments dans les querelles, les procès, les questions matrimoniales, etc. Mais le grand juge refuse de s'en défaire.

Le temps se remet à l'orage, la fièvre revient, je reste étendu, anéanti, dès une heure de l'après-midi.

Abdul-Ay n'a pas les manières d'un Européen, mais il a le respect du roi et de ses vieux frères, et le mépris du reste du genre humain; il est affable et bon prince avec les petits, et traite comme un bétail les seigneurs courtisans. Mille détails, qu'il serait trop long de citer, montrent que la conscience d'une supériorité innée, d'une autorité de droit divin puise une nouvelle force dans la basse flatterie et la servile adulation de la foule. Ce prince noir a vraiment très bien rendu son jugement entre Diafarou et Maly. Son petit discours, prononcé d'un ton ferme, plein d'autorité, à voix presque basse, très calme, a été net, précis, sans aucune hésitation ni parole inutile. Abdul-Ay est fils de l'almamy Omar, frère défunt du présent almamy. Il me dit que son père qui a reçu Lambert il y a vingt ans lui a fait de magnifiques présents après l'avoir très bien traité pendant tout son séjour; Omar était un grand roi intelligent et généreux tandis que Saury est avare.

D'autres visiteurs me viennent voir.

J'ai peu mangé avant-hier et j'ai fait diète complète hier et aujourd'hui. Si j'étais sur le chemin du retour, ces malaises d'allure grave m'inquièteraient moins.

Mardi 13. — La fièvre ne m'a quitté qu'assez tard dans la nuit ; il a plu beaucoup, et de violents coups de

tonnerre se sont succédé rapidement. Ce matin je me sens mieux; l'air est moins sec, moins dévorant, plus « lyonnais ». Je rêve à la jolie vallée d'Azergues, où j'ai passé mon enfance; aux ruines blanches du château de Chessy; aux vieux murs dentelés, dorés par le soleil, des ruines de Châtillon : souvenirs lointains et doux!

Entre le prince. Je lui dis que c'est la colère d'être retenu prisonnier qui me rend malade. Il me répond qu'il ne faut pas me tourmenter ainsi. Il mande et fait partir aussitôt un courrier pour dire à l'almamy de me laisser partir, qu'il n'y a plus rien à manger dans ma case. Puis il me dit que je serais bien mieux, s'il avait la mission de s'occuper de moi; qu'on m'a envoyé du riz en paille et que c'est très mal, attendu que je n'ai pas de femmes pour le piler; que j'ai dû donner des perles en échange, et que maintenant que les colliers sont partis, le riz mangé, je suis vraiment à plaindre. Je veux croire que tout cela est propos de nègre; mais ce prince parle avec intelligence, il n'est pas sans cervelle comme les autres noirs.

La belle Fatoumata avec une de ses amies vient voir le malade. Ce beau bronze Florentin repose mes yeux.

J'ai acheté des vivres : bananes, oranges, arachides et deux poulets, dont un pour une feuille de papier. Le vieux roi ne fait rien envoyer.

Il est de nouveau question du *grand trou*. L'horrible Diafarou a ameuté les vieux seigneurs qui n'ont pas eu de cadeaux. Ceux-ci ont tenu conseil, et décidé de retenir mes gens captifs, de tuer Maly, de prendre dans mes bagages ce qu'il leur conviendrait, et de me réexpédier vers Kakandy. C'est ingénieux.

Maly le balafré, qui d'ordinaire n'a pas l'air plus timide qu'un tigre, n'est pas rassuré. Le nouveau plan de l'ennemi lui paraît manquer de gaieté, surtout en ce qui le concerne; il m'assure qu'on ne me laissera pas aller à Dinguirray, parce qu'on est ici en guerre avec ce pays et qu'on ne veut pas que je porte au roi ennemi l'aide de ma présence. Il me répète cela sous toutes les formes, et prétend qu'il vaudrait mieux échanger ici toutes mes marchandises, retourner tout de suite à Kakandy, et de là écrire au roi de Dinguirray une lettre qu'il porterait, lui Maly; en sa qualité de noir, il passerait, dit-il, inaperçu. Quel fâcheux personnage! Je discute tout ce qu'il propose, mais je n'y vois rien qui me mène à Dinguirray, au contraire. Alors, pour conclure, je lui dis qu'il est inutile de tant parler; *il faut* que j'aille à Dinguirray, et, par la droite ou la gauche, j'irai. Vouloir c'est pouvoir. Rien ne facilite l'accomplissement d'un acte comme la volonté absolue de le faire. Je ne sais si je passerai, mais ma résolution me fera trouver le meilleur moyen pour passer.

En me levant, j'ai cru entendre un moineau, un vrai moineau du boulevard; me voilà ragaillardi. Quelle singulière machine que la machine humaine! un grain de poussière l'enraye, un souffle la met en mouvement. J'envoie chez le prince Abdul-Ay, il est au bain. Je m'y rends un peu plus tard et je le trouve entouré de quinze ou vingt courtisans, que je le prie d'éloigner. Il fait un signe à peine perceptible, et tout ce monde attentif se retire aussitôt à distance. Je lui explique que si je ne puis reconnaître le pays d'ici à Dinguirray et au Niger, à l'embouchure du Tankisso, le chemin de fer ne pourra

pas passer ici; qu'on le fera passer par le Sénégal, au grand détriment de Timbo, etc. Il me conseille, véritable eau bénite de cour, de dire tout cela à l'almamy en particulier; il m'aime beaucoup, et me donnera une garde jusqu'à Kakandy. Je lui ai fait quelques compliments; il a paru content et se montre favorable à mon projet; peut-être m'aidera-t-il.

Aujourd'hui, pas de soleil. Les gens du Foutah-Djallon craignent un peu le soleil; ils n'y sont pas habitués comme les Sénégalais, dont le pays est bien plus chaud.

Mercredi 14. — Nuit médiocre. Visite aux vieux frères de l'almamy. Visages refrognés, que j'ai eu la satisfaction de laisser gais, contents et mieux disposés. C'est très propre chez tous ces personnages. Je les ai trouvés tous occupés à lire le Koran dans de bons vieux manuscrits, bien reliés avec double et triple étui, comme des livres d'heures. J'espère bien rapporter un de ces livres, il fera très bon effet dans ma bibliothèque. Ces vieux bonshommes étaient entourés d'enfants joyeux et attentifs. Cela a l'air tout à fait patriarcal et respectable. L'un deux, assis sous un bel oranger, copiait sur une planchette des feuillets du Koran pour les faire ensuite lire aux enfants. Je l'ai félicité de s'occuper ainsi de la jeunesse; c'était le plus grognon, c'est maintenant le plus dévoué. Il m'a montré un très beau Koran avec enluminures, enfermé dans des étuis en cuir d'un excellent travail fait par les cordonniers du pays. Il m'a dit qu'il tâcherait de m'en trouver un areil.

Il est allé me chercher des kolahs. Pendant ce temps les enfants, qui sont partout espiègles, se sont mis à lire à qui mieux mieux pour me montrer leur savoir, et à jouer avec les lunettes du vieux, en le contrefaisant. Il me semblait assister par le trou de la serrure à une classe de nos écoles en l'absence du pion. Une ombre à ce gai tableau : un de ces enfants, fils de prince bien entendu, a derrière lui un petit esclave qui joue parfois avec eux tous, mais ne prend pas part à la leçon. Son petit maître lui ôte les pailles qu'il a dans ses cheveux crépus, et le fait maladroitement : l'enfant crie et s'agite ; il est aussitôt roué de coups, et l'opération continue le plus indifféremment du monde. Tous ces gamins, fils de princes de la cour, savent déjà que le genre humain est fait pour servir à leurs caprices.

D'autres vieux personnages que je vais voir sont absents, et je suis reçu par les femmes qui me font un joyeux accueil.

Rentré chez moi, je reçois la visite d'Abdul-Ay. L'homme envoyé hier à l'almamy m'apporte des nouvelles de celui-ci. L'almamy a commandé qu'on me donnât un bœuf et déclaré que dès son retour il me donnerait tout ce que je voudrais. J'entre dans une rage bien involontaire, et je laisse libre cours à ma fureur contre cet imbécile: il me loge et me nourrit tout comme il fait de mon cheval ; il ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il fait ; il est impossible de traiter avec lui ; je suis malade, et le deviendrai tout à fait dans cette case humide, etc., etc., et cent autres récriminations que Maly se garde bien de traduire, mais

dont le ton suffit à consterner le prince et ses quatre ou cinq suivants.

Après cette vigoureuse philippique je crois devoir, par contenance, plonger mon nez dans ma boîte à camphre. Le prince prend la parole à son tour : Il ne faut pas me mettre ainsi en colère, cela me fait mal ; il partage toute ma peine ; il va envoyer de nouveau dire à l'almamy qu'il faut que je parte. Quel sera le succès de ce message ? Je l'ignore.

III

En attendant je visite les curiosités (!) de la ville. L'énumération en est vite faite. Un rocher de granit émerge au milieu d'un sentier servant de rue. Son sommet est usé comme la pierre sainte de Notre-Dame-del-Pilar, à Saragosse. C'est là que Karamakou, le fondateur de Timbo, a débuté, c'est là qu'il a campé, c'est de là qu'il est parti en guerre. Un autre « monument » est une butte de 8 mètres de haut, qui a été élevée sous la direction de Lambert, me dit-on. Viennent ensuite quelques pierres consacrées autour du missida, puis le cimetière — fouillis inextricable de la plus luxuriante végétation.

J'ai pris dans ma promenade un échantillon de fer sortant d'un haut fourneau. Le puddlage se fait à la main sur l'enclume.

En rentrant, je rencontre un nègre albinos. Cet homme

a, de la tête aux pieds, la peau couleur vieil ivoire. C'est plus étrange qu'agréable à considérer.

Le bœuf annoncé m'est apporté tout dépecé. Distribution faite à tous les gens importants, suivant l'usage, il m'en reste pour deux jours. C'est assez ; le dernier morceau sera déjà trop « mûr » pour moi. L'almamy s'est ému de ma colère; il m'envoie trois officiers de sa maison pour me dire qu'il est désolé que son hôte soit mécontent, que je ne me tourmente plus, que je prenne patience seulement jusqu'à demain matin, qu'il m'enverra chercher, et que je pourrai continuer mon voyage.

Le dernier envoyé, un vieux seigneur qui a deux petites filles très gentilles, Siyha et Mariamo, arrive à cinq heures confirmer et renforcer les messages de la journée. Le roi, dit-il, tenait en ce moment un conseil de guerre: les uns veulent aller à gauche, les autres à droite; il a renvoyé tout le monde, et ne veut plus s'occuper de rien qu'il ne m'ait satisfait. *All right!* La nouvelle m'a comblé de joie, je n'ai plus ni fièvre, ni malaise; mes jambes faibles tremblent sous moi, mais la satisfaction que j'éprouve leur donnera des forces le moment venu.

Je prépare mes bagages, puis j'exhale encore un peu de colère contre les voleurs; ces petits accès secondaires sont des tonnerres magnétiques intérieurs, dont les décharges soulagent.

L'horrible Diafarou est furieux du morceau de bœuf qu'il a eu. Je le comprends, c'est Maly qui l'a servi; il a tous les nerfs de la bête. Diafarou a ameuté le village; il dit que le roi a envoyé le bœuf pour être

partagé entre tous les habitants, etc., etc. On vient me conter cela; le tapage arrive jusque sous mon oranger. Je m'en moque un peu, je partirai demain; qu'ils prennent le bœuf des cornes à la queue, cela m'est bien égal. Maly prétend avoir raison, il y tient et veut confondre le traître. Il va chercher l'officier de bouche, qui, au milieu de la foule, déclare que le bœuf a été partagé comme le roi l'a voulu (je comprends aussi ce zèle, le digne fonctionnaire s'est fait la meilleure part), que ledit bœuf n'était nullement pour les habitants. L'affreux Diafarou furieux disparait dans sa tanière.

Le vieux juge a trouvé un livre qu'il me donnera en échange d'une veste, qui lui plaît parmi mon bagage. Mais il veut un peu de bœuf. « Tout le bœuf, grand juge ! » Maly lui donne le cœur, il m'assure que c'est très bon ! Et le vieux part en courant à la recherche du livre, et cachant sa saignante lippée, comme un chien qui a dérobé un os. Maly essuie avec son pied nu le yatagan qui a découpé l'animal. Là debout, demi-nu, les franges de son turban noir flottant sur son front balafré, il est superbe ! Regnault en eût fait un tableau saisissant.

Un mendiant demande un peu de viande, je lui fais donner quatre côtelettes (un peu dépouillées, il est vrai); il y a longtemps qu'il n'en a eu autant, il s'attendrit et part en pleurant de joie.

Diafarou, pensif, est là tout seul assis sous l'oranger, son yatagan posé en travers sur ses genoux, le menton dans la paume de la main. Il ressemble ainsi à Guignol s'apitoyant sur ses infortunes. Il est véritablement comique.

Le soir il vient, escorté de l'officier gardien de mon palais et de l'officier de bouche de sa majesté, m'annoncer son départ : il retourne vers ses rois Alpha-Ibrahim et Agui-Bou ; l'almamy le lui a permis. Je lui fais un petit sermon. Les officiers disent que j'ai bien parlé ; j'écris une lettre à Boulam pour qu'on ne s'inquiète pas de moi.

Jeudi 15. — Nuit calme, mais toujours de la fièvre. Le prince vient à 6 heures 1/2; j'étais levé, j'avais pris ma quinine et déjeuné. Il viendra avec moi jusqu'auprès de l'almamy. Je lui confie ma lettre, qu'il fera parvenir, il me l'assure ; il la met dans son Koran, un beau bouquin dont la vue me fait frissonner d'aise et d'envie.

Le juge m'a apporté quelques feuilles manuscrites, attachées dans un lambeau de cuir par un fil d'écorce et s'est sauvé comme un voleur, en cachant, sous son boubou, la veste qu'il convoitait. Il doit être un peu juif. Je lui ai dit que son volume n'avait aucune valeur ; si je ne devais pas partir, je n'aurais pas fait l'échange.

Le prince Abdul-Ay est inquiet, me dit-on, de se trouver seul chef ici en l'absence du roi. Il dit qu'à la première contrariété je le tuerais, il a hâte de me conduire au roi. L'officier du palais, gardien de nos cabanes, est parti aussi ; il a laissé un esclave là, tout seul, dehors, sans vivres; le pauvre diable s'est brûlé il y a quelque temps, il a une plaie béante du genou à la cheville ; il fait cependant le travail des champs et ne songe même pas à se plaindre. Il ramasse pour se purger les racines de gogos que mes hommes ont

pilées et qu'ils ont ensuite jetées. Il va les faire resservir pour son usage, comme ferait un chien, et si simplement qu'on pourrait croire la chose toute naturelle. Je lui ai fait donner à manger tous les jours depuis que je suis ici, du moins tous les jours où j'ai eu moi-même à manger.

Le roi et son neveu Bakar-Bury, qui est aussi son général en chef, veulent faire la guerre du côté de Dinguirray, mais ils trouvent, paraît-il, les ennemis sur leurs gardes. Il s'agit de surprendre quelques villages, tuer les inutiles, emmener les femmes et les enfants en esclavage ; c'est la récolte. Abdul-Ay et son frère Mamadou-Paté, tous deux neveux du roi et frères de Bakar-Bury par leur père seulement, l'almamy Omar, ont, par jalousie, refusé leur concours à cette expédition.

Abdul-Ay est tout disposé à venir en France ; il dit qu'avec moi il n'aura pas peur qu'on ne le retienne captif.

Le repos forcé a guéri mon genou ; je m'étais heurté violemment en descendant dans un ravin au milieu des rochers, alors que je n'étais plus, heureusement, qu'à 50 kilomètres de Timbo.

Les chauves-souris me rappellent l'une des îles Borromée du lac Majeur, où elles sont entassées sous les voûtes d'une terrasse dont j'ai oublié le nom, et aussi les parois mouvantes de la grotte de la Balme et de tant d'autres grottes. C'est une odeur sulfurée immonde.

La belle Fatoumata est venue demander un peu de sucre pour sa mère.

Le roi ne m'a envoyé personne ; c'était prévu. Hier, quand son messager me voyait faire mes paquets, il insistait pour que j'attendisse l'homme annoncé — mais dont la venue était pour lui plus que douteuse, on le devinait du moins à l'expression de son visage, s'il ne le disait pas explicitement.

Il est 10 heures du matin ; les nuages disparaissent ; le thermomètre marque 26° à l'ombre. Timbo est entouré de jolis coteaux où roucoulent tout le jour des colombes azur et violet et mille oiseaux de toutes les couleurs, des noirs, des jaune-citron, des bleus et que sais-je. Un château serait merveilleusement situé dans ce coin délicieux quand le soleil est un peu voilé. Une bonne pluie est venue interrompre ma promenade. Je suis rentré assez mouillé pour être obligé de changer de vêtements. Ceux que je reprends sont chauds encore du soleil de tout à l'heure, et parfumés de l'odeur de la lessive indigène, une odeur de poudre à canon.

Les hirondelles me parlent de mon pays, et le grillon chante après l'ondée. Comme je me prends souvent à penser à mes bonnes soirées d'hiver, en France, avec chambre close, tapis, bon feu, aimable société ! Ici, l'air et le jour entrent par la porte, haute à peine d'un mètre ; l'air est humide, les bêtes pullulent, la société est absente, et de plus, je suis tenu dans une sorte de captivité qui me rend furieux.

J'ai, en rentrant, fait allumer un bon feu de sauvage au milieu de ma case, mais j'ai été bientôt aveuglé par la fumée et obligé de jeter les tisons dehors ; la fumée du moins a purgé l'air et chassé un instant les insectes et les vampires.

Dans la case cuisine, mes gens ont installé un grand trépied de branches, avec petit étage à claire-voie, pour faire sécher au-dessus du feu et fumer leur viande découpée en lanière.

Le roi me fait envoyer du riz et de la sauce aux arachides. Dix-huit ou vingt porteurs feraient bien mieux mon affaire.

Vendredi 16. — Le roi n'a toujours envoyé personne. Les femmes viennent les unes après les autres, puis les enfants et divers individus. L'usage du pays est, lorsqu'on entre dans une case, de dire d'interminables bonjours à l'adresse de chacun ; mais lorsqu'on se retire on dit simplement : je m'en vais (*mié foti*), sans saluer, même du regard, le maître de la maison.

Mes visiteurs disent que le roi enverra quelqu'un aujourd'hui et que je partirai demain. J'accueille cette nouvelle avec un sourire ironique.

J'ai décidé de faire partir Maly dans la nuit, avec M'Omart-Djean et Bosi ; il portera au roi de Dinguirray une lettre que je vais écrire et diverses explications verbales. Si le roi d'ici me retient et m'empêche d'aller plus loin, je n'en aurai pas moins ainsi une réponse du roi de Dinguirray.

Les vampires ont été agressifs : la pluie a multiplié les moustiques, et par suite animé la chasse. Je m'y habitue : Pélisson n'avait-il pas fini par aimer son araignée !

Je suis interrompu par une horrible vieille que me présente un chef. Je m'écrie : « Dieu, quelle horreur ! » en lui serrant la main, et je m'absorbe dans la rédaction

de cette note pour occuper mes yeux, distraire mon odorat et cacher mon envie de rire.

Je n'ai pas encore pensé à me comparer à Napoléon Ier à Sainte-Hélène. Il me faudra combler cette lacune, car enfin, depuis l'ouverture du canal de Suez, l'Afrique est une île dans l'Océan ; j'ai, pas bien loin de moi, des rochers ; le papayer, mon voisin, me tient lieu du saule classique ; le roi, qui me retient peut très suffisamment représenter l'Angleterre ; l'officier noir qui vient plusieurs fois par jour s'assurer que je ne m'agite pas ferait un Hudson Lowe très passable, et mon fidèle Maly est mon Bertrand. Oui, cela peut aller ainsi, et c'est flatteur ! mais, à vrai dire, ce n'est pas assez consolant.

Je pensais à embellir ma case pour occuper mes loisirs forcés. J'avais envie de construire une cheminée et d'établir une fenêtre. Mais il faut construire en terre, et avec la pluie rien ne sèche. Je vais faire le Robinson : j'ai acheté de la cire brute, je vais me livrer à l'intéressante opération de la fabrication de quelques bougies.

L'officier vient encore avec deux vieux chefs me dire que les porteurs arriveront ce soir, et que je pourrai partir demain. Je lui réponds que c'est la centième fois qu'on me répète la même chose de la part du roi, et que cela ne signifie rien. Il me dit bien simplement que c'est la manière de parler dans le Foutah.

Je demande des poésies ou chansons populaires au vieux juge qui se vente de bien écrire. Je n'ai rien pu tirer de ce bavard nigaud.

Je crois que le prince Abdul-Ay a imaginé de dire qu'il avait peur de ma colère, uniquement comme prétexte pour s'en aller avec ce qu'il m'a pris.

Un noir, que j'avais envoyé à l'almamy, revient en même temps qu'un yolof avec lequel j'avais pris des arrangements. Le roi a entendu parler de l'effervescence des imaginations ; il me fait dire que c'est le prince Abdul-Ay, faiseur de commérages émérite, qui a fait tout ce bruit avec Diafarou. Je vois qu'une touchante confiance réciproque existe entre les princes de la cour.

On me montre de petits arbres qui pourraient bien être des épinards!

Samedi 17. — Le fils de l'autre almamy, Amadou, avec son escorte est venu me saluer, et me dire que si son père était en fonctions, tout irait mieux et à ma satisfaction. — La belle Fatoumata et d'autres femmes, jeunes et vieilles, lui succèdent ; puis l'officier de garde ; puis un deuxième envoyé d'Amadou. A ce messager de rechange, j'allais donner ma carte pour son maître, mais, à un mot, je comprends qu'il se tient savamment en bons termes avec les deux rois, et je me renferme dans la banalité des bonjours d'usage.

Je fais préparer des épinards, de véritables épinards, qu'on appelle ici boroboro ; c'est une découverte agréable. Je ne sais quand finira ma captivité, le roi et les vieux veulent aller à gauche, Bakar-Bury veut aller à droite ; les palabres succèdent aux palabres. Je constate, qu'il y a tout près d'ici, sur le flanc du coteau, une source de très bonne eau. Cette autre découverte n'est pas moins importante.

États composant le royaume de Timbo :

Timbo, proprement dit ;

Labé ;

Keboust ;
Colléine ;
Tymbi-Toumi ;
Tymbi-Madina ;
Cohine ;
Colladé ;
Accolemadji ;
Maci ;
Plus, dix autres États tributaires.

Chaque province ou petit État peut, dit-on, fournir quatre mille soldats, soit quatre-vingt mille en tout. Je pense que c'est fort exagéré.

IV

J'en suis là de mes notes, quand on vient m'annoncer que les porteurs sont à deux pas d'ici. Je n'en crois pas mes oreilles ! Un collégien en vacance, un prisonnier délivré n'éprouvent pas plus de folle joie ! Je me précipite. En effet, les porteurs sont là. Ils sont dix, dix noirs superbes, bien laids, mais choisis vigoureux. Ce n'est pas assez, mais j'augmenterai les charges, je ferai porter des paquets à mes gardes et je sacrifierai un peu de bagage. Je fais entrer ces captifs pour bien les voir, les toucher, m'assurer qu'ils sont de chair et d'os. Mon examen les fait rire ; ils croient que je suis un peu fou.

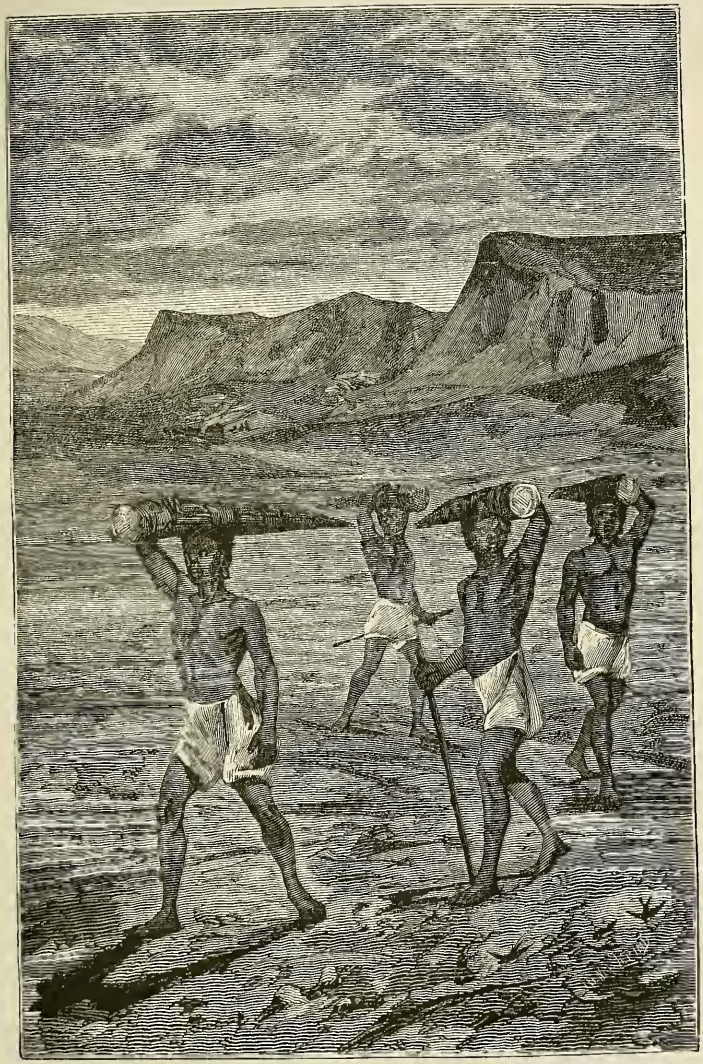
En un tour de main, tout est plié, emballé, mesuré, séparé par paquet et expédié. Il est une heure, j'attendrai que le soleil soit plus bas. Je sacrifie mon baril d'eau-de-vie et un baril de vin de Malaga. J'autorise

Kauly et Wakam à boire ces trente litres. Ces deux noirs ne sont musulmans que par accès. En présence d'un flacon d'eau-de-vie, ils oublient volontiers Allah et le Koran. Je les vois s'en aller derrière leur case avec les deux barils et une large casserole ; que va-t-il se passer?

A trois heures un quart, je pars à mon tour avec l'officier de garde Çanouçi, un guide et Maly. Kauly et Wakam me paraissent avoir un peu d'indécision dans la démarche. Je veux croire cependant qu'ils n'ont pas absorbé tout le précieux liquide à eux deux, et qu'ils auront invité quelques amis à leur tenir tête.

Thiasi a eu un fort accès de fièvre cette nuit. Il est très accablé et grelotte au soleil. Il part un peu d'avance. Je le fais accompagner et soutenir. Je ne tarde pas à le rejoindre et le trouve étendu sur le chemin, où il est tombé. Je relève le pauvre diable et le fais conduire dans un village voisin après l'avoir reconforté de quelques bonnes paroles. C'est un musulman fanatique ; il serait inutile de lui offrir un réconfortant de ma pharmacie qui pourrait contenir de l'alcool !

Je continue jusqu'à Conkobala, où est le roi. Je traverse Sokotoro, région occupée par les villages et terres des princes. Le sentier est très joli. Il franchit d'abord une colline de granit, prolongement de celle qui est derrière Timbo, puis descend vers le Baléo qu'on rencontre à une distance de 8 kilomètres. Cette rivière a 30 mètres de large ; elle est profonde et sans courant dans les intervalles des rapides. Les caïmans y abondent, comme aussi les hippopotames. Le Baléo se jette dans le Sénégal, dont il est une des sources. Nous suivons pendant 4 kilomètres la rive gauche, en allant au N.-E., et



PORTEURS DU ROI DE TIMBO

nous passons un gué de 40 mètres de largeur, avec de l'eau jusqu'au-dessus du genou, dans un courant de 2 mètres 50 à 3 mètres à la seconde. Kauli, mon porteur ordinaire, m'offre ses larges épaules pour passer l'eau. Il est un peu bien titubant pour franchir ce courant sur de grosses roches glissantes et inégales ; mais la vanité le soutient. J'ai remarqué que si l'orgueil est le faible des cerveaux supérieurs, la vanité accompagne surtout les avantages physiques chez les hommes comme chez les animaux.

Tout le pays est charmant comme eaux, accidents de terrain, végétation. Les premières pluies ont couvert la terre de verdure ; plus de sol nu, plus de branches sans feuilles.

Une troupe à cheval se montre ; elle escorte Mamadou-Paté, le neveu du roi, qui vient me saluer. C'est lui qui, à la mort de l'almamy Saury, prendra, par le droit du plus fort, le trône auquel il n'est pas appelé. Les électeurs voudraient en nommer un autre, mais Mamadou-Paté a pour lui la force !

Il est nuit, j'ai grand'faim et ne tiendrais guère à retarder mon dîner, si peu succulent qu'il doive être ; cependant je m'arrête un instant pour saluer ce futur monarque, dont le nom me semble en ce moment une insulte à ma faim. Assis tous deux sous un arbre, tandis que l'escorte se tient à distance, nous échangeons mille compliments. Il rentre chez lui à Sokotoro, et viendra me voir demain. Il monte un joli petit cheval.

En arrivant à Conkobala, distant de 20 kilomètres, je trouve des cases prêtes. Je distribue à mes porteurs

un peu de mon biscuit; j'en avais emporté dans mes bagages, il m'a servi tout le long de mon voyage — surtout moralement. Les noirs ne pensent qu'à manger et ne travaillent que pour manger. La présence de ce biscuit les rassurait. — Wakam prépare son riz à la viande fumée. J'écris *fumée* par euphémisme; la dite viande, cachée dans ma case, se révèle en effet par une odeur de faisandé qui m'oblige à la mettre dehors.

Dimanche 18. — Sarreboval est tout près d'ici. — Baromètre, 696. Temps couvert; peu de vent. Nuit fraîche. Ce matin, la température est à 27°. — Fautede bois sec, j'ai brûlé les bâtons qui me servent de couchette. Je n'ai pas eu besoin d'apporter, pour me tenir compagnie, mes rats et mes araignées de Timbo, la case que j'ai ici en est suffisamment pourvue! Les rats, d'ailleurs, sont d'une charmante familiarité; ils ne demandent qu'à jouer. Je suis envahi en outre par des nuées d'abeilles; elles sont dedans, dehors, partout; c'est agaçant. Je crois que ce gros criminel de roi m'a fait venir ici de peur que je ne m'échappe de Timbo en son absence. Je n'ai pas grand'chose à manger. Pas de poulets dans ce village; pas d'oranges, pas de lait. Je bois de l'eau pour tromper ma faim. Je n'ai pas même à discrétion la ressource des haricots sauvages, de nété. Quand on mange la jolie moelle jaune citron un peu sucrée et collante qui remplit la longue cosse du haricot en question, on crache à terre les grains intérieurs, lesquels sont gros comme de gros grains de café, et on les balaye à part. Lorsqu'on en a un tas suffisant, on les lave, on les torréfie légèrement, après

quoi on les lave de nouveau, ce qui rend l'eau noire, puis on les conserve en boules pour les manger à l'occasion. Cette espèce de pâte à une odeur de viande putréfiée; mais elle n'est pas mauvaise au goût, et on la dit très bonne pour la santé. Il convient de s'y habituer.

Les pluies vont commencer. Si j'avais six chassepots et autant de chasseurs de Vincennes, je partirais bien tranquillement, dussé-je faire porter ma tente par le roi en personne. Mais mes noirs ne savent lutter que contre le soleil; il me faut vivre de résignation, et ne pas trop m'exaspérer.

Le frère du roi vient me dire bonjour. Il me dit que maintenant la France et le Foutah-Djallon ne font pour moi qu'une seule et même patrie, que le roi fera tout ce que je voudrai, me donnera tout ce que je demanderai. Et j'ai entendu ces sornettes tous les jours ! Ces ineptes discours doivent me tenir lieu de vivres, et il me faut prendre un air de contentement intime, autrement ma colère les amuserait et révélerait mon impuissance. Ces messieurs seraient ravis de l'idée qu'ils réussissent si bien à ennuyer un toubab.

Le prince Abdul-Ay, dans le même temps que je lui faisait cadeau d'un lefaucheux qu'il voulait acheter, emportait mon miroir. Quand j'ai réclamé plus tard ledit miroir, le prince a joué la surprise. Sa femme, a-t-il répondu avec un merveilleux naturel, l'avait peut-être gardé; il allait l'envoyer chercher immédiatement; bien plus, il allait le reprendre lui-même. Il sortit en effet, ne revint pas, et mon miroir n'a plus reparu. Tout est duplicité, chez ces gens-là. Je pense que si Diafarou m'a laissé souvent souffrir de la faim, c'est que son

maître lui avait donné l'ordre de dépenser le moins possible en voyage.

Soleil d'abord, puis temps couvert et enfin pluie. Dîné de riz bouilli à l'eau. Une fois, deux fois, passe encore, mais quand le jeûne dure depuis 45 jours, les forces diminuent. Le roi m'a envoyé des oranges non encore mûres; elles sont rares dans le village, je les accueille donc avec joie, et les mange de même, mais cela ne soutient guère.

La question des billets de logement se règle ici de la façon la plus simple : le roi fait dire à l'un de ses fidèles sujets d'avoir à abandonner ses cases, et il y loge le voyageur ou lui-même. Le fidèle sujet n'a qu'à obéir sans réplique. Il est autorisé à vivre où il voudra pendant ce temps et à venir discrètement et aussi rarement que possible prendre chez lui ce dont il peut avoir besoin.

Bakar-Bury est partisan du chemin de fer. Mes explications ont eu le don de le convaincre.

Lundi 19. — Pluie toute la nuit. Un torrent d'eau a envahi une cuisine. Trois de mes hommes, chassés par cette inondation, se réfugient sous l'auvent de mon chaume; je les recueille à l'intérieur. Heureux mortels! ils entrent tous nus, ou couverts de cotonnade mouillée; l'eau ruisselle sur leurs corps noirs, et les voilà qui, sans se préoccuper autrement, étendent à terre un sac vide et dorment profondément tout le reste de la nuit. Pas une douleur, pas seulement un rhume! J'aurais déjà fait dix fois le tour de la terre avec une santé pareille.

Le matin, beau soleil. Je serais en parfaite santé, n'était que ma faim persistante commence à m'agacer.

Hier le roi a dit à Maly qu'il ne me laisserait pas aller chez le roi de Dinguirray, parce qu'il était en guerre avec lui. Je renvoie Maly avec de nouvelles recommandations et explications pour obtenir, malgré tout, la liberté de passer.

Heureux de trouver un peu de lait et quelques oranges! En outre, Bakar Bury envoie trois poulets. Voilà qui remontera les forces pour quelques jours.

Température 27 degrés dans ma case, dehors il fait plus *frais*.

Maly a fidèlement récité au roi tout mon message, non sans y ajouter quelques paroles bien senties de son cru. Le roi a répondu comme toujours qu'il savait que le mauvais temps me rendait malade, que je n'avais rien à manger, qu'il allait me donner tout ce que je voudrais et me faire partir tout de suite. Rendez-vous est même pris à 3 heures et demie pour nous entendre... Et c'est comme cela depuis le commencement et je ne pars pas davantage !

Visite des vieux du roi, je leur réexplique le chemin de fer et les avantages qu'ils en retireront. Ils sont très séduits par cette idée ; ils le disent du moins et cela paraît vraisemblable. Mais ils sont si bornés ! Ce n'est pas qu'ils soient absolument stupides, mais ils sont accoutumés à ne mouvoir leur esprit que dans un cercle très étroit, et toujours le même. Ils ont l'air fort étonné que je demande une bande de terrain de vingt kilomètres de large.

Vu le roi à 4 heures. Il me berne de la belle façon,

me donnant tantôt un prétexte, tantôt un autre. J'ai beau réfuter tous ses dires, il n'en continue pas moins à mentir effrontément. Tout son désir est de me garder prisonnier. Il me donne un mouton, et me promet des livres du pays, manuscrits et bien reliés. Quant à aller du côté de Dinguirray, il n'y faut pas songer. Tous les villages des environs sont pleins de ses soldats. — J'étais assis à côté de lui sur un tabouret bas, seul meuble de l'endroit. Il était, lui, accroupi, les jambes croisées sur sa peau de lion. Il m'a exaspéré par sa fausseté. Mes mains touchaient le sol, et en se crispant de rage elles se sont trouvées armées, sans que j'en eusse presque conscience, des pierres qui couvraient la terre. J'allais faire quelque sottise. Maly m'a regardé d'un air suppliant, il se voyait déjà mort. J'ai cédé en jetant mes pierres avec violence aux pieds du roi, puis j'ai emmené Maly en lui disant: « Viens, nous n'avons rien à faire ici. » J'ai voulu cependant, reprenant mon sang-froid, dire adieu au vieux fourbe. Mais quand je lui ai tendu la main, le personnage a retiré la sienne. Oh! alors la colère m'a pris pour tout de bon et je me suis avancé sur lui d'un air si parfaitement furieux et les yeux si flamboyants qu'à son tour il a cédé et m'a tendu sa vilaine patte. Les vieux de son entourage ont ricané ; mais ce ricanement a déplu au monarque qui, nouveau Jupiter, a foudroyé du regard ces courtisans mal inspirés :

Annuit et totum nutu tremeficit Olympum.

Mardi 20. — Nuit passable. Pluie. Transpiration

ruisselante. Araignées variées, brrrr ! Souris et rats insolents : ce qui me donne l'occasion de penser à la belle Parizina, que le tyran Malatesta avait fait enfermer dans un souterrain du château de Ferrare, et où les eaux, pendant une inondation, l'ont noyée en même temps que les rats réfugiés sur sa personne.

Je vais faire offrir ma montre à ce vieux tigre aux ongles verts pour qu'il me laisse aller jusqu'au Djoliba. C'est tout ce qui me reste en apparence. Qui sait combien de temps va durer le caprice de cette brute noire? Il prétend être en guerre. Un certain nombre des hommes qu'il a appelés des provinces voisines ont jugé meilleur de ne pas trop se presser. Demain sera mon quinzième jour passé ici. Si je puis reconnaître le chemin jusqu'au bout, je me consolerai de tout ; mais s'il me faut partir sans avoir parcouru les quelques kilomètres de la fin, j'en serai contrarié malgré que d'ici je puisse avoir des renseignements exacts.

Kauly continue à me voler sans bruit, j'ai modifié mon bagage pour calmer son entrain.

J'ai mangé dix douzaines d'oranges depuis 24 heures. Très rafraîchissant, mais c'est étonnant comme cela nourrit peu !

Mercredi 21. — « Encore un jour qui luit ! » Je ne serai pas, hélas, troublé comme Faust, par des chants de jeunes filles. J'ai mal dormi ; les araignées et les rats se sont livrés à une foule d'exercices gymnastiques ; le vent a enfoncé avec fracas la racine de bentenier qui me sert de porte. Temps frais. Le soleil paraît être de belle humeur.

Je n'aurais plus, d'après ce qu'on me dit, qu'une centaine de kilomètres à faire pour atteindre le grand fleuve. Je voudrais passer malgré l'homme aux ongles verts ; mais Maly m'assure qu'il nous ferait tous assassiner. Il vaut mieux remettre à plus tard ce dénouement vulgaire. Ce vieux singe à figure de portière ridée, aux lèvres jaunes, baveuses, ne me laissera pas passer, je finis par le croire. J'irai par Saint-Louis et le Sénégal, mais c'est trois fois plus long, et quatre fois plus malsain, sans compter que la route est six fois plus dangereuse au milieu des tribus pillardes qui l'occupent. J'ai des porteurs de par-là, ils m'engagent à ne pas y aller.

Vu divers chefs. Ces guerriers peuhls sont paresseux et voleurs ; jamais ils ne disent une parole de vérité, et on ne peut les croire en rien.

Le roi répète à satiété que nous sommes très bons amis... Son petit fils, Modhi Madhiou, garçon de vingt ans, intelligent, est très favorable à mes intérêts. Il a dit à son grand-père : « Vous êtes vieux, et ne voulez pas changer vos habitudes, mais nous sommes jeunes et nous voulons aller en chemin de fer. » Je lui débite tous mes vieux arguments et d'autres encore inédits, il pressera son grand père, mais il me recommande bien gentiment d'être patient, de ne pas me mettre en colère comme la dernière fois. Les vieux conseillers à lunettes ont été, affirme-t-il, contents de ma fureur, qui donne raison à l'opposition qu'ils me font. Il m'engage à aller de temps en temps causer tranquillement avec son grand-père. Je m'en garderai bien, je finirais par l'étrangler ce vieux donneur d'eau bénite dont les beaux discours se contredisent à chaque mot. Je remercie le

jeune prince et l'encourage dans ses intelligentes dispositions.

Le gros Abdul-Ay avec sa suite vient me revoir. Je vois bien que c'est un homme inutile, je le reçois avec peu d'empressement. Peu après se présente Bakar-Bury, aussi avec sa suite. Il a une bonne figure ce Bakar ; c'est un homme de trent-cinq ans qui paraît mieux doué que les autres. Il se montre favorable à mes projets. Je lui explique longuement toutes choses. Il est influent, dit-on. C'est le général en chef de l'almamy. Il essayera de nouveau de décider le roi à me laisser passer.

D'autres seigneurs sans importance viennent encore. Abdul-Ay dit qu'il a demandé à me loger chez lui où je serais mieux, mais que le roi n'a pas voulu.

Ces Foulahs se figurent que leurs montagnes sont imprenables, et que personne ne pourra jamais pénétrer en armes dans leurs pays. Or, ils n'ont que de jolies collines peu élevées, faciles à parcourir en tous sens et des falaises ouvertes par milles passages.

Rien de curieux comme l'ablution mimée de ces musulmans à l'heure du salam. Ils se frottent les mains, les bras jusqu'aux coudes, la figure, la barbiche, le cou, les oreilles, tout comme s'ils étaient à la fontaine. D'eau pas une goutte, mais les gestes sont d'une exactitude si parfaite qu'on croit la voir ruisseler tout le temps. Ils sont persuadés qu'Allah les regarde du haut de son paradis.

Ma deuxième quinzaine de prison va commencer ; je crains bien de l'entamer fortement. Et il faut que je sois calme ! Encore si j'avais des nouvelles, de bonnes nouvelles d'Europe !

Je reçois la visite du roi de Colléine dont je dois traverser la province en allant à Dinguirray. Je lui parle du chemin de fer. Tous ces potentats se déclarent enchantés de mes propositions. Mêmes chansons, mêmes refrains, et je reste inutile prisonnier de ces

ARAIGNÉE DE CONKOBALA

animaux, dans une cabane malsaine où les araignées, les rats et la puanteur m'empêchent de dormir. Il est vrai que pour eux ce sont des choses qui ne les incommodent guère et dont leur grossière nature n'a pas même conscience.

Le soleil me tient enfermé tout le jour. Je me promène chaque soir pendant trois heures dans un espace grand comme la main. Ces noirs me trouvent le plus heureux des hommes : nourri et rien à faire !

Jeudi 22. — Réveillé désagréablement par une araignée en promenade et probablement en chasse. Horreur ! Ce jour m'apportera-t-il la liberté, ou au moins un peu d'espoir ? Les noirs ont dansé une partie de la nuit sous un arbre voisin, autour d'un grand feu. Ils ont des chants rythmés parfois assez jolis, mais très monotones.

Midi, 28 degrés ; soleil un peu couvert. Baromètre 696.

On dit que la guerre est terminée, que les gens de Dinguirray ont ravagé quelques villages qui ont demandé grâce, etc. Mais il est difficile de connaître la vérité. Le roi me fait savoir qu'il fait chercher de l'or neuf, des peaux de tigres, de l'ivoire ; il me laissera partir dès qu'il pourra me faire un cadeau convenable. Paroles en l'air qui ne signifient rien. A ma dernière visite, il me disait qu'il n'attendait plus que quelques vieux retardataires des provinces éloignées, qu'il avait mandés en toute hâte ; car il ne saurait rien décider sans avoir pris l'avis de tous les principaux rois et chefs. Il veut savoir ce qu'ils penseront du chemin de fer. J'ai répondu que s'il en était ainsi je n'avais plus rien à attendre ; que puisque je ne pouvais aller jusqu'au Djoliba, il fallait renoncer au chemin de fer ; et que je demandais à partir pour Kakandy. Alors il dit qu'il n'attendait plus que le livre que j'avais désiré avoir, lequel serait bientôt terminé, etc.

Il a les meilleures intentions du monde, dit-on. Que serait-ce donc s'il en avait de mauvaises ?

Je suis allé voir Bakar-Bury chez lui, à quelques kilomètres d'ici ; il n'est pas autrement logé que moi. J'ai vu.

en passant, de petits hauts fourneaux ; le minerai m'a paru maigre, les scories riches.

Le roi n'est pas content : il demande des lunettes, je n'en ai pas ; il se plaint que je lui refuse la première chose qu'il demande. On n'est pas stupide à ce point. J'ai, dès mon arrivée, comblé de présents le vieil Harpagon. Il devrait s'en souvenir ; mais ils sont tous de même. Les magasins du Louvre ne suffiraient pas à contenir tout ce qu'ils m'ont demandé. Quant à me faire à moi quelques cadeaux, jamais ils n'y ont songé.

Autre ineptie : l'intelligent souverain a trouvé dans sa cervelle que si je vends ma tente, c'est que je ne suis pas venu pour construire un chemin de fer ! D'autre part il ne veut pas que je la donne à d'autres qu'à lui.

Ces gens sont en guenilles, quand il leur serait facile de tout avoir. Mais leur caractère faux et soupçonneux empêche toute transaction. Dites : « oui », ils croient immédiatement que cela veut dire « non ».

Les femmes ont encore dansé toute la nuit. C'est tout à fait à l'instar de Paris. Le bal commence à dix heures du soir. La pluie survenue ne l'a pas interrompu. Il a fallu que l'averse changeât le sol en une boue gluante pour mettre fin à ce divertissement. Les femmes sont folles de la danse.

V

Vendredi 23. — Pas de liberté à l'horizon, mais la pluie, l'hivernage, la fièvre, etc., et il faudrait que j'allasse de belle humeur causer avec ce fâcheux person-

nage dont le mauvais vouloir et les égoïstes calculs me retiennent ici!

Triste vie, suprême impatience, et rien à manger ! Ce n'est pas cependant qu'il n'y ait de bonnes âmes par-ci par-là. Un bon vieux m'a invité à m'asseoir sous son oranger et m'a donné un sac d'oranges. Quant au roi, qui devait m'envoyer du riz, il s'est abstenu. Je n'ai, jusqu'à présent, rien vu paraître, et l'on ne peut rien acheter. Le roi absorbe tout ce que l'endroit produit.

Ces Peuhls sont vraiment mauvais, menteurs, avares; ils n'ont en eux aucun sentiment élevé. Les vieux conseillers disent au roi de me garder tout l'hivernage, etc. Chacun émet un avis différent pour jouer de ma personne.

On fait courir le bruit que les Portugais ont emprisonné un officier d'Agui-Bou à Boulam. De là grande colère.

J'ai rencontré hier un guerrier, la canne à la main, suivi de sa femme qui portait sur la tête une vieille selle et une calebasse. Le guerrier faisait ainsi porter sa selle au roi, qui la donnera à réparer au cordonnier. Les cordonniers font les chaussures, les harnais et les reliures.

Les soldats sont bons tireurs, me dit-on; ils se cachent dans les broussailles et tirent à coup sûr; ils perdent le moins de balles possible.

Le gros prince Abdul-Ay, qui m'a extorqué un fusil et divers objets : savons, brosses, miroirs, etc., et qui m'a fait mille cajoleries, ne m'a pas donné un fil en retour ; il est vrai qu'il m'a *promis* un poulet !

Bakar-Bury est mieux élevé ; il ne m'a encore rien demandé directement, et il me fait remettre cinq douzai-

nes de belles oranges, sachant que j'en cherchais vainement; il a envoyé son griot, suivi d'un sofa porteur d'une bagane, les chercher dans un village voisin, avec mission de me les apporter.

J'expédie aussitôt Maly à Bakar-Bury pour le remercier et lui dire que j'ai à sa disposition le fusil qu'il désire; que lui seul m'a fait un cadeau sans rien demander. Je lui fais offrir ce qu'il voudra, s'il obtient que je puisse partir tout de suite pour le Djoliba.

C'est lui qui, de son bras jeune et vigoureux, protège le vieux roi contre les intrigants qui voudraient sa place. Mamadou-Paté ferait bientôt assassiner le vieil almamy pour s'emparer du pouvoir, s'il ne craignait Bakar-Bury, dont la puissance et l'intelligence égalent les siennes.

Bakar-Bury est très content du fusil ; il va parler au roi et faire tout ce qu'il pourra pour que je puisse continuer mon voyage. S'il dit vrai, je partirai bientôt ; mais ces Peuhls sont si menteurs sous leur masque de franchise !

Le roi a envoyé ce soir un peu de riz bouilli et de la sauce aux arachides. Il trouve naturel que je sois resté trente-six heures sans vivres, et encore si Maly, aussi menteur que les autres, n'avait dit trois jours au lieu d'un jour et demi, je n'aurais pas eu même l'ombre d'une ration.

Je voudrais bien laisser mes bagages et m'échapper par la frontière, — avec mes hommes, bien entendu, car sans moi ils seraient pris et vendus comme esclaves. Mais il paraît que c'est loin, on me parle de cent kilomètres ! Des noirs passeraient très bien inaperçus ;

mais un blanc ! ce n'est pas possible. Je vais attendre le résultat du plaidoyer de Bakar-Bury, ensuite j'aviserai. Si j'étais seul au monde, je serais bien tranquille, mais mon absence prolongée inquiétera les miens s'ils sont sans nouvelles, et cette pensée m'accable.

Samedi 24. — Envoyé dès le matin Maly porter des cartouches à Bakar-Bury. Le prince a encore promis qu'il viendrait dès aujourd'hui presser le roi.

Je vis de quinine.

La belle Fatoumata s'est consolée de mon refus dans les bras d'un homme de ma suite, lequel est retourné à Timbo faire sa demande, et a ramené ce matin sa chère moitié, ou du moins sa fiancée. La belle Fatoumata en est à son deuxième mari, elle a rompu avec le premier dont il lui reste un petit garçon. Ma caravane est ainsi renforcée d'une jolie femme.

Ma reclusion me fait tourner au conspirateur. Je pense qu'il serait peut-être possible de s'entendre avec Bakar-Bury pour le faire nommer roi. Il suffirait d'indemniser les envieux par quelques cadeaux, de rosser les mécontents et de fusiller quelques personnages influents. Ce coup d'état me paraît facile à faire.

Pas déjeuné; estomac misérable; temps couvert; tonnerre. Je préfère la pluie à ce soleil empoisonné, qui me fait faire cependant de bien intéressantes observations sur les fluides vitaux. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment : Je dispose mon bagage en prévision d'une fuite ! Je laisserai mes sacs de cuir, ma tente, ma couchette et mes caisses. Je n'emporterai que mon argent, de l'ambre et du corail, le tout divisé

en très petits paquets sur chaque homme. En Suisse, j'aurais fait d'une traite les cent kilomètres qui me séparent de la frontière ; mais ici où, malade, exténué par le jeûne, je ne puis m'exposer sans danger au plein soleil, je ne pourrais pas les faire sans m'arrêter plusieurs fois.

En route cependant la vie est meilleure ; un beau paysage, un arbre, un torrent, quelques poétiques voix de la nature me font oublier toute fatigue. Quelle différence avec cette horrible existence de prisonnier que je mène dans cette cellule de terre, où je suis allongé à plat, en compagnie de rats et d'araignées, n'ayant de jour que par l'étroite ouverture qui me sert de fenêtre et de porte, et que je ne puis franchir que courbé en deux tant elle est basse. Et puis, surcroît d'ennui, il me faut penser sans cesse à faire vivre mes hommes qui attendent tout de moi comme des bêtes. Cette vie sauvage, d'une amère monotonie, est faite pour briser tous les ressorts de l'âme. Je n'ai pas encore souhaité cependant de revenir sur mes pas, et je ne crois pas qu'il soit proche le moment où je renoncerai à aller en avant. Le but visé dès l'abord, ce but qu'à tout prix il faut atteindre, voilà le vrai stimulant, voilà la pensée qui soutient, voilà l'infaillible remède aux défaillances passagères. L'espérance, une volonté tenace et le plaisir de vaincre les obstacles, tout cela me porte en avant, mais sans m'épargner aucune des angoisses d'une imagination désœuvrée !

L'incertitude est le pire mal ; suis-je ici pour un jour, pour un mois, pour un an ? Lambert a été retenu six semaines, et Mage plus d'un an. Stanley a dû passer

trois mois chez Mtesa. J'espère bien réduire à moins que cela mon temps de service à la cour de ce noir facétieux qui me garde si précieusement. — Trève de réflexions tristes. Aussi bien voici qu'on m'apporte le riz demandé. Il y en a trop, à mon avis; ce n'est pas le signe d'un départ prochain.

Ce serait vraiment une bonne page de notre histoire, si la France, dominant ces inutiles Peuhls, faisait un chemin de fer dans ce beau pays jusqu'au Niger, à l'embouchure du Tankisso, pour aller de là par bateaux à vapeur jusqu'à Tombouctou et Sakatou, d'où un deuxième chemin de fer nous livrerait les riches régions de l'Afrique centrale! J'espère que ma santé me portera assez loin et résistera assez longtemps pour me permettre de convaincre les incrédules ou les hésitants, et de mettre le gouvernement en possession de mes observations.

En lisant un vieux fragment de journal, que j'ai trouvé au fond d'un sac, j'ai oublié le nègre et je me suis pris rêvant d'Abbotsford, le délicieux château de Walter-Scott. Après tout, le temps est très sombre, la pluie est proche, on peut bien, en pareil cas, rêver de l'Écosse. Mais mon vieux journal est achevé, et je me retrouve aux prises avec mon cauchemar, avec mon facétieux monarque nègre, bien loin de la libre Angleterre, de la verte Érin, de l'Écosse et de ses lacs.

Une horrible femme nue, courbée en deux, me regarde par la porte basse; ses seins, hideusement ridés, pendent jusqu'à terre! Qu'on donne un corset à cette créature et qu'on me donne la liberté! Il pleut à verse. Baromètre 695; thermomètre 28°.

Dimanche 25. — Pluie toute la nuit, température froide. Impossible de me réchauffer. Le matin à neuf heures, 24 degrés à l'ombre, quoique le soleil soit clair. La pluie hier a empêché Bakar-Bury d'aller chez le roi, il y est maintenant ; il m'a envoyé un poulet et viendra me voir au retour. La cour est occupée de la nomination du roi de la province de Colléine. L'almamy trouve que le prétendant n'apporte pas assez de cadeaux ; la nomination se fait attendre. Je propose à Maly d'acheter ce trône, et de continuer notre route par là. Je pense que trois ou quatre mille francs suffiraient. On n'achète la couronne que pour un an. Ce serait chose plaisante, en vérité !

J'ai du riz en paille pour plusieurs jours ; il faut le piler, puis le décortiquer, le vanner, le faire bouillir à l'eau, sans beurre, ni sel, ni viande, ni rien ; quel appétissant régal ! Ce serait cependant parfaitement supportable et suffisant si c'était quotidien. J'achète, quand je puis en trouver, des oranges, du lait, un poulet ; mais ces vivres de luxe n'abondent pas, et je ne puis acheter que contre verroteries. Si je montrais un grain d'ambre ou de corail, ou me garderait indéfiniment jusqu'à ce que j'aie tout dépensé dans le pays ; et si je faisais des cadeaux on me garderait encore, pensant que j'en ai davantage, caché quelque part dans la terre. Vilaine race !

Baromètre 697 le matin, 695 après midi. Le roi de Colléine est venu avec son fils et sa suite. Il a fait ses cadeaux et attend sa nomination demain ou après-demain. Il a une bonne figure de vieux. Il a palpé toutes mes couvertures et mon petit matelas de crin, et de-

mandé pourquoi je suis venu. Ces couvertures et mes bagages valent plus à son avis que le Foutah tout entier. Il dit tout cela gaiement, en grattant les pustules ignobles dont il est couvert. Son fils, pendant ce temps, daigne roter bruyamment à plusieurs reprises, ce qui veut dire que j'ai le bonheur de lui plaire.

Après le roi de Colléine vient le roi de Colladé. Quelle école de patience! Je comprends mieux maintenant pourquoi les noirs de la côte ne voulaient pas m'accompagner à Timbo et pourquoi, au moment de partir, plusieurs des engagés m'ont abandonné. J'espère que ma peine ne sera pas perdue. A force de discourir, il semble que chacun s'amende. La situation paraît se détendre, les vieux sont pressés (on le prétend du moins) de me voir partir afin que je leur envoie ce qu'ils demandent. Ils se disent riches; il faut avouer qu'ils n'en ont pas l'air. Très curieux ces gens en guenille, qui vivent sur des tas d'or et manquent de tout! Il est vrai que personne ne les a vus ces tas. Le jeune prince Madhiou demande pour trois mille francs de différentes choses, mais sans montrer les trois mille francs, bien entendu.

Quand un homme a de quoi acheter cinq captifs, il ne fait plus rien; les cinq captifs, en grattant la terre, suffisent à nourrir toute la famille, les femmes, les enfants, et eux-mêmes, et cependant ils travaillent bien peu. Riz, maïs, mil, diabéré bentara, betteraves se contentent de la plus modeste invite pour sortir de terre; sans compter qu'il y a en abondance mampata, kouro, nété, songala, oranges, bananes, papayes, etc.

Obligé de mettre un instant le pied hors de ma case,

j'ai reçu une averse effroyable. La pluie tombe à torrents ; elle est si dense, qu'on ne voit plus rien à dix pas. Il est vraiment grand temps que j'aie mon laissez-passer. L'humidité a fait éclore des chenilles dans tous les coins. En voici une velue, grosse comme le doigt, que je trouve dans les plis de ma couverture.

Lundi 26 — Les rats ont fait sabbat toute la nuit et m'ont tenu éveillé ; j'inaugure mon vingtième jour de captivité. Si cela devait durer indéfiniment, je ferais des arrangements intérieurs ; mais j'espère toujours que je vais partir. Un peu d'illusion n'est pas désagréable.

Pas très succulent le riz bouilli à l'eau, et surtout quand il sent la fumée. Ce roi néglige bien ma cuisine ! — Je n'ai pas apporté de livres, pensant ne jamais m'arrêter qu'exténué. J'ai lu tous les bouts de papiers imprimés qui enveloppent quoi que ce soit : réclames de tailleurs, annonces de pharmacie, papiers à chocolat, vieux débris de journaux de toute sorte. Plus rien à mettre entre moi et la réalité. Si je savais l'arabe, je puiserais chez ces marabouts ; ils ont des livres manuscrits de médecine, de prières, de lois, mais je ne sais pas l'arabe.

Un vieux conseiller plus sensé que les autres fait observer au roi qu'il ne peut refuser passage à un homme qui vient de si loin. Je lui ferai un cadeau à ce bon vieux, il désire avoir mes souliers, je les lui donnerai. — On dit que je serai bientôt libre, non d'aller tout droit ; mais de revenir par Kakandy. C'est mieux que rien. J'enverrai la nuit prévenir le roi de Dinguirray pour avoir une entrevue avec quelque messager de lui.

Ce régime ascétique commence à m'épuiser : oranges, fromage blanc et bouillon de poulet les jours de fêtes carillonnées ; le mouton et la chèvre sont rares, le bœuf introuvable, le riz bouilli compose le plus souvent à lui seul mon maigre ordinaire, encore manque-t-il quelquefois. Reste alors seulement la quinine. Ajoutez à cela des marches fatigantes, des nuits trop partagées par toutes les bêtes des vieilles murailles ; l'obligation constante de sévir contre les voleurs, les paresseux, les indisciplinés ; la nécessité de se fier à quelqu'un, alors cependant qu'on n'a confiance en personne, de tirer de soi toutes les résolutions pour tracer sa route jusqu'au but ; ne jamais douter de l'excellence du plan conçu tout d'abord ; et garder vive toute son espérance. A tout cela la volonté doit suffire.

Plus mon séjour ici se prolonge, plus je vois de désordre dans les partis. Chacun est roi, le plus fort est obéi, il doit être facile de s'emparer d'un pays en tel désarroi politique.

Entre Timbo et le Rio-Pongo, c'est la même nature de pays. Montagnes un peu plus hautes, orangers, etc... J'ai fait une courte promenade, je suis rentré anéanti ; je n'ai plus de forces ; je suis resté accablé toute la nuit.

Mardi 27. — Ce matin je me sens mieux. Déjeuner de Lucullus : riz, poulet, fromage blanc, cossam et oranges. Aussi mes gens affamés ont-ils hâté l'heure du repas. Quand je parle de fromage blanc, ne pas se figurer un beau fromage à la crème encore rayé des pailles du moule de la ferme, ou un de ces jolis petits fromages en forme de cœur, baignant dans une crème épaisse,

au centre d'un élégant compotier ; non, rien de cela. Qu'on se représente au contraire une vieille bagane dans laquelle on a trait le lait ; le fromage s'y est formé et surnage. C'est le vase d'origine ; mais comme il a fallu le rendre, on a versé le tout dans une calebasse rapiécée et noirâtre ; et là dedans je pêche, car tout est confondu, fromage et petit lait. C'est le tableau sans le cadre ; pour l'estomac, le cadre est nécessaire, mais quand il a bien jeûné, l'estomac est moins difficile.

A 7 heures du matin j'ai reçu la visite d'un parent du roi ; je ne sais par quel titre on le désigne, mais tout ce que je remarque en lui c'est qu'il n'a qu'une dent. Il est favorable à mes projets, il m'a dit que le roi pensait à me faire passer par Kakan-Fodéia. Je lui ai objecté que je n'avais rien à faire par là, il m'a répondu que c'était le plus court, le meilleur, qu'il ne connaissait pas le chemin direct. Alors je lui ai cité les noms de tous les villages de la ligne droite que je voulais suivre. Très étonné de ma science géographique, il a confessé qu'il connaissait cette route, et convenant en même temps que c'était la plus courte, il a ajouté qu'il allait parler de mon désir au roi. J'aurais été tout aussi bien par Kakan-Fodéia, mais le roi voulait me faire accompagner vers le sud et non point me laisser aller à Dinguirray, dont il déteste le roi, plus riche que lui.

Un vieux grognon, frère du roi, divers seigneurs, et le gardien des trésors (!) du roi confirment que si le roi ne peut me faire passer par là pour aller voir le Niger au sud de Timbo, il me laissera retourner

dans quelques jours par le Foréah. Je n'ai, disent-ils, qu'à attendre patiemment. Le roi sait bien que depuis longtemps je n'ai rien à manger. J'admire ce calme de sauvage.

Encore un de mes hommes malade; il pleut dans une de mes cases dont le chaume est usé.

Maly, retenu là par la visite prolongée d'un ministre, s'est fait apporter à déjeuner, il a pétri son riz et son fromage blanc dans une calebasse avec les doigts, bien entendu, et avec les doigts aussi, il se met à manger cette pâtée, tandis que le premier ministre, qui est son ami, suit de l'œil l'opération, tout en rotant avec bienveillance du fond de l'estomac: quel ragoût !

D'autres seigneurs sont là assis sur leurs talons à débiter des «*salam aleikoum*, *aleikoum salam*». Mais, j'ai renvoyé l'interprète, et par ce fait, la conversation se trouve réduite au strict ennuyeux. Dans quelques jours, je serai libre, ont-ils dit. Quelques jours! quel sang-froid! Et bientôt la pluie qui, jusqu'à présent ne tombe que par instants, tombera jour et nuit sans cesser.

J'insiste de nouveau pour fuir vers Dinguirray, 70 ou 80 kilomètres jusqu'aux environs de la frontière; nous pouvons les faire sans être repris en partant le soir afin de ne pas croiser de passants, qui iraient raconter qu'ils ont rencontré le toubab. Je laisserai mes bagages et mes marchandises lourdes, j'emporterai l'argent, le corail et l'ambre nécessaires pour revenir par Saint-Louis, je prendrai du riz pour quarante-huit heures et une bonne marche forcée nous délivrera. Maly, piteux, paraît se résigner; il assure toutefois que si nous sommes pris, je serai probable-

ment épargné, mais que lui et quelques-uns de mes hommes seront tués. Cette perspective lamentable, développée avec conviction par Maly, m'arrête encore. Je patienterai.

Pour comble de prudence, le roi dans sa prévoyante mansuétude m'a attribué des cases si bien enclavées, que je ne puis sortir d'aucun côté sans traverser deux enclos successifs garnis de leurs cases, occupées par les gens de cet excellent prince.

Mon Vatel s'ingénie de son mieux pour dissimuler la douloureuse inutilité de ses fourneaux; il fait des sauces du pays; c'est aussi mauvais que possible au palais, mais c'est, affirme-t-il, très bon pour l'estomac. Si au moins j'avais de l'eau! mais ici l'eau est de l'eau de marais, puante et louche; il faut avoir soif depuis vingt-quatre heures pour se résigner à en boire.

J'accusais les chats et les rats d'avoir empesté ma case, et vainement j'arrosais, je prodiguais le camphre, je brûlais des bois odorants; voilà que ce soir je suis envahi par la même odeur nauséabonde. Je découvre que c'est le haricot de nété qui répand ce doux parfum. Il y en a là toute une provision d'hiver dans une oulle, entre les amphores de terre sèche, ventrues et pittoresques, montées sur leurs trois jambes, et qui renferment les provisions de bouche plus précieuses, telles que du riz, des arachides, du mil.

Partout ici les sites sont charmants; ce ne sont que bois verdoyants, montagnes bleues, sentiers fleuris; mais il manque le chant du laboureur, l'appel du berger; le noir ne chante pas — ici du moins, — il n'a qu'un rire bruyant, incompressible, il parle des

heures entières sans s'arrêter. Guerrier paresseux, il promène son fusil, tandis que femmes ou captifs pilent le riz, piochent la terre, réparent la case. Il n'a d'autre souci que de parer ses femmes favorites de colliers d'ambre, de corail, ou de pièces de cinq francs en argent; il ne conclut d'ailleurs jamais une affaire sans que sa femme ou ses femmes aient choisi le prix à obtenir. — Les bœufs vont tout seuls paître où ils veulent, ils rentrent d'eux-mêmes à l'heure voulue. Les vaches viennent se faire traire régulièrement à midi ou à telle autre heure, suivant l'usage de l'endroit.

Les ananas seront bientôt mûrs, il y en a là toute une haie; je ne désire pas attendre l'heure de les déguster.

Mercredi 28. — Les rats m'ont empêché de dormir. Cette engeance pullule. Encore s'ils se contentaient de grignoter les vivres que le maître de la case tient en réserve! mais point, il leur faut de l'exercice, des jeux variés. Ils se poursuivent à travers les obstacles, franchissant à la course ma gisante personne, criant, se bousculant à qui mieux mieux; rien ne les arrête, aucune menace ne les étonne, il faudrait en vérité les prendre par les oreilles les uns après les autres pour les reconduire dans leurs trous.

Ce matin, riz bouilli, sauce au nété; hier soir, sauce au diagato, sorte de petite tomate amère, verte ou jaune.

Baromètre, 695; température, 27° 1/2. Beau soleil.

Un griot accompagné de son fils vient me demander un cadeau. Je lui explique qu'il est une brute, qu'étant loin de chez moi, je n'ai que peu de chose, apporté à grand'peine, tandis qu'il est, lui, dans son pays, où il

peut tout trouver, et que cependant il n'apporte rien. Il dit que mendier est son métier. C'est un griot du roi ; il est bien vêtu.

Après lui arrive un ministre ; il demande un remède contre les piqûres de serpent. Je vais le lui donner, certain d'avance qu'il n'en aura pas la moindre reconnaissance.

Le riz que m'a envoyé le roi est de mauvaise qualité ; les femmes ont de la peine à le décortiquer, et le tout nettoyé ne remplit pas un petit sac. Je vois approcher « la pâle famine »! Allons ! j'irai pêcher à la ligne dans le marais voisin avec le long fusil-canardière du propriétaire de la case. Cet engin de guerre est là contre la muraille, le nez à la pluie, au-dessus du chaume qu'il traverse, tandis que la crosse se moisit dans la terre humide de la case. A défaut de poissons, je suis sûr au moins de prendre la fièvre ; et puis je mangerai les rats de la maison. Tout est bon pour éloigner « la pâle famine. » Après tout ne disons pas de mal des rats, c'est un gibier que les assiégés de Paris ont glorieusement réhabilité — ne l'oublions pas.

« Voir c'est avoir, » a dit Béranger ; et le chansonnier philosophe ajoute :

Vie errante
Est chose enivrante.

Je n'y contredis pas ; mais ici tout est d'une désespérante monotonie, cela manque absolument d'imprévu. Du moins, au Dahomey, quand le roi retient un voyageur, il lui donne des fêtes, des égorgements intimes et des boucheries publiques, tandis que le vieil harpagon de

Timbo ne m'offre rien du tout. Il se figure avec ses vieux singes de frères qu'en contrariant tous mes projets, il obtiendra l'ambre et le corail que j'ai là pour continuer mon voyage. Mais j'ai déclaré à mes hommes qu'il ne fallait pas compter sur cette ressource, que je brûlerais l'ambre, et pilerais le corail, mais n'en donnerais pas davantage au roi de Timbo.

Les noirs sont des fourbes, la force seule est leur loi, et lors des élections, les marabouts et autres électeurs réunis ont soin de nommer le plus fort, le plus riche, le plus résolu, le mieux armé, celui, en un mot, qui prendrait le pouvoir si on ne le lui donnait pas. Aussi y a-t-il tout autour du trône des gaillards aux dents longues qui ne cessent de se toiser, et de calculer leurs forces respectives. D'aucuns se tiennent pour les égaux du roi, et font leurs ducs de Bourgogne.

Le roi a imaginé un bon tour qu'il croit neuf. Il va aller avec Bakar-Bury et son armée sur la route de Dinguirray, puis Bakar-Bury continuera, tandis que lui, le roi, reviendra à Timbo, où il me ramènera avec son auguste personne, et de là me laissera partir. Il oublie que c'est à peu près ce qu'il m'a dit en quittant Timbo, où il devait rentrer le surlendemain.

Le mensonge ici est à l'ordre du jour! Depuis que Bakar-Bury m'a pris un lefaucheux, je ne l'ai pas revu, pas plus qu'Abdul-Ay. Tous tartufes! Mon voyage serait une excellente expédition préparatoire si je pouvais explorer l'Afrique. Je crois cependant que le temps est proche où je vais pouvoir prendre mon vol. Je ne vois plus que des seigneurs de peu d'im-

portance, les autres ont fini de mendier. Je ne suis plus pour ces pillards qu'une coque vide, je puis m'en aller, pourvu que ce ne soit pas par Dinguirray.

Histoire de femme : un mari a découvert sa femme dans l'une des cases attribuées à mes gens, il s'en est pris à Wakam (qui pourrait bien n'être pas exempt de quelques reproches). Mais Wakam a mordu a belles dents la main qui saisissait son boubou, puis, faisant diversion avec son poing formidable, il s'est échappé et est venu prendre le couteau des sacrifices. Cet argument a éloigné le jaloux peu commode, qui toutefois ne s'en est pas allé les mains vides. Avant de déguerpir, il a pris le pagne du jeune Omar Bella. La lutte, les cris ont attiré les voisins ; la scène était animée. Dès que Maly a paru et a été mis au courant des détails, il est allé chez le roi porter plainte. Le roi a dépêché un juge pour faire une enquête, et, après le retour de celui-ci, il a ordonné la restitution du pagne, déclarant que le mari avait tort; le pagne en effet n'était pas coupable.

A sept heures, nuit noire et pluie. Maly n'est pas rentré. Le roi demeure à un quart d'heure d'ici sur la colline en face. (Chaque groupe de cases a son plateau, qui est séparé des autres par un ravin à pic; c'est fort pittoresque.) Je prends mon revolver, mon pardessus, mes gros souliers ferrés, qui valent des armes contre les pieds nus des noirs, et je pars à la recherche de mes hommes. Ils sont trois ; je ne veux pas que le roi touche à aucun d'eux. Il le sait, et dit qu'il comprend cela; mais le bonhomme et ses pareils sont changeants, la nuit pourrait favoriser ses mauvais desseins, s'il en avait.

J'ai rencontré mes hommes à quelque distance, ils revenaient, et m'ont dit le jugement du souverain. Le mari condamné s'est sauvé avec le pagne, ce qui me fait croire qu'il avait soulevé une querelle intéressée. Le roi a lancé trois alguazils à sa poursuite. Il est nuit, il pleut, la forêt est sombre, je pense que gibier et chasseurs dorment paisiblement sous quelque abri. La pluie augmente, l'eau envahit une case, quatre de mes hommes viennent chercher asile chez moi ; bientôt ma propre case sera réduite à l'état de panier.

Le roi prétend qu'il part demain pour le camp de Bakar-Bury, d'où il reviendra aussitôt après me rendre la liberté.

Ces gens ont une réputation guerrière qui a dû être acquise par d'autres, car ils paraissent bien peu redoutables. Quand ils viennent vers la côte, sous les yeux des Européens, ils apportent tous les fusils du pays ; mais ici, je vois beaucoup d'arcs et de bâtons ; leurs flèches ont des fers barbelés de 15 centimètres. Contre des sauvages armés de même, cela peut suffire, mais contre un chassepot que peut faire tout ce magasin de chinoiseries ? Le pays est facile à prendre, et si la France tarde à s'y fortifier moralement, nos voisins le prendront. On me dit que ces noirs font la guerre la nuit. Dispersés dans les bois par groupes de dix, ils cherchent à surprendre l'ennemi.

Le roi, actuellement en guerre avec son voisin de Dinguirray, est souvent aussi en guerre avec d'anciens habitants d'ici qui, mécontents des exigences de ce pouvoir désordonné, sont allés s'établir plus loin, à Oubou, et luttent victorieusement pour leur indépendance. Les

voleurs, les révoltés, les condamnés au fouet se réfugient là ! Ils ont, il y a peu d'années, tué un almamy et fait un grand massacre de ses troupes. A Cabeto, près Kakandy, les Moghi-Forés sont aussi des révoltés; ils ont nommé un roi parmi eux, et seraient très disposés à se faire aider par les blancs, s'il faut en croire les on-dit.

Jeudi 29. — Pluie toute la nuit, ce matin temps couvert. Le tam-tam a raisonné avec fureur. C'est, j'espère, pour annoncer le départ du roi. Je passerai encore le 1er mai ici ou à Timbo, mais j'espère un peu que le 3 ou le 4 je serai libre et en route pour Kakandy. Cela me fera vingt-sept jours de permanence auprès de cette laide face noire qui règne sur le Timbo. Cela vaut encore mieux que les deux fois sept ans de Jacob chez Laban. — Comme Fouquet devait détester Louis XIV !

L'almamy Saury, Bakar-Bury, et son frère Modhi-Aliou, forment un parti; Mamadou-Paté et son frère Abdul-Ay, un autre parti. Diogo Modhi-Moka, parent de Bakar-Bury, constitue un parti à lui tout seul; ce très puissant prince demeure près de Conkobala, à Hériko, dont il est roi ; il n'est pas ambitieux et il soutient l'almamy régnant. Les rois des dix États : Labé, Timbo, Timby-Toumyl, Timby-Madina, Cohine, Khébou, Accolémadji, Colladé, Colléine et Maci, prennent le titre d'alpha ; les autres rois s'appellent simplement modhi.

Le roi de Labé est presque aussi puissant à lui seul que l'almamy, et il est arrivé que l'almamy s'est vu obligé d'aller à Labé même pour couronner son vassal

qui refusait de se déplacer, mais qui paye cependant son tribut régulièrement.

En partant de Kahel par Bentiguel, Dara, Labé, etc., on va sans descendre jusqu'à Yandi (1,500^{m} d'altitude au pic), au nord, c'est là qu'on descend pour gagner les basses terres.

De l'Est à l'Ouest cette partie élevée n'est pas très large ; on y trouve des oranges, des bananes, des papayes, plus encore vers Yandi que vers Kahel. C'est un bon climat. De Kahel à Dinguirray, l'altitude est moindre, variable, mais encore notable. Le climat est également bon, les oranges et les autres fruits s'en accommodent à merveille. L'oranger est une grande ressource pour l'Européen. A Boulam il y en a deux ! De Boubah aux montagnes de Djunto, point, quelques-uns seulement se montrent près de ces montagnes.

Le vieil Ibrahim, un des mille frères du roi, membre du Conseil des anciens, a paru contrarié, quand je lui ai dit qu'il ne serait plus question de chemin de fer, si je ne pouvais traverser librement ; que Dinguirray et Ségou auraient un chemin de fer pour aller à Saint-Louis, etc.

Le vieux dignitaire a reconnu que le roi avait tort de garder prisonnier, mal logé et sans vivres, un homme venu de si loin, et qui lui apportait de si généreux présents. Il m'a avoué tout bas qu'on était irrité dans le Conseil des anciens au souvenir de ce qui s'était passé quand un territoire avait été demandé par les blancs pour construire un poste à Boké, parce que, non seulement on n'avait plus rien reçu des blancs, mais encore ceux-ci défendaient aux noirs d'entrer à Boké. — Ces gens naïfs ne sont pas intimement convaincus que la

construction d'un poste constitue une conquête ; ils subissent le fait, mais intérieurement ils ne l'acceptent pas. Il en est de même à Boubah ; ils s'inclinent devant les canons portugais, tout en disant tout haut, mais de loin, qu'ils sont à la veille de les jeter à l'eau !

Mon visiteur m'a encore dit ceci qu'on me retenait en effet trop longtemps, mais que dans le Foutah, ce n'était pas comme ailleurs, que le roi ne pouvait rien décider sans prendre l'avis des anciens de toutes les provinces, ce qui cause nécessairement des retards.

J'ai profité du temps couvert pour me promener ; quel merveilleux pays avec ses admirables perspectives, ses gracieux vallons, ses mystérieuse solitudes ! — Je suis entré chez un brave paysan nommé Hiéro. Cet homme vient d'hériter de son père ; il travaille, il a six cases, un bon enclos, des orangers, des papayers ; il cultive du mil, du maïs et du riz. Ses femmes ont l'air content ; il paraît aimer ses enfants. C'est un bon intérieur ; un romancier en ferait un paradis sans avoir à exagérer beaucoup. Le brave homme a une bonne figure, il m'a donné une bagane d'oranges que je voulais acheter, et a refusé de se laisser payer. Je lui ai donné en cadeau les quelques perles du payement ; puis chacune de ses femmes m'a apporté quelque chose. Maly me dit que tous les gens du peuple sont comme cela ici ; ce ne sont que les seigneurs qui mentent, pillent et vexent leur prochain.

Vendredi 30. — Il a plu dans la nuit. La température est fraîche ce matin : 25 degrés dans ma case ; il a dû y avoir 15 à 16 degrés dehors comme à l'ordinaire.

— Le baromètre marque 698^{mm} ; le matin il est toujours plus haut que l'après-midi ; je n'ai pas cessé de transpirer, c'est une véritable infirmité ; je traiterai à mon retour ces nerfs vaso-moteurs paresseux.

Au dire du vieil Ibrahim quelques particuliers, non princes, ont aussi un peu d'or enfoui, mais il est difficile, ajoute-t-il, de le faire sortir.

On va semer le petit mil, le maïs, le riz. Deux mois après on récoltera le mil, puis dans trois mois le maïs, et dans quatre mois le riz. Toutes les récoltes se font ainsi pendant l'hivernage. Le gros mil se cultive davantage entre le Foréah et Niocolo ; on le sème avant l'hivernage.

Ce matin, trois vieux conseillers du roi se sont rencontrés chez moi. Ils viennent mendier. Chacun d'eux espérait être seul ; ils se regardent avec défiance. Leurs hésitations sont amusantes. L'un débute modestement par la demande d'une pierre à feu. Un autre veut des souliers. Ces pauvres têtes n'ont vraiment pas d'intellect. L'un d'eux a cru très fin de me dire que j'étais venu pour chercher de l'or à Dinguirray, mais qu'ici on m'en donnerait autant que je voudrais. Je lui réponds qu'il n'y en a point, qu'ils sont tous misérables et que s'ils avaient de l'or, comme il le prétend, ils le montreraient quand je leur offre les marchandises qu'ils désirent, tandis qu'ils ne montrent rien du tout, et veulent simplement me piller sans jamais me rien donner. J'ai dit que j'étais prisonnier, il s'en est défendu. J'ai palabré une heure durant pour agir sur ces esprits étroits, défiants et malveillants.

On me dit que si je partais maintenant ce serait merveille d'être resté si peu de temps. — Autre visite : c'est

un homme dont le frère est mort. Il voudrait un petit cadeau, le roi a pris la fortune du décédé. Cette façon de résoudre les difficultés concernant l'hérédité des biens est excellente sans doute au point de vue du roi, qu'elle enrichit, mais je doute qu'elle satisfasse tout le monde. Le roi confisque les biens qui en valent la peine, si le défunt laisse des enfants, le généreux monarque leur fait un petit cadeau.

Dinguirray est plus près de Kébaly que de Timbo, et à 40 kilomètres de Tamba, me dit-on. Si cela était vrai, il faudrait le reporter vers l'ouest et un peu au nord. — Voilà la pluie après le soleil, sans avoir eu de temps couvert, ce temps d'ordinaire si propice à la promenade. Le tonnerre gronde de tous côtés, c'est un vacarme effroyable; les éclairs se succèdent sans intervalles. — Que ces noirs sont heureux: tout nus au soleil, tout nus à la pluie, nus le jour, nus la nuit, ils n'ont jamais chaud ni jamais froid! Évidemment nous ne descendons pas du même anthropoïde! Ou s'il faut nous résigner à accepter une commune souche, ces noirs sont encore bien près de leurs origines.

Le vieil Ibrahim vient encore insister auprès de Maly pour que je lui donne un couteau. Tous mes bagages sont ouverts sous ses yeux, il demande du drap, de la guinée, des couteaux, des souliers, de la poudre, des fusils, etc., etc., comme si j'avais dans ma poche un navire à trois ponts plein de tout ce dont ces noirs ont envie. Il est difficile d'être plus stupide.

La pluie a fait pousser des légumes. On m'apporte des herbes à goûts bizarres, mais bien venues après cette longue privation de nourriture végétale : le folléré,

excellente oseille, le combé au goût prononcé de térébenthine, très apprécié des femmes.

Je commençais à trouver bien longue la longue soirée, mon feu de sauvage, en s'éteignant, devenait fumeux ; je cherchais quelque sujet de réflexion où reposer mon esprit sans irriter mon impatience, ni augmenter mon inutile colère, lorsque des pas se font entendre. La porte s'ouvre, et je vois paraître pour la troisième fois le vieil Ibrahim, frère du roi, escorté de Maly, de Kauly et de Wakam. Il n'entre pas pour rien chez moi à cette heure avancée, par un temps qui vient à peine de cesser d'être un temps de loups, et qui est encore noir et menaçant. Huit heures du soir ! est-ce pour le couteau ou pour les souliers ? Point, ce qui l'amène ce sont les commérages de la cour désœuvrée et des envieux. J'ai donné, me dit-on, un collier d'ambre à Maly, pour Bakar-Bury ; j'ai de l'ambre et du corail ; c'est Maly qui m'empêche de le distribuer, etc. Je fais ouvrir mes bagages devant le prince, en ayant soin de ne pas montrer les plus précieux. Long palabre. Le vieux se dit ravi ; il n'a vu ni ambre, ni corail, ni argent ; il se déclare plus que jamais mon ami ; le roi revient demain, je pourrai alors retourner à Timbo, et de là à Kakandy avec une garde d'honneur, etc., etc. Le plus intéressant a été l'histoire, vraie ou fausse, de l'Anglais venu il y a peu d'années. Il apportait de l'ambre et de l'argent à l'almamy pour faire tuer un nommé Alagui (?) qui était à Assoua et avait, à la côte, assassiné un parent de l'Anglais. Le roi, après avoir réuni les vieux et le grand marabout, déclara ne pouvoir acquiescer à pareille demande. Accepter de l'argent pour tuer quelqu'un, oh !

fi donc! Le roi, en conséquence, rendit les cadeaux et renvoya l'Anglais. — C'est fort bien, mais ce n'est pas vraisemblable.

Lundi 1er *mai.* — Température 22° à sept heures du matin. — Maly assure que si nous partons bientôt, c'est à l'intervention active de Bakar-Bury que nous le devrons. Soit. — Midi, plein soleil, réclusion dans ma cabane, comme à l'ordinaire. Si encore je pouvais me tenir debout et faire trois ou quatre pas; mais point, le plancher aux provisions coupe la hauteur à 1m, 50 du sol.

J'occupe mes loisirs à couper patiemment avec mon couteau un fragment du boîtier de ma montre, je voulais avec cet or acheter un mouton, pour augmenter l'ordinaire et prendre des forces avant le départ

J'entends raisonner le tam-tam du roi, le digne vieillard serait-il de retour et pour une fois aurait-il dit presque la vérité? Il n'est que midi, j'aurais tout le temps de retourner à Timbo ce soir, ce qui me rapprocherait de vingt kilomètres du boulevard des Italiens. Une fois en route, le temps ne compte plus. Si je n'avais que vingt-cinq ou trente ans, et pas d'affections dont le souvenir lasse mon cœur, j'irais avec plaisir à l'autre bout de l'Afrique. Cette petite expérience m'a enseigné toutefois l'art de voyager en pays sauvages.

On vient. Mes désirs se sont réalisés; le roi est de retour, « le vieux à la dent unique, » le prince Assane vient me présenter ses compliments et m'annoncer que je partirai *diango* (demain) pour Timbo.

Pourquoi pas tout de suite? c'est toujours *diango*

avec ces oisifs, qui s'évertuent à faire durer le plus possible le peu d'occupations qu'ils ont. Mais le roi ne part que demain, il ne veut pas que je parte avant lui. Si je pouvais l'étrangler! Et dire que je ne me souviendrai plus du mal qu'il me fait dès que j'aurai le pied sur mon yacht, et que j'oublierai ma misère, les tristesses de Timbo et mes justes colères, pour ne plus penser qu'au succès de mon entreprise!

Dimanche 2. — A 5 heures, tous mes bagages sont prêts; j'attends les porteurs, sans trop compter toutefois qu'ils viendront. En effet apparaissent bientôt les vieux inévitables, qui annoncent que le départ est de nouveau renvoyé à *demain*. Je suis furieux, mais que faire? que dire? O rage impuissante!

Bakar-Bury m'envoie des oranges, il savait donc que je ne partirais pas ce matin, car son porteur arrive juste à point, comme pour distraire ma colère. Et Bakar-Bury demeure loin, il a dû envoyer son homme, ou du moins lui donner ses ordres dès hier, le roi était alors encore avec lui, il devait donc savoir que je ne partirais pas ce matin; cette promesse faite hier par les vieux et les sofas de la part du roi n'était qu'un pur mensonge. Demain il pleuvra, alors ce sera pour le jour suivant, et *diango*, et *fabé diango!*

Si la fièvre et le jeûne ne m'avaient pas coupé les jambes, ôté toute ma force, je ne renoncerais pas à mon projet de fuir seul.... mais je n'aurais pas fait cinquante kilomètres que je tomberais épuisé! — Comme François Ier devait bouillir au dedans de sa colossale personne en entendant ricaner le petit Charles-Quint!

Je n'ai pas de royaume à mettre en gage pour payer ma liberté, mais si quelqu'un voulait m'acheter la peau du roi, je la lui vendrais volontiers.

Je me dirige inconsciemment vers les cases royales, sans savoir au juste si je vais simplement prendre l'air ou bien étrangler le roi. Maly me rejoint bientôt, et de son air le plus onctueux me demande où je vais, tout en regardant la case du roi qui est un peu plus loin. Nous nous comprenons parfaitement l'un et l'autre, il devine tout aussi bien ma fureur que je vois clairement, moi, la crainte qui s'empare de lui. — Un envoyé de je ne sais qui m'attend, me dit-il, dans ma cabane. C'est une diversion; je rebrousse chemin, en suivant tout du long la haie d'ananas qui borde le sentier.

J'expédie Maly à Yallacoto, où est campé Bakar-Bury. Le temps est couvert; j'en profite pour faire une petite promenade consolatrice. Ma tournure exotique met en émoi une troupe de singes attirée par les figues et les prunes sauvages qui commencent à mûrir. J'admire un immense polonia portant des espèces de grenades à dix grains, gros comme des noisettes, et dont l'enveloppe un peu gélatineuse se mange comme le kolah. Cet arbre s'appelle *goumbambi.*

Deux filles du roi veulent absolument que je les épouse et les emmène. — Vient un griot et quelques-uns de ses joyeux amis ; ils causent et rient à gorge déployée. Le temps passe; c'est une heure d'oubliée. Maly revient un peu las. Le sofa de Bakar-Bury revient avec lui (faisant ainsi le trajet pour la troisième fois). Bakar-Bury lui a dit de répéter de sa part au roi de ne pas me retenir longtemps à Timbo. Le griot,

affirme que le roi part demain et que j'aurai mes porteurs dès le matin. Je souris ; il m'assure que si quelqu'un a dit hier que je devais partir ce matin, il mentait. (Alors comment se fait-il que le roi ait envoyé ce matin expliquer pourquoi ce ne serait que pour demain ?) Avec les gens de mauvaise foi on n'a jamais le dernier mot. Le sofa de Bakar-Bury apporte quatre poulets qui arrivent bien à propos pour notre riz, qui bout là dans son eau.

Comment vivrai-je désormais dans mon beau pays de France? Ici je suis gelé, et cela avec une température de 25 degrés. Je me promène pour me réchauffer.

Le roi enverra les porteurs à quatre heures du matin. Quel zèle ! Pourvu qu'il les envoie ! — Vu le petit Addou, enfant de douze ans, fils de l'almamy, intelligent et doué d'un bon caractère. Il est accompagné d'un marabout chargé de son éducation. Le fils d'un roi voisin, jeune homme de vingt-cinq ans, de bonne figure et de bonne tournure, vient me trouver un peu après. Je lui propose de l'emmener en France ; il répond qu'il le veut bien, mais en riant, comme si c'était chose impossible.

Depuis les pluies, les légumes ont poussé ; mais il faut être sûr des gens qui les ramassent ; les à peu près seraient mortels.

M'Omart a ramassé du folléré plusieurs fois ; il connaît bien cette herbe. On trouve aussi des champignons comestibles. J'ai mangé cinq douzaines d'oranges.

VI

Lundi 3. — Les porteurs se sont présentés à 5 heures 1/2. Je suis parti aussitôt, et me voilà de nouveau à Timbo; il me semble que je suis un vieil habitant du pays. La pluie a fait pousser l'herbe; les terres desséchées sont maintenant des prairies verdoyantes; tous les arbres ont des feuilles. Temps couvert, pas de soleil, nature admirable. Voilà la vraie saison. Les arbres sont chargés de fruits variés à l'infini : prunes noires du Coudou, fruit jaune d'or de l'arbre à caoutchouc (fébrifuge vanté), fraises jaunes, grosses comme de grosses noix, poussant sur de petits arbustes. Je remarque une espèce de tamarin ayant l'aspect d'un acacia vigoureux; puis le hogki, grand arbre à pain de singe, et autres arbres dont la nomenclature tiendrait une page entière.

On me dit que tout l'hivernage se passe ainsi sans soleil où à peu près. Les nuages épais abritent parfaitement des rayons de l'astre, ce qui n'empêche que le jour ne soit très clair. Les nuages sont haut, et le soleil n'est pas loin. Je suis ravi de ma promenade et content de voir l'hivernage, dont on m'a fait un monstre. Cela me paraît être le contraire; la vraie belle saison, je le vois bien, est celle-ci.

Je suis allé voir Mamadou-Paté, le futur almamy, en passant devant son village, pour lui rendre la visite qu'il m'a faite en venant au-devant de moi, lors de mon arrivée à Conkobala. Il a l'air intelligent et faux, tout à la

fois, deux « qualités » qu'il n'est pas rare, d'ailleurs, de voir accouplées. Nous avons causé un instant comme de vieux amis, dans sa case pleine de ses officiers en armes, assis en rang sur leurs talons. Lui et moi étions assis sur la banquette de terre qui sert de lit. Il a demandé à voir ma montre ; et quand Maly lui a expliqué que j'avais arraché un coin de la boîte pour acheter des vivres parce que depuis quinze jours nous n'avions eu qu'une ration de riz fort exiguë, il n'a manifesté aucun étonnement, exprimé aucune condoléance ; il semblait qu'il n'y eût pas là même de quoi attirer son attention. Il dit que mes bagages, retenus dans le Foréah, l'avaient été parce que les Portugais les gardaient pour m'empêcher d'acheter le pays, ce qu'ils ne voulaient pas. Évidemment les Anglais et les Portugais sont attentifs à ce qui se passe ici. Et si la France ne garde pas le pays, ils le prendront.

Pluie toute la nuit avec accompagnement de tonnerre. J'ai été piqué dans l'oreille par un bag-bag ou je ne sais quelle autre bête. Il en est résulté de l'enflure et une douleur intense. Il ne me reste qu'un peu de riz pour ce matin et puis plus rien. Derechef, je vois la « pâle famine » s'avancer comme un spectre.

A Conkobala, le roi a fait savoir au son du tam-tam qu'il était défendu à qui que ce fût, sous peine de mort, de passer la frontière du côté de Dinguirray, ou d'accueillir n'importe qui venant de ce royaume voisin. Comme cela va aider les caravanes ! et c'est souvent ainsi !

La meilleure province est, paraît-il, le Colladé. Les habitants ne sont, dit-on, ni voleurs, ni menteurs. Les

grands conflits du royaume vont se juger en dernier ressort devant le roi de Colladé ou, à défaut, devant celui de Fougoumba, qui est aussi respecté de tous.

Voilà donc les pluies installées, l'hivernage commencé; les pluies seront de plus en plus fréquentes, de plus en plus longues et abondantes, puis elles diminueront pour cesser vers la fin d'octobre. De là à fin décembre, temps couvert sans pluie, froid vif, le thermomètre descendant au-dessous de 10°. Le plus mauvais soleil est celui du 15 février au 15 avril, celui de mes débuts.

Rencontré un albinos de 12 ans, parfaitement blanc de la tête aux pieds, sang rose sous la peau. Cette peau est horrible d'abord par la saleté plus visible qui la recouvre, puis elle laisse trop voir les rides épaisses qui la font ressembler à une peau de bête, — car les noirs sont des bêtes en voie de perfectionnement ; ces rides sont fortement accusées au cou, et à toutes les jointures.

J'ai fait dire au roi que je n'avais plus rien à manger : il s'est, paraît-il, mis à rire. Gracieuse brute ! Le prince Assane, le vieux qui n'a qu'une dent, a aidé Maly à trouver un peu de petit mil, une demi-ration pour ma troupe, et en paille. Je n'ai presque plus de perles de verre pour ces achats, qui nous donnent le « triste » nécessaire, comme dit un parvenu illettré de ma connaissance.

Trois individus viennent me saluer de la part du roi ; cela ne sent pas le départ. — Après ces seigneurs, je reçois la visite du vieux roi de Cohine, accompagné de sa jeune femme qui voulait me voir. Elle est superbe cette noire princesse : de grands yeux admirablement

dessinés et profonds à s'y noyer, une gorge irréprochable et sans mystère, à faire rêver Phidias, à jeter en de folles extases Anacréon et tous les poètes de son école. Quel merveilleux ensemble de grâces et de fierté combinées ! Quelle taille, et quelles attaches ! et quel beau noir zain ! Je fais mes sincères compliments à ce vieux délabré et lui conseille de me faire don de cette magnifique créature, qui lui est complètement inutile. Il refuse. Mon Dieu, ce n'est pas qu'il y tienne autrement, mais c'est la fille d'un roi de ses amis ; toutefois si je vais le voir dans sa province, il me donnera une femme bien plus belle encore, assure-t-il. Cela me paraît difficile.

Suite des visites, grand concours de rois et de peuple tout le long du jour, jeunes et vieux, hommes et femmes, pour saluer le retour du toubab ami. Trôné comme un Boudha au milieu de ces singes accroupis et regardant le dieu.

Mardi 4. — Même vie. Le roi, dans sa magnificence, envoie quatre grains de petit mil, et de la sauce d'arachides dans d'immenses calebasses enfermées dans de gigantesques baganes. Les curieux peuvent croire à la générosité du souverain. Il doit y avoir à manger pour quarante personnes au moins, dans ces vastes récipients ! Mais en réalité, ce n'est qu'en cherchant bien qu'on découvre blotti, au fond de la calebasse sous le double couvercle de paille, un tout petit tampon de riz. Le vieux à la dent unique fait moins d'embarras, tout en se montrant plus généreux : il m'apporte un poulet, du cossam et du *diagato*. Il s'appelle Modhi-Amadou-Assane-Fodia. Je lui confie ma moustiquaire de madapolam ; il

fera chercher des oranges et un mouton. Je le prie d'aller demander si je partirai bientôt ; il doit le savoir, il est membre du Conseil privé. A quatre heures, il revient me dire que, demain (*diango*) où après-demain (*fabé-diango*), le roi s'occupera de fixer le jour de mon départ, qu'il a beaucoup insisté pour qu'on me rende la liberté. J'irai voir le roi demain, c'est convenu. Je m'efforcerai d'être calme, mais il faut qu'il me donne l'autorisation que je veux d'établir un chemin de fer.

J'ai cherché à me procurer de la graine de diagato. Bien arrosée, cette plante ne meurt pas chaque année et vit longtemps ; elle n'a pas besoin de fortes chaleurs. En décoction c'est un apéritif amer très agréable ; il suffit de faire bouillir dans l'eau le fruit, mûr ou non, et à tout état de grosseur.

Pour les petites choses comme pour les grandes, il ne se décide ici rien sans l'avis des vieillards. Un de mes hommes veut se marier ; il obtient le consentement du père et de la mère. Mais il lui faut acheter le consentement de tous les vieux conseillers ou des membres influents de la famille qui demeurent dans d'autres villages plus ou moins éloignés, de sorte que la solution tarde, et si elle n'arrive pas avant mon départ, la fille, autorisée par son père et sa mère, partira avec nous ; mais, passant outre à l'avis des vieux retardataires, elle n'obtiendra pas la bénédiction du marabout.

Le soir, le roi a encore envoyé un peu de mil avec de la sauce ; je préfère ces vivres écourtés aux grosses provisions qui présagent un long séjour. Alpha Gassou

qui a été roi du Labé, et voudrait l'être encore, mécontent que l'almamy veuille nommer cette fois Agui-Bou, le fils d'Alpha Ibrahim, a signifié qu'il ne laisserait pas passer Agui-Bou de Labé à Timbo, et il tient la campagne avec ses hommes armés.

Le pays serait vraiment facile à prendre, en suivant les indications que l'observation indique clairement. Mais à quoi bon? si les noirs n'y étaient pas, il faudrait les faire venir. Un chemin de fer nous rendrait maîtres autant qu'il est nécessaire du pays et des habitants.

Les rois, mes visiteurs, ont voulu entendre sonner ma montre, comme l'auraient fait des enfants. J'ai longuement discuté pour persuader à quelques vieux que leur roi gagnerait beaucoup à établir un marché pour son propre compte; il recevrait toutes les marchandises d'Europe, et les revendrait lui-même. Cette idée est beaucoup trop compliquée pour ces gens là. En effet, s'ils achètent plusieurs choses, ils payent chaque objet séparement, et sont incapables de comprendre qu'une addition et un seul payement puissent donner le même résultat. Un grand nombre d'entre eux du moins en sont là.

Température 25 à 26 degrés. Baromètre 671^{mm}. Acheté une longue bougie de belle et bonne cire. Dans ce pays, où l'on trouve de la cire excellente, il vaudrait mieux au lieu de bougies apporter un moule et des mèches.

Mon voisin a interdit à mes hommes l'entrée de la case de ses femmes. Kauly n'a rien de plus pressé que de s'y réfugier en l'absence du prédestiné. On ne s'y ennuie pas, paraît-il, car de joyeux rires se

font entendre. Sur ces entrefaites, arrivée du bonhomme. Trémolo à l'orchestre. On dirait qu'il a lu Molière, il tourne le dos à propos, s'arrête et cause; le galant, prévenu par un de ses camarades, se glisse doucement hors du logis, et vient de l'air le plus candide du monde saluer le confiant époux d'un indifférent « *tana alla* ». La scène s'est déjà renouvelée plus d'une fois, mais j'ai peur que cela ne finisse mal et que la comédie ne tourne au tragique. Après Molière, nous pourrions avoir du Shakespeare.

Mercredi 5. — Ce n'est pas sans terreur que chaque soir je vois arriver l'heure de m'enfermer avec les bêtes immondes qui partagent ma geôle. Les chauves-souris me privent de sommeil. Les rats font plus de bruit qu'elles, mais ils se tiennent à distance.

Le roi n'a rien envoyé pour déjeuner. Maly a pu acheter un poulet. Pour neuf personnes ce n'est pas trop, d'autant plus que la race du pays est petite.

Depuis vingt-neuf jours que je suis prisonnier, j'ai vu le roi le moins souvent possible. Il m'a traîné à sa prétendue guerre, sans rien faire de plus qui pût diminuer mon légitime courroux.

Je reçois la visite du prince Assane, je me lie de plus en plus avec ce bon vieil édenté, qui avec son frère Ibrahin a travaillé à me délivrer. Je l'accompagne chez le roi. Chacun parle avec respect et à voix presque basse à ce vilain singe. On se croirait à la cour de Versailles. On lui dit sire (almamy) à chaque phrase, même ses frères. Il me dit qu'il a la fièvre ; j'ai répondu : « tant mieux ». L'interprète, inquiet, est

resté coi. Je lui ai recommandé, à l'interprète, de ne rien me répéter, de ce qui pourrait m'irriter dans les mensonges du roi. Celui-ci est toujours poli d'ailleurs, mais sa fourberie est colossale. Il promet de me faire partir bientôt; il fait même venir un noir, avec lequel il parle de distances, de chemin, de temps, de porteurs. Espérons que dans quatre ou cinq jours je serai libre. J'ai dit à Assane que je n'avais pas déjeuné, et qu'il veuille bien nous faire envoyer au moins à dîner. Le brave homme, peu confiant dans la générosité de son royal parent, m'a envoyé de chez lui un délicieux riz au beurre, avec du cossam! L'officier gardien des cases que j'habite nous a préparé du petit mil et une sauce bizarre aux épinards et au piment, condiment que fournissent tous les buissons. Cette sauce est assez bonne, mais un peu forte. Les noirs ont des ressources culinaires, abondantes et raffinées; leurs femmes préparent très bien tout cela. — Plus tard est arrivé du mil et du cossam de la part du roi. Je garde ma part pour demain, mes noirs mangent la leur. Je le comprends, car les appétits sont tyranniques et notre abondance relative est encore loin de répondre à nos besoins. Je fais observer à Maly que pour demain nous n'avons rien; il répond en bon musulman: « Allah pourvoit aux besoins de chaque jour ! » Il ne peut, il est vrai, achever la phrase sans rire, et il ajoute plus justement: « S'il n'y a rien, nous ne mangerons pas. »

Assane a fait chercher dans plusieurs villages, et a trouvé un petit mouton à échanger contre quatre brasses et demie de madapolam de ma moustiquaire;

c'est cher. Il m'envoie en outre deux poulets à payer en perles. Maly a acheté 60 oranges, des nétés et des diagatos qu'il a trouvés chez Modhi-Mamadou-Ibrahim-Néréfice. Nous allons donc manger !

On annonce que le Foréah s'est soulevé et que Modhi-Saury-Sombeltombo, d'accord avec les Portugais, a massacré les gens d'Agui-Bou. Je constate que les courriers du roi apportent chaque jour et très rapidement des nouvelles de toutes les provinces du royaume.

La perception des impôts se fait ici fort simplement. Chacune des dix provinces a un roi nommé pour un an. A l'expiration des douze mois, l'almamy en nomme un autre. Le roi sortant peut être renommé. Généralement ce sont les mêmes personnages qui occupent le trône alternativement. A chaque nomination, les candidats apportent des présents considérables à l'almamy qui choisit d'ordinaire le plus généreux, s'il le croit assez puissant pour maintenir l'ordre dans sa province.

L'almamy encaisse. Le roi nommé revient chez lui, s'arrête à la frontière de sa province, fait résonner le tam-tam de village en village, jusqu'à ce que ses sujets lui aient apporté des cadeaux suffisants, et au delà, pour remplacer ce qu'il vient de payer pour son élection. Dans chaque village, le chef ou le roi, nommé suivant le même procédé par le roi de la province, se fait de même rembourser par les habitants soumis à son autorité.

L'almamy distribue aux gens de sa cour une partie des présents qu'il reçoit : captifs, bœufs, moutons, chevaux, mulets (qui font ici, me dit-on, un très bon service), or, argent, guinée, ambre, etc.

Le vieux roi de Cohine est venu plusieurs fois me voir avec son fils. Il n'est pas content. Il paraît que c'est un concurrent qui l'emporte ; il va, pour cette année, perdre la couronne.

Jeudi 6. — Bosi s'en va, disant partout que mon sac est plein d'argent. — Le roi n'a rien envoyé ; notre mouton a été mangé bouilli. J'ai donné mon boubou de guinée à Assane et une brasse de guinée à la femme du gardien des cases.

Des femmes prises dans le dernier village pillé par Agui-Bou, du côté du Foréah, ont été amenées à Timbo. L'une d'elle est là, elle n'a l'air ni triste ni gênée, elle est comme chez elle, fort à l'aise chez son nouveau maître et mari.

Timbo a été fondé à la fin du siècle dernier, par un certain Karamakou. Ce Karamakou était fils d'un roi de Macina. A la mort de son père, une guerre civile éclata entre un de ses frères et lui. Il fut battu et, après sa défaite, il vint avec ses Peulhs fonder Timbo dans cette région, qu'il enleva aux Nalous. Il commença les hostilités et installa son camp près de la pierre dont j'ai parlé plus haut, qui se trouve dans une rue de Timbo et que tous les rois du pays vont visiter après leur nomination. Karamakou avait laissé deux fils, et il y avait lieu de craindre une guerre imminente ; on a évité cette calamité en imaginant l'ingénieux système des rois alternatifs.

Dans les grands missidas, Timbo, Labé, Tymbi, etc, on ne voit que des gens du roi de l'endroit et leur suite. Si un individu indépendant de toute attache royale, et

riche cependant, vient vivre là, chacun lui demande des cadeaux, des moutons, des captifs, etc., voire même sa femme. Il n'y a pas de repos pour lui. Aussi, aucun homme libre, ce qu'ils appellent ici « un malheureux », n'habite jamais un missida.

L'histoire du grand trou, où Maly devait être enterré, était vraie, paraît-il ; le trou était fait, et les nattes apportées sur le bord pour recouvrir le corps Abdul-Ay, le prince gras, avait fait venir Kauly et Kankou (Wakam) qui à eux deux forment un interprète français-sousoufoulah. Il était convenu avec eux qu'on me dirait le lendemain que Maly avait déserté. Les deux compères ont tout avoué dans un moment où ils étaient ivres l'un et l'autre. C'est bien là le type nègre qui commet une lâcheté, inconsciemment comme un enfant torture un oiseau sans se rendre compte de sa cruauté.

Diverses visites. La belle Fatoumata, dont on contrarie les projets de mariage en lui disant que son futur mari maltraitera son petit garçon, vient aux renseignements près de moi. Je témoigne de la douceur de caractère du candidat époux.

Les alarmes de la belle calmées, je donne audience à quelques personnages : le vieil Assane ; le fils de l'ex-roi de Cohine, etc. —Nénéfice m'offre des oranges. Alpha Dienguelo, homme de caravane, m'apporte deux petits gâteaux; il habite Missida Gabalan, sur la rive gauche du Tenné, province de Cohine, et va souvent à Kakandy.

Petits renseignements géographiques : On me dit que le Tenné n'est pas la Falémé et qu'il se jette dans le Baléo avant Tamba. — De Timbo à Dinguirray, on compte cinq jours ; de Balibok à Dinguirray, c'est plus court.

Assane a un petit enfant d'un an, que sa femme endormait sur ses genoux, hier quand je suis allé le voir. On me dit que ce matin cet enfant était un peu malade, et que ce soir il est mort. Je m'apitoie et dis à Maly que j'irai demain matin faire une visite de condoléance aux malheureux parents. A six heures, je vois arriver Assane tout guilleret. J'hésite à le reconnaître dans les ténèbres. C'est bien lui; il me dit qu'il vient de gourmander le roi, qui n'a envoyé ni déjeuner ni dîner, et qu'on va m'apporter tout de suite de quoi dîner. Je le remercie fort, et timidement je demande s'il est vrai que son enfant... Il s'interrompt à peine pour me dire : «Il est seulement tombé, puis il s'est relevé. » Je pense que le pauvre petit aura été pris de convulsions, et que les souffrances de sa dentition en sont cause. — On m'apporte du mil et de la sauce, de la part du roi.

Le chef de case dit au roi qu'il me nourrit, et à moi que, voyant ma diète forcée, il va me faire cadeau d'un peu de sauce et d'une poignée de mil. Il se fait sans doute payer par le roi comme s'il nourrissait toute ma troupe.

Vendredi 7. — Même nuit, dans mon antre humide, livré aux bêtes rampantes, trottantes et volantes. — Peu à peu la quinine rend idiot et insensible. Ψυχη! Ψυχη! O mon âme ! où donc êtes-vous ? Quelle vie que de se creuser la cervelle en quête d'une distraction possible dans ces conditions misérables ! Voici venir quelques visiteurs. Nénéfice demande à voir ma tente. Les oranges apportées par lui en cadeaux me faisaient prévoir une demande, celle-là est facile à satisfaire. Modhi-Diogo

m'entretient un instant de ses projets. Il habite Cokon, dans le Cohine. Il est fort riche et a dix hommes qui font caravane sous ses ordres. Je lui céderai peut-être ce que j'ai de corail, d'ambre et d'argent. Ce soir, son père, Alpha Ibrahim, sera probablement nommé roi de Cohine.

Les porteurs que l'almamy a fait demander à Sarreboval sont arrivés, dit-on. Ainsi, je pourrais partir ! L'almamy n'attendait que ces deux choses, a-t-il répondu, pour me laisser m'en aller. Ce vilain singe me gardera bien encore cinq jours.

O patience ! ô impuissance ! ô rage ! Mais vienne enfin l'heure du départ, je me verrai déjà arrivé et tous mes maux seront oubliés. Espérons que je ne serai pas trop malade pour me mettre en route.

D'après ce que j'ai vu du Baléo, de Timbo à quinze ou vingt kilomètres au delà, on pourrait y naviguer dès les premiers jours des pluies, c'est-à-dire dès le commencement de mai. Ce serait toutefois une navigation précaire comme celle de l'Ardèche en été. Selon les caprices du lit, les eaux sont tantôt calmes et profondes, tantôt rapides, avec très peu de profondeur ; il faudrait employer des bateaux plats. On me dit que dans quinze jours le Baléo aura monté de trois mètres ; alors la navigation sera plus facile, et plus dangereuse aussi peut-être. Le Baléo est le Bafing, source du Sénégal.

Visite à l'ex-roi de Cohine. Il est entouré de sa cour ; il a causé gaiement tout le temps comme si de rien n'était et a parfaitement dissimulé le mécontentement qu'il doit ressentir. Il a de la race, ce vieux prince ; il a demandé à acheter mon matelas de crin ; Maly lui dit

qu'il valait cinquante gourdes (250 francs) ; il ne le trouve pas cher, et l'enverra prendre à Kakandy, où je n'en aurai plus besoin. A vrai dire, je ne crois pas qu'il l'envoie chercher.

Visite à Diogo-Modhi-Moka. Cet original, sorte de Warwick tout puissant, tient les almamys dans sa main, gouverne par-dessus leur tête, et ne veut pas être almamy lui-même. Je suis entré chez lui par suite d'une erreur, volontaire ou involontaire, de Maly, à qui j'avais dit de me conduire chez le diogo qui était venu me voir ce matin. Il m'a fallu attendre, le personnage donnait une audience ; il l'a interrompue pour venir me recevoir, et m'a donné quatre kolahs et un mouton. Puis il m'a remercié de ma visite et est retourné à son audience, qu'il avait laissée en suspens. Réfugié qu'il était dans l'ombre derrière sa porte, je l'ai à peine vu, tandis que tout en affectant de ne pas me regarder, il observait à son aise et attentivement ma personne exposée en pleine lumière. Ce prince, sorte de chef de brigands, qui voit le monde à ses pieds, a un air assez grand seigneur. Il pense évidemment, comme César, qu'il vaut mieux être le premier dans son village que le second dans Rome. De là je suis entré chez le diogo de Cohine, qui demeure en face. Celui-ci fait le commerce, quoique fils de roi; il est très riche, intelligent, mais il est loin d'avoir l'air indépendant et haut du brigand, son voisin. Le marchand est l'homme poli qui discute ; le brigand ordonne, impose, et veut bien se faire petit par politesse pour descendre jusqu'à ses sujets. J'ai montré de l'ambre à Diogo le marchand, qui désirait en avoir.

Maly avait raison. Allah a pourvu à notre subsistance :

Déjeuner et dîner du roi, mouton du prince, mil, oranges et cossam achetés ; chacun aura une ration entière. Le prince Assane m'a envoyé par sa fille des graines de diagato ; j'ai donné quelques verroteries à l'enfant. J'ai revu son petit dernier, il était tout nu sur les genoux de sa mère, et portait un bandeau sur le front. Les parents sont contents ; le petit va bien, disent-ils. Il a cependant une triste mine, la peau jaune et ridée, les yeux ternes, la langue épaisse et blanche ; mais ils sont si ignorants qu'ils ne connaissent pas l'inquiétude des pronostics fâcheux. Je conseille à la mère de fendre avec l'ongle la gencive sous laquelle on voit poindre une dent.

Beaucoup de gens ont un certain nombre de cases dans leur enclos, pour loger leurs amis, quand ceux-ci viennent dans la capitale. C'est patriarcal. Il faut dire aussi que ces logements sont d'une simplicité extrême. Le chef des cases donne les cases nues (avec rats et araignées). La mienne est la plus opulente, la seule carrée et possédant plusieurs compartiments ; c'est un véritable missida, avec plafond dans l'une des chambres, aussi, outre les rats et les araignées, suis-je doté de chauves-souris.

Inutile de chercher à s'entendre avec Diogo le brigand, c'est un original ; et puis il est le maître, il n'a aucun intérêt à changer la situation, tandis que Bakar-Bury aimerait assez être roi, sans autre nègre au-dessus de lui. Diogo, qui le protège et fait une grande partie de sa force, a un autre protégé, un fils à lui, âgé de vingt ans à peine, mais qui n'est pas désigné pour devenir almamy.

Samedi 8. — Pas de changements. Les jours se suivent et se ressemblent.

Les parents de la belle Fatoumata avaient retiré leurs consentements à son mariage. Elle a fui dans les bois. Ils ont de nouveau consenti, mais il faut encore d'autres acquiescements. La belle Fatoumata a des yeux bleu clair, qui donnent à son visage sombre une expression étrange.

Le roi continue à être aussi ingénieux dans le choix de ses prétextes pour me retenir. Ce matin on a nommé le roi de Cohine; dès qu'il sera parti (il part demain), je partirai, dit-il. Il a désigné deux dignitaires de sa couronne pour m'escorter jusqu'à Kakandy. Dès qu'il aura préparé ceci, cela, et encore autre chose pour leur nourriture ou celle des porteurs, je partirai, je partirai sans faute. C'est toujours *diango* (demain) et *fabé diango* (après-demain) et *dioni-dioni* (tout de suite). — Assane a insisté de son côté et conduit Maly chez le roi, pour insister de nouveau. Dieu sait quand cela finira. — L'avare monarque s'est dispensé de m'envoyer à manger. Le bon Assane me fait passer ce soir deux rations de bon riz cuit à la sauce piquante. Il ne me restait plus qu'un peu de mouton bouilli, chacun aura sa petite part. C'est bien grossier de manger de la viande. Parlez-moi du vert légume, du blanc laitage, des fruits aux mille couleurs! Cela ne congestionne pas, l'estomac se repose, le cerveau reste libre... et avec ce poétique régime vous vous endormez doucement, sans vous apercevoir que vous avez cessé de vivre.

J'ai transpiré abondamment toute la nuit, et jusqu'à

deux heures de l'après midi : c'est une occupation. Si j'avais des filets je prendrais de jolis petits moineaux violets; mais ils sont rusés ces petits moineaux; il faudrait de bons engins, et non pas les moyens grossiers que j'essaye inutilement de faire réussir.

Encore une journée d'achevée ! — Bonsoir, Olivier; bonsoir, mon ami; dors bien, et ne manque pas de revenir à Timbo, le plus tôt possible, n'est-ce pas?

Dimanche 9. — Oui, certes, je reviendrai à Timbo... si j'en sors jamais ! — Nuit passable, sauf que les chauves-souris m'inondent de leurs excréments; — ce qui m'amène, par l'association des idées, à penser à Tobie avec son hirondelle, à Jonas avec sa baleine, et c'est ainsi que peu à peu, de fictions en fictions, je m'efforce d'éloigner de mon esprit la triste réalité. — Le roi n'a rien envoyé pour déjeuner. — X... amène un mouton pour avoir des cartouches; je lui donne vingt cartouches en lui disant que c'est beaucoup plus que ne vaut la bête, mais que je fais ce sacrifice par amitié pour lui. — Maly et d'autres de mes hommes, avec ce qu'ils m'ont volé, ont fait préparer du maïs à une délicieuse sauce au piment. Ces préparatifs ne se font pas sans bruit; je m'informe, et l'on est obligé de me révéler le festin secret. Combien de fois, ont-ils mangé hors d'ici sans souffler mot ! Au début du voyage, j'ai reproché à Maly d'avoir un jour mangé seul en cachette, tandis que les autres n'avaient rien. Il a d'abord nié, puis comme je lui dis qu'il avait encore du riz au bout du nez, il y porta vivement la main et trahi par ce geste n'osa plus nier, quoiqu'il n'eût rien trouvé de révélateur sur son

museau. C'est, je pense, depuis ce jour qu'il associe les autres à ses repas supplémentaires.

On me dit, de la part du roi, que je partirai dans trois jours, sans compter celui-ci, cela fait donc quatre. Je demande au jeune Madiou, petit-fils du roi, si l'on me retiendra aussi longtemps si je reviens; il me dit que non, que la première fois on me retient pour voir qui je suis, ce que je pense, si je n'ai pas de mauvais dessein, etc.; que la deuxième fois je serai libre. Je ne me fie pas beaucoup à ces belles paroles.

Le roi a envoyé un peu de mil ce soir. Les araignées et les cancrelats font le siège de ma personne. — Je me défends de mon mieux. — Une heure de pluie au milieu du jour. — Mangé de petits haricots dits mékas, à enveloppe de velours noir. A l'intérieur, sur un noyau central, une pulpe jaune, mince comme une couche de peinture, est tout ce que ce haricot offre de comestible; mais le goût prononcé de bonbons anglais au citron qu'a cette pulpe donne l'illusion d'un aliment substantiel. J'ai maintenant trois charmants compagnons de captivité : ce sont trois moineaux minuscules; l'un d'eux est marqué de violet.

Trois jours! Si c'était vrai! cela ferait trente-cinq jours de retard sur la première promesse, qui m'a été faite, c'est suffisant. Le diogo de Cohine est parti ce matin; il est venu me demander de le faire prévenir quand je passerai à Balibok. Au milieu de la journée, je suis resté deux heures anéanti et presque sans connaissance. Dois-je attribuer cette espèce de syncope au temps, à l'anémie, ou aux jolis haricots de velours? A tout cela peut-être.

Assane et Ibrahim sont venus me voir. Ils ne sont pas frères, comme je le croyais d'abord. Ibrahim est frère du roi, Assane est un parent plus éloigné, « moins frère » comme dit Maly. — Nénéfice est frère d'Assane. Assane m'a été particulièrement secourable. Après lui, et par ordre de services rendus, Nénéfice, puis Bakar-Bury, puis Madiou, fils du roi; puis un peu Ibrahim, frère du roi; les autres n'ont rien fait pour moi ou m'ont nui.

VII

Lundi 10. — Mon horizon s'éclaircit. Le roi se décide à me rendre la liberté! Les trois jours annoncés hier finissent après-demain.

Assane dit qu'en effet je partirai ce jour-là. Supposons un jour ou deux de retard imprévu, le terme est proche. Excellent monarque! Que de larmes va m'arracher ce cruel moment de la séparation! Mais je reviendrai dans ce lieu de délices, je reviendrai voir mes chauves-souris et mes chères araignées. Cette pensée me soutient. Et puis j'aurai encore l'insigne bonheur de conférer avec ce roi, modèle de droiture, d'intelligence et de magnanimité. Quel honneur et quelle joie! En attendant j'envoye Maly chez ce grand prince pour lui parler chemin de fer.

Le roi me donnera un laissez-passer pour que je puisse retourner à Kakandy; mais pour ce qui est de la concession d'un chemin de fer, il faudrait réunir de nouveau ses vieux conseillers et cela, dit-il obligeamment, me retiendrait trop longtemps. L'aimable

homme! et comme il sait courtoisement colorer un refus! Ses vieux conseillers sont réunis depuis mon arrivée, réunis pour moi, pour la nomination du roi de Cohine, pour d'autres cérémonies, pour la guerre etc., etc. De leurs savantes discussions qu'est-il sorti? Les uns ont dit que je voulais acheter le pays, ou l'étudier pour le prendre. Les autres ont bien voulu admettre que je voulais un chemin de fer; d'autres ont prétendu que j'avais perdu des marchandises à moi confiées et que je me sauvais pour me mettre à l'abri des poursuites, etc. Le roi a inventé un merveilleux stratagème pour connaître le fond de ma pensée: si je reviens, dit-il, il verra par là que je disais la vérité, et il me donnera alors la permission de faire le chemin de fer que je demande. Tous disent que Lambert, lorsqu'il est venu, a beaucoup promis et n'a plus reparu (je le comprends) et que ce procédé les à mis en éveil contre ce que proposent les blancs, etc.

Il faut cependant que cet almamy têtu cède. Ne pas aller à Dinguirray, soit; mais repartir sans ma concession, jamais.

Le climat est bon ici, il y a beaucoup de vieillards. Il faudrait habiter le quartier de Sokotoro, villégiature des princes, ou celui de Conkobala si agréablement vallonné.

J'acquiers ici des talents de trappeur que je ne me soupçonnais pas, j'ai encore pris seize moineaux, petits comme des oiseaux-mouches; il en est de gris, de noirs, de violets; je leur ai fait une cage avec une caisse à biscuits.

Visité Assane pour voir son petit enfant. Le petit

a la tête brûlante et les jambes glacées. Je n'augure rien de bon de son aspect. On le soigne à l'envers du bon sens. Le père, fort poli en tout, ne paraît me répondre au sujet du petit malade que par simple politesse. Il m'a proposé un frère de sa femme pour m'accompagner à Kakandy. J'ai consenti. Il est allé prier le roi de nommer ledit frère officiellement à cette fonction.

Je suis allé faire le couscous au maïs chez la vieille Aÿsette, femme maure venue ici esclave, dans les bras de sa mère. Son mari est mort, il lui a laissé un peu de bien et la liberté ; c'est une femme très laborieuse. Voici la recette de ce mets favori: Le maïs pilé sans être tout à fait réduit en farine est malaxé avec un peu d'eau dont on l'arrose dextrement en pluie fine, juste en suffisante quantité pour le rendre un peu humide. En cet état on le place dans un récipient, où il cuit à la vapeur. Quand par l'effet de la vapeur, il s'est imprégné de plus d'humidité, et qu'il va passer à l'état de mortier, on le retire de la marmite. On le malaxe de nouveau en y ajoutant quelques gouttes d'eau froide. Il ne faut pas qu'il cesse d'être friable, et qu'il se mette en pâte. Cette seconde opération accomplie, on le remet dans la marmite, où pour une deuxième fois il redevient presque mouillé. Il est cuit alors, et tout cuit qu'il est, il reste en farine un peu grenue. L'appareil employé est simple, il se compose de deux marmites superposées, séparées par un grillage en terre ou en paille, celle de dessus étant sans fond. Le maïs est placé dans celle d'en haut, l'eau pour fournir la vapeur dans celle d'en bas. Le riz

cuit par le même procédé fait bien le grain ; c'est ainsi que le faisait mon cuisinier nègre en Islande, il commençait la cuisson dans l'eau, puis l'achevait à la vapeur dans sa casserole de fer battu, à fond percé en écumoire, et pourvue d'un double fond. Ajoutez sauce au boroboro, arachides, nétés, oignons et piments.

Pluie le matin un instant et encore un peu au milieu du jour. Temps humide; thermomètre 24 à 25°; nuit fraîche. — Rien du roi ce matin. Ce soir, un peu de petit mil et de sauce. Acheté des oranges contre du sucre chez Nénéfice. Je voulais du maïs, il dit n'en plus avoir, et ajoute qu'il va partir pour son foulasso, d'où il m'enverra des vivres.

Vu les deux pierres posées par Karamakou pour son premier *salam*, là où l'on a depuis construit le missida.

Le père de Fatoumata a retiré encore son consentement, et le candidat époux ne veut pas la fille sans être muni du consentement en question, parce que si elle part avec lui et qu'on le prenne on le mettra à mort. La peine de mort ce serait sévère ! Je pense que cette histoire a été inventée dans un but intéressé.

Mardi 11. — Déjeuné de mon mil d'hier soir. Allah n'a rien envoyé à ses serviteurs, qui ont mangé hier tout leur maïs et leur mil et n'ont rien réservé. — Il en prend à son aise ce roi Saury ! Ordinairement on nourrit les prisonniers. — Assane m'apporte des bananes. Je lui demande un peu malicieusement si le départ est toujours fixé à demain. Il paraît ne pas comprendre du tout, et dit qu'il va le demander au roi. Je manquerai

le bateau du 11 juin, c'est dommage. Il n'y aura plus personne à Paris quand j'y rentrerai. Enfin, nous verrons bien !

La langue du pays n'est pas désagréable ; elle possède une grande variété de mots pour exprimer les nuances, et ces mots sont généralement harmonieux à l'oreille.

Bel orage quotidien. Comme je suis loin de la bibliothèque du Vatican ou du simple musée de Reikiewick, collection de débris pieusement recueillis par des gens intelligents, respectueux du passé. Ici point de passé, point de bibliothèques, point de musées, des terriers où l'on entre en rampant par des ouvertures à fleur de terre. Ils ont cependant des livres ces bipèdes noirs, qui se prétendent être des hommes, mais ils sont de quelques millions d'années plus près de la brute que l'Islandais sous sa hutte de pierre recouverte de gazon. L'Islandais navigue, fait le commerce, parle le latin ; il a une universtié, une assemblée régulière des notables. C'est un homme que cet hyperboréen.

Quand je me promène sous mon oranger, j'ai constamment autour de moi une galerie de noirs curieux. Les simples curieux ne sont pas gênants, mais les visiteurs qui viennent satisfaire leur curiosité, sous prétexte de visite de politesse, sont littéralement assommants. Voici encore Mamadou-Paté et sa suite. Les ennuis recommencent, il continue à vouloir assassiner Maly, que j'ai tiré déjà des griffes de son frère Abdul-Ay. Il le fait demander à la nuit tombante, au moment où lui-même, Mamadou-Paté, sort de chez moi, où il a pu, par conséquent, causer avec Maly autant qu'il a voulu. Que peut-il avoir encore à lui dire ? Maly, inquiet, se rend à

cette invitation suivi de Kauli qui se trouve là. Il part sur les talons de Mamadou-Paté, et arrive chez celui-ci, pour s'entendre répondre que le prince n'y est pas. L'envoyé qui est venu le chercher veut le faire entrer dans une case sans lumière, que Maly aperçoit pleine de sofas, et où, dit-on, Mamadou-Paté va venir. Maly recule, et revient tout alarmé, on l'a fait successivement passer par cinquante portes, sous prétexte de trouver Mamadou-Paté. Je le fais coucher dans ma case. Mamadou-Paté, dans sa visite s'est informé si les cases voisines étaient habitées ; il a demandé tout en causant à quelle nationalité appartenaient les hommes présents. Tout cela n'indique rien de bon. Nous nous tiendrons sur nos gardes.

Mes porteurs disent que le roi ne me laissera pas partir, que je ne lui aie donné ma tente et mon manteau de caoutchouc, c'est lui-même qui l'a déclaré. Il sait que j'ai de l'ambre, du corail, de l'argent, et naturellement il tient à tout avoir. Ils ajoutent qu'on doit venir cette nuit tuer Maly, piller mes bagages, et tuer ceux qui s'y opposeraient, etc., etc. Je ne prends de tout cela que ce qu'il en faut prendre. Mamadou-Paté peut, il est vrai, tuer qui bon lui semble en fait de noirs et faire à sa guise sans crainte, il est aussi puissant que le roi ; mais on ne tuerait pas un blanc, un Français, sans réfléchir un peu, et de même que Dieu y devrait regarder à deux fois avant de damner un Clermont-Tonnerre, je ne doute pas que l'almamy et sa bande n'y regardassent à deux fois avant de me faire poignarder. Je cherche donc à rassurer Maly, mais il est clair que le brave garçon a peu confiance, il sait

bien qu'il n'y a pas de lois pour ces bandits. J'attends le dénouement annoncé. Je serais content d'avoir enfin l'émotion cherchée, j'ai fait assez de chemin pour y arriver; mais elle ne viendra pas. Je charge toutes mes armes.

Le roi n'a rien envoyé pour dîner. Assane n'est pas revenu aujourd'hui; son petit enfant allait mieux ce matin. La mère du bambin a suivi mes recommandations et me fait remercier. Je m'étends, sans ôter mes grosses bottines à clous. Rien de plus impotent qu'un blanc pieds nus ailleurs que sur un tapis. Et c'est demain ce fameux troisième jour qui devait me voir libre! Maly est là debout, le dos à la muraille, les pieds en avant, les bras ballants, les yeux ronds, l'air hébété d'un lansquenet qui a perdu tout son argent. A ses pieds, le fidèle M'Omart-Djéan, accroupi, essuie les larmes silencieuses que lui arrache la situation qu'il croit perdue. A ma portée est le large couteau que j'avais acheté pour une chasse à l'ours, à Moscou; j'ai en outre sous la main mes revolvers et ma carabine à six coups. La chandelle fumeuse tremblote sous le vent que soulève le vol des chauves-souris; les ballots entr'ouverts gisent pêle-mêle bizarrement éclairés par la flamme agonisante du du foyer. Au dehors le vent mugit, la pluie fouette... Tableau!

Je rassure de mes plus éloquents discours ces gens qui passent sans mesure de l'extrême confiance à l'extrême découragement. La nuit s'écoule, et avec la première lueur vient le messager du jour avec son joli chant sur le mode mineur; — cinq ou six phrases poétiques et douces qui sont plutôt un adieu à la nuit, qu'un salut à l'aube naissante. Sa cantilène dure quelques mi-

nutes, puis le jour grandit et l'on entend le dur et strident salut de l'oiseau du soleil. — Les brigands ne sont pas venus, on ne peut compter sur rien !

Mercredi 12. — Il pleut ; Maly a dormi. — J'ai veillé ; le jour suffit à ranimer les courages. — Entre le prince Assane, « le vieux une-dent », comme l'appelle Maly. Maly lui raconte ses émotions, et accuse Bosi d'avoir fait tout le mal par ses bavardages. Maître Bosi a déjà raconté — et il n'est que six heures du matin — que nous avions eu peur d'être assassinés, que nous nous étions tous enfuis, et que nous avions été nous cacher je ne sais où, pendant la nuit. — Grand palabre qui m'intéresse peu.

Nous allons chez le roi demander des vivres, car mes cases sont comme le radeau de la *Méduse*. Le roi est malade, il est tout enflé, horrible à voir. Maly fait comparaître Bosi et dans un éloquent plaidoyer expose que ce bavard intarissable et sans vergogne est la seule cause des injustes soupçons qui pèsent sur lui, Maly, le vertueux Maly. Le roi écoute avec attention. A juger sur les apparences, on le croirait plein de bonne volonté. Il dit à Bosi que s'il bavarde encore ainsi à tort et à travers il lui fera couper la tête, et comme Bosi ébauche une réponse, le roi ajoute que, s'il dit un mot, il lui fera couper la tête *tout de suite*. L'argument est irrésistible. Bosi renonce à la parole.

Le roi a vu, dit-on, ce matin ou hier un habitant de la côte qui lui a dit me connaître, et lui a parlé de moi en bons termes, ce qui a produit, me semble-t-il, un bon effet sur son esprit. Il dit qu'il ne me retiendra pas si je

reviens, que je vais partir dès que les porteurs seront arrivés de Sarreboval, et qu'il va m'envoyer à déjeuner.

Je rentre chez moi sur cette parole royale.

Le prince Assane va à Hériko, il reviendra demain. Ce départ m'inquiète, ce bon vieux est mon meilleur intermédiaire. Je lui ai promis un matelas pareil au mien.

Le prince Mamadou-Paté m'attend chez moi avec sa suite ; même type que son frère, même fausseté. Il est plein d'entrain et de gaieté. Il possède, me raconte-t-il, un livre laissé par Karamakou, où ce Karamakou venu de Stamboul et de la Mecque a écrit son histoire et celle des temps qui l'ont précédé. Il me fait mille protestations d'amitié, me présente deux de ses frères, et me dit que, quand il sera roi, il me laissera faire tout ce que je voudrai dans son royaume. Puis il me raconte une interminable histoire de bracelets qu'il avait envoyés au roi de France et qui étaient revenus ici parce que le chef de la caravane avait été tué, etc., etc. Il veut voir mes revolvers, mon manteau de caoutchouc, ma tente ; il veut acheter un *obusier à mitraille* (!). Je lui parle de nos armes, d'une façon propre à l'effrayer, et lui raconte que dans la dernière guerre on a tué deux cent mille hommes. Ces révélations l'émeuvent évidemment; elles sont toutefois trop au-dessus de son intelligence, bien organisée certainement, mais fermée par la petitesse du cercle dans lequel elle se meut.

Le roi déroge à ses habitudes parcimonieuses : il m'envoie du mil et de délicieux cossam. Un de ses officiers avait envoyé auparavant du riz et de la sauce. Tout cela nous constitue un bon déjeuner. Si Allah continue encore un peu à veiller à l'administration des subsistan-

ces, tout ira bien ; nous serons dispos pour le départ (il serait encore temps pour le bateau du 11 ! Il reste trente jours.)

Mamadou-Paté dit qu'il est venu d'abord un blanc nommé Hecquard voir son père, puis qu'après cet Hecquard est venu Lambert. Il a toutes les lettres et les cadeaux de ce temps-là.

Le roi a épuisé sa générosité en nous envoyant à déjeuner : ce soir rien de sa part. Mais Nénéfice a tenu sa promesse, il m'envoie de son foulasso, des oranges, du maïs et deux gros poulets. Je donne à ses porteurs cent grammes de poudre, quatre pierres à feu et un reste de sucre, avec tous mes remerciements pour leur maître.

Mamadou-Paté que j'avais ajourné est revenu voir monter la tente, il n'est resté que peu de temps, et est parti en disant qu'il voyait maintenant que les discours de Bosi étaient faux, et qu'il regrettait d'y avoir cru.

Il n'est pas alpha, il n'est que modhi ou mamadou ; or, ici on ne nomme pas roi un simple mamadou. On l'a fait une fois pour un certain Mohamed, mais on a déclaré qu'on ne le ferait plus. Il ne devra donc pas être nommé roi ou almamy. Mais, à la mort de l'almamy régnant, il entamera la guerre civile, les armes décideront. Sera-t-il plus fort que tous les autres ? *that is the question.* Il aimerait assez que je vinsse à son aide ; il m'a pris en particulier ce matin pour me le demander.

Il m'est difficile d'apprendre la langue du pays au milieu de mes hommes, qui parlent mandingue, sousou, yolof, foulah, toucouleur, français. Un esclave, pris sur les bords du Niger au delà de Ségou, me dit que son pays est bien boisé, qu'il y fait plus chaud qu'ici,

qu'on y a toujours en abondance du maïs en réserve dans de grands magasins.

Jeudi 13. — Encore un triste jour de passé. Ma santé, bonne hier et avant-hier, est mauvaise aujourd'hui. De neuf heures à trois heures, je suis resté anéanti.

Mamadou-Paté est venu me voir ce matin avant neuf heures; je l'ai reçu. Une deuxième fois je l'ai laissé sous la galerie à bavarder avec tout le monde. Il serait disposé à venir en France. Il a dit sans que je lui en parlasse qu'il n'avait jamais eu l'intention de tuer Maly, ni moi, etc., etc. Il a fait venir Bosi et a dit que je devrais le renvoyer, que c'était un mauvais homme, etc. J'ai répondu que Bosi n'était que léger, bavard, enfant, mais n'était pas mauvais. De quoi se mêle-t-il ce mamadou, qui vient rejeter sa faute sur un pauvre diable? Comme je ne lui parlais pas de ses projets d'assassinat, je dois conclure de son plaidoyer anticipé qu'il s'est senti trop coupable pour garder le silence.

J'ai fait une courte promenade dont j'ai profité pour aller m'informer de la belle Fatoumata. Elle était absente. Ses parents ont de nouveau consenti au mariage, lequel est fixé à demain. Ici c'est toujours demain, *diango!* La belle est dans le ravissement. Je suis allé voir par la même occasion une vieille sœur du roi qui m'a fait mille protestations et s'est montrée enchantée de ma visite. Elle a de bonnes cases. Elle poussera le roi à me laisser partir — ce qui sera parfaitement inutile. Elle a été constamment bien disposée pour nous, surtout depuis le jour où je lui ai donné un peu de viande.

Le roi devient prodigue : il m'arrive de sa part une montagne de mil en paille, environ cent kilogrammes, soit cinquante kilogrammes quand il sera décortiqué. Je tâcherai d'en échanger une partie contre du riz, car ce mil est très peu nourrissant.

Reçu la visite d'une fille du roi, âgée de dix ans. Cette petite personne se drape dans son boubou avec le sérieux et l'aplomb d'une femme. Elle a parfaitement conscience de son rang et professe le plus profond mépris pour les esclaves de sa suite. Cette visite a été suivie de près par celle d'Omar-Bella, le beau jeune homme, roi de Songny, parent du roi. Ce beau garçon de 25 ans, aux lèvres minces, au nez droit, à la physionomie sympathique, serait la coqueluche des dames, n'était qu'il a perdu presque toutes ses dents, conséquence d'une fort désagréable maladie. Sa conversation a un certain charme.

Admirable soirée, temps merveilleux. Le mince croissant d'argent de la lune nouvelle fait les cornes aux myriades d'étoiles qui la regardent. L'ombre dentelée des grands arbres dessine des profils fantastiques. Le silence de la nuit, le calme de la nature, le chant timide du grillon, l'absence de la gent nègre qui semble avoir disparu dans les entrailles de la terre, tout concourt autour de moi à me faire, pour un instant, oublier la cave humide et sombre que j'habite, les bêtes nocturnes qui la hantent, la faim à peu près permanente, les mille contrariétés qui harcèlent le voyageur, ma captivité même ! Mais mon cœur est triste et las, et lui seul est impatient de retour, ses forces sont à bout ; je suis sans nouvelles de ceux que j'aime ;

peut-être, de leur côté, mes amis s'inquiètent-ils de mon silence. Je ne peux plus penser aux miens; il me faut éloigner de mon souvenir leurs chères images pour que je puisse supporter ma prison sans faiblesse. Si, cependant, ce soir j'avais des nouvelles, de bonnes nouvelles, mon cœur me rendrait la liberté, je ne regarderais pas en arrière! J'avais espéré ne pas trop entamer la deuxième quinzaine, et me voilà à la moitié de la troisième, que me faut-il espérer? Je ne vois plus rien de nouveau, plus rien d'instructif, plus rien à ajouter à mes projets. C'est un temps perdu irrévocablement, avec la perspective d'une détention indéfinie. O liberté! — Je vais donner la volée à mes petits moineaux.

Si j'ai bien compris, la betterave sucrée pousse ici à merveille. Comme elle pousse un peu partout naturellement, on n'a que la peine d'enlever les jeunes plants qui poussent à l'aventure et de les repiquer en champs réguliers. Cette opération se fait au moment de l'année où nous sommes.

Je prends moins de quinine, afin de ne pas m'y habituer, et aussi afin de ménager ma provision pour le cas où ce stupide almamy Saury jugerait bon de me retenir longtemps encore.

J'ai dîné d'un peu de couscous de maïs, c'est délicieux, mais il en faudrait trois fois autant pour un très modeste repas. Ce n'est qu'au prix de mon sucre que j'ai pu me procurer ce festin. Tout est rare, c'est le temps des semailles.

Le Foulah donne sans réfléchir son pain du lendemain pour avoir ce qui lui plaît; c'est, sous ce rapport, comme

FILLE ET FEMME DE TIMBO. — AYSETTE LA MAURESQUE

la plupart des noirs, une véritable brute. J'ai vu ce matin un petit captif de six ans à peine qui piochait avec ardeur un champ pour semer du mil. Pauvre petit bonhomme! il était fort gai d'ailleurs, et moi seul m'attristais de son sort.

Vendredi 14. — Reçu la visite de quelques jeunes filles au robuste corsage, mais ce n'est pas la gorge merveilleusement modelée de la reine de Cohine, cette admirable statue de marbre noir vivant !

Que tirer de gens comme ceux de ce pays-ci, princes compris, qui croient, ainsi d'ailleurs que tous les noirs en général, que tout ce que les blancs font qui les étonne est simplement l'*œuvre du diable ?* Mamadou-Paté viendrait volontiers en France, mais ce diable l'inquiète ; il est sensé, ce prince, et même intelligent sur toutes choses. Je ne m'attendais pas à lui voir en tête cette idée étrange. La guinée, cette cotonnade bleue qui se vend ici en quantités considérables, et qui vient de l'Inde, de Rouen, de Belgique : œuvre du diable ; les fusils : œuvre du diable, et ainsi de suite. Le blanc est un simple animal privilégié, protégé, subjugué par le diable, qui le comble de ses propres travaux.

La vieille sœur du roi m'a payé ma visite en maïs et en sauce. Son maïs a dû cuire trois fois, il est un peu humide, cependant il est le très bienvenu. Je ne sais quoi lui donner, car son présent n'est pas désintéressé.

La guerre du roi n'avance pas du tout, me dit-on. Je fais encore une tentative pour obtenir de continuer mon voyage vers Djolibas.

Modhi-Alliou, frère de père et de mère de Bakar-Bury,

me quitte à l'instant. Il a l'air moins intelligent que son frère, mais tous deux sont très aimés.

Le roi a dit à sa sœur, qui lui demandait un mouton pour moi, qu'il le donnerait quand lui-même serait guéri. Mais, rusé compère, vous êtes rongé jusqu'à la moelle, vous ne guérirez jamais ! Il voudrait que j'allasse le soigner, car le toubab — toujours grâce au diable — sait tout, et peut tout. Voilà mon départ bien compromis si cet inepte nègre a mis cela dans sa tête. Ajoutez qu'il prétend que je lui ai jeté un sort à Conkobala !

J'avais jadis rêvé, dans mes rêves d'écolier, d'être prisonnier quelque jour pour connaître l'effet des loisirs forcés, mais prisonnier un peu à la manière de Charles-Quint, au monastère d'Yust, ou bien encore prisonnier à Naples, dans le cloître de Saint-Martin, et non pas comme un juif du moyen âge au fond d'une cave humide, peuplée de bêtes immondes.

J'accusais à tort le méka, ce joli haricot de velours noir déjà noté : j'en ai mangé tout un buisson sans en éprouver le moindre mal. C'est nul comme aliment, mais cela trompe l'estomac.

Fatoumata va me bénir. Un de ses parents vient me dire que la famille consent au mariage, à cause de moi ; c'est ma visite qui a décidé l'affaire. Ainsi, comme dans le célèbre vaudeville de Scribe, j'aurai donc moi aussi « fait quelque bien sur la terre » ! J'aurai fait marier une négresse !

Samedi 15. — Le chef de cases part pour son village. Je lui confie un couteau à manche d'argent, pour le

prix duquel il m'enverra du maïs. — Le diaventou du roi vient me voir; c'est un Toucouleur. Maly, qui est de la même race, prétend que dans la région où nous sommes tous les rois ont auprès d'eux un Toucouleur chargé des négociations relatives à la guerre, soit qu'il s'agisse de la déclarer, soit qu'il s'agisse de traiter de la paix. « Les gens d'ici, dit-il, sont sans cervelle, et sans l'aide d'un Toucouleur, ils ne s'en tireraient jamais. » Le diaventou dit que le roi suppose que je suis roi dans mon pays (ici c'est le moins qu'on puisse être pour être quelque chose). Hecquart et Lambert sont, dit-il, venus de la part du gouverneur, ils n'étaient donc que des subalternes, ayant des instructions écrites; tandis que moi je viens tout seul, sans invoquer aucune autorité, aussi me fera-t-il un cadeau qui montrera le cas qu'il fait de ma personne. — Toujours farceur cet almamy! — C'est, ajoute le diaventou, à cause de cette personnalité importante qu'il me prête, que le roi et ses conseillers ont un peu d'inquiétude sur mes desseins; mais si je reviens, ils verront par là que j'ai dit la vérité et que le chemin de fer que je veux établir est bien réellement pour le bien du pays et pour servir à en transporter les produits. Ce regain de compliments cache, je suppose, un regain de captivité. Le roi a, paraît-il, fini de préparer ses cadeaux, on me l'annonce, il n'attend plus que ceci et puis cela; alors il parlera aux hommes venus du Labé et des autres provinces, et *dioni*, *dioni* (tout de suite) je serai libre. — Toujours la même histoire! — Le diaventou dit que le roi va faire écrire aujourd'hui un laissez-passer pour que je puisse circuler librement d'ici à Kakandy, et de Kakandy

ici, et jusqu'à la frontière du côté de Djoliba quand je reviendrai.

Visité Mamadou-Paté dans ses cases. — Un ex-roi alternatif du Labé vient demander qu'on nomme son frère Modhi-Sélou, et non Agui-Bou. Il y a quatre candidats.

Visité Omar-Bella qui voulait me retenir à déjeuner. Quelle naïveté ! Maly lui expose qu'un seigneur de ma taille ne mange pas avec des truands de leur espèce. Le brave Omar-Bella, qui va à la côte quelquefois, a parlé de moi en bons termes. Les vieux sont plus respectueux. Visité après lui un vieux frère du roi que je vois sur sa porte.

J'ai reçu aussi quelques visites, une sœur du roi, puis Modhi-Alliou, qui revient une dernière fois pour me dire qu'il allait vers son frère Bakar-Bury. Le prince Assane de retour m'envoie saluer par ses deux petites filles, portant les kolahs du bonjour. Il vient ensuite lui-même. Après lui arrivent successivement Mamadou-Paté et sa suite, puis un de ses frères qui habite Dara, puis quatre envoyés, parents d'Amadou, l'almamy alternatif, que la loi empêche, sage précaution, d'entrer à Timbo pendant que son collègue est en fonctions. Le diaventou reparaît pour me demander un cadeau parce que, dit-il, tout est prêt pour mon départ et que je vais être libre. On m'a dit cela si souvent, que la nouvelle, quoique apportée par le confident du roi, m'intéresse médiocrement.

Le soir le roi m'envoie un poulet. Je vais voir Assane ; son petit enfant va mieux, sans être encore tout à fait bien ; j'en ai pris soin tant qu'il a été en danger.

SOINS MATERNELS

Maintenant la mère lui fait boire des infusions du pays, et le lave avec une eau dans laquelle elle a coupé des herbes magiques. Cela se passe en plein air. Il vient de pleuvoir ; la température est à 24°. L'enfant jaunit sous son noir, mais ces petites bêtes ont la vie dure ; il résistera.

Les gens du pays deviennent peu à peu bon tireurs, le nombre des fusils augmente chaque année ; il ne faudrait pas attendre que ces gaillards fussent organisés convenablement. Mamadou-Paté parle déjà d'obusiers, il sait ce que c'est, il finira par s'en procurer ainsi que des canons, surtout s'il est nommé almamy. — Tué trois araignées à queue.

Dimanche 16. — Nuit passable, peu transpiré, bon sommeil. Le jeûne est soporifique, mais il affaiblit les facultés, la mémoire, l'intelligence ; il ne surexcite que l'imagination en produisant des hallucinations désagréables.

Mamadou-Paté s'est présenté ; je ne l'ai pas reçu, j'étais couché, las, transpirant, irrité. Assane, hier, en m'accompagnant, m'a dit qu'il irait encore chez le roi le soir. Il n'a pas paru ce matin. Ce vilain harpagon de roi reçoit les cadeaux des candidats, les encaisse, et renvoie les donateurs avec le calme le plus parfait. Il va manger ainsi deux ou trois postulants par province. Agui-Bou, plus rusé, vient lentement afin d'arriver quand l'appétit de l'avare sera un peu calmé.

Il me semble que je suis sur un navire désemparé, les provisions sont à leur fin et la terre n'apparaît pas.

A Médine, à Bakel, à Bafou Labé, sur le Sénégal, la

température est insupportable ; les officiers y sont obligés de prendre des bains plusieurs fois par jour et aussi pendant la nuit (en rafraîchissant l'eau au besoin avec de la glace) et de se faire sans cesse ventiler, ce que les noirs font très adroitement avec un pagne ou une longue serviette.

A Médine, lorsqu'on n'a pas de feu, on met la viande sur une pierre chauffé par le soleil; elle cuit suffisamment. — Si l'on a des souliers noirs, les pieds ne peuvent supporter la chaleur. Les noirs du pays eux-mêmes sont fatigués par cette chaleur excessive. Je ne crois pas qu'un chemin européen par cette région puisse être fréquenté. Ségou est chaud aussi, mais la chaleur y est moins pernicieuse.

Amadou, roi de Ségou, qui se dit l'ami de la France, a échangé, il n'y a pas un an de cela, par caravanes, de l'or contre de l'ambre, etc., avec le gouverneur de Gambie, disant qu'il voulait être aussi l'ami des Anglais, qui le sollicitaient.

Encore un de nos hommes malade. Peut être faut-il attribuer son malaise au temps orageux. En ce moment les éclairs sillonnent la moitié du ciel semblables à des fleuves de feu, dont on embrasserait d'un coup d'œil tout le parcours, depuis la source étroite jusqu'à la large embouchure.

Pas de nouvelles de la cour. — Une autre sœur du roi m'apporte une espèce de sambayon jaune au cossam et à la moelle de nété. C'est tout simplement mauvais. N'étaient ces bonnes vieilles et les folâtres beautés qui viennent inspecter ma cuisine et voir le *toumaranké portonkéio* (le voyageur euro-

péen), en même temps que faire reluire au soleil leurs formes exubérantes, je me croirais transporté dans la lune.

Des gens d'ici qui étaient allés vendre des produits de caravane à Boubah m'en rapportent de vagues nouvelles. Ils me disent, entre autres choses, que les Portugais amènent à Boubah des soldats et des canons. — On achète un captif ici trente gourdes (150 francs), prix du pays, on l'échange plus loin, vers la côte, contre huit bœufs qu'on vend au Foréah à raison de soixante boisseaux d'arachides par tête, soit 480 à 500 boisseaux qui valent 800 à 1,000 francs à Boubah. Je doute que ces chiffres soient bien exacts.

Le thermomètre est à 22°. Nous n'avons pas de pluie, mais l'orage empourpre le ciel et déchaîne toutes ses fureurs à huit ou dix kilomètres à la ronde.

Lundi 17. — Malade toute la nuit. Mil bouilli et mil bouilli : mon estomac trouve que la facétie se prolonge outre mesure. Cette nuit, température minima 19°. Le jour, 26° (maximum). Temps couvert.

Alpha Ibrahim, père d'Agui-Bou, est de mauvaise humeur, il s'est rapproché jusqu'à Diunto. Les partisans de Modhi-Sélou qui sont ici, Dulandane, Omar-Bella et autres, venus pour appuyer leur ami, n'osent plus rentrer dans leurs villages du Labé, de peur d'avoir la tête coupée.

Alpha-Ibrahim est tout-puissant. Très soigneux de son crédit et très lié avec ses voisins, il voit accourir des soldats à son premier appel, tandis que le roi Saury a beau appeler, comme sœur Anne, il ne voit rien venir.

L'almamy ne nommera pas Agui-Bou roi de Labé ; je le lui ai défendu, il obéira.

Tenir le Soudan par le Sénégal, c'est tenir un sabre par la lame. Il faut tenir le Soudan par le Foutah-Djallon.

On m'a dit depuis plusieurs jours que le roi ne me laissera pas partir que je ne lui aie donné ma tente et mon manteau. Ce matin, le diaventou, à qui j'ai déjà refusé, quand il la demandait officieusement, cette tente si enviée, vient me la demander officiellement. C'est un véritable vol. J'ai besoin de ma tente, mais comment me tirer de là ? Je vais chez le roi et l'avertis qu'il n'a qu'à la faire prendre. Il envoie ses captifs la chercher, il me donne un mouton et des kolahs et se déclare très satisfait. Je le crois sans peine : 500 francs pour un mouton ! C'est ainsi qu'on entend le libre-échange à Timbo. Quant à mon départ, il n'a pas du tout l'air d'y songer. Il répond à mes instances par un éternel *dioni-dioni, diango*, etc. Au fait, qu'allais-je faire dans cette galère ? Il n'y fallait pas venir, si je n'étais prêt à tout. J'espère néanmoins que tout cela ne sera pas perdu.

Une autre sœur du roi vient chez moi quêter du sucre, du sel, etc. On m'offre du cossam, du maïs, mais je n'ai plus rien à donner, la famine, la « pâle famine », va devenir absolument livide.

Notez que si j'achetais des vivres avec l'ambre, le corail, etc., que j'ai en abondance, je vivrais mieux. Mais, tant que j'achèterai, le roi me gardera, et ce n'est qu'après s'être assuré que je n'ai plus rien, c'est-à-dire après m'avoir vu affamé, qu'il me laissera aller. Cela prolongerait ma captivité, ne m'éviterait pas le jeûne final et me

condamnerait à mourir de faim en route. Car il ne faut pas compter que l'almamy me fera nourrir malgré mes cadeaux et ses belles promesses. Dans le fait, je n'ai pas reçu dix rations par homme, au lieu de cent, qu'il m'aurait fallu. Le roi, toutefois, aura payé les cent rations. La fameuse danse de « l'anse du panier » a pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique.

Le diaventou est toujours là pour ses cadeaux. Maly finit par lui donner cinq grains de corail qu'il a en sa possession, en lui recommandant le secret.

La belle Fatoumata se mariera-t-elle ou ne se mariera-t-elle pas? la question demeure toujours en suspens. De oui en non et de non en oui, ses parents finissent par déclarer qu'il leur faut encore deux brasses de guinée. Hier, ils voulaient deux pièces entières. Je n'ai plus ni pièces ni brasses. Ils insistent devant mon bagage, tout ouvert sous leurs yeux. Mais ils ne voient pas, le désir les aveugle. Maly leur donne son propre pagne, dont il a besoin cependant. Touché d'une si belle action, je donne à Maly un pagne à frange d'or.

Mamadou-Paté est chaque jour plus assidu. Fort instruit sur le Koran, il m'en raconte toutes les histoires de Croquemitaine, mais avec conviction et respect; le commencement et la fin du monde ; la trompette du jugement dernier, qui est un tam-tam ; l'enfer, le paradis ; les sept terres superposées au-dessus de la nôtre, et que Mahomet a pu visiter, etc., etc. Ce Paté en est, avec Mahomet, au système géographique de Ptolémée. La terre est un centre quelconque autour duquel est placée la mer. La philosophie de la religion est lettre morte pour lui, il ne connaît et n'admet que la magie, les sortilèges, les

devins, le paradis pour ceux qui font le salam, l'enfer pour les autres.

Je le félicite de son instruction. Il dit que quand il était petit, son père ne le laissait pas jouer et le battait pour l'envoyer travailler. A la fin du monde, tous les fleuves iront dans un grand trou plein de feu, où iront aussi les hommes qui ne font pas le salam. — Je n'ai pas voulu contrarier ces belles convictions et je me suis endormi comme au sermon, à ces ridicules récits enfantins que d'ailleurs Maly croit fermement aussi. Nous avons parlé de la France ; il ne peut s'ôter de la cervelle que, s'il venait, on le retiendrait prisonnier.

A peine Mamadou-Paté est-il sorti, que lui succède un fils de l'almamy, garçon de 15 ans, vraie tête de crétin, suivi de sa maison militaire, sept ou huit gamins qui tiennent leur sérieux à grand'peine en face de l'homme blanc. Le prince est correct et impassible. A Paris, tous ces gentilshommes seraient ramassés comme autant de mendiants, et ce serait justice.

La visite suivante me plaît davantage ; elle m'est faite par la belle Oussoumani, femme de Mamadou-Paté, fille d'Alpha Ihrahim, escortée d'un garde.

L'orage, qui menaçait depuis quelques heures, éclate avec violence. La pluie tombe à torrents. Les marigots, subitement remplis, se précipitent furieux du haut de la montagne sacrée; on croirait entendre le bruit lointain d'un train de chemin de fer.

La belle Fatoumata est enfin mariée. Le marabout a donné les bénédictions nécessaires. Il était temps !

VIII

Mardi 18. — Malade toute la nuit. Sélika l'Africaine, où êtes-vous pour me délivrer? Aïda, que ne venez-vous mourir avec moi? Il est vrai que je n'ai pas vu le grand amiral se noyer, et que je n'ai pas livré le secret du col de Napata. Espérons que la liberté viendra, et que je pourrai l'employer à ouvrir ce beau pays à la civilisation. Les plus heureux dans ce marché seront les paisibles habitants qu'on ne spoliera plus impunément. Les paresseux guerriers iront ailleurs, ou vivront tranquilles et inutiles. — Le pays ne peut pas prospérer sans captifs, me dit le roi; c'est ce qu'on a dit partout où il y a des captifs. Il ajoute : « Les Foulahs ne sont pas assez forts pour travailler. » Un fait certain, c'est que la race noire du pays ou des pays voisins travaille et n'en paraît pas fatiguée, tandis que les Foulahs de race arabe, aux attaches fines, ont moins de force.

On m'annonce qu'il est arrivé *un* porteur de Sarreboval; *un* porteur, ironie du sort! Si j'avais la permission de partir, c'est-à-dire le papier royal qui doit m'ouvrir, dans chaque village, une case où m'abriter, je partirais sur l'heure, — avec ma concession de chemin de fer en poche, bien entendu. Comble d'ironie, les gens du roi demandent ce que je fais ici, et pourquoi je ne pars pas. Le roi proteste qu'il me laissera m'en aller dans trois ou quatre jours. — Ma rage va s'exaspérant d'heure en heure.

Le vieil Ibrahim-Saury a été fort en peine, sa femme

s'était enfuie. On lui a dit qu'elle était dans une de mes cases. Il est venu faire sabbat dans nos alentours. Armé de son fusil, il a fait, quatre jours durant, des rondes de nuit; puis il s'est lassé sans doute, car il a fini par s'excuser. Maly ne m'a raconté cet épisode qu'aujourd'hui, de peur que je ne misse le vieux à la porte un peu lestement. Cet Ibrahim est riche et assez influent, mais c'est une pauvre tête sans cervelle. Quand le roi veut faire quelque chose, prendre une décision quelconque, les autres fils d'Omar sont consultés, et donnent leur avis. Dans tous les cas, consultés ou non, ils sont tout-puissants; ils disent au roi : « Nous sommes frères du même père, tu ne feras pas telle chose qui nous déplaît. »

Ce Modhi-Ibrahim-Saury commande la moitié de la ville de Timbo, où je suis; un Modhi-Mamadou commande l'autre moitié, où demeure la belle Fatoumata. Pauvre Fatoumata! Le mariage fait hier par le marabout a encore rencontré des obstacles : ledit Mamadou voulait de la guinée; une vieille voulait un pagne; un autre voulait je ne sais quoi, et ainsi de suite. On leur répète depuis quinze jours qu'il n'y en a pas, qu'il n'y a rien, ils n'en restent pas moins là, bouche béante et entêtés comme des bêtes qu'ils sont! Et ils voulaient emmener Fatoumata. Le mari de celle-ci, que sa belle passion rend intéressant, a tant pleuré depuis un mois sur ses amours contrariées, qu'il reste là inerte et sans force, ne sachant plus que désespérer. Mais la belle a du sang; elle a vigoureusement résisté, paraît-il, et le marabout a déclaré que le mariage était fait et bien fait. Dans la discussion un peu vive, le petit garçon de Fatoumata s'est mis à pleurer; ces pleurs agaçant les

nerfs de sa chère maman : « Ah, toi aussi tu t'en mêles ! a-t-elle dit alors, eh bien ce ne sera pas long ! » Et vivement, mais cependant sans brusquerie, prenant le bambin par la main elle l'a conduit à sa belle-mère, en déclarant que chacun devait avoir son tour : « Je l'ai gardé trois ans, fit-elle remarquer à la bonne femme ; c'est maintenant à son père à s'en occuper. » En somme, Fatoumata a parlé d'or et dit à chacun ce qu'il fallait dire. Elle quittera demain la case de sa famille et viendra habiter ici avec son mari. Elle devait déjà, selon l'usage, venir aujourd'hui, qui est le lendemain du mariage. Mais ces discussions ont occupé la journée. Elle a pris son mari chez elle pour ce soir. C'est une luronne qui ne laissera pas piller sa case. Tudieu ! quelle verve et quelle action ! Elle a dit au roi de son coin, le gros Mamadou, que s'il venait troubler son mariage, elle irait troubler les siens à son tour.

Tout ceci est l'image des mesquineries du pays. Mêmes commérages, même étroitesse d'esprit, à la cour, pas le moindre entendement. Mais Mamadou-Paté est intelligent et fin ; s'il prend le pouvoir, il sera un petit Méhémet-Ali ; il se déferait vite de ses préjugés et de ses superstitions de race s'il venait en France.

Ledit Mamadou-Paté m'a fait deux visites dans la journée. J'ai reçu aussi deux sœurs du roi, qui demeurent au Versailles particulier où le souverain noir passe son temps quand il n'est pas de service. Le Versailles en question est Donguel-Fellah, près de Sokotoro, au sud de cette dernière localité.

Aphorisme à placer :

« Le meilleur chocolat du monde est le chocolat Perron. La meilleure moustiquaire est un vol de chauves-souris. »

Remarque physiologique : Mes Yolofs, que le jeûne rend taciturnes, retrouvent la parole et la gaieté quand il y a du mouton.

Mercredi 19. — Mamadou-Paté est venu me prendre à part pour me faire ses confidences. D'abord il est atteint de syphilis (je suis habitué à ce genre d'aveu ; c'est toujours la première chose que chacun me dit ici), il demande des remèdes. Ensuite il me raconte des histoires du pays. Le premier homme faisant salam venu ici arrivait de Stamboul, de Bagdad, de la Mecque, de Médine. Il avait vu en songe la montagne de Timbo, il l'a cherchée longtemps du côté de Labé, et ailleurs dans le Foutah ; c'est un vieux solitaire qui la lui a indiquée moyennant payement. Il a donc choisi ce point non au hasard, mais après avoir parcouru toute la région. Il a eu deux fils : Karamakou et Saury. Mamadou-Paté est arrière-petit-fils de Karamakou par les mâles, et fils de l'arrière-petit-fils de Saury, frère de Karamakou, par les femmes.

Il y a quelques années, sont morts des gens très vieux qui ont connu Karamakou dans leur enfance. Bakar-Bury et Modhi-Alliou sont frères de père et de mère, et frères de père (Almamy-Omar) de Mamadou-Paté et d'Abdul-Ay. La mère de Bakar-Bury et d'Alliou est la sœur de Diogo-Méka l'original, sœur remariée avec l'almamy Saury actuel.

Les quatre frères en avaient un cinquième, Amadou,

l'aîné, qui les dominait par son intelligence supérieure et occupait toute la place. Abdul-Ay fut d'avis qu'il fallait le tuer; sans cela, jamais les autres ne seraient rien. Tous consentirent. On convint de se réunir chez Paté le soir, pour partager de l'or laissé par leur père Omar. Alliou, le plus jeune, le plus généreux, se retira du complot et alla prévenir son frère de ne pas aller au rendez-vous ; mais Amadou ne fit aucun cas de l'avertissement, disant que ses frères n'étaient que des femmes ; il refusa même de prendre des armes et partit bravement.

Abdul-Ay et Bakar-Bury étaient cachés derrière la case avec une troupe de captifs prêts à obéir. A peine Amadou, le frère, était-il entré, et alors que Mamadou-Paté lui offrait du riz et des kolahs, la case fut envahie et le malheureux prince étranglé.

L'almamy, furieux, voulait d'abord faire mettre à mort les trois assassins ; mais Diogo-Méka lui dit : « Tue Pâté et Abdul-Ay si tu veux, mais garde-toi de toucher à mon protégé Bakar-Bury. » Le roi, dans sa sagesse, trouvant qu'il ne pouvait punir les uns et épargner les autres, se détermina à ne punir personne, et l'affaire en resta là. Ne se croirait-on pas aux premiers temps de l'histoire de France ?

La case où j'ai vu Bakar-Bury, près de Conkobala, est une de celles qu'il a prises à l'assassiné. Mamadou-Paté est très bien vu dans le Labé ; il a épousé la fille d'Alpha-Ibrahim, roi très aimé de cette province. Il est très bien vu aussi dans la province de Tymbi.

Les hommes de Modhi-Alliou sont les meilleurs tireurs, les mieux exercés.

L'autre almamy, Amadou, descend aussi de Karamakou.

Omar-Bella, roi du village de Songny et d'une partie de la province de Binani, préfère comme temps les premiers mois de l'hivernage et les deux mois froids après les pluies ; il n'aime pas les mois de soleil : 15 février, mars et 15 avril. C'est ici ce qu'on préfère communément.

La belle Fatoumata a enfin la paix, elle est installée ici, dans une de mes cases. Je lui ai fait un petit cadeau d'ambre, en lui recommandant de n'en rien dire jusqu'à ce que j'aie quitté Timbo.

Jeudi 20. — Le grand marabout, consulté par le roi, a répondu qu'on pouvait permettre l'établissement d'un chemin de fer de Kakandy à Timbo, mais pas plus loin, parce que les blancs n'ont jamais pu aller à la Mecque par aucun côté et qu'ils cherchent un chemin pour y aller ; c'est même là probablement mon secret dessein. Que répondre à de pareilles inepties ? Je m'évertue à leur expliquer que, pour aller à la Mecque, les *djoulbès* (musulmans) viennent s'embarquer en France. Mais pour comprendre cela, il leur faudrait avoir dans l'esprit une foule de notions qui leur manquent.

Paté me prête les lettres apportées par Hecquard. J'en prends copie. L'une est du gouverneur du Sénégal à l'almamy Omar; elle est datée de Saint-Louis. L'autre est écrite par Hecquard à l'almamy, à son retour à Saint-Louis ; elle porte la date du 17 septembre 1851. Paté me dit qu'il a d'autres lettres et papiers qu'il me prêtera ; il les enverra chercher dans son village, où ils sont.

A bout d'expédients pour influencer le roi, je montre à Paté les nippes de soies et de velours que j'ai là, lui disant que ce sont mes propres boubous, ceux que je porte chez moi, que je les aurais mis si le roi était venu me saluer à mon arrivée.

J'ai commencé un filet-hamac pour me distraire. Paté, expert en tout, me montre le moyen de faire la maille plus élégante. Maly, en deux heures, achève le hamac. Le Paté est intelligent. Esprit souple et observateur, il est supérieur à son entourage. Ses frères sont aussi bien au-dessus du vulgaire. Il y a encore par-ci par-là quelques autres individus relativement assez intelligents.

Il n'est pas si facile qu'on pourrait le croire de comprimer sa colère, de la faire rentrer au fond de soi-même, et d'étouffer ses cris de rage sous les apparences du contentement et de la gaieté. C'est pourtant absolument nécessaire ici. Et puis, ne me faut-il pas quelque indulgence pour ces noirs idiots qui me voient à la recherche d'un chemin vers la Mecque ?

Vendredi 21. — Comme j'y comptais, Paté n'a rien eu de plus pressé que d'aller dire au roi que j'ai des boubous magnifiques. Le roi veut les voir. Je m'en affuble donc et j'ajoute un manteau de velours bleu bordé d'hermine, longue traîne portée par deux noirs, trois plaques en pierres précieuses, galons d'argent, etc., etc. J'ai l'air d'un marchand d'eau de Cologne, mais je suis évidemment un bien grand potentat. Ce reflet de la civilisation a fait, sur ces sauvages, l'effet d'un rayon de soleil dans une cave. Tous se sont regardés et se sont trouvés laids. Leurs grossiers boubous, semblables à

ceux du peuple, leur ont paru indignes de leur rang de rois et de princes. Ils veulent tous des boubous de soie (toujours comme cadeau, bien entendu).

Le vieux roi, de plus en plus gonflé, enflé, crevé de tous côtés, s'est dressé tout ému sur les genoux pour faire son discours. Les vieux ont voté le chemin de fer, mais pas plus loin que Timbo... à cause de la Mecque. Le roi, en s'excusant, explique qu'il n'a pu aller me saluer à mon arrivée ; la loi religieuse le lui défend, etc. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne m'attribuait pas un haut rang ; il voit bien que je suis vraiment roi, il va faire rédiger la concession tout de suite; il attend les porteurs et *dioni* et *diango*, et patati et patata, et... on ne me lâche pas davantage, mais on est ému.

Un marabout que le roi a fait venir d'un village voisin pour rédiger le papier que j'exige (c'est sa fonction, à ce digne homme, de rédiger les actes importants) vient me voir, et me dit que l'Anglais venu ici (à quelle époque ?) est venu demander le passage de caravanes anglaises jusqu'à Ségou, avec prière à l'almamy de diriger celles de retour vers Sierra-Leone. Cette version me paraît la plus vraisemblable. L'Anglais a en outre invité tous ces gens-là à venir voir la Tamise.

Mon déguisement a produit un très bon effet. Ces gens ne respectent et ne craignent que ce qui est bien évidemment au-dessus d'eux.

Samedi 22. — Hier est venu le forgeron que j'avais vu à Fougoumba. Je lui ai donné une loupe de cristal et un thermomètre à maxima. Il me promet des bracelets de fer ; son atelier est à Sokotoro.

DERNIER ARGUMENT

Mamadou-Paté vient, comme à l'ordinaire, passer son temps avec le toubab, à batifoler. Il apporte des livres où je copie sa généalogie [1]. Il me propose de jolies filles fort accortes, et il insiste, ne comprenant rien à mon refus. Je le remercie. Cette proposition m'inquiète; je crains que ce ne soit pour me faire oublier la longueur des heures et me retenir plus longtemps. Je lui fais une longue histoire, à l'avantage des blancs, bien entendu, pour lui expliquer mes objections à son offre. Il me révèle que la plupart des Foulahs sont à peu près impuissants. Lui-même, malgré la vive ardeur de son cerveau, qui n'a pas d'autre sujet de rêverie, se déclare aussi limité dans ses moyens que l'était, au dire de Béranger, le fameux roi d'Yvetot devenu vieux, alors que le joyeux monarque ne « levait de ban que quatre fois l'an! » Il me demande même à ce propos un remède pour mettre d'accord avec les désirs ardents de son imagination ses facultés physiques en décadence. Il me montre ensuite la loupe et le thermomètre que j'avais donnés au forgeron, son esclave. Je les lui enlève des mains avec colère et les jette dans le champ voisin en lui disant que si j'avais voulu les lui donner à lui, et non au forgeron, je le pouvais tout aussi bien. Il me répond doucement, poliment et d'un air étonné que

[1] Voici ce document :

Généalogie de Mamadou-Paté. — Secou-Habana, roi de la Mecque; Youssouf, fils du précédent; Abasi; Malyki; Abdul-Ay; Amadou-Mokthar; Fodi-Essedi; Ibrahim-Sambégou; Amadou-Kali; Kikala; Malyki; Almamy Ibrahim-Saury, le premier qui soit venu à Timbo avec Karamakou; Almamy Abdul-Guadiri; Almamy Omar; Mamadou-Paté.

Cette généalogie n'est pas d'accord avec ce qui est noté plus haut, ou Paté paraît comme fils de l'arrière petit-fils de Saury et petit-fils de Karamakou; mais elle est inscrite sur le Koran de Mamadou-Paté, je la crois plus exacte que l'autre.

l'esclave et tout ce qu'a l'esclave appartiennent au maître.

Je vais chez le vieux Saury-Ibrahim, le vieux frère du roi ; il était sorti. J'étais à peine rentré qu'il est accouru bavarder, ce qu'il aime fort. Ce vieil oison bavarde à jet continu. Je lui dis qu'il est instruit, aimable, charmant, irrésistible, et je clos la série de mes viles flatteries en le priant d'aller dire au roi que je veux partir demain matin, *diango*, *bymbi*, *subaka*. Il se met à rire et va faire ma commission.

Dimanche 23. — Le vieil Ibrahim a vu le roi hier; il vient me chercher à six heures. Je prends ma dose de quinine et me rends chez le monarque. Ce digne souverain m'annonce que tous les papiers sont prêts. Il autorise le chemin de fer! Il soulève un coin de son boubou et me montre ses plaies hideuses. Son corps ferait bonne figure au musée Dupuytren.

De ses paroles royales je ne crois rien; quand je tiendrai le fameux papier, et que je verrai mes bagages sur la tête des porteurs, alors seulement je croirai à la liberté. Jusque-là, philosophons et divaguons à loisir, pour tromper les heures.

J'ai donné une grosse loupe en cristal au vieil Ibrahim, ravi de pouvoir lire avec ce verre grossissant comme avec ses lunettes. Il dit que je n'ai plus à m'inquiéter, que je vais partir, qu'il était opposé à mon départ, mais qu'il voit bien à mon argenterie, à mes vêtements de soie, à mon cadeau, que je suis roi comme l'almany, et qu'il ne faut pas qu'on me retienne (air connu).

Je vais faire une visite à Assane. Il m'invite à déjeu-

ner ; grand merci ! Je lui donne Maly, qui tient ma place et patauge fraternellement dans la calebasse avec le vieux prince. L'habitude leur a appris à manger assez proprement, pour des gens qui mangent avec les doigts. Lorsqu'ils s'endorment sans s'être lavé les mains après le repas, les rats viennent leur ronger les doigts. Le riz à la sauce aux arachides a d'ailleurs bon air, et n'était le prestige à garder, je mangerais très bien aussi avec les doigts. Mon estomac serait disposé à toutes les concessions. Je sens même qu'il s'attendrit et me trouve sévère. La petite fille du vieil Assane vient aussi plonger dans l'écuelle sa petite patte timide. Elle a nom Mariamo, et se croit obligée d'être intimidée pour manger devant le *portonkéio,* d'où grimaces et coquetteries enfantines assez gracieuses. — Le roi m'a donné un paquet de kolahs.

Omar-Bella est venu me voir. Je lui ai fait un petit cadeau. Il me renvoie de la graisse rance. Maly affirme que c'est ce qu'il y a de « plus meilleur » pour faire la cuisine. Je ne l'en priverai pas ; l'odeur me suffit. Il est très bien ce prince Bella, très discret. Jamais il ne m'a fait une question. Il a l'air indifférent et ennuyé d'un souverain d'Orient. Sa tenue est correcte, ses réponses toujours polies. Il dit qu'il est content des bonnes nouvelles qu'on me donne de mon prochain départ. Il demande des remèdes, lui aussi, hélas !

Recette culinaire. — Pour cuire le petit mil de façon à le laisser en grain et non à le réduire en bouillie, vannez soigneusement, afin d'enlever toutes les pellicules ou les poussières qui brûleraient pendant le grillage ; grillez légèrement, laissez refroidir, lavez rapidement à

grande eau, égouttez bien, plongez dans l'eau bouillante et remuez. Cette dernière opération dure d'une demi-minute à une minute. Videz à peu près toute l'eau en inclinant le vase (le grain restant au fond); laissez sur le feu, en ajoutant, en deux ou trois fois, juste l'eau nécessaire, — le moins possible, — pour remplacer celle qu'a absorbée le grain, ou qui s'est vaporisée. Il suffit d'en mettre assez pour que le fond ne brûle pas, sans toutefois mouiller assez pour que le grain baigne; on ne doit pas voir d'eau entre les grains. Cette dernière opération doit durer deux minutes. Retirez alors du feu, couvrez et restez-en là.

En somme, la cuisson se fait pendant le grillage à sec; le reste n'a pour but que de faire prendre un peu d'eau au grain. Le grillage se fait par petites quantités dans une espèce de calebasse en terre très dure. Il faut avoir soin de remuer tout le temps, et cesser dès qu'en jetant quelques gouttes d'eau sur le grain, celles-ci s'évaporent en chantant, comme si elles tombaient sur un charbon ardent. Retirer alors du feu, car le grain commence à rôtir, ce qu'il faut éviter. La deuxième opération se fait à peu d'eau, c'est en définitive une cuisson à la vapeur due à la petite quantité d'eau qui est au fond de la terrine et qui s'évapore. La vapeur à 100°, traversant la masse, la cuit. On reconnaît que le mil est cuit en serrant les grains entre les doigts : cuits, ils s'écrasent; non cuits, ils résistent.

Lundi 24. — Expérimenté une infusion de gogo purgatif du pays. — Le revolver d'un de mes hommes avait disparu de la case où il était, dans le temps que l'esclave

de Modhi-Oury s'y trouvait seul. Cet esclave a déjà volé deux fois, dit-on. Oury apprend le méfait, et vient tranquillement avec son couteau pour égorger le malheureux. Maly et mes Yolofs, qui savent que je ne veux pas de ces exécutions, s'interposent. Il est 5 heures 1/2 du matin; je sors de ma case attiré par le bruit. Le captif est là comme une bête, comme un mouton; personne ne le retient, il ne fuit pas et ne manifeste aucune émotion.

J'ordonne qu'on le laisse fouiller la case; il ne trouve rien; et l'autre avec son couteau persiste à vouloir se jeter sur le malheureux enfant. Je dis qu'il a dû cacher le revolver ou le vendre dans la ville; qu'il faut l'y envoyer. Il se sauvera, m'objecte-t-on. C'est justement ce que j'espère; au moins on ne le tuera pas. Je garde toutefois cette réflexion pour moi et je fais sortir l'enfant. Un quart d'heure après cette tête dure revient, il n'a rien trouvé! Pendant ce temps on oblige le maître justicier à rentrer son couteau, en lui disant qu'il n'est pas permis de tuer un homme devant moi.

Modhi-Oury, assez calme d'ailleurs et ne faisant rien de plus extraordinaire qu'un bon bourgeois qui le matin émonde son parterre, saisit son captif par le bras, et armé d'un bâton, il fait pleuvoir les coups sur la tête et les épaules du pauvre diable, qui continue à ne rien manifester de ce qu'il pense ou éprouve.

Je me précipite furieux, j'arrache le bâton et signifie à ce sauvage très étonné que je suis chez moi (à la vérité, c'est le contraire, puisque les cases sont à lui, mais je me tiens là pour roi, et le roi est partout chez lui), et je lui défends de frapper cet esclave tant qu'il

sera sous mon toit. Il ne comprend pas mes paroles, mais le ton dont elles sont dites suffit; il lâche son captif et me fait ses excuses. Le captif se frotte un peu le cou; il ne manifeste ni joie ni peine; pas un mot, pas un cri ne lui échappe, il ne me dit pas seulement merci du regard. A son avis, si j'ai agi ainsi, c'est assurément pour mon bon plaisir; il est au-dessous de la brute : un chien aurait remué la queue. Quant au revolver, il finit par se retrouver dans une autre case; le captif ne l'avait ni touché ni vu.

Le vieux Saury a revu l'almamy. On me donnera la permission d'établir un chemin de fer au besoin jusqu'à la lune, on me donnera tout ce que je voudrai et je vais pouvoir partir tout de suite, *dioni-dioni;* et comme je ne paraîs pas m'intéresser à ce qu'il dit, le brave homme m'affirme que *fabé-diango* (après-demain) je ne coucherai pas ici.

On me dit que l'officier noir pris par les Portugais se nomme Ali, et l'almamy accuse Agui-Bou d'avoir manœuvré pour se débarrasser de cet Ali, qui est puissant et riche et qui lui porte ombrage. Il lui a déjà confisqué ses biens une fois, mais Ali, qui était alors à la guerre, se les est fait rendre à son retour.

Le prince Omar-Bella demande à acheter de l'ambre. Oury dit que Timbo n'a pas l'air riche, mais qu'il y a cependant beaucoup de richesses cachées. — Il a raison, Timbo n'a pas l'air riche !

Je suis assez content de mon essai de gogo.

Mardi 25. — Il me semble que peu à peu je transpire moins. Est-ce un effet du climat? est-ce le jeûne, ou

plutôt le repos de mon système nerveux? Saury me dit que je partirai demain, que le roi me fera ses adieux *kikidè* (ce soir), que les papiers sont prêts, que les porteurs sont là. La concession de chemin de fer est chose faite; tout, en un mot, est en ordre. — Mamadou-Paté me répète la même chose, et le prince Assane confirme leur dire à tous deux. Ils sont tous les trois du Conseil et doivent savoir ce qu'on y dit.

Assane est content; il a une mission de l'almamy auprès d'Alpha-Dion, roi de Labé, qui lui fera certainement un beau cadeau.

Quand je serai en route je croirai à mon départ; jusque-là je ne me livre à aucune joie, pour ne pas avoir à revenir à la désespérance. — De Kakandy à Songny, il y a, paraît-il, cinq jours de marche.

Je vois là tout près un pauvre diable de noir qui est retenu à Timbo depuis quatre mois. Un parent du roi lui a pris huit bœufs; il demande justice. C'est toujours *diango* et *fabè diango*.

Dix hommes de Timbo s'étant trop isolés du côté de Tymbi ont été faits prisonniers et vendus comme esclaves, ce qui arrive de temps en temps, paraît-il. Je comprends que ces aventures ne répandent pas précisément parmi ces populations le goût des voyages.

Il est venu ici des gens du parti de Diogo; il y a eu, me dit-on, discussion, bataille, mort d'homme, le meurtrier est là, l'un de mes visiteurs. On a jugé la chose ce matin et il n'y a pas eu de condamnation :

Selon que vous serez puissant ou misérable....

Mamadou-Paté est amoureux de mon clysopompe, je

vais être obligé de le lui donner pour n'être pas retenu.

Il est aussi voleur que les autres, ce Paté, mais il montre plus de bizarrerie dans ses choix. Depuis huit jours, il ne rêve que de cette boîte jaune, sans savoir ce qu'il y a dedans, car il ne l'a aperçue qu'à peine.

Envoyé Maly chez le roi. — Départ ajourné à *diango*, puis à *fabé diango*. Les porteurs ont prié qu'on leur accordât un jour de plus avant de partir (même refrain; air connu). Cela n'est même plus vraisemblable. — Ibrahim-Saury vient me voir à six heures du soir (il était allé dans un village voisin); il tient à ce que je croie à sa parole. Il se dit mécontent de ce retard, après la promesse qu'il m'avait faite. Il ira demain matin à six heures chez le roi. Il me parle de Kakandy : le roi en détourne les caravanes, dit-il, parce que le commandant du poste de Boké contrarie les Foulahs; ils n'ont pu dernièrement faire la guerre aux Moghi-Forès. Je lui réponds qu'il a été trompé, que les caravanes sont très bien accueillies, et seraient protégées par le commandant si cela était nécessaire; que le commandant a laissé toute la liberté de faire la guerre aux Moghi-Forès : non seulement il n'est pas intervenu, mais il a déclaré, au contraire, qu'il n'avait pas à intervenir. Mais Alpha-Gassou, ayant été battu dans cette guerre, a dit que c'était le commandant qui l'avait empêchée.

Saury dit qu'on avait promis une rente annuelle en échange de la permission d'établir un poste, et qu'on ne leur donne que des coups de canon; son fils a été tué, etc. C'est encore inexact quant à la rente.

On donne chaque année un cadeau pour l'almamy, mais l'envoyé le garde et dit n'avoir rien reçu. Même

cette année par suite d'un malentendu, le cadeau a été payé deux fois par le commandant, et par les habitants.

Nénéfice m'a envoyé un cadeau d'oranges et de riz et deux rations de maïs, par Bosi que je lui avais expédié avec ma timbale d'argent, qu'il n'a pas voulu garder. C'est un bon point encore à son actif.

J'ai pris bonne note des demandes discrètes d'Ibrahim-Saury, savoir : remèdes pour vieilles plaies aux jambes, aux mains, aux doigts qui tombent; remèdes pour ophtalmie naissante; enfin poivre pilé, comme excitant, et râpe à kolah.

Mamadou-Paté me dit qu'à Sokotoro sur un plateau élevé, au pied duquel coule le Baléo (le plateau est sur la rive droite), je serais très bien installé. Il y a là des arbres, de la terre *louga* (des cultures) à discrétion. La vue y est fort belle : on distingue très bien le col que passe le sentier en arrivant ici, et l'on voit les fumées de Timbo. — Le soir à 8 heures 1/2, Kauli m'apporte une bouteille d'huile de palme de la part de Mamadou-Paté.

Mercredi 26. — Ibrahim-Saury et Paté viennent de bonne heure, en sortant de chez le roi. Le départ est fixé à demain matin, définitivement *diango subaka!* — Je commence à m'habituer à cette ritournelle. — Le roi a expédié en avant un exprès pour tout préparer, afin que je sache que si le Foutah n'est pas riche il a du moins bon cœur.

Maly ne veut pas que le cuisinier emploie l'huile de palme de Paté; il dit qu'elle peut être empoisonnée. Ceci me paraît être de la pure fantaisie.

Une femme d'un certain rang, parente des propriétaires

de mes cases, vient me voir. Elle a le type européen, les traits réguliers, le nez mince. Elle est très aimable et a bonne tenue. Elle demande si je ne dois pas rester jusqu'à la fin de l'hivernage; elle a entendu parler de cela. Lugubre la nouvelle de la brave femme! Il me semble cependant que je dois approcher du *diango* final. Je n'ose pas encore, néanmoins, donner l'essor à ma pensée et la laisser libre de traverser les mers pour me devancer auprès des miens.

Après huit jours de soupirs étouffés et d'instances indirectes, Mamadou-Paté tient enfin entre ses mains le clysopompe de ses rêves. *Allah ouakoubarou!* Il s'empresse de se faire expliquer le mécanisme de l'instrument et il asperge gaiement les figures impassibles des vieux courtisans qui l'accompagnent. Cette petite expérience de physique intéresse au plus haut point l'expérimentateur qui ne se lasse pas de manifester son ardent désir de posséder un si curieux joujou. L'égoïste sauvage! Et si je suis malade? Enfin! l'essentiel est d'avoir ma liberté. Charles d'Angleterre offrait son royaume pour un cheval : je peux bien offrir en holocauste mon clysoir breveté.

Évidemment le Foutah est une barrière qui empêche le Soudan de nous livrer ses produits. Quel commerce peut-on faire, quelles caravanes peut-on organiser dans un pays qu'il faut traverser mystérieusement, en se divisant par petits groupes, en ne disant jamais où l'on va, et en portant assez peu de marchandises pour pouvoir la cacher dans une peau de bouc accrochée en sautoir sur l'épaule — bagage qui n'attire pas l'attention, pareille sacoche étant portée d'ordinaire par les gens du

pays? N'ai-je pas été obligé de retourner vingt fois mes sacs et mes caisses devant ces brutes?

Le Foutah deviendra de plus en plus puissant, et, survienne un roi intelligent, il sera un danger réel pour nos établissements de la côte.

Le forgeron à qui j'avais donné une loupe et un thermomètre pour avoir des bracelets de fer n'a rien fait; mon envoyé Omar-Bella revient de chez lui avec un peu de fer brut et c'est tout.

Le blé pousserait bien ici. Maly croit en avoir aperçu, mais trop poussé en paille, peu nourri en grains.

La vigne, il me semble, réussirait à merveille.

La foi punique de ces brigands ne paraît pas avoir épuisé ses dernières ressources; il reste encore des *diango* et des *fabé diango* en provision. Rien n'annonce le départ. — Mamadou-Paté est revenu me conter des sornettes; il croit aux balles enchantées et m'affirme qu'une balle arrive toujours au but visé, si l'on a soin de la mordre et de dire *bisimillah* en l'introduisant dans le fusil. — Quant à Ibrahim-Saury, qui est venu encore deux fois aujourd'hui, il continue à affirmer que mon départ est toujours fixé à demain. — Autre farceur : le porteur unique venu de Sarreboval, il y a dix ou quinze jours, se présente et me dit qu'il n'a pas encore mangé depuis son arrivée (!). Il veut s'en aller; il doit être bien dispos après ce jeûne!

Un captif coûte ici 64 francs (prix d'Europe). On le nourrit la première année, c'est-à-dire qu'on lui paye pour cela une valeur de 30 à 40 francs; c'est tout. Passé cette première année, il se nourrit lui-même, moyennant qu'on lui laisse ses nuits, et le samedi et le dimanche

pour cultiver son champ. Dans le temps où il n'a rien à faire aux champs, on l'occupe à faire caravane, mais quelle sécurité peut-il y avoir avec des pillards tels que les princes de l'endroit? L'usage les autorise à prendre tout ce qui leur plaît, et le roi les dévalise de même à leur tour.

Jeudi 27. — Le métier de prisonnier sans vivres n'a vraiment pas de charmes. Mon cerveau se fatigue, mon sommeil est hanté d'affreux cauchemars qui me montrent mes enfants malades, expirants, que sais-je? ils me tendent les bras, ils m'appellent et moi, chargé de lourdes chaînes, je ne puis voler à leur secours. A mon réveil, je me sens péniblement impressionné et j'ai peine à me défendre de noirs pressentiments.

Amadou, le chef des cases, revenu hier, m'a donné des oranges et un poulet. Bonne note à ce fonctionnaire généreux. Mais le bon roi, qui pense à tout, envoie au moment même le porteur de Sarreboval déjeuner avec mes hommes. Excellent monarque! un vrai père pour son peuple! Il faut que tout le monde profite de cette volaille étique : « Un pour tous, tous pour un. » Ce matin, ce prince auguste a fait appeler Maly pour lui montrer les deux gardes du corps qu'il a désignés pour m'accompagner et veiller à ce que je ne manque de rien. Quant à l'époque du départ, il n'en a pas été question.

Mamadou-Paté vient me dire qu'il retourne à Sokotoro. Il ne voit plus rien à prendre. Il s'en va! Qu'il aille en paix! Je ne le reçois pas, j'ai assez vu ce visage faux; je lui fais souhaiter bon voyage sans autre discours. Si le trône tombe entre ses mains, ce gaillard-là mènera

le pays bon train, et il n'est pas impossible qu'il s'impose comme seul roi. Il n'a pas quarante ans ; avec le pouvoir en mains, il pourra se débarrasser de ses concurrents au moment opportun.

Le vieux Saury amène lui-même le porteur de Sarreboval pour me montrer cette preuve vivante qu'il n'a pas menti en annonçant mon départ. Mais toujours pas un mot dudit départ, pas le moindre *diango*. Aujourd'hui donc, ce matin du moins, pas d'avis officiel à ajouter à tous les précédents.

La faim, qui fait sortir le loup du bois, fait taire bien des scrupules ; mes hommes ont cuisiné avec l'huile supposée empoisonnée de Mamadou Paté.Ce soir, il n'y a même pas à songer à la cuisine ; nous n'avons pas un grain de mil à nous mettre sous la dent. Il est difficile ou impossible d'acheter ; les habitants n'ont presque rien non plus. C'est le temps des semailles et l'heure de la famine pour les imprévoyants.

Arrive le fils de Nénéfice, avec un esclave porteur de petits gâteaux et d'oranges. Ce cadeau vient à point. Par malheur, si les gâteaux et le mil grillé sont bons, ils sont absolument indigestes, pour moi du moins, car mes hommes, eux, digèrent parfaitement ces petits grains de sable. De mon côté, je réponds par un petit cadeau, et j'en veux faire autant à l'égard du chef des cases. Mais, Maly me fait observer que je lui ai bien assez donné.

Vu le roi ; il m'a lu ses papiers en grand Conseil ; ils sont rédigés avec minutie comme s'il s'agissait du sort de l'État. Le premier papier me conduira jusqu'à Madina ; le second, jusqu'à Kakandy. Chacun d'eux, confié à un porteur différent, partira avant moi, afin que tout

soit prêt sur mon passage et que rien ne me retarde. Le troisième papier, relatif au chemin de fer, fera le tour du pays, chacun donnera son opinion. Demain, un quatrième papier dira que lui, Almamy Saury, almamy de Timbo, concède à Aimé Olivier l'autorisation de faire un chemin de fer. Ce document me sera remis et je pourrai alors partir. — Il me semble que me voilà déjà arrivé en France et tout prêt à revenir à Timbo. Il a dit *diango subaka* (demain matin).

La soirée est belle ; les étoiles, à leur place accoutumée, me paraissent être d'une gaieté folle et me cligner de l'œil d'un air ami.

Le sentier que mes pas ont tracé dans la ligne d'ombre de mon préau, pendant les longues heures de ma promenade quotidienne sous mon oranger, va disparaître sous les pieds nus des noirs. En route, je rêverai de ces deux mois de royauté, roi prisonnier, mais roi. —Maly a profité de la cérémonie pour demander à dîner. Le roi a envoyé un peu, très peu de riz cuit, et de la sauce.

Il est difficile de savoir ce que peut produire un captif. Maly dit qu'un captif et sa femme (car il faut acheter mâle et femelle, sinon le marasme s'empare vite du malheureux et il ne songe plus qu'à fuir) cultivent assez pour nourrir trois personnes toute l'année à raison de 3 kilogrammes par jour. Le chef des cases assure que cent captifs, soit cinquante couples, cultivant de mauvaise terre, rempliraient ma case de riz, et en cultivant de bonne terre, les deux cases voisines en plus soit, de 250 à 500 mètres cubes. Tout cela est assez vague. Une femme cultivant une terre médiocre produit en riz

700 litres, et cultivant une bonne terre, 1,050 litres ; un homme cultivant une terre médiocre produit 1,400 litres; et une bonne terre 2,100 litres.

Ainsi un homme et sa femme produisent, en cultivant une bonne terre, 3,000 litres de riz en paille, soit 1,800 kilogrammes net. — C'est donc une culture lucrative.

Les nuages sont ordinairement très haut, et quelquefois j'entends à peine le tonnerre, dont les éclairs sont verticalement au-dessus de ma tête. Mais d'autres fois quels majestueux éclats! le son est plein, retentissant, la terre tremble.

Vendredi 28. — Malade toute la nuit ; estomac fatigué par cette huile de palme, dont j'ai voulu goûter pour encourager mon peuple hâve. — Pluie. Température 18°. — Le roi m'appelle pour me demander pour la cinquantième fois ce que je veux. Il fait venir un marabout qui va écrire le quatrième papier convenu. Il n'est pas question de départ. On m'assure cependant que ce sera *diango*.

Le roi me dit que les Anglais lui demandent la permission de lui envoyer un voyageur. Si les Anglais se mettent en mouvement, ils auront bientôt passé devant nous, et s'ils font un chemin de fer par là, le Soudan leur appartiendra. La France est d'une indifférence désespérante, rien ne l'intéresse que les faits du boulevard.

N'ayant pas déjeuné, je fais demander un peu plus de riz pour dîner. Je m'informerai de ce que veut cet Anglais. Chacun s'étonne que le roi me rende si vite la liberté. On n'a jamais vu cela. Le roi dit qu'il a peur de moi! Il a envoyé ce soir un peu de mil et de cossam,

deux tiers de ration pour chacun. C'est maigre pour des gens qui n'ont pas déjeuné.

Maly a tué trois pigeons dans mon enclos. J'ai une faim des plus sérieuses, une faim à crier et qu'il ne faut pas confondre avec un bon appétit. Quel moment agréable que celui où il n'y aura plus à se préoccuper de trouver des vivres! Cette question toute secondaire dans les pays civilisés est capitale ici.

Le vieil Ibrahim-Saury est venu encore dire *diango*.

Le roi a envoyé chercher du riz ou du mil dans les villages voisins. Verrai-je commencer ici le mois de juin? Je ne peux plus prendre que le bateau du 11 juillet; mais je voudrais bien ne pas le manquer.

Quel vilain personnage que ce roi! Il a des ongles de deux centimètres, et ce n'est pas trop pour y loger tout ce qu'il gratte de son corps pustuleux. Il me dit avec une admirable bonhomie : « Se gratte-t-on chez les blancs? » Puis me montrant mes gants: « Tu ne peux pas te gratter avec cela. » Je lui réponds que les blancs sont propres et ne se grattent pas, que j'ôte mes gants la nuit et chez moi. Les gants conservés avec soin lui paraissent cacher quelque mystérieuse magie.

Température, 18° ce soir.

Samedi 29. — Nuit fraîche pendant laquelle j'ai bien reposé tout en rêvant à mes chères affections et qui m'a remis de ma lassitude compliquée de malaise, d'inquiétudes, de frissons bizarres qui me venaient je crois de cette horrible huile de palme rance.

Maly a tué un pigeon, acheté un poulet et de délicieux cossam vierge dans sa calebasse d'origine. Le roi a

envoyé un peu de petit mil cuit faisant bien le grain, avec de bon fromage blanc et une sauce au piment qui le relève ; c'est délicieux.

Encore deux mois avant de revoir les miens ! mais ce temps sera très rempli et mon impatience aura de quoi se distraire. Si le *diango* annoncé est bien le dernier, dans trois semaines je trouverai des nouvelles à Boulam. Elles seront un peu vieilles, mais qu'importe ? elles me feront revivre.

Bakar-Bury ne voudra pas monter sur le trône, du vivant de son vieil oncle ; mais on peut traiter avec tous les deux. Si Bakar-Bury refusait de traiter, contrairement à ce que je lui ai fait demander indirectement, et à ce qu'il a répondu, c'est son frère Paté, qu'il déteste, qui prendrait le pouvoir, et il serait, lui, relégué fort à l'écart, assassiné peut-être.

La belle Fatoumata m'apporte du petit mil cuit avec du boroboro. J'en fais mon second déjeuner. L'amie de Maly, une des nombreuses vieilles dont il a su gagner les bonnes grâces, apporte encore une poule, du mil en paille, et une grosse calebasse contenant vingt-cinq litres de cossam.

Mamadou-Paté m'a dit qu'on n'avait ici ni plomb, ni moules à balles. On charge les fusils avec des balles de fer forgées à la main. — Si j'étais sûr d'être soutenu par la France contre l'Angleterre, je ferais, sans tarder, la conquête du pays. Les chefs sont divisés, le peuple indifférent, tous sont avides et superstitieux ; que faut-il de plus pour assurer le succès ? Il est bien permis de faire ces plans quand on a vingt-quatre heures de loisir par jour pour rêver à Dupleix et au marquis de Bussy,

tout en regardant défiler ces vilains nègres à demi nus qui viennent me saluer, drapés dans leurs guenilles, leur vanité et leur ignorance, armés de fusils à pierres, confiants dans leurs montagnes qu'ils croient uniques au monde et imprenables à leurs ennemis. Aussi s'étonnent-ils fort et croient-ils à peine que je sois venu à pied sans jamais monter sur mon cheval.— Ce soir, orage et pluie.

Dimanche 30. — Nuit calme, mais sans sommeil. Pluie le matin. Transpiration abondante ; douleurs partout. Température : 25°. Bien que voilé, le soleil a toute l'intensité nuisible de ses rayons chimiques, et m'a tenu hier enfermé comme s'il avait été chaud.

Les esclaves du roi qui devaient arriver hier soir ne sont arrivés que ce soir, parce qu'ils ne sont pas partis dès qu'on le leur a dit. Le roi, furieux, s'excuse ; il est bien fâché de ce retard, il ne veut pas passer pour un hâbleur à mes yeux et fait, dit-il, donner cinquante coups de corde à chacun de ses huit esclaves en retard. Je n'en crois pas un mot. Si cela était, je resterais bien quelques jours de plus pour épargner cette dure correction à ces pauvres diables. Non pas que ces noirs, maîtres ou captifs, soient bien intéressants ; mais l'humanité a ses droits et l'éducation ses habitudes. Qui n'a jamais péché ? Cinquante coups de corde, quand on n'en meurt pas, laissent des blessures ouvertes pendant plusieurs mois.

On va piler du mil toute la nuit, s'il n'est pas trop humide ; on en fera sécher et l'on en pilera encore demain, afin d'être prêt à partir. Il ne m'est rien envoyé pour dîner. Je devrai me contenter du peu de riz qui me

reste de ce matin. Que diraient les habitués de Bignon si, se trouvant par hasard en appétit, ils se voyaient servir, à l'heure du dîner, du blé et rien que du blé?

Or, le mil est encore plus difficile à transformer; il faut le faire sécher, sinon il ne se décortique pas, et par ce temps de pluie, faire sécher du mil, c'est tout un travail. Je vois que les chauves-souris ont faim, elles tournent autour de moi à me frôler, et inspirent des effrois mortels à la flamme de ma bougie.

Le vieux roi n'a jamais pu comprendre quel intérêt il pouvait y avoir pour moi, à un moment donné, à partir sans retard pour arriver à temps au bateau du 25 juin. Ces notions d'exactitude, de jours précis, sont étrangères à ses habitudes de penser ; autant parler calcul intégral ou mécanique céleste à une jolie femme.

Lundi 31. — Nuit passable. Froid ; tout est humide, mouillé même. On a pilé du mil toute la nuit, en le faisant sécher peu à peu dans une marmite à griller.

Un vieux noir de mes amis a dit hier au roi qu'il avait tort de retenir un homme comme moi, qu'il me connaît bien, etc. Le roi s'émeut à sa façon de ces recommandations, il dit qu'il regrette, qu'il est désolé, que je vais partir *dioni-dioni*, et qu'il envoie tout de suite un homme à Sokotoro travailler l'or qu'il me destine. J'ai dû partir après le départ des gens de Colladé; puis après l'arrivée, puis après le départ des gens de Cohine ; puis après qu'il serait guéri, après l'arrivée des porteurs de Sarreboval, après l'arrivée du grain, après que les papiers seraient faits, et toujours après que les cadeaux seraient prêts — livres et étuis de cuir dont il

avait soin de me faire savoir l'état d'avancement, etc. — Maintenant c'est après le retour de Sokotoro de X, de Y, de Z, etc.

Et dire qu'il y a des malheureux qu'il retient ainsi des mois et des mois! car je ne suis pas seul à vouloir partir, et je suis le dernier pris; mais les autres sont noirs. J'ai rêvé de Louis XI à Péronne!

C'est demain le 1er juin. Peut-être est-ce aussi le dernier jour que je passerai ici. — Fait la liste des gens importants du royaume avec la valeur relative de chacun. Reçu entre autres visites celle du frère (il fait caravane) d'Amadou, l'almamy de rechange. Le vieux conseiller qui défend ma cause a dit au roi que s'il m'offrait beaucoup d'or pour que je reste, je préfèrerais ma liberté et le laisserais là, lui et son or. Le digne monarque a trouvé cela bien étonnant.

On me dit que la route directe d'ici à Sierra-Leone est peu sûre. Les caravanes sont souvent dévalisées, ou faites prisonnières. Le diaventou m'apporte trois mangots, les premiers de la saison; ils sont un peu plus gros qu'un très gros œuf, et un peu aplatis; ils ont la queue sur le côté et non au sommet; la peau est fine comme une pelure de poire; la chair tient de la poire, de la pêche, de l'abricot, avec un arrière-goût de térébenthine. Ce fruit a un très gros noyau allongé.

Mardi 1er *juin* — Nuit passable. Des gens autorisés assurent que le départ est fixé à demain, *diango* suprême. C'est possible, mais cela ne me donne plus d'émotions. J'attends comme une bête à l'écurie, éloignant toute pensée amère, et refusant toute issue à ma colère

qui bout sourdement au dedans de moi et voudrait tout faire sauter. C'est par vanité que ce vieux potentat me retient. Ennuyer un blanc n'est pas un plaisir ordinaire, et puis ses voisins n'en ont pas! Jamais un grand chef blanc n'irait les voir ces voisins! ils sont trop petites gens! Ce soir, l'astucieux souverain a envoyé le diaventou compter, soupeser les paquets comme si j'allais être libre sur l'heure; il ne sait quelles singeries inventer pour paraître me retenir malgré lui. Il y a bien peu de cervelle dans cette tête : une grande défiance qui prend parfois des airs de ruse, de finesse, d'intelligence; mais, en somme, nature de nègre plus faible et plus imparfaite que la nature du blanc.

J'ai été malade tout le jour, de colère rentrée. Les femmes disent que demain n'est pas un bon jour pour se mettre en route. En voilà bien une autre! — J'ai donné un bracelet à la sœur de Bakar-Bury qui m'a envoyé quatre fois du lait frais (*biraddam*).

Pluie toute la nuit et deux heures durant dans la journée. Une vieille,

Qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revue,

m'a apporté du maïs crevé en grain sur le feu, ressemblant de loin à des fleurs d'oranger. Le roi Omar-Bella m'a envoyé du suif nauséabond de sa cuisine; mes hommes s'en sont repus.

J'ai envoyé *six fois* chez le roi dans la journée. Il a épuisé tous ses prétextes.

CINQUIÈME PARTIE

DE TIMBO A LA COTE

I

Mercredi 2 juin. — Brises embaumées, enivrante nature, libres espaces, soleil de la liberté, je vous aime et je vous salue ! Le captif a recouvré sa liberté, sa vie.

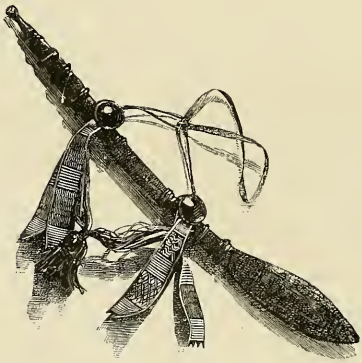
Le paysage s'est paré des couleurs du printemps. Douce illusion, sirène enchanteresse, la vie nouvelle et ses promesses font oublier la réalité des maux passés. Mon cœur est déjà loin de moi, aux rivages lointains, sous le beau ciel de la Provence que j'aime et qui m'attend. Ma pensée, folle et sans frein, a fait le tour du monde et se repose déjà où je sais, où je vais.

Merci à celui qui a fait le bonheur, la vie et les souffrances, qui nous la font aimer. Suis-je donc resté deux mois à Timbo? Il me semble l'avoir rêvé. Chacun s'étonne d'un séjour si court

Le roi dit qu'il ne me fait pas de cadeau, parce que la concession du chemin de fer qu'il me donne en est un très important. Il dit que les Anglais et les Portugais sont disposés à demander la même concession, mais que c'est à moi, son ami le toubab français, qu'il la donne ; il

m'attendra pendant plusieurs années si je ne peux pas revenir l'année prochaine.

Dès le matin, j'ai fait préparer ballots, sacs et paquets et renvoyé chez le roi dire que j'étais prêt. Il s'est décidé à m'envoyer quelques-uns de ses plus vigoureux captifs, qui portent double charge et me conduiront à Missida Bouria. Ainsi, ces porteurs attendus de Sarreboval, pur prétexte ; cet or qu'il fait préparer à Sokotoro, prétexte ;



SABRE INDIGÈNE

ce temps qu'il disait employé à me préparer des livres, un sabre, une corne à poudre recouverte en cuir, à la façon du pays, prétexte. Il m'a volé ma tente, en me faisant constamment dire par ses fidèles qu'il me ferait un cadeau magnifique, etc.

Mamadou-Paté m'avait dit, en voyant ma bague : « Je voulais t'en donner une pareille avec mon nom dessus ; mais mon forgeron n'en sait pas faire. » Ce même forgeron, à qui j'ai donné une loupe et un thermomètre et qui m'a fort remercié, n'a pas pu me façonner un de

ces modestes bracelets de fer qu'il martèle en quelques minutes !

A 7 heures, audience solennelle et dernière. Le premier ministre me lit le traité consenti par le roi, l'assemblée donne son approbation, le roi me remet le précieux autographe, écrit en arabe, qui engage les deux almamys et toutes les autorités du Foutah, réunies pour

SABRE INDIGÈNE

le discuter et l'approuver. Je dicte à Maly les adieux les plus magnifiques. Il les transmet au président du Conseil qui les répète à l'assemblée. (Le nombre et le rang des intermédiaires doivent être proportionnés au rang de celui qui parle le premier.)

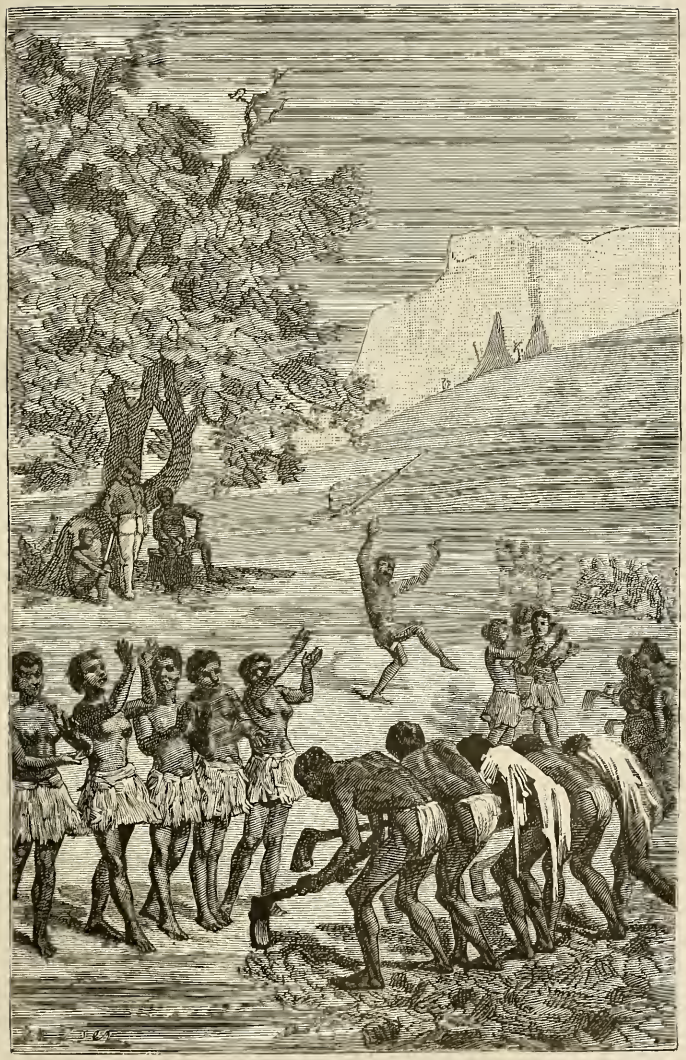
Pendant ce temps le roi a cru devoir imiter la scène que je lui ai faite à Sarreboval, il a jeté violemment une pierre à terre en me regardant fixement. Il a pensé qu'à Conkobala je lui avais jeté un sort, dont la consé-

quence avait été la maladie qui l'a accablé aussitôt après. C'est pour conjurer ce sort et rompre le charme qu'il a jeté cette pierre en me regardant avec intention. J'ai bien ri en moi-même de cette naïveté.

Deux membres du Conseil et quelques amis m'accompagnent sur le sentier de Timbo à la côte; ces deux dignitaires sont Mamadou-Alpha-Bakar, le premier qui, à mon arrivée, est venu me saluer de la part du roi, et Oussouma-Colon, à l'aspect de chauve-souris, personnages l'un et l'autre du plus haut mérite. Je dis adieu à la femme du vieil Assane dont j'ai, je crois, sauvé le petit enfant mourant. La bonne créature ne veut plus me laisser aller : elle m'apporte les gâteaux et les bananes qu'elle a dans sa case, elle s'attendrit, me suit sur le chemin en me serrant la main, et si la nature n'avait privé cette race imparfaite de l'usage de ses grosses lèvres charnues, elle m'embrasserait.

Comme le chemin est beau, la vallée pittoresque ! La forêt paraît heureuse de me revoir. La végétation a été réveillée par la saison nouvelle. Il semble qu'avec les lianes verdoyantes, elle retombe en cascade du haut des grands arbres.

Rencontré des captifs qui font des *lougas* (culture des champs). C'est un très curieux spectale : cinquante ou soixante noirs en ligne, le dos courbé, frappent la terre ensemble avec leur petit fer, qui reluit au soleil. A dix pas en face, marchant à reculons, les femmes chantent un air bien rythmé en frappant dans leurs mains comme pour la danse, et les pioches suivent le chant. Entre les travailleurs et les chanteuses, un homme court et danse, les jarrets repliés comme un clown, et fait le moulinet



ENVIRONS DE TIMBO

LA CULTURE DES CHAMPS (*louga*)

et autres fantasias avec son fusil. Deux autres dansent aussi en pirouettant et en frappant la terre de ci de là, avec leur petite pioche. Tout cela est nécessaire pour conjurer les esprits et faire pousser le grain. D'autres groupes de trois ou quatre piochent pendant ce temps, toujours en ligne, mais sur des alignements divers, les parties que la grande ligne n'a pu atteindre. C'est tout une fête organisée et très originale. Puis une procession de femmes sortant du village, qui est peu éloigné, apporte des calebasses et des baganes de mil, de riz, de cossam, etc. Survient une forte averse, mais ce déluge d'en haut importe peu aux noirs.

A une heure et demie, nous arrivons à Missida Bouria. — Rencontré un seigneur considérable, un grand gaillard nommé Pelel-Kahé, qui va à Timbo marchander pour l'année prochaine le trône très recherché du Labé. Bonjours et souhaits de bon voyage. Ce Pelel-Kahé a des enfants magnifiques, de beaux garçons, grands et petits; il est lui-même fort bel homme; sa barbe grisonne un peu au menton. Son plus jeune fils a dix ans; il a la tête bien faite et paraît très intelligent. Il s'appelle Alpha-Omar.

Hauteur barométrique, 681^{mm}. Température, 25°. Cette promenade m'a réchauffé le sang. Soit effet de la petite différence d'altitude, soit effet de mon changement de situation, je respire mieux.

La série de vallons et de collines de Timbo ici est très agréablement dessinée ; elle rappelle le chemin de Paris à Versailles. Dans cette saison, la vie est partout, nulle part la roche ne se montre à nu, pas de réverbération fatigante ; une herbe verte, douce à l'œil, recouvre

tout. A quatre kilomètres et à six kilomètres de Timbo, les plateaux bien situés dans la vallée même seraient d'excellentes positions pour installer des batteries, si l'on avait à détruire les cabanes royales.

Jeudi 3. — Hier soir, au moment où j'allais goûter un doux repos que les émotions du jour me faisaient savourer d'avance, une averse subite est venue surprendre le chaume sec et, le traversant comme un crible, inonder par torrents mon lit, mes habits et ma personne. Je venais précisément de faire sécher avec soin mes vêtements sur mon feu de sauvage. Je jetai précipitamment tout mon attirail de coucher au milieu de la case,—où il pleuvait moins, me semblait-il, — et je me mis en quête d'un peu de bougie pour éclairer mon désastre. Celui-ci était si complet, si réussi et, dois-je ajouter, si malencontreux, qu'involontairement je me pris à rire de ma déconfiture. J'ai remarqué qu'on gagnait beaucoup, dans certaines circonstances, à se transformer par la pensée en spectateur de son propre malheur : on juge plus sainement, il vous vient des idées meilleures sur la situation et souvent aussi le rire l'emporte sur la contrariété. Il est rare, en effet, qu'on ne soit pas un peu ridicule.

Quand mes effets furent secs, je rétablis l'ordre de mon mieux et m'endormi du sommeil des justes, sous mon parasol devenu parapluie, et recouvert de mon manteau de caoutchouc, échappé par miracle aux rapines de Timbo.

Depuis que je suis libre, mon contentement paraît inaltérable. Ce matin cependant, j'ai été sur le point d'entrer en fureur, mais ç'a été l'affaire d'une seconde.

Il y avait de quoi, pourtant : le chef du village est absent, impossible de le voir, impossible aussi de passer sans le voir, et rien à manger bien entendu, c'est le refrain habituel.

Vient un fils de Mamadou-Paté, un gentil petit noir de sept ou huit ans, absolument nu, avec des boucles qui frisottent autour du front. Dans la toute petite peau de bouc pendue à son épaule, l'enfant m'apporte des arachides. C'est un ami de mon précédent passage ; sa mère et lui m'avaient apporté des vivres. — La petite Kadi-Diéta, autre amie de la même date, apporte aussi du cossam.

Enfin ! le messager que j'ai expédié à la recherche de Tchernousita, le vieux chef, le ramène avec lui ; il était dans un autre village. J'avais menacé d'en référer à Timbo, et l'on sait que le vieux singe qui règne dans cette Byzance de paille veut être obéi.

Il y a là un pauvre diable venu de Sierra-Leone en commission. Un Peuhl l'a pris et vendu ; le voilà esclave. Il fait pitié ! Il a eu l'imprudence de demander son chemin. Le Peuhl, le voyant perdu, s'en est emparé. C'est une histoire toute simple et de commune occurrence.

Ici aussi je retrouve un certain Amadou que j'avais vu fou, les mains prises dans des entraves de fer, errant à Bentiguel où il disait et faisait mille absurdités. Les marabouts l'ont guéri avec je ne sais quelle médication. Il est libre et fort raisonnable.

Je reçois la visite d'une vieille amie, figure grecque, nez aquilin, menton avancé, lèvres minces. Elle a nom Fatouma-Bambara.

Hauteur barométrique, 682. Température dans ma case, 23° à 9 heures du matin.

Le soleil est accommodant. Je fais une petite promenade sur la hauteur voisine, d'où l'on a une vue étendue à l'est jusqu'aux montagnes de Timbo, et au sud, vers Oubou, le refuge des captifs révoltés qui y ont formé un centre de résistance respecté de Timbo. Belles collines, vertes forêts, champs cultivés, perdrix.

Le roi de Missida Bouria, qui m'avait plu d'abord par sa figure plus énergique, est un simple rustre. Il m'a fait perdre un jour en ne me donnant pas de porteurs, et il ne m'a envoyé de vivres qu'une seule fois, et pour trois personnes seulement (du riz et du cossam). Je lui avais fait un petit cadeau pensant le bien disposer; il n'a rien fait pour moi et il a encore eu l'audace de demander des cadeaux pour le prochain mariage de sa fille. En rentrant de la promenade, j'ai rencontré ce roi assis devant sa case; sa barbe grise et sa figure béate me prévenant en sa faveur, je lui ai serré la main. J'ai eu tort, j'aurais dû rentrer chez moi et lui faire dire de venir; il m'a tenu pour un inférieur et en a usé avec moi à sa guise. Ils sont étonnants d'arrogance ces petits potentats nègres. Il est vrai que leur seigneur et maître de Timbo leur donne l'exemple de toute façon. Lorsqu'on s'est permis, par exemple, d'enlever le beurre qui se forme sur le cossam qu'on sert au vieux roi, cet excellent prince fait appliquer cinquante coups de corde à son laitier. Par ce moyen pratique élémentaire il a toujours de la crème irréprochable.

Vendredi 4. — Parti enfin, non sans peine. Mes

porteurs, en nombre insuffisant, sont de mauvaise humeur. Ils abandonnent mes bagages sur le sentier et se sauvent dans les bois. Je suis obligé de revenir sur mes pas et de parlementer pour en ramener quelques-uns, et de fouiller les environs pour trouver des cases habitées où je puisse me procurer d'autres porteurs. Expédient héroïque, je fais doubler les charges; mes gaillards refusent d'aller jusqu'à Fougoumba, et me laissent à Porédaka. Je suis courbatu, j'ai la fièvre, j'enrage; mais je suis libre : *all right!* A Porédaka, je fais chauffer de l'eau pendant qu'on cherche des porteurs. Je bois un peu de thé, sans sucre (faute d'en avoir), et en route! Je soigne ma fièvre et ma courbature en m'enveloppant dans mon châle, et buvant de temps en temps à la théière. Au plein soleil, en montant la côte, je sens que graduellement je vais mieux; encore deux ou trois heures de ces soins et j'irai tout à fait bien. Mais hélas! à peine arrivé au Missida de Sankarella, un orage éclate et la pluie tombe à torrents. Je me réfugie tout mouillé sous le petit chaume qui sert de mairie près du Missida, et, nonobstant la pluie qui nous fouette (car le chaume n'est qu'un toit monté sur piliers), nonobstant la présence des dames et des messieurs et de la foule des curieux pressés sous le même abri, je change mes vêtements mouillés contre des vêtements secs. La pluie diminue; on nous donne des cases, et le propriétaire m'apporte du bois sec pour mon feu. Cela n'a l'air de rien, c'est considérable.

Me voilà avec une bonne fièvre. Impossible de continuer sur Fougoumba. Il est onze heures, les hommes

sont aux champs ; pas de porteurs. A demain donc la suite du voyage.

Fatoumata est malade ; je l'autorise à se reposer près de mon feu. Elle paraît souffrir cruellement.

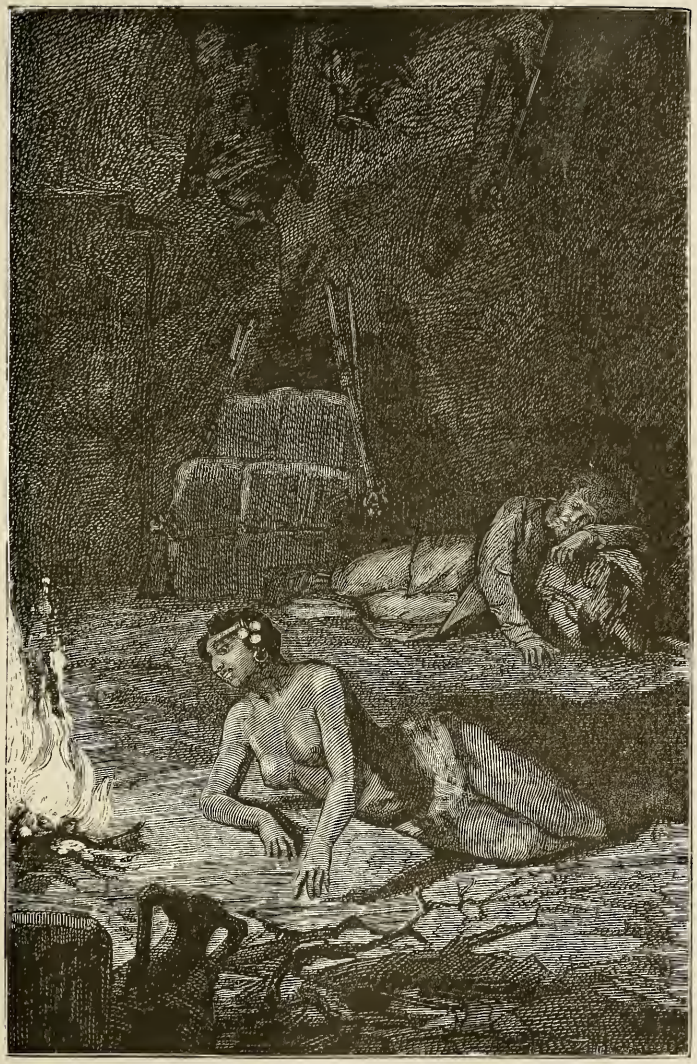
Le roi de Porédaka a été relativement aimable. Je n'ai pas attendu ses porteurs plus de trois quarts d'heure, ce qui est merveilleux, la journée étant déjà entamée et les hommes partis. Il est vrai que ces porteurs me laissent à Sankarella, lieu tout voisin de Porédaka, et refusent d'aller à Fougoumba. Comme il faut savoir se contenter malgré tout, je me fais observer à moi-même que si j'avais pris le sentier direct, j'aurais reçu toute la pluie et que peut-être j'aurais été sérieusement malade.

Je reçois la visite du roi et de sa suite, puis d'un des rois de rechange accompagné aussi de sa suite. Le premier était déjà venu me voir à Timbo ; je lui avais donné deux plumes de fer, je suis son ami.

Samedi 5. — La nuit m'a reposé. Elle a été froide. Le soir à 5 heures, il ne faisait que 21°. Ma case a deux portes, dont une seule est en partie fermée par des morceaux bois, et l'autre ne l'est pas du tout. Cette disposition établit un courant d'air humide, aussi désagréable que malsain. Je combats l'effet de cette ventilation en buvant de l'eau chaude sans sel ni sucre, breuvage écœurant !

La matinée est passable. Les maladies auront, je le pense, peu de prise sur mon organisme bien « décapé » par un long jeûne.

Levé à 5 heures 1/2. Pas de porteurs ; pas de porteurs non plus à 7 heures ; pas davantage à 10 heures.



A SANKARELLA

Je pars et laisse Maly avec une partie des bagages. J'erre un peu à l'aventure ; le vieux roi de Sarreboval, qui a nom Kanfori, chargé de représenter l'almamy auprès de ma personne, dit qu'il connaît le chemin, et il nous perd à merveille. Mais le temps est frais, tout est couvert de rosée; de jolis nuages courent au fond de la vallée en s'accrochant le long des montagnes. L'air est bon. Le sentier, tantôt serpente dans les bois, tantôt traverse des prés et de jolis vallons découverts. Wakam se précipite, en faisant grand bruit, sur une troupe de singes qui prend ses ébats dans une clairière. Il espère que, comme cela arrive quelquefois, les mères effrayées jetteront, pour fuir plus vite, leurs petits, dont il s'emparera. Kauli tue un gros pigeon vert, fort joli.

Arrivé à Fougoumba à 11 heures, je retrouve ma même case, qui a brûlé et qui a été reconstruite ; elle est bien neuve; araignées, rats, fourmis, chenilles, cri-cris, cancrelats, crapauds, etc., en ont disparu. Tout y est propre.

Je fais demander des vivres au roi; cela le fait rire. Je vais moi-même le trouver au milieu d'une assemblée de vieillards qu'il préside, et je lui dis que l'almamy a dû le prévenir de mon passage. Il me répond qu'il n'a que faire de ce que dit l'almamy; qu'il n'a pas attendu de tels ordres à mon premier passage pour me donner un mouton et me loger, etc., etc., qu'il va m'envoyer à déjeuner.

Agui-Bou, de Labé, vient d'arriver. — La belle Tahibou me fait saluer par le chef de sa maison et, un peu après, par deux de ses femmes et leur suite. Elle

demande que j'aille la voir. Je fais répondre que j'irai, mais que j'attendrai d'abord la visite d'Agui-Bou.

Rien de plus gracieux, de plus pittoresque, de plus touffu, de plus riant que ce Fougoumba, vu à la distance de cinq cents mètres. Le village est adossé à une petite colline. Les cases, noyées dans la sombre verdure de cette nature exubérante ne laissent voir que le sommet d'or pâle de leurs toitures de chaume entre les palmiers, les bananiers, les mampatas, les orangers, etc., qui les entourent. La vue, qui de ce point s'étend sur la vallée, est merveilleuse avec ses alternations de lumière et d'ombre, dont le jeu se continue jusqu'au dernier plan de l'horizon.

Gravi la petite montagne voisine pour oublier le déjeuner qui n'est pas venu et le dîner qui ne viendra peut-être pas. De sentier, point. Je me fraye à grand'peine un passage. L'ascension n'est pas facile au milieu des rochers entre lesquels ma personne disparaît à chaque instant sous les hautes herbes et les plantes grasses. Sur le point d'arriver au sommet, alors que je me hâte pour éviter un gros orage qui vient derrière moi, un ouragan qui a surgi tout à coup de l'autre côté de la montagne, accourt à la rencontre du premier. Le choc est terrible et superbe. Le ciel noir sillonné d'éclairs, les éclats retentissants du tonnerre, la pluie diluvienne fouettée par la tempête, me font oublier les aiguilles de granit, qui forment à cette petite montagne une crête dentelée. Si je n'ai pu les toucher, j'ai du moins constaté que les pierres et les rochers par lesquels on monte sont des granits roulés, polis par les eaux. Inutile d'ajouter que ce polissage n'est pas d'hier.

Sur ma route je vois sur une espèce d'youka, un fruit semblable à une grosse pomme de pin. Kauwli me dit que quand ce fruit est mûr, il prend feu en tombant, et incendie quelquefois les champs. Si je rencontre plus tard un de ces fruits mûrs, je vérifierai ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'histoire de cet obus végétal.

Rentré au pas de course, mais non assez tôt pour éviter l'averse. Obligé, malgré la fièvre qui me secoue, de coucher sur la terre dure : une partie de mon bagage est avec Maly à Sankarella.

POMME D'ACAJOU

Le lendemain ma faiblesse est extrême. Le jeûne complet de la veille m'a brisé. Je suis en proie à un violent mal de tête. Je me mets à l'ipéca et à la quinine. Les soins intelligents d'une aimable masseuse sont plus efficaces. Quelques frictions et quelques passes m'ont enlevé, comme par enchantement, mes douleurs cérébrales, et j'ai fini par m'endormir profondément. Tout d'abord, je voulais éloigner ce démon noir qui me faisait l'effet d'un cauchemar ; mais j'étais comme anéanti, je n'avais pas la force de dire un mot, d'ouvrir les

yeux, de faire un geste ; et c'est heureux, car le démon noir a parfaitement réussi à me guérir la tête. Mais la fièvre est inexorable. Je n'ai pas là de remèdes sous la main. Je suce toutes les bouteilles de mes hommes qui ont chacun une panacée, mais la plupart ne contiennent que de l'eau bénite (le marabout écrit sur sa petite planchette une pieuse prière, spéciale et suivant la demande et le prix, pour guérir ceci ou cela, ou obtenir telle ou telle réussite ; puis il lave l'écriture encore fraîche avec de l'eau, et c'est cette eau recueillie par le croyant qui constitue le préservatif). Un de mes hommes qui est marabout fait son gri-gri lui-même ; mais il a soin d'ajouter à son eau une sorte de chiendent très parfumé. Je me suis arrêté à ce produit qui m'a paru bon, amer, rafraîchissant, et qui ressemble fort au chiendent dont les Napolitains boivent l'infusion à l'arrivée du printemps. Mon homme a préparé son gri-gri pour se préserver de se mettre en colère. Hélas ! j'en ai bu, mais sans succès.

Visites sur visites de tous les parents et amis du roi Agui-Bou. — La belle Tahibou vient quatre fois par jour. Elle envoie une calebasse de riz, de la sauce, quatre poules, du lait délicieux, et déclare à sa dernière visite qu'elle viendra passer la nuit avec moi. Vingt personnes présentes trouvent cela tout naturel et envient mon sort, les hommes du moins. Elle m'a envoyé une natte neuve. — J'abandonne les provisions à mes noirs, une bouchée pour chacun, et je garde la natte, ce n'est pas plus tendre que la terre dure, mais c'est plus propre.

Je suis un naïf, je n'ai pas compris, paraît-il, les

engageantes avances de la reine. L'aimable princesse ne reparaît pas, mais le lendemain matin elle arrive et s'excuse : elle n'a pas été libre, ce sera pour cette nuit. Tant de bonté me confond et je me fais répéter si c'est bien là ce qu'elle a voulu dire. Sa réponse est explicite et pressante, et j'ai mille peines à éviter le royal baiser, sans froisser la belle capricieuse. J'en frémis encore. J'ai dû faire appel à toute mon éloquence pour faire admettre mes explications, mais ce n'est pas sans de profonds soupirs que sa gracieuse majesté s'est rendue à mes froides raisons. La présence de la belle Fatoumata, qui gémissait là, étendue sur une natte, — comme il convient à une femme enceinte de deux mois, qui fait quotidiennement quinze kilomètres à pied en plein soleil, en passant des rivières où il y a plus d'un mètre d'eau, — intrigue la reine. Elle demande d'un ton dédaigneux si c'est une captive achetée ou que l'almamy m'a donnée. Elle pense que s'il y a du Blanc pour une esclave, *à fortiori* il doit y en avoir pour une tête couronnée. Il est complètement superflu de lui expliquer que c'est par humanité que j'abrite Fatoumata dans ma case, — avec son mari d'ailleurs, — afin qu'elle ne soit pas contrariée par mes noirs, comme il arriverait si elle était dans quelqu'une des cases qu'ils occupent.

La belle Tahibou est riche et puissante du fait de son père, qui a refusé pendant dix ans de céder à tout intérimaire le trône du Labé qu'il occupait. L'almamy a dû en passer par cette résistance et subir le prince têtu. Elle a hérité tout à la fois du prestige paternel, et de celui que donnent de grands biens et sa descendance des rois de la Mecque.

J'ai perdu le compte des jours, paraît-il, pendant ma fièvre ; je suis resté quarante-huit heures sans connaissance. Maly m'assure que nous sommes aujourd'hui à vendredi, et je n'arrive qu'à mercredi, en réunissant mes souvenirs.

Les gens de Fougoumba me rappellent les sauvages qui trompent les navigateurs pour faire échouer le navire et piller les naufragés. Le roi, après maintes belles promesses, ne m'a rien envoyé, ni matin ni soir, ni le premier jour ni les autres, et chacun espérait que je ne guérirais pas et que le roi, après ma mort, allait confisquer et partager mes bagages ; et là-dessus chacun de se frotter les mains.

La belle Fatoumata est enceinte de deux mois et quelques jours, et mariée depuis peu cependant ! mystère ! — Le goinfre de Kauli, après avoir mangé en cachette une calebasse de riz et de sauce, envoyée par Tahibou, a imaginé de se révolter avec trois de ses camarades et de faire bande à part. Pauvre diable ! je n'aurais qu'un signe à faire, ou même à m'abstenir de le protéger, le roi s'emparerait bien vite de lui, et avec plaisir. Mais je les ramènerai tous sains et saufs à bon port, et leur passerai quelques caprices. — J'ai donné à la belle Tahibou un collier de corail et une jupe de satin bouton d'or bordée de cachemire ; elle a mis la jupe aussitôt. Je crois que Kauli a volé le collier.

Départ pour Kébali. Traversé le marigot de Dité, gonflé, large de 25 mètres. Mon porteur a de l'eau jusqu'aux épaules. Assis sur son cou et les jambes horizontales, je suis moi-même mouillé. — Voûte merveilleuse de verdure et de lumière.

ROUTE DE KÉBALI. TRAVERSÉE D'UN MARIGOT

Je me tiens à peine, la fièvre et le jeûne m'ont enlevé mes forces ; mais le paysage est si beau, ruisselant de soleil et de pluie ! Partout une amoureuse verdure, les falaises sont couronnées de forêts ; vallées, plaines, collines et montagnes, tout est vert. Le brouillard qui nous enveloppait d'abord s'est un peu éclairci, et, dans la brume transparente qu'il laisse, les bœufs se meuvent comme des ombres fantastiques. L'air est pur et frais comme celui des montagnes de la Suisse. Que ce pays merveilleux n'est-il la France avec toute sa civilisation !

Les noirs disent à Maly : «Ton blanc sera guéri quand il verra la mer », et Maly se réjouit de mes extases d'admiration qui me donnent des forces. Il essaye de s'y associer, mais il admire tout de travers, et son enthousiasme naïf et de bonne intention est d'un comique achevé.

Tout le pays est admirable, mais ce splendide spectacle ne m'empêche pas de sentir cruellement l'aiguillon de la faim.

Belle vallée de Tenné ! Merveilleuse nature ! Il est ridicule de mourir de faim dans un tel paradis. Mais le noir est imprévoyant et paresseux, il travaille le moins possible, et chaque année reviennent, pendant trois mois, la disette pour tous et la famine pour quelques-uns. Souvent, à moi, qui n'ai pas de *lougas*, on est venu offrir des captifs, des bœufs, du caoutchouc, pour avoir du mil. Si j'ai faim, c'est donc comme tout le monde, c'est dans l'ordre, seulement je n'y suis pas encore bien habitué.

Je voudrais bien me remettre en route ; j'espère que ce

sera pour demain. Je serai certainement retenu par les rois qui, par ordre de l'almamy, doivent me donner des bœufs. Mais si je ne suis pas malade, je n'attendrai pas, je laisserai les bœufs et je passerai le plus vite possible.

Je crains fort maintenant de manquer le bateau du 11 juillet et de ne pouvoir prendre que celui du 25.

Pendant vingt-quatre heures j'ai entendu les éclats du tonnerre absolument sans interruption, continus et stridents comme un combat d'artillerie; c'est pour moi un spectacle nouveau; impossible de dormir.

Au sud du chemin de Fougoumba à Kébaly est une belle chute d'eau qui se précipite de 100 mètres du haut des falaises; le torrent tombe dans la vallée avec le volume d'eau de la Handeck. Si le pays était habité et ouvert par des routes, on irait là comme on va au lac d'Oo.

Le roi de Timbo a des égards pour son oncle le roi de Fougoumba; mais celui-ci se vante quand il répète à Maly qu'il n'a pas d'ordres à recevoir de l'almamy, et qu'au contraire il lui en donnerait au besoin. Après tout, on peut très bien éviter Fougoumba.

J'envoie Maly à Balibok, village de caravane, où il se débarrassera des marchandises échappées à la rapacité du roi, de celles du moins dont je n'ai que faire pour le retour et qui m'embarrassent.

II

Samedi 12. — Arrivé à Kébaly, comme il est dit ci-dessus; je suis toujours peu vaillant. J'attends Maly.

Dimanche 13. — Je me sens mieux. — Combat de caméléons devant ma porte.

Lundi 14. — Je fais prévenir Maly qu'il me retrouvera à Bomboli, et je pars. Je passe à Hériko et je m'arrête à Giuria, perdu dans la verdure d'une gorge profonde.

Je préfère le chemin de Fougoumba à Kébaly.

J'ai conseillé à Fatoumata d'aller se reposer longtemps à Doubel, où elle a des parents, son mari l'accompagne et reviendra demain.

Au départ de Kébaly je demande où est Bomboli; on me dit que c'est très loin, qu'il est impossible d'atteindre ce point dans une journée, qu'il n'y a pas de villages sur le chemin, etc., etc. Or, la distance n'est pas du tout longue, et voilà déjà deux villages que je traverse, Hériko et Giuria, et quelques cases éparses. Les noirs, avec leurs manies de vous retenir et de toujours mentir, feraient perdre patience à un saint.

Mardi 15. — Nuit passable. — Chasse aux crapauds lourdeaux, dans la case humide. — Parti le matin à 7 heures. — Temps couvert, agréable. — Monté à Bomboli. — Bonnes terres à culture, belle vue, bon air. — Me voilà sorti de la vallée de Kébaly. Du point où je me trouve, j'ai sur cette vallée une jolie vue jusqu'au Kouro à l'est-sud-est.

Les falaises de Kahel et de Fougoumba, visibles de distance en distance, limitent la vallée du nord au sud; les hauteurs de Bomboli la ferment à l'ouest, à l'est elle est ouverte.

Le climat doit être meilleur ci. — Température, 23°.

— Les bois que je traverse exhalent le doux parfum de certain flacon de Sèvres dont le souvenir m'encourage au retour.

Halte à Bomboli où je déjeune de deux bentaras cuits sous la cendre et d'oranges que j'ai envoyé chercher dans un foulasso voisin (100 et quelques pour 1 franc de marchandise).

Après avoir reçu quelques visiteurs, je me remets en route pour Broual-Tapais. Je me hâte dans ce court trajet, afin d'éviter la pluie, qui accourt vers nous. Le village de Broual-Tapais est très bien situé au sommet d'un mamelon isolé, d'où la vue s'étend au loin ; elle est particulièrement belle dans la direction ouest-sud, du côté de Tymbi ; elle plonge sur la vallée du Kokoulo, jusqu'aux montagnes de Maci. Sur le point culminant du village est un gigantesque bentenier, il a 6 mètres de diamètre, c'est tout une forêt, un monde habité de mille animaux divers, remuants et bruyants. Je suis sorti vingt fois pour aller l'admirer derrière ma case. — Le soir, le roi envoie un peu de riz et de sauce.

Mercredi 16. — Il est joli garçon, ce roi ; son profil rappelle le médaillon de Charlotte Corday : lèvres minces, nez aquilin, beaux yeux. Je lui fais un petit cadeau, il me doit un bœuf d'après les ordres de l'almamy. J'habiterais volontiers son village. Il y a une bonne place à prendre au sommet, entre les benteniers ; la vue y est admirable.

On voit très distinctement la montagne de Kouro, à l'est de Fougoumba, près d'ici. La montagne dite Porte

de Maci, en forme de gâteau de Savoie, à parois à pic, plus haute que toutes celles qui l'entourent, se montre de très loin sur la route de Tymbi. — Température, 25°, hauteur barométrique, 675^{mm}.

A dix heures du soir, par une pluie battante, le roi M'Omar escorte lui-même la calebasse de vivres. — Kaufori a des rhumatismes.

Je suis resté ici pour attendre Maly. Je partirai demain, qu'il soit ou non de retour.

Jeudi 17. — Le bœuf promis n'est pas là. Je pars. On cherche à me retenir. Les vieux de l'endroit usent de diplomatie pour me faire accepter, comme malgré eux, un tout petit bœuf (car l'almamy a dit un *gros* bœuf). Pour avoir la liberté, je me déclare content, très content, et enfin à 7 h. 1/2 je suis en route.

Le chemin est en pays de granit ou de grès. L'oxyde de fer se montre moins souvent; les vallonnements sont plus gracieux.

A six ou sept kilomètres, je rencontre le village de Broual-Oualarbais, entouré de *lougas* (cultures) entremêlés de jolis massifs de poétiques rochers.

Au delà, je traverse le village de Pitta puis le torrent de Koby, dans lequel un de mes noirs tombe à plat avec son fardeau. Je laisse Bendougou très à droite, me dit-on (contrairement à la carte), et je passe à Bourkadja, me dirigeant sur le torrent de Kokoulo.

Un paysan que nous rencontrons au milieu des champs nous dit que le pont a été emporté après les dernières pluies, qu'il faut coucher dans son village et attendre que le pont soit rétabli. Or, à ce pont personne

ne travaille, on ne se mettra peut-être à le réparer que dans six mois, après la saison des pluies. Il ne faut donc pas songer à attendre. Je demande s'il existe un gué, on me dit qu'il est très éloigné. Je m'y rends, et je ne suis pas étonné de le trouver à une courte distance ; c'est un détour de deux heures seulement.

Nous traversons le Kokoulo au milieu même des rapides en suivant une série de gradins formés par des assises de rochers. Nous faisons ainsi 150 mètres dans un dédale de pierres glissantes, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Un porteur est entraîné, par la force du courant, en un point où il faut passer sur le rebord d'une marche étroite, sous le choc d'une vigoureuse cascade qui nous frappe de la ceinture aux pieds. L'homme est repêché au bas de la dernière chute d'eau avec une partie de son fardeau, composé de ma pharmacie et de diverses collections. Rien de pittoresque comme cette longue file des porteurs, les uns enfoncés dans l'eau jusqu'à la poitrine, les autres perchés sur des îlots presque à sec, tous glissant sur les rochers, et gardant à grand'peine leur équilibre, tout cela sous le plein soleil de midi. La scène est d'un entrain fort amusant.

Il est 1 h. 1/2 quand nous arrivons à Tymbi-Toumy. Le soleil est ardent. Maly, de retour de Kébaly, m'a rejoint en route avec M'Omarq-Djean, Çanucy, frère de celui-ci qu'il a engagé, Fatoumata qui nous revient, et une esclave qui lui a été donnée en payement de je ne sais quoi, comme monnaie faute d'or. Ce Çanucy, ou simplement Çana, est un vigoureux et beau garçon bronzé, à figure avenante. Il prend par les cornes les bœufs récalcitrants et les fait obéir à son gré.

LE TORRENT DE KOBY

Je m'arrête à quelques pas du village, pendant qu'on va chercher et préparer des cases. En entrant, je passe, sans le savoir, dans le préau du roi, lequel est assis devant sa case avec ses familiers. Maly qui m'attend là vient à moi en me disant : « Voilà le roi; il nous a donné de bonnes cases, tu peux lui serrer la main et nous irons nous reposer. » Mais le soin de ma dignité s'oppose à cet arrangement si simple. « Non, dis-je, que le roi vienne d'abord dans ma case, je lui rendrai ensuite sa visite; jusque-là, je ne le connais pas. » Maly insiste, cela lui paraît si naturel : le roi est là à deux pas de moi. Je crois devoir persister dans mon refus et dis à Maly de me conduire à ma case.

Le roi se lève alors, et passant devant nous avec quelques personnes de sa suite, il me montre le chemin et me fait la visite exigée, que je lui rends aussitôt; nous sommes très bons amis. Il envoie deux calebasses bien pleines de riz et de sauce, et encore autant le lendemain. En raison de l'abondance des vivres, je lui fais un beau cadeau. Il est intelligent; il monte bien à cheval et fait caravane quelquefois vers le Rio-Pongo et Kakandy.

Vendredi 18. — Après avoir cherché à me dissuader de partir, le roi à cheval et cinquante personnes de sa cour m'accompagnent à une heure de marche pour aider au passage du Kokouby, marigot profond qui coupe la vallée au fond marécageux. Le pont est rompu; il faudrait attendre, me dit-on. Attendre quoi? on ne peut passer à la nage à cause des fardeaux; il reste du pont deux troncs d'arbres qui vont chacun

d'un bord jusqu'au milieu, et flottent sur l'eau. Mes porteurs essayent, hésitent. Le roi pense qu'il faut renoncer à l'entreprise et attendre la baisse des eaux! Je m'élance sur le premier plateau qui s'enfonce à mesure que j'avance, j'ai de l'eau jusqu'aux coudes en arrivant au bout; je monte alors sur le deuxième plateau en l'enfonçant sous mes pieds et j'achève de passer, mes porteurs suivent avec mille précautions qui ne sont point inutiles. Le marigot traversé, je salue de la main le roi et je poursuis ma route. Depuis le village, pendant tout le trajet, le roi, par politesse, m'a donné le spectacle d'une fantasia à outrance, galopant à fond de train, tirant des coups de revolver en se penchant jusqu'à terre comme pour s'abriter derrière son cheval. (Les noirs, de sa suite, ont immédiatement cherché et retrouvé toutes les balles.)

Le soleil ne tarde pas à me sécher et me réchauffe ; mais un quart d'heure avant d'arriver à Tymbi-Madina, une forte averse vient de nouveau mouiller mes vêtements comme si j'étais tombé à l'eau.

Le roi de Tymbi essaye de me faire aller le premier chez lui; il a pour cela d'ingénieux prétextes; mais je sais ce qu'il faut en penser. Il envoie des vivres le soir.

Samedi 19. — Très bonnes cases. — Le roi vient jusqu'à la poterne de l'enclos, essayant par ambassade de m'y attirer; je l'y laisse parfaitement libre de retourner chez lui. Il se décide dès lors à venir avec ses vieux conseillers. Naturellement, je lui rends sa visite. Il se montre très aimable et m'envoie un mouton et du riz. Il me fera accompagner jusqu'au meilleur passage du Kakriman.

Belles plaines bien cultivées entre les deux Tymbi. En décembre, il y fait six degrés la nuit. De Tymbi-Madina à Nieguelendé, belles montagnes.— J'arrive au sommet des falaises sur un plateau d'où l'on domine à pic les vallées d'alentour toutes fraîches de la verdure du printemps. Le sentier s'élève peu à peu à flanc de coteau par une pente douce. C'est à la fois la Suisse et les tropiques ; bananiers, orangers, palmiers se disputent le tapis de verdure du sol.

Passé par le village de Kouro sur le premier versant de ce contrefort, et ensuite par Nieguelendé sur l'autre. (Même hauteur barométrique de 663mm.) — Beau pays, beaux arbres, belles vues de plus en plus pittoresques depuis le premier jour de mon départ. Ce village est, me dit-on, le dernier qui ait encore des oranges jusqu'à Kakandy.

On compte, paraît-il, deux jours d'ici à Djunto, et de Tymbi-Toumy à Cérima, le village de Diafarou, deux heures seulement. En allant de Broual-Tapais à Tymbi-Toumy, j'ai laissé Passo sur la droite.

Le roi de Nieguelendé était à Tymbi-Médina ; il m'a accompagné, et m'envoie le soir du riz et du cossam pour moi et mes hommes (presque une ration pour chacun) des bananes et du vin de songala. Je lui envoie une épaule de mouton.— Nous avons traversé une forêt et des bois de citronniers dont les fruits, gros comme de grosses noix, ont beaucoup de jus.

Dimanche 20. — Départ à 8 h. 1/2. Le roi m'a encore envoyé du riz et du cossam, mais une seule ration à partager entre tous. J'ai mangé des oranges

toute la matinée, ce sont les dernières. Nous atteignons Gningkam, après une heure de marche par un sentier très incliné, qui longe de beaux rochers, sous de grands arbres, et qui franchit une gorge très pittoresque. Le roi, un vieux bonhomme, m'accompagne pendant quelques minutes. Pour me faire honneur, il a mis son bonnet de laine rouge, et porte à la main une vieille bouilloire qui paraît dater des Dieppois établis à la côte en l'an 1300, ce sont ses habits de fête, ses bijoux.

Il pleut. Nous nous abritons un instant pour laisser passer l'averse; puis nous nous mettons en route par des bois touffus dont les branches touchent la terre. Les larges feuilles ont gardé l'eau de l'averse et me mouillent plus que la pluie elle-même, et cela de la tête aux pieds. Mais, à la première clairière, le soleil m'a bien vite séché.

Nous arrivons à un amphithéâtre rappelant le cirque de Gavarni et, jusqu'à sa plus haute crête, boisé de grands arbres qui sortent de toutes les fissures du rocher.

Nous longeons et nous traversons le torrent qui suit la vallée profonde que forment les montagnes de Kessema.

Arrivé, au bout de quinze kilomètres, à Télibofi sur la rive droite du Kakriman (hauteur barométrique, 720^{mm}), que j'ai traversé en pirogue. Le Kakriman se jette à la mer à Caporo. Large ici de 40 mètres, il a plus de 2 mètres de profondeur et coule à raison d'un mètre à la seconde. Même dans la saison sèche, on ne peut pas le traverser à pied. Obstrué par des rapides, il n'est pas navigable dans cette partie de son cours,

LE KAKRIMAN

mais c'est un volume d'eau important qui pourrait servir de route depuis la mer jusqu'au cœur du pays. Sa direction est sud-ouest.

Je vois, à environ vingt kilomètres de là, la pittoresque montagne de Khéboust isolée comme le Foutah-Fanga, mais plus élevée. Le site est charmant avec les hautes falaises sombres qui le dominent. Sur l'arbre qui m'abrite bavardent de jolies perruches vertes à ventre jaune. Impossible de savoir les distances des villages voisins ; les habitants ne sortent jamais de leur coin.

Couché à Télibofi. Le roi fait savoir à ses sujets qu'ils aient à me fournir des vivres. Lui-même me donne du riz ; d'autres m'en apportent de leur côté. Le forgeron me donne des bentaras. Il fait plus chaud que sur la montagne.

Lundi 21. — Parti à 6 heures du matin par un brouillard assez épais, qui cependant n'a pas rafraîchi l'atmosphère. Le thermomètre marque 26°. Montée très à pic dans les rochers, puis prairies jusqu'à Hennéré, qu'on atteint en deux heures. De là à Kouhïan, il faut une heure et demie. Le baromètre est à 667^{mm} ; il a marqué 663 au sommet.

Kouhïan est un peu plus bas que le sommet, sur le deuxième versant. De Hennéré à Kouhïan, en ligne droite, la distance n'est que le quart du chemin que nous avons été obligés de suivre en longeant la crête de la montagne circulaire, pour éviter de descendre et de remonter.

Les vivres font défaut. Sauf quelques citrons âpres, j'ai dû me passer de déjeuner et de dîner ; je n'ai qu'une

misérable hutte pour abri et suis couché sur des bâtons. Tout mon monde se ressent de la fatigue de notre ascension. Il y a bien des orangers partout, mais il n'y reste plus de fruits.

Mardi 22. — Parti à six heures un quart par le brouillard. Arrivé à Missida-Téliko, à vingt kilomètres. Rien à manger. Continué jusqu'au foulasso de Kobé, à 10 kilomètres, où est le roi ou chef de Téliko.

Quand le sentier n'est pas sous bois ou dans les taillis, on a une belle vue sur les montagnes du Foutah au nord et à l'est. Je laisse à cinquante kilomètres sur la droite la montagne de Kinsi, au pied de laquelle j'ai passé en venant. Je vois, courant de l'est à l'ouest, les montagnes de Coumba, et dans la même direction, la vallée de Cohara, que j'ai remontée en venant, et outre la chaîne sur laquelle je suis, je compte encore quatre autres chaînes courant de l'est à l'ouest au sud de mon sentier, toutes plus ou moins découpées, et laissant voir partout des falaises de granit et des pics isolés en forme de gâteaux de Savoie. De chaque côté de mon sentier, perché sur la crête de la troisième chaîne, s'étend une large vallée.Kinsi est en travers de la deuxième vallée

Nous sommes morts de faim et de fatigue. Il a fallu attendre une heure pour avoir des cases où nous loger, et cela en plein soleil, ce qui n'empêche mes noirs, gens sans nerfs, de répondre bien tranquillement à toutes les niaiseries qu'on leur débite. Ayant avisé un vieux bouc, je donne l'ordre de l'acheter au prix qu'on en demandera. Le propriétaire a mis trois heures à se décider; c'est de l'ambre qu'il veut, puis c'est du corail,

puis c'est du corail et de l'ambre, puis des gourdes, etc., et chaque fois, il faut qu'il aille montrer à sa femme, dont la case est plus loin, ce qu'on lui offre. Enfin, à 5 k. 1/2, il se décide. Le bouc est livré au cuisinier. Dix minutes après, il était dépecé et les morceaux mis dans la marmite qui attendait. Mes noirs n'ont pas eu un seul mouvement d'impatience contre le stupide et entêté vendeur; ils ont discuté et parlé de mille choses indifférentes, comme l'auraient pu faire des gens repus.

III

Mercredi 23. — Parti malade, j'arrive malade à Kouratondo. Je n'ai pas la force de noter quoi que ce soit.

Jeudi 24. — A Kouratondo, très mauvaise nuit. Fièvre. La pluie traverse le chaume neuf. Je m'abrite en partie sous mon manteau de caoutchouc. Je souffre mort et passion. Je pars malade, faible, gémissant; mais au bout de trois kilomètres, il m'est impossible de continuer; je tombe dans le chemin, vaincu par la souffrance. Heureusement, des cases de bergers sont à cent pas dans le bois voisin. C'est Donguel. Je m'y fais porter. Là, mon malaise fait d'effrayants progrès. Je me lamente piteusement durant trois jours. Trois vomitifs et autant de purgatifs n'améliorent en rien mon état. De larges plaques noires commencent à apparaître sur mes jambes ; il conviendrait évidemment d'arriver dans un gîte meilleur. Le temps s'écoule cependant et je souffre moins. J'arrive à pouvoir avaler un peu de lait

frais ; je me sens renaître à moitié. J'espère partir demain, malgré ma faiblesse. On me dit que je suis à cinq jours de Boké ; cela me paraît impossible. La santé ne revient pas ; je suis de nouveau anéanti. Je souffre à crier pendant quatre jours et quatre nuits sans un instant de répit. J'ai bien cru mon heure dernière sonnée. Enfin je pars, mais c'est pour tomber épuisé sur le chemin, au bout de deux heures de marche. Kauli me porte un instant, mais je n'ai pas la force de me tenir sur son dos. Je me traîne, pendu à son bras et soutenu par Thiasi, jusqu'à Songnais, qui n'est qu'à 2,500 mètres.

Là je fais une nouvelle halte et ne repars que le surlendemain avec l'espoir de trouver quelque petit village peu éloigné. Mais mon espoir est déçu. Après m'être traîné cinq heures en gémissant tout haut, la nuit me surprend et la pluie se met à tomber. Je m'arrête exténué chez un berger. Le village n'est qu'à deux kilomètres. Je l'ai su le lendemain, mes hommes qui sont en avant y sont avec mon bagage.

Je me couche tout mouillé sur mon matelas pendant que Kauli va chercher mes couvertures, et je dors, sans faire un mouvement, jusqu'au matin, à peine abrité par un maigre chaume, en pleins courants d'air et au milieu des bruits du troupeau, du beuglement des bœufs. Bien reposé, je quitte ma cabane misérable mais hospitalière, pour gagner lentement Oreven, où je couche.

Je commençais à aller mieux. Mais voilà que mon estomac ne veut plus rien accepter. J'épuise toutes les séductions de ma pharmacie ; mais sans manger, comment reprendre des forces ? Je fais chercher un cheval ;

le mien est resté à Timbo. Mort ou vif, j'arriverai à Boké. — Pas de cheval ici, il faut aller en chercher dans un village éloigné.

Je voudrais bien ne pas mourir en route afin de sauver mes notes, alors surtout que j'approche du terme de mon voyage. Je ferai le compte des jours plus tard, je ne sais plus où j'en suis ; je garde mon temps pour le repos et j'épargne ce qui me reste de forces pour gagner en avant.

A Donguel, le vieux Kanfori-S'na m'a préparé un gri-gri ; il a écrit un verset choisi du Koran et lavé sa planchette avec soin. Je le remercie vivement et fais jeter le breuvage un peu plus tard, pendant qu'il n'est pas là. Le brave homme m'en offre une deuxième dose ; je crois avoir montré assez de complaisance pour sa marotte et son dévouement, je le remercie derechef et je remets la médication à un autre moment.

Le chemin de fer pourrait partir du Rio-Pongo, et de là remonter, traverser le Kakriman en un point à choisir, et enfin gagner le versant ouest en s'élevant peu à peu pour redescendre ensuite jusqu'au Niger. L'entrée du Cassini serait à éclairer et à baliser ; l'intérieur du fleuve est profond et les rives très abordables, presque sans vase ; il n'y a pas de barre.

J'ai traversé en route un champ cultivé qui intercepte le sentier. Un captif s'oppose à notre passage. Le noir qui est en tête de la colonne tire son couteau et veut écarter l'obstacle comme s'il s'agissait d'une chose. Le captif pare le coup et a la main à moitié coupée. Les gens du village accourent. Palabre, cris, querelle, tapage. Ils sont nombreux, ils veulent tuer l'agresseur. Je

les en laisse libres, sachant bien qu'ils n'oseront pas. Le chef du village leur dit, en effet, que s'ils faisaient cela, le blanc les tuerait tous. Ils veulent alors rendre blessure pour blessure, ce à quoi je m'oppose. Enfin, tout s'arrange moyennant dix francs et trois sous et un pansement. Le blessé souffre peu (les noirs sont à peu près insensibles), et sa vanité est satisfaite de ce qu'il est cause de tant de bruit.

Nous continuons notre chemin et traversons un joli torrent de dix mètres de large et peu profond, dont l'eau limpide court sur un lit de gravier. De grands joncs bordant les deux rives rejoignent leurs palmes à une grande hauteur, en formant une voûte féerique de verdure qui tamise au-dessus de l'eau les rayons du soleil.

Oreven ou Orevendo. Le village occupe une belle situation sur la hauteur ; beaux orangers, mais plus de fruits ; petites bananes très bonnes, microscopiques, grosses et longues à peine comme le pouce. Bonnes cases ressemblant à celles de Timbo, mais plus propres et sans chauves-souris. Mais l'eau est mauvaise, son goût marécageux me soulève le cœur. Mon estomac est bien malade, très douloureux. Décidément mon état n'est pas brillant.

Vendredi 9 juillet. — Je pars après une nuit médiocre, ce qui est cependant une amélioration. J'ai la pluie sur le dos tout le long des vingt kilomètres que je fais pour atteindre un petit hameau de six cabanes, nommé Féto-Bergué. Avant d'y arriver, on rencontre un joli et rapide torrent de vingt-cinq mètres de large, qu'on traverse

TORRENT SOUS LES BAMBOUS

avec de l'eau jusqu'aux genoux, ou sur un pont de lianes, au choix.

Les cabanes du hameau sont de misérables huttes de bergers. Je suis néanmoins fort heureux de les trouver. Mais ce n'est pas sans peine que j'y obtiens une place. Il a fallu pour cela de bruyants palabres, et les ordres du vieux Kanfori S'na, représentant son roi, étant restés sans effort, mes hommes ont pris la place de vive force.

Le lendemain, je traverse Missida-Pellel, dont le vieux roi à barbe blanche vient me saluer au passage. Je m'arrête pour gourmander Wakam qui a assommé à moitié un de mes porteurs. Ledit porteur a la figure en compote; il veut être payé et s'en aller. Il pense me mettre dans l'embarras et se faire donner une indemnité importante. Or, ce porteur, que j'ai pris à Timbo, est fort déplaisant; il n'attrape que les coups qu'il mérite. Je le fais payer et je dis à Wakam de jeter là ses marmites et de prendre le fardeau. Les marmites, en effet, sont bien inutiles: bon gré mal gré, nous sommes si sobres !

Mais j'ai là le cheval qu'on m'a amené et que j'ai rencontré en route, après mon départ d'Oreven. C'est Omar-Bella qui était allé le chercher. Je l'ai monté une demi-minute, mais, trop faible pour tenir la bête dans le très mauvais sentier, j'ai préféré marcher. On met le fardeau sur le cheval; le blessé, payé, nous accompagne, et au village suivant, il reprend son service. Maly voulait que je congédiasse le cuisinier. Jamais ! c'est le seul homme un peu gai de la troupe.

Malgré l'état misérable de mon estomac, je continue jusqu'à Boudou, où je laisse le cheval, qui appartient

au chef de ce village. J'ai dû payer 200 francs pour avoir fait promener cette bête inutile.

Je demande des cases, il est midi, le soleil est piquant. Tout autour de moi, sous l'auvent d'une cave, les femmes bavardent, les enfants jouent, les hommes réfléchissent. Le chef est absent. Au bout d'une heure, que je passe à l'abri pendant que Maly et Kauly parlementent, on m'offre une case neuve dont la terre grasse toute fraîche cède sous le pouce. Si je marchais sur ce mortier, j'y enfoncerais jusqu'à la cheville. Il faut être nègre pour faire une offre pareille. Je m'éloigne ; on m'offre une meilleure case, mais il est trop tard, les porteurs sont en ligne, tout est prêt; j'ai hâte de quitter ces vilaines gens.

Après avoir descendu 200 mètres et traversé une jolie rivière sur un pont de lianes, j'arrive à Costettam. Le roi de l'endroit vient au-devant de moi hors du village ; il me fait donner de bonnes cases, entourées de beaux orangers, mais qui n'ont plus de fruits. Je me repose là tout un jour. Je suis en effet harassé, mais j'ai fait la route sans trop souffrir. La fièvre m'a soutenu ; sans elle je n'aurais pu arriver au bout de ces vingt-deux kilomètres.

Je me couche en arrivant. Je n'ai rien mangé, ce qui n'empêche que toute la nuit je suis pris de vomissements incoercibles. Maly vient à mon secours. Je lui dis que ce n'est rien, que je le fais exprès, qu'il peut aller dormir tranquille. Après quatre heures d'efforts aussi violents qu'involontaires, mais que je me garde de contrarier, je bois un peu d'eau froide et je m'endors. Je reste anéanti toute la journée du lendemain et ne pars

que le deuxième jour. Il n'y a ni lait ni poulet dans ce village, il faut bien aller plus loin.

En route, mes souffrances deviennent intolérables. Le soleil, embusqué derrière les nuages blancs éblouissants, aspire le reste de mes forces. Je ne fais qu'un long cri, je tombe deux fois épuisé, j'étouffe, je vois du sang partout; la mort me serait une délivrance. Je fais à nouveau mes recommandations à Maly pour que mes papiers arrivent intacts en France, où ils peuvent être utiles à mon pays. Du moins mes enfants y verraient à peu près dans quel coin je suis mort, et aussi que le but que je m'étais proposé valait bien un sacrifice. — Je me réfugie dans la forêt, sur le bord d'un petit ruisseau, et j'attends. L'ombre profonde me soulage d'abord, je me rafraîchis la bouche avec de l'eau que je ne bois pas et dont je ne garde que la fraîcheur relative. Au bout d'une heure je puis me tenir debout; je repars pour Toumy.

Là je prends encore un jour de repos bien nécessaire, et un deuxième, imposé par la pluie, n'est certes pas de trop. J'ai l'estomac complètement endolori. Je prends dans une grande bagane un bain qui me rassérène un peu le corps et l'esprit. Ma caravane a rencontré un serpent sur le chemin; cela est arrivé souvent d'ailleurs. Les noirs ont peur de la bête mystérieuse du père Adam. Le nègre en tête de la colonne a tourné le dos en attendant que la bête eût passé, et c'est alors seulement que la troupe a continué sa route.

Les singes sont audacieux ici. A midi, un singe, gros comme un mouton, vient à six mètres de ma case couper un maïs et s'enfuit. On voit son manège trop tard. A Costettam, j'avais acheté un singe; on me dit qu'il

s'est sauvé. Il est bien permis aux singes autant qu'aux hommes d'aimer la liberté.

En sortant de Costettam, j'ai aperçu sur le chemin une prune jaune, tombée d'un très grand arbre; ce fruit assez bon réunit le goût de la framboise et celui de la térébenthine. Cette prune, tombée à mes pieds, a été pour moi la manne céleste, elle a constitué tout mon déjeuner, Bignon ne fait pas meilleur.

Le roi ou chef de Toumy est un aimable homme, il m'envoie du riz cuit, du cossam et des petits gâteaux au piment.

IV

Jeudi 15. — Pluie tout le jour. Je me repose à Toumy, puis à grand'peine je gagne Oussiré en mettant quatre heures à faire les huit kilomètres qui m'en séparent. J'espère continuer demain vers Bambaïa. — J'ai laissé Maly avec Çana, M' Omart Djean, Alama et Fatoumata ; il attend un captif que l'almamy lui a promis en payement de son collier d'ambre.

Le roi de Toumy a épousé la sœur du roi de Tymbi-Toumy (Tchernou-Maïo). Il s'est montré très obligeant, il m'a fait accompagner jusqu'à Oussiré. Là je me suis reposé dans une petite case, et, comme j'y comptais, je suis parti le lendemain pour Bambaïa, éloigné d'environ seize kilomètres, que j'ai franchis très lentement, en me traînant pour ainsi dire tout le long du chemin, ne me m'arrêtant que fort peu, et seulement quand j'étais absolument terrassé par de trop vives douleurs. Ce trajet m'a pris sept heures!

Comme son collègue de Toumy, le roi d'Oussiré me fait accompagner jusqu'au premier village, où un deuxième guide me conduit au missida prochain. — Là, le vieux roi qui commande vient avec ses gens me saluer sur le chemin ; je reçois et retourne le compliment et je continue.

Le roi d'Oussiré m'avait envoyé de bon riz et de la sauce de boroboro, qui m'a fait grand plaisir. A Bambaïa où la pluie m'a retenu tout un jour, j'ai reçu du riz cuit pour moi et mes porteurs le soir de mon arrivée, et ensuite le lendemain matin, puis le soir, mais cette fois une seule ration seulement. Le roi pensait que je devais aller le saluer, disant que, comme il me logeait et me nourrissait, il ne pouvait en outre me faire une visite. Sa Majesté attend encore. On me fait payer les choses cinq fois leur valeur dans ce village ; les gens sont curieux, indiscrets ; je suis obligé de me fâcher pour les faire sortir de ma case. J'ai trouvé quelques oranges d'espèce tardive. Outre qu'elles ne sont pas bonnes, il y en a très peu. On me les vend un franc la demi-douzaine.

Dimanche 18. — Je pars. Mes hommes sont en avant, avec un guide qui les trompe. Après trois heures de marche, toujours escorté de Kauli, un drôle qui n'a pour lui que sa docilité, je m'informe chez des bergers. Le sentier que je suis conduit à Kakandy, mais il est plus long que mon tracé ; il me faut franchir deux collines, traverser deux larges torrents, exploits fatigants pour moi, mais compensé par la vue de sites fort pittoresques. Enfin, près six heures de marche, j'arrive à Kourakato. Je

m'assieds, non sans une pointe de mélancolie, sur la place du missida, et j'envoie Kauli quérir un habitant, car je n'aperçois personne et n'entends aucun bruit. Bientôt il reparaît, escortant un grand vieillard coiffé d'un chapeau. C'est le frère du roi. Il a l'air grognon, mais je ne suis pas, moi non plus, d'humeur bien joviale. Je dis à Kauli de l'engager à passer s'il n'a rien à dire, ou à parler vite et net s'il a un discours à me débiter. Kauli, beaucoup trop noir pour être vif, et trop circonspect pour bousculer l'unique échantillon de l'espèce nègre qu'il ait pu découvrir, se garde de traduire mon message; il sait bien que le vieux parlera. Il a raison d'ailleurs, et moi tort; mais je me crois excusable, car la poésie des ravins et des collines et même celle des marais sans fin (marais d'eau courante et qui n'existent que pendant les pluies, car il n'y a pas de marécages dans ce pays), où je barbote depuis longtemps, ne saurait, si elle tient l'esprit en joie, satisfaire en même temps l'estomac, cet organe ridicule. qui ne sait pas se résigner.

Le vieux prince au chapeau me dit, avec un grand accent de bonté : « Si tu veux rester ici, je vais te faire loger; si tu veux continuer, je vais te faire accompagner. » On ne trouve de pareils vieillards que dans Homère! — Je voulais aller plus loin, mais je reste là pour soulager mon âme par la vue d'un être humain.

Mes porteurs ont été conduits à Dara, qui n'est pas sur le chemin de Kakandy, mais bien sur celui de Sierra-Leone. — J'envoie un noir à Dara les prévenir; le paresseux messager reste tranquillement chez lui et vient le lendemain matin me dire, avec une rare assu-

rance, qu'il n'a trouvé personne. Je l'interroge, il ment, cela se voit. J'expédie aussitôt un autre noir moins menteur qui rencontre mes gens en route.

Le chef de Dara voulait s'emparer de mes bagages, sous prétexte que ces hommes étaient perdus, et appartenaient par conséquent au premier qui s'en emparerait. Mon sextant surtout intriguait le bonhomme. Heureusement tout s'est arrangé, ils ont parlé du toubab et le fils du roi a guidé la troupe jusqu'ici.

A Féto-Bergué, village de sept ou huit cases où je me suis arrêté il y a quelques jours, un tigre avait, une semaine auparavant, emporté d'un coup de patte la moitié de la figure du berger dont j'ai pris la case. Le pauvre diable, si brutalement réveillé, avait bon espoir de guérir de son horrible blessure.

Mon voisin de case, Bambo, m'apporte une orange nouvelle presque mûre, la seule qui soit dans le village. Je me délecte à la manger, c'est une fête gastronomique et hygiénique tout à la fois. Le chef de case m'a encore donné du riz et de la sauce très bien faite le matin de mon départ, — fait rare! Celui de Bambaïa, qui avait pris quelque soin de moi et que j'ai largement payé, en raison de ses intentions, ne m'a rien apporté au moment où je suis parti. A la rigueur, cela est assez logique : l'étranger s'en va, inutile donc de perdre du riz pour lui. Un Européen dira qu'il était bien facile de prévenir l'homme la veille et de le payer; mais chez les noirs prévenir ne signifie rien, et payer demande des explications et des discussions interminables. En admettant même que le blanc accepte toutes les conditions, encore faut-il y mettre des formes spéciales, sinon le noir croit à un

piège. On perdrait ainsi huit jours dans chaque village, si ce n'est plus.

Arrivé à Ounsiré, à sept kilomètres. Ce pauvre petit missida a plutôt l'air d'un village de berger. — J'ai été retardé au départ de Kourakato par un long palabre pour avoir un guide. Le roi est enfin revenu de son foulasso, où je l'avais envoyé chercher, et il m'a fait aussitôt accompagner. Maintenant il est midi, le soleil est ardent; je reste là. Le chef de case donne une ration de riz et de sauce. Je suis pris toute la nuit de douloureuses crampes d'estomac, — rhumatisme ou autre chose, je ne sais. Au jour je me distrais en regardant tomber la pluie qui fait entendre son roulement de tambour sur les larges feuilles des bentaras. L'eau s'accumule dans ces coupes naturelles, puis la feuille perd l'équilibre, et l'eau s'écoule en perles joyeuses d'une feuille à l'autre, jusqu'à terre.

Au départ, le grillon chante, la grenouille lui répond. Qui l'emportera du champ ou du marais? Aurons-nous le soleil ou la pluie? Le soleil nous a longtemps regardé d'un œil glauque, puis le grillon est devenu plus timide, les clameurs du marais l'ont emporté. Une forte pluie nous a accompagnés. Le soleil a ensuite reparu, à mon grand regret. Dans la saison sèche, tout est rocher près du sentier, le sol qu'on foule est découvert et nu. Dans le temps des pluies tout est marais et hautes herbes, ce qui rend la marche fatigante.

Les premières herbes poussées sont déjà flétries, et tout le jour je respire une horrible odeur, âcre, persistante qui remplit l'espace et dont il faut absolument prendre son parti.

Le chef me fait accompagner à Tindoï ; c'est un détour qui allonge mon chemin d'une heure et demie, sans parler des ravins qui le coupent. J'arrive à Ouzou. Je suis mal logé, et la vieille case puante mise à ma disposition est pleine de poules et de crapauds, en plus des bêtes habituelles. Mais il me semble que j'approche de la côte, qu'importent donc les poules et les crapauds ! Demain, nous atteindrons peut-être Thiapidé et *fabé diango*, après-demain, Boké. Arriver à Boké, cela ne me paraît guère vraisemblable ; mais tout est possible.

Entre Kourokoto et Ounsiré, j'ai traversé le ruisseau qui sépare le Tymbi-Toumy du Labé. Ounsiré est un missida naissant. Les cases sont neuves, les noirs défrichent ; peu à peu, dans deux ans, la ville (!) sera faite. Tindoï est un peu au nord de ma route. Trois heures et demie jusqu'à Tindoï, une heure et demie de Tindoï à Ouzou ; total, cinq heures.

J'ai chassé assez facilement les poules de mon appartement. Les crapauds ont mis plus de façons à déguerpir, et l'odeur est restée. Le chef m'envoie une petite ration de riz et de cossam. Le lendemain, je suis obligé de me fâcher pour avoir le guide qui m'avait été promis. Le chef me dit qu'il ne comprend pas. Je fais, du bout de ma canne, résonner le fusil que Kauli tient là : le chef comprend. Il fait venir le guide qui, après lui avoir parlé, dit qu'il va déjeuner bien vite et nous rejoindra. Mensonge probable. Je me fais conduire par le premier venu jusqu'au Tiguilinta (haut cours du Rio-Nunez). On traverse en bateau, il ne faut donc pas manquer le point où est ce bac. Voilà ce qui explique l'utilité du guide

Nous traversons la rivière dans une petite pirogue en plusieurs voyages. Les arbres s'avancent sur l'eau à dix mètres de terre,et encadrent le fleuve de leur sombre verdure, les branches descendent jusque dans l'eau. La largeur du Tiguilinta est d'environ quarante mètres. Là, notre guide improvisé nous laisse, disant que l'autre va arriver. Je n'y compte guère.

Je suis tout mouillé par les herbes et l'eau des marais; il fait un soleil de plomb; je pars à travers les hautes herbes, confiant dans ma boussole. Plusieurs sentiers se présentent. La difficulté de choisir donne lieu à de longs palabres. Enfin, au bout d'une heure, nous trouvons le vrai sentier, dont les rochers, polis d'une certaine manière indiquent le passage plus fréquent des noirs. Je le suis vers l'ouest d'abord. Thiapidé est à l'est, mais c'est une direction qui ne me plaît pas. Vers deux heures, une caravane que nous rencontrons nous dit qu'elle va à Kakandy. C'est parfait.

Après avoir marché neuf heures et traversé sur des ponts de bois, entre deux eaux, quatre torrents profonds, plus le Tiguilinta en bateau et un large marigot, près de Kakandy, sur un pont fait d'un arbre gigantesque, nous arrivons enfin à Kakandy. Le village, à moitié abandonné, est à peu près en ruines. Les cases sont délabrées et en partie démolies. Les Peuhls ont découragé les habitants par leurs exigences et leurs vexations continuelles. Deux ou trois de ceux-ci, qui sont restés malgré tout, n'ont pas grand'chose à manger pour eux-mêmes. Nos cases n'ont plus de portes, la toiture est à jour. La pluie entre à petit bruit, les bêtes abondent. J'achète du riz en paille que je fais battre pour

UN PONT A KAKANDY

obtenir du grain à faire cuire à l'eau. Pas de feu pour me sécher. Prendre plus ou moins gaiement mon parti de ce dénûment est la seule distraction qui me reste. On comprend que je ne tienne pas à m'éterniser dans cet agréable séjour. — Je pense que là, sous la sombre verdure, sont les tombes de Peddie et de Campbell.

Départ le lendemain. Nous n'avons plus que vingt-deux kilomètres devant nous jusqu'à Boké. Le lendemain matin, nous nous mettons en route. Un honnête Kakandien me dit qu'il n'y a pas de marigots à traverser; c'est un dernier mensonge de Peuhl. Nous en traversons quatre, avec de l'eau au-dessus de la ceinture. Il y a des ponts, heureusement; sans cela il faudrait se mettre à la nage. Mais ces ponts étroits et glissants sont entre deux eaux dans la saison des pluies, et il est difficile de s'y maintenir en équilibre. Je dois renoncer à passer sur le dos de mon noir : nous serions sûrs, le noir et moi, de faire le plongeon dès le premier pas. — Le sentier, depuis plusieurs jours, est un ruisseau profond à travers un marécage.

Enfin, voici Boké. J'arrive accablé de rhumatismes. Il est 1 h. 1/4; à cette heure le poste n'est pas ouvert. Je vais chez Moustier; il est absent. Mais je suis reçu avec le plus affectueux empressement par M. Bonnard, que j'ai vu lors de mon premier voyage dans le Rio-Nunez; là, chez M. V..., de Marseille, je trouve un excellent gîte, une bonne table, et ce qui vaut mieux des visages amis. J'ai les pieds meurtris et les jambes enflées, ma faiblesse est intraduisible, mais qu'importe! je suis arrivé! La mer est là, au bas du fleuve; le vapeur chauffe à Gorée; je suis en France. Il

me faut encore cependant un bateau pour rejoindre Boulam.

M. Bonnard dirige la factorerie en l'absence de M. Moustier. Il m'accueille avec de très sympathiques démonstrations, mêlées d'un certain sentiment de curiosité. Évidemment d'après les on-dit, il me croyait mort, et je lui produis l'effet d'un revenant. Je lui fais part de toutes mes observations et il partage bientôt ma conviction que le chemin de fer, s'il s'en fait un, doit passer par le Foutah-Djallon.

J'ai voulu aller, vers le soir, voir le commandant du poste, M. Galibert d'Auque, officier d'infanterie de de marine; mais l'enflure de mes pieds m'interdit toute chaussure, et je suis obligé de rester étendu sur place, plus mort que vif. — Ma tâche est accomplie!

Dès mon arrivée, à 1 h. 1/2, le premier soin de mon hôte est de me faire déjeuner. Le couvert est mis, voilà donc une chaise, une table, une nappe, — il faut avoir mangé, écrit, vécu à terre, pour savoir ce que valent ces choses, qui distinguent l'homme à table de la bête à l'étable; voilà du pain, du vin, des œufs préparés, etc. Je mange sans bien me rendre compte de ce que je fais; je suis ivre de faiblesse. Tout m'apparaît comme un lointain souvenir, comme un renouveau de la vie. Voilà mon *semblable!* je puis échanger mes pensées. Tout le monde n'est donc pas nègre, comme je commençais à le croire?

J'ai tiré de ma personne tout ce qu'on peut tirer d'un homme, il ne me reste que les apparences d'un être humain; je suis une coque vide. Cette longue diète cependant ne paraît pas m'avoir trop nui. J'ai des rhu-

matismes, la goutte. Je suis sans forces, mais excepté cela, je ne suis pas malade ; on ne fait pas s'en s'user un peu, pour terminer un voyage déjà long, 54 kilomètres les pieds dans l'eau, avec la pluie et le plein soleil alternativement sur le dos. Il est vrai que j'aurais dû être habitué à ce régime, que je suis progressivement depuis Timbo.

Le premier jour et le deuxième, je reste sur place comme une chose inerte ; mes hommes sont las aussi, mais cependant moins que moi, car l'eau et le soleil leur sont familiers ; mais la peau de leurs pieds nus s'en va par lambeaux.

Le troisième jour j'expédie deux d'entre eux à Bel-Air, au bas de la rivière, chercher un bateau. Pas de de bateau en rivière, pas de *Jean-Baptiste*. J'envoie un homme du pays jusqu'à Boubah avec des lettres pour Expert, Aly-Kébé, Amadou-Boubou, et Ripert à Boulam. Je n'ai plus qu'à attendre, mais cela peut être long. Il faut cinq jours pour aller à Boubah sans perdre une minute, et mon courrier en perdra plus d'une ; puis, de Boubah à Boulam, deux jours, cela fait sept jours. Si le *Jean-Baptiste* est là, il appareillera aussitôt. Quatre jours pour venir à Victoria, et de là un jour jusqu'à Boké, cela fait douze ; ajoutons trois jours au moins de perdus, cela fait quinze.

En attendant, je cherche une pirogue pour passer par les marigots. Il la faut un peu grande, car il faut sortir en mer de temps en temps d'un marigot à l'autre ; j'y serai assez misérable, sans nul doute, mal abrité contre la pluie, et souffrant de la fièvre et du froid humide de la nuit, et cela cinq jours durant, sans bouger de mon

banc. Les rameurs que je trouve me demandent des sommes énormes ; ils finissent par accepter de me conduire pour 800 francs, encore faut-il que je me procure une pirogue.

Dimanche 8. — Je descends au rez-de-chaussée de la maison. Le moindre petit exercice m'exténue. J'ai mille peines à remonter ; cela me contrarie. J'espérais renaître plus vite, mais mon estomac est paresseux. Mon long régime d'oranges et de lait, de bouillon de poulet, de mil bouilli, le tout en quantité insuffisante, m'a mis à bas. J'ai cependant mangé, dans les derniers temps du voyage, vingt-quatre poulets en huit jours, trois par jour. C'était à vrai dire de petits poulets. Sans ce supplément opportun de nourriture, j'aurais eu de la peine à arriver jusqu'ici. Je suis plein d'espoir, malgré tout, et je crois que peu à peu l'état normal reviendra. Mais je ne me console pas de ne pouvoir prendre le courrier du 25. Je n'arriverai qu'à la fin des vacances, que je me réjouissais de passer tout entières avec mes enfants.

Trois blancs viennent de mourir de la fièvre à Benty, et un quatrième à Lagos. L'un des trois premiers est M. Réal, agent de M. V... à Bel-Air, et qui m'avait fait un excellent accueil à mon premier voyage. Énergique, intelligent, il était allé inspecter divers comptoirs : la mort l'a surpris en chemin. Les comptoirs de M. V..., dans le Rio-Nunez, appartenaient, il y a deux ans, à M. J.-B. Pastré. Ils sont parfaitement installés et il y règne l'ordre le plus parfait.

Le commandant du poste est venu me voir : c'est un

officier distingué en même temps qu'un homme fort aimable. Il a été envoyé en mission, il y a très peu de temps, dans le Sénégal. Il a remonté la rive gauche du fleuve. Les populations, m'a-t-il dit, sont très hostiles aux blancs ; lui et les autres officiers de la mission ont été insultés, menacés ; ils étaient cinq au milieu de la foule compacte des noirs ; ils n'ont dû leur salut qu'à leur fière contenance. — La limite des inondations du Sénégal est, à 10 kilomètres du lit, marquée tout du long par une berge de sable et de terre de quelques mètres de hauteur. Il serait facile d'établir là-dessus un chemin de fer. Le pays est riche ; on y voit des villages de 6,000 habitants. Au delà de cette limite, vers le sud, est un désert sans eau où il ne faut pas chercher à établir quoi que ce soit. Le commandant reconnaît que la salubrité et le doux climat du Foutah-Djallon dont je lui parle sont un puissant avantage en faveur de mon projet.

Rien ne me semble indiquer que ce Boké soit malsain ; il est sur la hauteur et l'on y jouit d'une belle vue. La végétation est vigoureuse ; les jardins regorgent de fruits. Je vois là un arbre de la taille de nos orangers, qui porte des fleurs semblables à nos œillets (mais cinq fois plus grosses), avec le même parfum et les couleurs de l'arc-en-ciel.

Trois semaines se sont écoulées déjà depuis le départ de mon courrier vers Boubah, etje suis sans nouvelles. J'expédie Thiasi et Man-Diaye. J'irais moi-même par cette voie, mais je n'ai pas de force, et j'ai beau vouloir, il me faut prendre patience. Un grand détour serait nécessaire pour éviter les Yolas qui barrent le chemin

direct. Plusieurs de mes hommes seraient certainement tués s'ils rentraient par le Foréah, où la guerre dure encore.

Une barque amène des noirs de Kandiafara, les uns me disent que mon courrier a été tué, d'autres qu'il n'a pas pu passer. Alors je n'ai plus rien à faire ici, je n'y attends plus rien, il faut partir. Quand on n'a pas le choix, les décisions sont faciles à prendre, c'est le sort qui en a toutes les responsabilités. Mon état de santé est toujours fort triste : je suis couvert de clous sur la tête et sur la poitrine. Voilà qui n'est pas commode pour se mettre en route. Adama a un érésipèle ; je le laisse et le fais soigner à Boké.

Je descends à Bel-Air, pas de pirogue. Je loue, moyennant 500 francs, une barque non pontée à Médum-Baye, un brave noir, et cinq hommes à Céro-Thomas. Médum-Baye me fait observer que son bateau est vieux et hors d'usage ; le mât est endommagé, et ce qu'il en reste est en mauvais état ; la voile est une loque. Qu'importe ? Tout cela, la nuit, ne se verra pas.

Je remercie M. Guichard et ses agents de leur généreuse hospitalité et je m'embarque avec quelques-uns de mes hommes, à 7 heures du soir, par un beau clair de lune. Le jour, le temps est incertain, le soleil et la pluie alternent. Quelques planches me préservent de la pluie, mais l'eau retombe dans le bateau, et se joint à celle qui entre par les fentes pour m'inonder. Je suis dans un bain.

Visite à Jérôme et à Robert Laurence de Kandia-Cassini. Ils sont brouillés, ils ont fait une course ensemble dans le Tambaly, et pendant qu'ils étaient à terre, le fils

est remonté dans la pirogue, est parti, et a laissé son père trente jours sur la côte déserte. Le vieux père, on le conçoit, n'a pas goûté la plaisanterie. Il me donne un pilote qui me conduira à Bambaïa.

Je ne puis pas aller jusqu'à Boulam, le patron craint avec juste raison que deux esclaves de Céro-Thomas qui comptent parmi les rameurs ne se sauvent à l'abri des canons portugais.

Le cuisinier essaye d'entretenir un peu de feu dans une moitié de barrique remplie de sable. Les poulets embarqués se noient dans le fond de la barque ou meurent de froid. J'avais du genièvre pour les rameurs ; ce brigand de Wakam en boit les trois quarts ; — il est vrai qu'il rame comme quatre ; tout n'est donc pas perdu.

Pour boire ce qu'on ne leur offre pas, ces noirs ont une méthode classique : ils cassent la bouteille et remettent les morceaux dans la caisse, sinon tous, au moins celui qui porte le bouchon intact et cacheté ; ils disent alors que les bouteilles sont arrivées ainsi de France. Ou bien, pour ne pas déclouer la caisse, ils la heurtent jusqu'à ce que le choc ait brisé quelques flacons, et la soulevant au-dessus de leur tête, ils boivent le liquide qui en coule. Je vois bien, par exemple, que mon genièvre diminue et que mon Wakam a l'œil allumé. Kauli est malade, et c'est heureux, car il boirait tout. Je prends patience et feins de ne rien voir. Mais voici que, assis sur les planches qui m'abritent, Wakam casse ses bouteilles au-dessus de ma tête. C'est vraiment trop de liberté. Je lui fais observer que je l'ai entendu casser la bouteille : il nie ; je lui

montre que le liquide en coulant entre les planches disjointes tombe sur mes bagages : cela l'étonne; je lui déclare qu'hier il y avait vingt-quatre bouteilles entières dans la caisse, et je lui fais voir que maintenant il ne s'y trouve plus que des morceaux et les morceaux de trois bouteilles seulement, et que le son d'emballage n'est pas mouillé : il ne dit pas le contraire. Magnifiques d'impassibilité ces noirs! Le plus bête cependant serait le blanc qui dans un noir voudrait voir son semblable et à ce titre prétendrait lui parler comme à un autre blanc. Si vous montrez à un chien le plat où il a volé le rôti, il s'agite en signe d'assentiment; si vous le châtiez, il comprend qu'il ne faut pas qu'il renouvelle son larcin. Pour les hommes comme pour les bêtes, l'enseignement doit différer suivant la nature de l'intelligence ou de l'instinct.

Après avoir successivement traversé le Compony, le Cassini, le Combédia et le Tambaly, j'arrive enfin, le cinquième jour de ma navigation, à Bambaïa, à l'embouchure du Rio-Grande, près de Boulam. Ce trajet s'effectue par une série de marigots, les uns larges de plusieurs kilomètres, les autres étroits, au point qu'il semble que le mât ne passera pas entre les branches, qui, en se rejoignant presque d'un bord à l'autre, ne laissent de visible entre elles qu'un étroit sentier de ciel. De temps en temps on est obligé de sortir en mer presque en dehors des brisants.

Chez Laurence, je prends deux avirons supplémentaires pour hâter la marche. Dans la nuit, j'aperçois à l'avant la silhouette d'une embarcation portugaise. J'encourage mon équipage, et durant cinq

heures nous nous livrons à une lutte de vitesse, pleine d'ardeur; c'est autant de kilomètres de gagnés. Les Portugais sont battus. — Je change de rameurs. Tantôt à la voile, tantôt à la rame, je poursuis mon chemin sans trêve ni merci, ne m'arrêtant que sur quelques points où le courant par trop contraire m'oblige à attendre le changement de marée. Un soir enfin j'aperçois les lumières de Bambaïa; cette vue me fait oublier tout. Mon bagage, trempé d'eau de pluie et de l'eau de mer, où je baigne moi-même, est dans un état pitoyable. Un certain nombre des spécimens que je rapporte sont perdus. Le baril de biscuit a été défoncé et rempli d'eau par un paquet de mer. La pluie et les embruns ont éteint tout le temps le feu du cuisinier.... Mais nous voici à Bambaïa ! Il est 9 heures du soir.

SIXIÈME PARTIE

LA COTE. — RETOUR EN FRANCE

I

O merveille! la factorerie Ytier-Blanchard est éclairée à giorno, j'entends de loin les accords du piano. Je nage en pleine civilisation. Le directeur me fait un chaleureux accueil. Il me prête des vêtements secs et propres, et me fait servir un dîner succulent, un vrai dîner avec dessert, vins exquis, champagne frappé, etc. Mon séjour à Boké m'avait déjà rendu ces biens, mais ici surprise entre toutes, parfum d'Europe! une jeune et jolie Portugaise aux grands yeux, venue là avec son mari pour respirer l'air de la forêt voisine, rappelle à mon esprit et à mes yeux tout ce que le vieux monde civilisé a de charme et de grâce. — Tout finit donc dans cette vie, même les heures les plus longues.

Mon cotre défoncé est livré aux charpentiers. Il en avait besoin après ses épreuves sur les brisants de Tambaly.

Les heures bien vivantes que j'ai passées là valent, à elles seules, la peine d'être venu de France. Ma barque

était maigre, mais de race, elle est prête à la lutte. (On dirait qu'elles ont une âme ces planches qui nous portent sur les eaux.) Efflanquée, bossuée, ébouriffée au vent et avec la mer contraire, elle se tient de son mieux et avance lentement. Nuit et jour un noir, avec une grande calebasse, a rejeté sans relâche l'eau qui nous envahit. Tout cela ne va guère, mais avec du temps peut me conduire au port.

Les éléments furieux ne l'entendent pas ainsi. Dans ces brisants de Tambaly, la mer, qui monte à l'encontre du vent, grossit ses vagues et s'oppose à mon passage. La tempête veut qu'on lui cède; un coup de vent plus serré, un torrent d'air tombe dans les voiles. Il faut sombrer ou franchir l'obstacle. Ce n'est ni l'un ni l'autre. La vieille barque s'emplit; les voiles en lambeaux disparaissent emportées par le vent : ce doit être la fin. Je m'allège de quelques vêtements. La côte n'est qu'à 3 kilomètres. Le mer qui monte m'y portera ; il fait un beau soleil, c'est un bain seulement. Eh bien, non, pas même cela? J'aperçois, tournant autour de nous, l'aileron noir et sinistre d'un requin, qui sans doute connaît l'endroit et s'y pourvoit souvent. Je reprends mon vêtement. C'est l'heure de la réflexion; mes noirs n'ont pas l'air trop effrayés. Tant que le blanc est là, pour eux rien n'est perdu.

Le petit-fils du roi Youra, qui dirige l'équipage, demande des ordres. J'indique sur la côte le point dont il faut se rapprocher pour sortir des brisants et doubler le cap de Bisasma; il faut ramer et ramer ferme sans perdre un instant. Mes noirs voudraient renoncer à la lutte et retourner en arrière.

SUR LES BRISANTS DE TAMBALY

En arrière ! Je me serais volontiers mis en colère ; mais le noir est sans malice. Il y a à bord un patron et deux pilotes, double équipage, dix hommes en tout. Je ne veux pas sacrifier ces pauvres diables à mon désir d'arriver. J'explique encore ce qu'il faut faire, et pourquoi, et comment. Je rappelle que la côte est déserte, qu'on n'y trouve rien à manger, pas d'eau à boire, et j'attends que l'évidence pénètre dans ces têtes dures. Mais, ô comble d'ironie ! un noir jette l'ancre ! Cette fois ce sera miracle si la barque, retenue par ses chaînes et repoussée par la mer toujours plus grosse, ne s'ouvre pas en deux.

Quelle bonne leçon de patience, et comme le caractère sort de là assoupli ! L'équipage délibère. N'était le requin, nous y serions encore.

Mais la vilaine bête, argument vivant, hâte les conclusions. Mon plan est adopté. On lève l'ancre ! Le bateau fait eau de toute part sous ce suprême effort, cependant il tient encore.

Le fils du roi est plein de résolution, il excite ses hommes tout en donnant l'exemple ; sa voix domine la tempête, son chant sauvage soutient constante l'ardeur de l'équipage, exténué de ces cinq jours d'efforts.

Après six heures de lutte, nous doublons enfin le cap et nous entrons en eau calme.

Le soir, à Bambaïa, mon vaillant petit cotre délabré, désemparé, est échoué sur le sable. Il était temps, son flanc ouvert est tout béant.

J'ai dit quelle admirable hospitalité je trouvai dans la belle factorerie de Bambaïa. Le lendemain, sous mes fenêtres, je constatais les traces d'un tigre indiscret

qui avait poussé de ce côté sa promenade nocturne.

Pendant tout ce temps, mon courrier est arrivé à Boubah, et a envoyé Aly-Kébé à Boulam. Le *Jean-Baptiste*, expédié aussitôt, est arrivé dans le Rio-Nunez peu d'heures après mon départ, et de Bambaïa je le vois passer revenant sur ses pas.

II

Après un bon déjeuner, je pars dans la baleinière de la factorerie, la mieux montée de la côte. En quelques instants j'arrive à Boulam. Je passe là quelques jours, et enfin, le 31 août à 8 heures du soir, je monte à bord du *Jean-Baptiste*, le cap sur Gorée.

Notre navigation est pitoyable, pas de vent, calme constant, grosse mer, je n'avance que sur les courants, profitant des marées, flot ou jusant, et jetant l'ancre à tout instant.

Un tornado cependant vient rompre la monotonie de cette traversée, fatigante sous un soleil de plomb. Il est 3 heures du matin, je venais de descendre dans ma cabine lorsqu'un cri du timonier appelle l'équipage. Les noirs, paresseux d'ordinaire, sont aussitôt sur le pont. Il est déjà trop tard. Surpris, toutes voiles dehors par l'ouragan, mon cotre, à demi renversé, traîne dans la mer sa grande voile à peine descendue.

Le moment est critique, mais le *Jean-Baptiste* est neuf, tout en chêne, solide et bien lesté. Couché par la tempête, il oppose aux efforts de celle-ci son large flanc et perdu dans la nuit profonde, au milieu d'une

mer en furie, il attend, plein de confiance dans l'issue de la lutte. Il n'a cure de la tourmente, il triomphera des éléments déchaînés et ramènera son maître sain et sauf.

L'équipage, sans volonté, se met en prières et pleure. Le capitaine relève les courages. Armé d'une hache, un matelot plus hardi se hisse dans la hune et coupe les cordages. On parvient à rallumer le feu du compas. Nous faisons route au nord, c'est au mieux. A l'éblouissante clarté des éclairs, j'admire cette lutte suprême engagée entre l'homme et la nature inconsciente. Enfin, les voiles tombent et à sec de toile nous allons emportés par le vent.

Six heures après, tout a repris son calme. L'ouragan est passé, mes voiles relevées battent les mâts, indécises et monotones. La journée s'achève et enfin, dans la nuit, à l'horizon, au point marqué du doigt par le capitaine et à l'heure annoncée, les feux de Dakar nous apparaissent.

Dès 6 heures du matin, nous sommes en rade de Gorée. Le médecin de la santé arrive à bord à midi et m'envoie au lazaret faire cinq jours de quarantaine. Là, je trouve un jeune médecin de la marine venant du bas de la côte. Il prétend avoir le ténia, la fièvre jaune et diverses autres maladies, et il a demandé, en conséquence, que sa quarantaine fût prolongée. Cet agréable voisin me prévient que je ne serai libre de sortir que lorsque lui-même le sera, c'est-à-dire dans une quinzaine de jours. Douce perspective !

C'est le concierge, administrateur de l'endroit, qui fait la cuisine, les lits et tout. Cet homme est fort gai, ce qui n'est pas inutile dans cette cellule de condamnés à

mort. Sur la côte, se montrent trois cimetières avec leurs croix. Je conseille au factotum en question d'écrire sur sa porte: « École préparatoire pour le cimetière. » Je n'ai, d'ailleurs, pas à me plaindre, je suis bien logé, seul dans un pavillon isolé. La vue sur Gorée est admirable.

Je vois partir la *Gironde*. J'ai demandé à ne faire que deux jours de quarantaine pour pouvoir prendre ce bateau. Je ne suis pas malade et je n'ai traversé que des pays parfaitement sains ; aucune épidémie ne règne sur la côte ; mais je dépense mon éloquence en pure perte. Ici, tout s'administre à la grosse. Les règlements faits aux colonies pour les colonies sont comme les souliers neufs : ils protègent l'ensemble tout en blessant sur bien des points. S'il était possible de transporter pour un temps, dans nos possessions d'outre-mer, les administrateurs éclairés qui, dans la mère-patrie, sont placés à la tête des grands services, on centuplerait la valeur d'une colonie comme le Sénégal. Mais au lieu des capacités éminentes qui trouvent vite leur place en France, on se montre moins difficile, alors qu'il s'agit des services coloniaux.

Au bout de cinq jours, à l'inexprimable ébahissement du jeune docteur aux maladies sans nombre, je quitte le lazaret.

A Gorée, je descends chez Chaussende. A côté de moi, habitent un baron prussien et sa femme, une jeune et jolie blonde, deux savants. Ils pêchent avec ardeur et font des collections de coquillages. Ils ont trouvé des marginelles fort curieuses, différentes des autres variétés connues et difficiles à inscrire dans les classifications de Linné.

Les naturalistes allemands ne tardent pas à éveiller les inquiétudes patriotiques de la population française. C'est qu'on n'a pas oublié les fameux « informateurs » de la Prusse, dans la guerre de 1870-1871. Je crois cependant devoir recommander au maire de Gorée d'éviter tout prétexte à complications politiques, à propos du couple germanique.

De Gorée, je passe à Dakar, où je fais un court séjour, chez Mme Ginoyé qui veut bien ne donner l'hospitalité, quoiqu'elle ne loge plus de voyageurs. Je trouve là le capitaine Dehousse, qui commande l'infanterie de marine de Dakar, et le capitaine Legardeur. Nous déjeunons et dînons ensemble. Le temps passe gaiement, mais le soleil continue à m'être de plus en plus hostile. Comme les moribonds, je ne puis plus vivre qu'avec du champagne frappé. Je vois là une magnifique collection d'oiseaux de couleurs éblouissantes préparés sur les territoires de la Cazamance.

Enfin passe le *Congo*. Arrivé à Gorée le 9 septembre, j'en repars le 25, à bord de ce magnifique bateau de la Compagnie des Messageries. Tout est là à souhait. C'est déjà la France, l'équipage est français, le plus grand nombre des passagers sont aussi des compatriotes. Mon voisin de table me trouve jaune-vert. Il n'est pas éloigné de croire que je ne tarderai pas à essayer de la planche des morts, de laquelle, bien cousu dans un sac et boulet aux pieds, on glisse sans bruit dans l'abîme sombre. Je lui explique que je ne suis pas venu précisément pour cela. Bientôt, en effet, passant par toutes les gradations de ton, du vert à l'orangé, j'arrive presque au rouge.

Le temps se comporte à merveille à notre égard. La société est aimable, les heures passent assez rapides, partagées entre les conversations, le jeu d'échecs, la musique et la lecture. On mange à 7 heures, à 9 heures, à 2 heures, à 5 heures, à 8 heures, tout le long du jour, à vrai dire.

Le navire fait escale à Lisbonne.

A Vigo, nous sommes retenus pendant huit jours par la douane espagnole, qui réclame un million pour une erreur de 3 fr. 50.

Vigo est une charmante ville bâtie en granit. Toutes les vignes sont portées sur des poteaux de granit, comme à Palanza (lac Majeur) les fils du télégraphe. Il y a là de jolies promenades à faire aux environs. Je n'y manque pas et j'admire en passant de belles forêts de pins, et de nombreux sites extrêmement pittoresques. Heureux pays, on n'y voit pas de pauvres! Les femmes ont des manteaux de chaume; quand elles s'asseyent, ce long manteau reste debout et forme une guérite, abri sous lequel la marchande n'a rien à craindre de la pluie. Elles portent de jolies vestes rouges dont les coins allongés viennent se croiser et se nouer derrière le dos.

Enfin arrive la dépêche qui nous délivre; une heure et demie après, les chaudières sont en pression, nous partons.

Arrivé à Pauillac le 11 octobre, je change de bateau et suis à Bordeaux à 7 heures du soir. — Le lendemain, à la douane, je retrouve mon voisin de cabine, désolé, devant ses caisses défoncées : on lui a cassé des bouteilles de liqueur introuvable qu'il a rapportées

de chez les Peaux-Rouges : 300 francs la bouteille! Quel dommage!

Arrivé à Marseille le 13 octobre. — Qui l'aurait jamais cru?

L'Europe fera certainement ce voyage, et la civilisation avec elle. Dans trois ans, le roi de Timbo mangera des cerises de Montmorency, comme firent autrefois les Romains des figues de Carthage :

CONSTITUENDA EST TIMBO.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DU VOYAGE DE L'AUTEUR

DE BOULAM A TIMBO ET RETOUR

DATES	PAYS TRAVERSÉS	DISTANCES EN KILOMÈTRES	DATES	PAYS TRAVERSÉS	DISTANCES EN KILOMÈTRES
23 février..	Boulam Boubah.. .		6 avril. .	M'Bouria..	12
1er mars.	Boubah.		7 au 16 »	Timbo..	22
2 »	Sambofil-Boubah. .	60	17 av. au 3 m.	Conkobala.	19
3 »	Bakar-Foréah, Bambo, Bilem.	9	3 m. au 2 j.	Timbo.	19
	Tchikamba, Giudoli.	15	2 juin. .	M'Bouria..	23
4 »	Tchikampbil. . . .	9	4 »	Porédaka.	12
7 »	Sâala.	31	» »	Sankarella.	3
8 »	Dabalare.	22	5 »	Fougoumba.. . . .	16
9 »	Forêt.	11	11 »	Kébaly..	15
10 »	» »	29	14 »	Guiria.	14
11 »	» »	38	15 »	Bomboli.	7
12 »	Léla.	18	» »	Broual-Tapais. . . .	6
13 »	Paravali.	14	17 »	Tymbi-Toumy. . . .	18
14 »	Téliri.	22.50	18 »	Madina..	10
15 »	Bouli	14.50	19 »	Nieguelendé. . . .	15
16 »	Médina	23	20 »	Kakriman, Télibofi..	15
17 »	Ouro..	16	21 »	Kouhïan.	16
18 »	Roumdé.	16	22 »	Téliko.	20
19 »	Saré Kankou. . . .	4	» »	Kobé..	9
20 »	Quélé, Cohara.. . .	18	23 »	Kouratondo.	13
21 »	Songny..	12	24 »	Donguel.	3
22 »	Roumdé.	3	30 »	Songuhais.	10
23 »	Roumdé Gougouron.	16	3 juillet.	Oréven.	20
24 »	Malanta.	6	9 »	Féto Bergué. . . .	20
» »	Dounguédabi. . . .	12	10 »	Pellel, Boundou, Costettam.	11
25 »	Télikouré..	14			
26 »	» »	14	12 »	Toumy..	7
27 »	Bouroumba, Djunto	23	15 »	Oussiré..	9
28 »	Djuka.	12.50	16 »	Bambaïa.	16
29 »	Dindera.	13.50	18 »	Kourakato.	17
30 »	Cérima..	6	20 »	Ounsiré.	7
31 »	Dara Labé. . . .	16	21 »	Tindoï Ouzou. . . .	16
1er avril.	Petit et grand Bontiguel.	15	22 »	Kakandy.	32
			23 »	Boké..	22
2 »	Kahel.	11	24 et jrs. s.	» »	
3 »	Kébali.	15	23 août . .	Boulam.	
4 »	Fougoumba.. . . .	15	1er sept..	Gorée.	
5 »	Porédaka..	19	11 octobre.	Débarq. à Bordeaux.	

CHEMINS DE FER
DE LA CÔTE AU NIGER
(Alger St Louis Timbo)
Chemin proposé par A. Olivier.
Autres tracés connus.
Echelle de 1.25.000.000
50 0 200 400 600 800 1000
Kilomètres
ILES BRITANNIQUES
Londres
Amsterdam
Pays-Bas
Belgique
Bruxelles
Lille
Paris
Berlin
EMPIRE ALLEMAND
Munich
50

DE L'ATLANTIQUE AU NIGER
PAR
LE FOUTAH-DJALLON

Routes relevées par Aimé Olivier
(le Kandia, Timbo, Dinguiray et le Bouré)
1879-1880

Echelle de 1:1250.000
0 5 10 20 30 40 50
Kilomètres

16° à l'Occident du Méridien de Paris

Légende
- Route de Aimé Olivier
- Routes supposées des explorateurs européens
- Limites présumées des provces du Foutah Djallon
- 1087 Les hauteurs et les profondeurs sont exprimées en mètres
- Domaine français — Possession portugaise

PROFIL
DE LA ROUTE
suivie par l'explorateur
1880

Echelle des longueurs : 1/1.250.000
Echelle des hauteurs : 1/100.000

ITINÉRAIRE DE RETOUR

Boké, Kabandy, R. Nuñez, Bambaia, Cottellam, Orévaire, Kouréfélinda, Kouthian, R. Kakrimam, Niguelaridé, R. Kokoula, Brésil (Gipsi), Kobeli, Fongoumba, Pondaka, Timbo, R. Fofing, Conkobala, Mètres

Région des Collines — Région des Plaines — Région des Collines — Quartz ferrugineux — Région des Fala — Plateau de Kakel

90, 210, 600, 508, 666, 689, 1089, 521, 1087, 944, 798, 798, 827

ITINÉRAIRE D'ALLER

Boubah, Dabaliré Forêt, R. Fofi Foui, Forêt, Boulé, Médina, Gd Tamine, Saré Kanbou, Vallée de Cohara, Malante, plaine de Laissing, Diouto, Sampéli, Dara Labé, Kakel, Kobeli, Fongoumba, Pondaka, Timbo, R. Fofing, Conkobala, Mètres

95, 202, 212, 245, 250, 330, 407, 576, 944, 827, 992, 1027, 1004, 1089, 798, 798, 827

CHEMINS DE FER
DE LA CÔTE AU NIGER
(Alger St Louis Timbo)

Chemin proposé par A. Olivier.
Autre route connue
Echelle de 1:25.000.000
0 50 100 200 300 400 500 600 Kilomètres

Carte générale D'AFRIQUE
Echelle de 1:180.000.000

ILES BRITANNIQUES — FRANCE — MER MÉDITERRANÉE — ATLANTIQUE — SAHARA — SOUDAN — SÉNÉGAMBIE — Kaarta — Mandingue — Achanti — Dahomey — Bénin — Côte d'Ivoire — Côte d'or — Côte des Esclaves — Golfe de Guinée — TIMBOUKTOU — Tombouctou — Sokotoo — Lisbonne — Madère — Iles Canaries — Gibraltar — Tunis — Tripoli — Alger — Oran — Tanger — Sierra Leone — Free Town — Monrovia — Cap Vert — Bakel — Kayes — Bamako — Sikasso — Segou — Mopti — Gao — Tombouctou — Niamey — Zinder — Kano — Lagos — Porto Novo — Abomey — Kumasi — Cape Coast — Accra — Lomé — Grand Bassam — Abidjan — Bissao — Boké — Timbo — Kouroussa — Kankan — Siguiri — Bamako — Dakar — Saint Louis — Gorée — Rufisque — Portendick — Mogador — Tanger — Tunis — Alger — Oran — Constantine — Biskra — Ghadamès — Tombouctou — Gao

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos. 1

Première partie : Gorée. — Le Rio San Domingo. — L'archipel des Bissagos. 1

Deuxième partie : Boulam. — Bissao. — La côte. — La rivière Tambaly. — La rivière Cassini. — Kandia. — Le Rio Nunez. — Boké. — Retour à Boulam. 33

Troisième partie : De la côte à Timbo. 59

Quatrième partie : Timbo. — La cour et la ville. 173

Cinquième partie : De Timbo à la côte. 331

Sixième partie : La côte. — Retour en France. 397

Tableau récapitulatif du voyage. 409

FIN

Paris. — Typ. Pillet et Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins.

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00958 6413